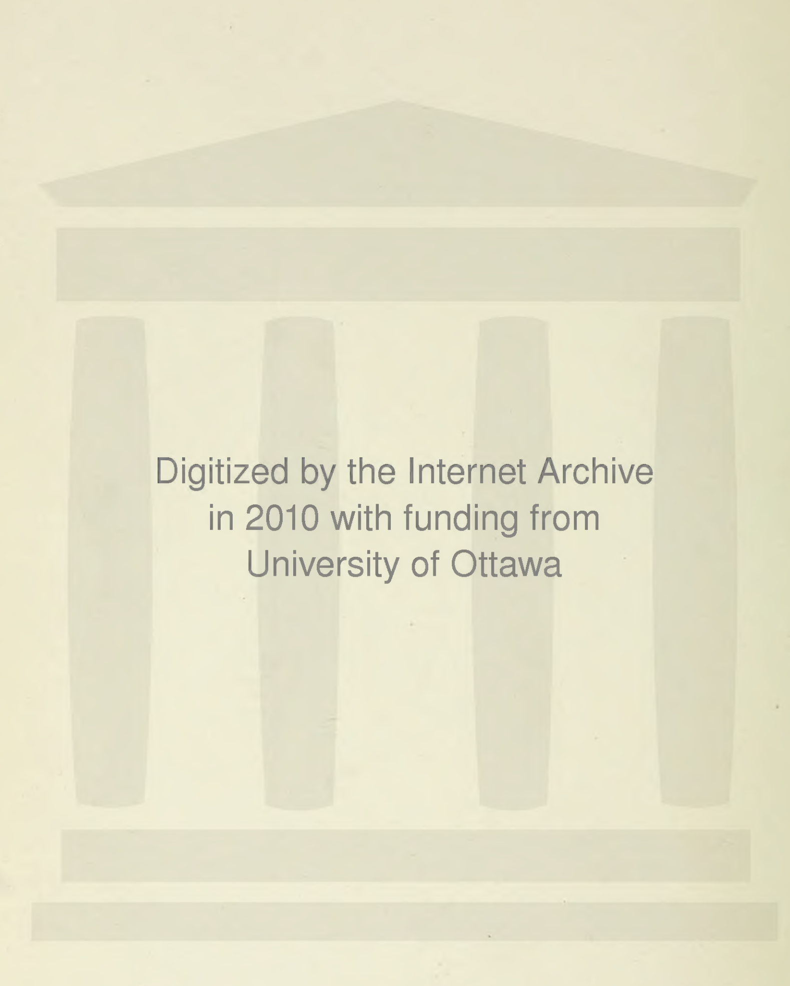

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01242104 6



HISTOIRE

des Sœurs de Sainte-Anne

Nihil obstat,

Marianapoli die 24a maii 1922.

Can. ÆMILIUS CHARTIER,

Censor librorum.

Imprimatur,

† GEORGES, *év. de Philip.*

Adm. apost

25 mai 1922.

A.

HISTOIRE

DES SOEURS DE SAINTE-ANNE

LES PREMIERS CINQUANTE ANS

1850-1900

par

l'abbé Elie-J. Auclair

Docteur en théologie et en droit canonique
Rédacteur à la *Semaine religieuse* de Montréal depuis 1900
Directeur de la *Revue canadienne* depuis 1908
Membre de la *Société Royale du Canada*
Membre de la *Société Historique de Montréal.*

IMPRIMERIE
des Frères des Écoles chrétiennes
44, rue Côté, MONTRÉAL

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

La foi dans ses rapports avec la raison (1898)

Le mariage clandestin devant la loi du pays (1901)

Articles et études (1903)

Vie de Mère Caron (1908)

Les fêtes de l'Hôtel-Dieu en (1909)

Prêtres et religieux du Canada (1914)

Paul Fayolle et Foch (1922)

EN CALLABORATION

Les fêtes du 75e de la Saint-Jean-Baptiste (1909)

Histoire de Saint-Jacques-d'Embrum (1910)

PRÉFACE

Il y a cinq ans, nous conduisions un jour à Lachine, chez les Sœurs de Sainte-Anne, pour l'y mettre au pensionnat, une enfant dont nous avions la garde. A cette occasion, la supérieure générale du temps, Mère Marie-Mélanie, nous demanda de nous charger d'écrire l'histoire des cinquante premières années (1850 à 1900) du méritant Institut à la tête duquel la Providence l'avait placée. Sur l'avis favorable de Mgr l'archevêque Bruchési, nous acceptâmes. On nous remit des notes volumineuses. Les chroniques et les annales de la communauté nous furent communiquées. A notre demande, d'autres recherches furent faites à la maison mère et dans les missions. La bienveillance de Monseigneur nous permit en plus de consulter les archives de l'archevêché de Montréal, si riches en documents de toutes sortes. Au bout de quelques mois, nous écrivions à Mère Marie-Mélanie que nous allions travailler avec une réelle joie du cœur à la tâche qu'elle nous avait confiée. Parlant de nos premières impressions au sujet des origines de la communauté et en particulier de sa fondatrice, nous disions spontanément : " Mère Marie-Anne a été une femme absolument remarquable. Son œuvre a grandi sans elle, c'est vrai. Mais c'est elle surtout qui a mérité que l'œuvre grandisse."

Nous n'avons pas changé d'idée. Cinq ans ont passé depuis. Une à une, nous avons vu se reconstituer devant nos yeux et sous notre plume chacune des cinquante premières années de l'existence des Sœurs de Sainte-Anne. Nous avons essayé d'en fixer l'histoire générale, d'en raconter les progrès, d'en suivre les fondations diverses. Les dix chapitres de ce livre se sont ainsi écrits. Ceux où nous parlons de l'histoire de Vaudreuil et de celle de Lachine ont même constitué des études que nous avons présentées, en 1918 et en 1919, à l'appréciation de nos estimés collègues de la *Société royale* du Canada. Il y a trois ans déjà, nous aurions été prêt, ou presque, à livrer notre manuscrit aux éditeurs. Les circonstances nous ont imposé des retards. Pour n'en mentionner qu'une, le coût des travaux d'impression, à cause de la cherté du papier et de la main d'œuvre, était devenu, après la guerre, si élevé, que nous avons cru devoir attendre. Mais le

temps, l'examen des documents et la réflexion nous consolidèrent dans notre impression des débuts, qui devenait une conviction de plus en plus ferme. Mère Marie-Anne a été une grande bienfaitrice de notre pays. Ce volume, dont nous venons d'écrire la dernière ligne, le démontre et l'établit.

Mère Marie-Léopoldine a succédé, entre temps, à Mère Marie-Mélanie dans le gouvernement de l'Institut des Sœurs de Sainte-Anne. Elle a bien voulu, elle aussi, nous favoriser de sa confiance. D'autres officières générales nous ont de même été secourables et bienfaisantes. Qu'il nous soit permis d'un mot de les remercier toutes. D'ailleurs, cette histoire que nous avons eu l'honneur et la joie d'écrire, nous ne saurions oublier que, d'abord, ce sont les Sœurs de Sainte-Anne qui l'ont faite.

En racontant ce premier demi-siècle de la vie d'une communauté qui a tant d'œuvres à son crédit, nous avons dû, naturellement, émettre des opinions, prononcer des jugements. Nous pouvons nous rendre le témoignage que nous avons été sincère et, qu'en tout et partout, nous nous sommes efforcé d'être loyal et impartial. Nous avons pu nous tromper, mais nous sommes sûr d'avoir été toujours de bonne foi. Nous avions à notre disposition, à l'archevêché, des archives — des lettres des débuts surtout — que personne probablement n'a consultées au complet avant nous. Nous tenons, en tout cas, à prendre devant l'histoire notre pleine responsabilité. Ce que nous avons écrit peut être imparfait, trop sans doute. Mais c'est bien nous-même qui l'avons pensé et écrit, et c'est pourquoi nous le publions sous notre signature.

La vie sur notre pauvre terre ne dure qu'un temps. " Ce que l'Église redoute le plus, disait Bossuet, c'est que ses enfants se naturalisent ici-bas et qu'ils fassent leur principal établissement où ils ne doivent avoir qu'un lieu de passage." Mère Marie-Anne et ses filles ont admirablement compris la justesse de cette crainte. C'est parce qu'elles ont toujours considéré la vie du temps comme un passage et qu'elles ont sans cesse travaillé pour l'éternité qu'elles ont fait comme sans s'en douter de si grandes choses. C'est leur honneur et c'est leur gloire devant Dieu et devant les hommes.

L'abbé Elie-J. Auclair.

Ce 24 mai 1922.

LES CINQ FONDATRICES



Soeur Marie-de-la-Conception Soeur Marie-Michel
Mère Marie-Anne
Soeur Marie-de-l'Assomption Soeur Marie-de-la-Nativité

CHAPITRE I

NOTES PRÉLIMINAIRES

C'est à Vaudreuil, le 8 septembre 1850, qu'est né, canoniquement, à la vie religieuse, l'Institut des Sœurs de Sainte-Anne, qui se sont appelées à l'origine les Filles de Sainte-Anne. Une modeste institutrice, Marie-Esther Sureau dit Blondin, qui enseignait alors à Vaudreuil, ayant eu l'occasion de constater, à la suite de beaucoup d'autres, qu'à cette époque, dans notre Canada français, malgré les progrès relatifs déjà accomplis, l'instruction d'un grand nombre d'enfants de nos campagnes canadiennes et le soin des malades pauvres étaient souvent en souffrance, par suite de circonstances adverses de force majeure, conçut le dessein de coopérer au relèvement de l'instruction de ces enfants et au perfectionnement de l'hospitalisation de ces malades pauvres, en fondant une communauté nouvelle qui se dévouerait à ces deux fins. Encouragée par le vénérable curé de l'endroit, M. le grand-vicaire Archambeault, elle communiqua son projet à Mgr Bourget, évêque de Montréal, d'illustre mémoire. Le prélat daigna bénir l'œuvre projetée. Esther Blondin s'adjoignit dès lors quelques pieuses compagnes. Le 13 septembre 1848, un noviciat s'ouvrait à Vaudreuil même, avec sept postulantes. Le 15 août 1849, avait lieu la première vêture. Enfin, le 8 septembre 1850, sous la présidence de Mgr Bourget, venu à Vaudreuil pour l'occasion, se faisait la première profession. Les professes étaient au nombre de cinq : Esther Sureau-Blondin, dite Sœur Marie-Anne, Julienne Ladouceur, dite Sœur Marie-de-la-Conception, Justine Poirier, dite Sœur Marie-Michel, Suzanne Pineault, dite Sœur Marie-de-l'Assomption, et Salomée Véronneau, dite Sœur Marie-de-la-Nativité. Ce jour même du 8 septembre 1850, Mgr Bourget lançait le mandement d'institution canonique qui donnait vie et place dans l'Eglise de Dieu au nouvel Institut. Les Sœurs de Sainte-Anne étaient nées.

Avant de raconter l'histoire du premier demi-siècle d'existence de cette méritante communauté, il n'est pas sans doute hors de propos de rappeler quel était, à cette époque, c'est-à-dire au milieu du dix-neuvième siècle, l'état du diocèse de Montréal, où l'Institut allait naître, et comment la vie catholique s'y affirmait.

Remarquons d'abord que Saint-Hyacinthe, Valleyfield et Joliette n'existaient pas encore comme diocèses distincts, et que leurs territoires respectifs étaient soumis à la juridiction de l'évêque de Montréal, qui n'était, lui-même, du reste, que suffragant de Québec. En effet, Saint-Hyacinthe a été érigé en diocèse le 8 juin 1852, Valleyfield, le 5 avril 1892, et Joliette, le 27 janvier 1904, tandis que Montréal n'est devenu province ecclésiastique que le 10 mai 1887.

Or, pour donner tout de suite une idée du développement général qu'a pris l'ancien diocèse de Montréal depuis soixante-dix ans, il suffit de noter que son territoire, qui comprenait, en 1850, cent vingt-cinq paroisses, en contient aujourd'hui environ trois cent trente (Montréal, Saint-Hyacinthe, Valleyfield et Joliette), et que, là où deux cent soixante-dix prêtres, séculiers et réguliers, exerçaient alors le saint ministère, nous en comptons, de nos jours, un peu plus de treize cents.

Parmi les deux cent soixante-dix prêtres, ainsi occupés, pour la plupart, à la desserte des paroisses du vaste diocèse, se trouvaient, avec les prêtres séculiers, des Sulpiciens, des Jésuites, des Oblats, des Viateurs et des religieux de Sainte-Croix. Nous avons écrit que ces prêtres étaient " pour la plupart " employés au saint ministère. C'est qu'en effet un certain nombre, séculiers ou réguliers, se donnaient à l'œuvre de l'enseignement classique, soit dans la ville, au Collège de Montréal ou au Collège Sainte-Marie, soit dans la campagne, à Sainte-Thérèse, à l'Assomption, à Joliette ou à Saint-Laurent. Ajoutons que les Frères des Ecoles chrétiennes, les Clercs de Saint-Viateur et les Pères de Sainte-Croix avaient charge de plusieurs écoles ou académies, à la ville ou à la la campagne. D'autre part, pour l'enseignement des filles ou pour les œuvres d'assistance, Montréal ne possédait alors que six communautés de femmes: l'Hôtel-Dieu, la Congrégation de Notre-Dame, les Sœurs Grises, les Sœurs de Miséricorde, les Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie et les Sœurs de Sainte-Croix.

C'est à celles-là que vinrent s'ajouter, en 1850, les Sœurs de Sainte-Anne.

Pour l'assister dans l'administration générale du diocèse, Mgr Bourget avait un évêque coadjuteur, Mgr Prince, qui devait bientôt devenir le premier évêque de Saint-Hyacinthe, quatre chanoines titulaires, trois chapelains de la cathédrale, et six vicaires généraux, dont quatre étaient en même temps curés de paroisse, parmi lesquels M. Paul-Loup Archambeault, curé de Vaudreuil.

Tous ces renseignements, qu'on pourrait sans doute trouver épars dans les archives du temps, nous sont fournis avec précision par une note des *Mélanges religieux* (1), à la date du 4 janvier 1851. La même note nous apprend que, dans la paroisse de Notre-Dame, qui était alors la seule paroisse de la ville de Montréal, on avait enregistré, pour l'année 1849, 2, 126 baptêmes, 414 mariages et 1,442 sépultures. Les registres des quatre-vingt paroisses de la ville d'aujourd'hui donneraient évidemment d'autres chiffres !

Deux hommes surtout allaient avoir à s'occuper activement de l'œuvre naissante de l'Institut des Sœurs de Sainte-Anne : Mgr Bourget et M. le curé Archambeault. Il est donc naturel que nous fassions d'abord connaître à nos lecteurs ces deux excellents serviteurs de Dieu.

Mgr Bourget a laissé le souvenir d'un saint évêque et aussi celui d'un administrateur extraordinairement entreprenant. Sans jamais cesser, bien entendu, de voir en lui un apôtre persuasif autant que convaincu de la vérité et de la loi du Christ, l'histoire se doit d'affirmer qu'il a été l'un des grands organisateurs du progrès merveilleux de notre métropole au cours du dix-neuvième siècle.

Ignace Bourget était né, comme l'on sait, à Lévis, en face de Québec, le 30 octobre 1799. Il avait fait ses études classiques au séminaire de Québec, où il prit également la soutane et passa deux ans en théologie. On le retrouve ensuite au séminaire de Nicolet, où il reçoit le sous-diaconat le 21 mai 1821. Nommé bientôt, par Mgr Plessis, secrétaire de Mgr Lartigue à Montréal (2)

---

(1) Journal publié à Montréal, qui paraissait deux fois la semaine.

(2) Mgr Lartigue, évêque de Telmesse, en résidence à Montréal, n'était encore que grand-vicaire de Québec ; Montréal ne devait être érigé en diocèse que le 13 mai 1836.

il reçoit le diaconat, le 23 novembre 1821, et la prêtrise, le 30 novembre 1822, à l'Hôtel-Dieu de cette ville. En 1836, M. Bourget est fait vicaire général par Mgr Lartigue, au moment où celui-ci devient premier évêque de Montréal. En 1837, le 10 mars, le pape Grégoire XVI nomme M. Bourget évêque de Telmesse et coadjuteur de Mgr Lartigue. Le nouvel évêque est sacré le 25 juillet suivant. Enfin, le 19 avril 1840, il succède à Mgr Lartigue sur le siège de Montréal. Il avait juste 40 ans.

Pendant trente-six ans, de 1840 à 1876, Mgr Bourget administre son diocèse, au milieu de bien des conflits, avec une prudence remarquable et une vue sûrement prodigieuse des intérêts religieux de l'avenir. Démissionnaire le 11 mai 1876, et nommé archevêque de Martianopolis, il vit dans la retraite au Sault-au-Récollet, et meurt, après neuf ans, le 8 juin 1885. Il nous est impossible d'entrer ici dans tous les détails de cette longue et belle vie d'évêque qui devra s'écrire un jour. Mais il convient au sujet que nous traitons d'insister sur l'action que le grand évêque voulut exercer sur son temps, et peut-être avant tout sur l'avenir, avec et par le concours des communautés religieuses.

Quand, en 1840, Mgr Bourget prit les rênes de l'administration, Montréal possédait déjà des communautés florissantes. Depuis les jours lointains de l'origine de la colonie, les filles de Jeanne Mance (1642 et 1659) et celles de Marguerite Bourgeois (1657), nous voulons dire les Sœurs de l'Hôtel-Dieu et les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, se partageaient le soin des malades et l'enseignement des jeunes filles. Un siècle plus tard (1747), les filles de la Mère d'Youville, c'est-à-dire les Sœurs Grises de l'Hôpital Général, avaient pris charge des vieillards et des orphelins. Et certes, il faut le dire, sous la direction aussi zélée qu'éclairée des MM. de Saint-Sulpice, ces communautés avaient largement mérité de la patrie et de l'Eglise. Leur ardeur au bien et leur dévouement ne s'étaient jamais démentis ni ralentis, et elles étaient encore toutes prêtes à faire leur part dans l'œuvre commune. Ajoutons qu'au reste elles n'ont point failli à la noble tâche dans la suite, pas plus sous l'administration épiscopale que sous la direction sulpicienne. Mais, à l'exemple de Saint-Sulpice précisément, elles avaient leurs traditions et leurs coutumes. D'ordinaire, à Saint-Sulpice, on n'aime guère à aller vite

ni trop de l'avant, et c'est peut-être là l'une des garanties de la solidité des entreprises et des œuvres sulpiciennes depuis M. Olier et M. de Queylus. Or, la population de Montréal augmentait, en ce temps-là, très rapidement. Des besoins nouveaux se faisaient sentir à la ville et à la campagne. Mgr Bourget estima que des communautés nouvelles étaient nécessaires. Peut-être se persuada-t-il, en outre, qu'il serait plus à l'aise, dans la direction qu'il entendait donner aux œuvres à poursuivre ou à faire naître, avec " un personnel ", ou si l'on veut avec " des personnels ", que n'arrêterait ou ne gênerait aucune tradition existante, aucune attache antérieure. Toujours est-il qu'à peine évêque de Montréal, il commença à créer des communautés ou à en faire venir de France.

Dès janvier 1841, il formait son chapitre de chanoines. En décembre de la même année, il amenait de France les Pères Oblats. En 1842, il acceptait, à Saint-Jacques, les Dames du Sacré-Cœur, filles de la maison de Paris, fondée en 1800 par Mme Barat. En 1843, il fondait les Sœurs de la Providence et les Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie. En 1844, il faisait venir d'Angers les Sœurs du Bon-Pasteur. En 1845, il installait dans sa ville les Pères Jésuites. En 1847, c'était le tour des Pères de Sainte-Croix, des Clercs de Saint-Viateur et des Sœurs de Sainte-Croix, qui prenaient place dans son diocèse. En 1848, l'œuvre des Sœurs de Miséricorde voyait le jour. Enfin, en 1850, les Sœurs de Sainte-Anne naissaient à la vie religieuse, grâce à lui toujours, au village de Vaudreuil, sous l'œil bienveillant du curé Archambeault et à l'ombre du manoir des de Lotbinière-Harwood.

Cette simple énumération suffit pour montrer de quel zèle et de quelle activité était animé Mgr Bourget. Sur le moment, les sages selon le monde, et même quelques autres, ont pu penser qu'il était vraiment téméraire. Car enfin, acclimater ou fonder dans son diocèse tant d'œuvres diverses après celles qui existaient déjà, les Sœurs de la Providence et les Sœurs de Miséricorde à côté des Sœurs de l'Hôtel-Dieu et des Sœurs Grises, et les Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, les Sœurs de Sainte-Croix et les Sœurs de Sainte-Anne à côté des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, n'était-ce pas du luxe ou, en tout cas, beaucoup de hardiesse ? Qu'on se détrompe ! Il convient de le proclamer hautement aujourd'hui, maintenant que les faits ont parlé et que

l'histoire est en train de s'écrire, Mgr Bourget, qui fut si grand par sa piété et par son action, le fut peut-être encore plus par sa prévision des vrais intérêts de l'avenir. Ces communautés qu'il a fait venir de France ou qu'il a fondées, sans nuire aux autres, bien mieux, en les aidant pour l'œuvre commune, ont fait de Montréal la riche pépinière où, pour toutes les œuvres d'assistance ou d'éducation du continent nord-américain, on vient, depuis soixante-quinze ans, chercher des plants vigoureux et féconds. Auprès de nos curés et de nos missionnaires, ce sont nos modestes et dévouées petites sœurs canadiennes, quels que soient d'ailleurs leurs noms, qui ont jeté, depuis le règne du grand évêque, et qui jettent, de l'Atlantique au Pacifique, et des régions arctiques au golfe du Mexique, partout, en bonne terre, et aux quatre vents du ciel, la fière semence de la foi au Christ par le verbe de France !

Le pieux et saint prêtre que la Providence voulut associer à Mgr Bourget pour veiller avec lui, et même plus immédiatement, sur le berceau de l'Institut naissant des Sœurs de Sainte-Anne, fut, comme on disait alors, le Révérend Messire Paul-Loup Archambeault. Il était curé de Vaudreuil depuis 1816. Il devait l'être jusqu'en 1858, date de sa mort (26 février). Il était né à la Rivière-des-Prairies, dans l'île de Montréal, le 29 septembre 1787. Il avait fait ses études classiques à Montréal et à Nicolet, et avait été ordonné prêtre à Québec, par Mgr Plessis, le 18 octobre 1812. D'abord vicaire aux Cèdres (1812-1813), il avait ensuite occupé le poste important de directeur du séminaire de Nicolet, de 1813 à 1816. Au moment où l'Institut des Sœurs de Sainte-Anne allait naître, comme sous son souffle et dans tous les cas sous son égide, il était curé de Vaudreuil depuis plus de trente ans.

D'après les récits du temps, les intérêts matériels le laissaient plutôt froid. Au contraire, son zèle pour le bien des âmes et l'honneur de l'Eglise était très attentif et l'avait, depuis longtemps, fait distinguer au milieu de ses confrères. Aussi, en janvier 1841, au moment où il établissait son chapitre, Mgr Bourget l'avait-il créé chanoine honoraire de la cathédrale et son vicaire général pour la circonscription de Vaudreuil. Ce saint prêtre se montra digne de la confiance de son évêque, et, il convient de le souligner,

son nom comme sa mémoire sont restés en vénération dans toutes les anciennes familles de la presqu'île. Il était parfaitement qualifié pour inculquer l'esprit religieux à une communauté naissante.

C'est sous sa direction immédiate que la jeune Esther Blondin se plaça quand, au mois de mai 1833, elle vint se fixer à Vaudreuil, pour enseigner avec Mlle Suzanne Pineault à l'école du village. En 1839, elle devenait directrice de cette même école, et elle garda ce poste jusqu'au moment de la fondation de sa communauté en 1848. Pendant quinze ans, par conséquent, Esther Blondin, tout en faisant ses classes comme maîtresse séculière, se forma, sous un maître aussi zélé que pieux, à une vie plus haute et plus parfaite, se rendant ainsi plus apte à l'œuvre qui l'attendait. Il convient dès maintenant, croyons-nous, de raconter, au moins succinctement, la première partie de la vie et de la carrière de celle qui, sous le nom de Mère Marie-Anne, devait être la fondatrice et la première supérieure des Sœurs de Sainte-Anne.

Marie-Esther Sureau dit Blondin était née à Terrebonne, le 18 avril 1809, du mariage de Jean-Baptiste Sureau dit Blondin et de Marie-Rose Limoges. Elle fut baptisée dans l'église du village par M. le curé Varin. La troisième d'une famille de douze enfants, elle fut élevée modestement, dans la piété et la crainte de Dieu, dont son père et sa mère étaient largement pourvus. Les notes que l'on a recueillies sur son enfance nous parlent en particulier de sa dévotion au saint Sacrement, de sa ferveur pour les âmes du purgatoire, de son rare esprit de charité et de sa générosité dans les épreuves. Elle affirmait elle-même, plus tard, avoir, toute jeune, souvent combattu les tentations et les épreuves par les pratiques de la pénitence et de la mortification. A 19 ans, elle obtint de ses bons parents l'autorisation d'entrer, pour étudier, au couvent des Sœurs de la Congrégation établi à Terrebonne. Ne possédant encore qu'une instruction restreinte, et se sentant vaguement appelée à faire quelque chose pour le bon Dieu, elle voulait apprendre. Pendant deux ans, elle fut la consolation de ses maîtresses et un modèle pour ses compagnes. Au sortir de ses classes, elle se décida à demander son admission à la Congrégation. On la connaissait, on l'accepta volontiers. Ses parents, pour l'éprouver, firent bien d'abord quelques difficultés. Mais,

convaincus bientôt que son désir de vie religieuse était sérieux et bien fondé, ils la conduisirent eux-mêmes au noviciat, à Montréal. Après un an de probandat, Esther Blondin prenait le saint habit et devenait novice sous le nom de Sœur Sainte-Christine. Trop ardente peut-être à tout prendre à cœur et même à s'imposer de rudes mortifications, elle finit par ressentir de grandes fatigues et sa santé, par malheur, s'altéra notablement. On la jugea trop faible pour continuer son noviciat, et les supérieures, sur l'avis des médecins, la renvoyèrent dans sa famille. Ce lui fut une lourde épreuve, qu'elle supporta cependant avec des vues de foi remarquables. Bel exemple, à retenir et à méditer, pour les débutantes que la maladie visite et oblige parfois à quitter le noviciat.

Un an après sa sortie de la Congrégation, en mai 1833, Esther, qui avait naturellement besoin de se faire une position, devenait l'assistante de l'institutrice de l'école de Vaudreuil, la demoiselle Suzanne Pineault. Celle-ci avait déjà été elle-même novice à la Congrégation, ce qui leur fut à toutes les deux une première raison de bonne entente. Elles constatèrent au reste très vite qu'elles avaient à peu près les mêmes goûts et les mêmes aspirations. Elles passèrent ainsi, ensemble, heureuses, les derniers mois de l'année scolaire, mai et juin 1833. Au cours des vacances, Esther pensa bien encore à demander son entrée dans quelque couvent de Montréal. Mais sa santé toujours assez faible la tint dans une sorte d'indécision qui s'explique parfaitement. En conséquence, elle retourna, en septembre, à Vaudreuil, et continua, cette année et les suivantes, jusqu'en 1839, à enseigner avec Suzanne Pineault. Vers la fin de l'année 1839, Melle Pineault, à qui on reprochait un peu trop de sévérité, dut sur le désir manifeste des parents de ses élèves quitter l'école de Vaudreuil, pour aller chez son oncle, M. le curé Misaël Archambeault, à Saint-Timothée, qui lui confia l'intendance de son presbytère. Son assistante lui succéda dans la charge de la direction de l'école, où elle enseignait avec elle depuis six ans. D'ailleurs Mlle Pineault se plaisait depuis longtemps à reconnaître le mérite supérieur de son amie et compagne. Nous aurons l'occasion de voir plus tard qu'elle devait, elle aussi, à la fondation de la communauté en 1848, entrer dans la vie religieuse et se consacrer à

l'œuvre nouvelle. Entre temps, elle exerçait les fonctions d'institutrice au village de Saint-Timothée.

Voilà donc notre future fondatrice en charge de la direction de l'école de Vaudreuil. Institutrice appliquée et dévouée, pendant neuf ans encore, de 1839 à 1848, elle allait continuer d'acquérir l'expérience, cette importante leçon de vie, et de se mettre au courant des besoins et des lacunes de l'enseignement des enfants à cette époque. Les soins que réclament souvent les malades et les infirmes, qui sont pauvres et un peu abandonnés, ne la laisseraient pas non plus indifférente. En même temps, sous la gouverne du saint curé de Vaudreuil, elle avancerait le travail de son propre perfectionnement. La Providence, qui veille sur ceux et celles que Dieu destine à ses œuvres de choix, la préparait ainsi, à son insu sans doute, à devenir ce qu'elle devait être. Elle commença par se tracer à elle-même, non sans en avoir conféré avec son aviseur spirituel, un règlement de vie ordonnée et sérieuse. Elle portait habituellement une robe et une collerette noires et un bonnet blanc. Plus tard, elle ajouta, sur sa poitrine, une croix qui se voyait de loin. Déjà l'ancienne novice montrait à tous qu'elle entendait, même dans le monde, être au Seigneur dans la mesure du possible. Avec l'autorisation de son directeur, elle faisait oraison tous les matins, assistait à la messe et récitait l'office de la sainte Vierge tous les jours, se confessait régulièrement et communiait deux ou trois fois la semaine, ce qui, pour le temps, était assez rare. A ses habitudes de modestie et de piété elle joignait un grand esprit d'ordre et une constante assiduité au travail. Administratrice prévoyante, économe et rangée, elle savait d'ailleurs très bien conduire les affaires de sa maison et de son école. Les esprits qui étaient quelque peu excités dans la paroisse, quand elle prit la direction des enfants, se calmèrent promptement et la confiance revint à tous. Elle dut s'adjoindre des sous-maîtresses pour l'anglais et la musique, et elle sut les bien choisir. Elle compta jusqu'à quarante ou quarante-cinq élèves dans ses classes. La mise propre de ses enfants, leur bonne tenue, par exemple quand elles allaient à l'église, frappaient tous les regards. De même, aux examens, ses enfants réussissaient très bien. Il n'en fallait pas plus, on le comprend sans peine, pour qu'elle fût appréciée et estimée de tous. En 1843, une congrégation d'en-

fants de Marie ayant été établie à Vaudreuil, Melle Blondin y seconda avec zèle l'action du dévoué curé. En son absence, elle présidait aux pieux exercices, faisait quelques lectures choisies et même donnait à ses compagnes quelques courts entretiens. Et cela encore ne contribua pas peu à lui assurer de l'ascendant et de l'autorité morale sur tous ceux avec qui elle vivait. Elle sortait rarement pour faire des visites et les familles chez qui elle fréquentait étaient toujours de celles qu'on remarquait justement pour leur esprit chrétien et leur dignité de vie. Bref, on la considérait à bon droit comme une personne de qualité et de distinction. Secondant vraiment l'action de la grâce et prévenant en quelque sorte les vues de Dieu sur elle, Esther Blondin, au cours de ses années d'enseignement à Vaudreuil, devenait et s'affirmait de mieux en mieux, dans toute la force du terme, une femme de bien, dont le dévouement était vraiment à la hauteur de sa vertu.

Au moment où elle allait fonder sa congrégation, elle atteignait l'âge de 40 ans environ. A cet âge où le caractère est formé et où les habitudes sont prises, la vie de communauté lui offrirait l'occasion de plus d'une épreuve. Son amour de Dieu et son humilité aidant, elle saurait se tenir à la hauteur des difficultés voulues par la Providence. Disons-le tout de suite, avant même d'entreprendre le récit détaillé de son œuvre, Mère Marie-Anne, après avoir gouverné sa modeste communauté pendant quatre ans, devait rentrer dans le rang et finalement mourir à peu près dans l'obscurité. Les vues de Dieu sont mystérieuses et admirables tout ensemble ! Il choisit ceux qu'il veut et pour le temps qu'il veut ! Assurément, les ouvriers et les ouvrières qu'il emploie pour seconder ses desseins ont leur part de responsabilités, de mérites ou de démérites, car ce sont toujours des êtres intelligents et libres et qui agissent comme tels. Mais, sans donner dans les exagérations condamnables du fatalisme, il faut tenir pour certain et croire que c'est la Providence qui mène tout dans ce monde, et que, suivant l'axiome connu, si l'homme propose souvent, c'est Dieu qui dispose toujours

A cette femme de mérite qu'était Esther Blondin d'autres femmes vertueuses et zélées viendraient s'unir, et, toutes ensemble, sous la direction immédiate du vénérable curé Archambeault et sous celle, plus haute encore et si remarquablement prévoyante,

nous l'avons dit, du grand Mgr Bourget, fonderaient une communauté nouvelle, les Filles de Sainte-Anne, plus tard les Sœurs de Sainte-Anne, qui se consacrerait à l'instruction des enfants pauvres et aussi à l'hospitalisation des malades nécessiteux. Et c'était une belle page qui s'écrirait ainsi dans ce grand livre des annales religieuses de notre pays qui en contient tant d'autres. Les faits que nous allons raconter dans les chapitres qui vont suivre l'établissent largement.

Mais avant de passer au récit proprement dit de la fondation des Sœurs de Sainte-Anne à Vaudreuil, qu'on nous permette de clore ce chapitre premier, dans lequel nous n'avons voulu qu'exposer les notions d'histoire préliminaires nécessaires à l'intelligence du travail que nous entreprenons, en citant quelques extraits d'un modeste petit livre, que nous avons retrouvé à la bibliothèque Saint-Sulpice à Montréal, et qui est sûrement bien intéressant à consulter pour qui veut étudier l'histoire générale de nos communautés de femmes au Canada. Il s'intitule, ce livre, les *Servantes de Dieu en Canada* (3), a pour auteur M. de Laroche-Héron, et fut publié à Montréal en 1855, quelques années seulement après la fondation de l'Institut des Sœurs de Sainte-Anne, à qui il rend déjà un bel hommage. Cet hommage, nous aimons à le citer ici, parce qu'il a, nous semble-t-il, comme une saveur d'avant-propos ou, si l'on veut, de propos des premiers âges, qui fait mieux comprendre, en le précisant dans une sorte de vue d'ensemble, le sujet que nous allons traiter au long dans ce volume.

---

(3) *Les servantes de Dieu en Canada*, par C. de Laroche-Héron, Montréal, 1855. Ce livre de 160 pages, dont la préface est datée de New York (29 avril 1855), a été imprimé à Montréal, ainsi qu'il est indiqué à la feuille de garde, *aux presses à vapeur de John Lovell — rue Saint-Nicolas*. Laroche-Héron est le pseudonyme d'Henri de Courcy, un écrivain français, qui a étudié particulièrement l'histoire de l'Église catholique en Amérique. Il donne un précis historique des dix-sept communautés de femmes qui existaient au Canada en 1855. Les voici, dans leur ordre, et avec l'indication de la date de leur installation (les françaises) ou de leur fondation (les canadiennes) : Hôtel-Dieu de Québec (1639) — Ursulines de Québec (1639) — Hôtel-Dieu de Montréal (1642) — Congrégation de Notre-Dame (1657) — Hôpital-Général de Québec (1693) — Ursulines des Trois-Rivières (1697) — Sœurs Grises de Montréal (1747) — Providence de Montréal (1842) — Dames du Sacré-Cœur (1842) — Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie (1843) — Sœurs du Bon Pasteur (1844) — Sœurs de Sainte-Croix (1847) — Dames de Lorette, Toronto (1847) — Sœurs de Miséricorde (1848) — Les Filles de Sainte-Anne (1848) — Sœurs de Saint-Joseph, Toronto (1851) — Sœurs de la Présentation (1853).

" Le 13 septembre 1848, écrit Laroche-Héron, l'évêque de Montréal autorisa quelques pieuses personnes à se réunir à Vaudreuil pour y vivre en communauté. M. Paul-Loup Archambeault, curé et vicaire général, fut leur premier bienfaiteur. Le 8 septembre 1850, cinq d'entre elles firent profession sous le titre de Filles de Sainte-Anne et sous la protection de Notre-Dame de Bon-Secours. Melle Marie-Esther Sureau-Blondin fut la première supérieure sous le nom de Sœur Marie-Anne. Les fins de cet Institut sont l'enseignement des petites filles et le soin des malades... Cette communauté est la dernière (en 1855) dont la naissance soit exclusivement canadienne. Elle n'a que sept ans d'existence et elle compte trois maisons (Vaudreuil, Sainte-Geneviève et Saint-Jacques), où 24 professes et 10 novices instruisent 232 élèves... Déjà, elle a envoyé des essaims autour d'elle avec une fécondité qui n'appartient qu'aux œuvres catholiques..." Et c'était bien cela, en effet. Parce qu'elle était voulue de Dieu et bénie par l'Eglise, l'œuvre de l'Institut des Sœurs de Sainte-Anne serait vraiment féconde, " d'une fécondité qui n'appartient qu'aux œuvres catholiques ".

" Nous l'avons vu," écrivait encore Laroche-Héron comme conclusion de son étude sur les servantes de Dieu dans notre pays, "tous les couvents du Canada sont en voie d'accroissement et de progrès. Ils sont pauvres, il est vrai : ils manqueraient souvent du pain quotidien, si la Providence ne nourrissait pas les religieuses, toujours imprévoyantes selon le monde, comme elle nourrit les oiseaux du ciel qui ne sèment ni ne moissonnent sur la terre. Mais les craintes de la misère n'empêchent pas les bonnes Sœurs de se considérer en voie de prospérité, tant que les vocations leur amènent de pieux sujets, tant que les malades aiment à prendre le chemin de leurs hôpitaux et les enfants celui de leurs écoles. Pour le soutien de ses communautés, le Canada ne trouve plus, dans l'ancienne France, des bienfaiteurs magnifiques comme la duchesse d'Aiguillon ou madame de Bullion ; mais les évêques de la province de Québec s'imposent mille privations afin de multiplier et de perpétuer le bien réalisé par les servantes du Seigneur. Les curés et les séminaires secondent leurs premiers pasteurs et de pieux laïques ennoblissent leur fortune en en consacrant une partie à doter des établissements d'éducation ou de charité." Et l'au-

teur que nous citons continue en donnant les noms de quelques-uns de " ces pieux laïques ": les Berthelet, les Lacroix, les Viger, les Baby, les Quesnel. A ces noms, justement honorés, la justice et la gratitude nous feront bientôt joindre, à propos des Sœurs de Sainte-Anne et de la naissance de leur Institut à Vaudreuil, celui des de Lotbinière-Harwood. Mais n'anticipons pas davantage.

Terminons plutôt ce chapitre en faisant remarquer à nos lecteurs que l'Institut des Sœurs de Sainte-Anne, d'après ce que nous avons vu jusqu'ici, a le droit et l'honneur, à l'exemple de plusieurs autres fondations de mérite, de pouvoir revendiquer les origines les plus ordinaires et les plus modestes. Il s'est bâti d'abord sur l'humilité ! Que chacune de celles qui liront ce livre veuille bien se le rappeler pour la gouverne de sa propre vie: la jeune fille inquiète de sa vocation, afin de bien étudier l'esprit de la maison, la novice et la religieuse elles-mêmes, afin de s'en pénétrer davantage. Esther Blondin, la pauvre et toute faible institutrice de Vaudreuil, ne pensait pas évidemment à fonder un Institut comme celui qui existe aujourd'hui sous le nom de Sœurs de Sainte-Anne, avec ses treize cents religieuses vivantes et ses soixante-treize établissements, où vingt-cinq mille enfants s'instruisent et où quatre mille patients se soignent, alors que nous écrivons ces lignes. Non, sans doute ! Mais Dieu, pour faire son œuvre à lui, une fois encore avait porté son regard sur l'humilité de l'une de ses servantes. Cela explique tout. *Et respexit humilitatem ancillae suae.*

CHAPITRE II

LES SOEURS DE SAINTE-ANNE A VAUDREUIL

1848 - 1853

C'est à Vaudreuil, avons-nous dit, que l'Institut des Sœurs de Sainte-Anne est né en 1850. Vaudreuil n'était pas alors le riche village, disons mieux, la belle petite ville, que nous voyons aujourd'hui s'étendre, si coquette et si attrayante, à quelques milles de Montréal, sur la rive sud de l'Ottawa, du pied du lac des Deux-Montagnes à la tête de l'île Perrot. Les deux grandes voies du Grand-Tronc et du Canadien-Pacifique n'y devaient dérouler que plus tard, à Dorion, leurs parallèles rubans d'acier. Les élégantes villas et les maisons d'été invitant au repos, sur la grande route qui mène de la gare au village, sur celle qui va vers Hudson, et dans les alentours, étaient encore pour la plupart à naître ou à être construites. Mais dès lors, autant qu'aujourd'hui, la nature était riche et grandiose. Les montagnes par delà le lac, la baie si jolie, la nappe d'eau claire et pure, les rives boisées, tout cela faisait au village encore modeste une parure dont la grâce devait rester pour tous les temps à peu près incomparable. D'ailleurs, pour l'époque, Vaudreuil était déjà une localité vraiment prospère, vu l'aisance de ses habitants. Et les deux causes de cette prospérité relative, c'était, d'une part, la protection magnifique des seigneurs de Lotbinière-Harwood et, d'autre part, le soin vigilant des curés qui s'étaient succédé depuis 1773.

L'histoire de Vaudreuil serait bien intéressante à écrire. Ce n'est pas ici, évidemment, le lieu de le faire. Il nous a paru toutefois important, pour mieux situer notre sujet, c'est-à-dire la fondation de l'Institut des Sœurs de Sainte-Anne, de résumer, au moins à grands traits, au début de ce chapitre, l'histoire ancienne de ce Vaudreuil, qui est devenu de nos jours l'un de nos endroits de villégiature les plus réputés. La difficulté était de trouver



Monseigneur Bourget

les matériaux de ce précis historique. Nous ne savons pas que rien de complet ait encore été écrit sur le sujet. Par bonheur, l'un des descendants de l'antique famille seigneuriale, M. l'avocat C.-A. Harwood, dont l'érudition est particulièrement connue des habitués du Château Ramesay à Montréal, avec une bienveillance aussi aimable que courtoise, nous a permis de consulter les archives de sa noble famille. Nous sommes ainsi en mesure de préciser, pour l'avantage de nos lecteurs, les données historiques qui forment, nous semble-t-il, comme le cadre naturel de notre récit.

Vaudreuil fut érigé en seigneurie, en 1702, par M. de Callières, gouverneur de la Nouvelle-France, et, l'année suivante, la seigneurie était concédée au marquis de Vaudreuil, qui devait être lui-même notre gouverneur de 1703 à 1725. A sa mort, la seigneurie passa à ses deux fils, à Pierre, marquis de Vaudreuil, notre dernier gouverneur de la période française, et à Rigaud, chevalier de Vaudreuil. Ces deux Vaudreuil se firent, plus tard, en 1732, octroyer par le gouverneur, M. de Beauharnois, une immense étendue de terrain, voisine du leur, qui forma la seigneurie de Rigaud. Vint la cession, puis le traité de Paris. Les Vaudreuil vendirent leurs terres et seigneuries à Michel Chartier, marquis de Lotbinière. Le fils de ce dernier, Alain Chartier de Lotbinière, qui fut président de l'assemblée législative à Québec de 1794 à 1797, hérita naturellement de la seigneurie. A son tour, la fille ainée d'Alain, Louise-Josephte, qu'avait épousée Robert-Unwin Harwood, recueillit l'héritage. Et c'est elle que nous trouvons seigneuresse de Vaudreuil, au moment où va naître l'Institut des Sœurs de Sainte-Anne. Or, les de Lotbinière, comme les Harwood plus tard, se montrèrent toujours de bons seigneurs, dignes de leur haute situation, et les véritables bienfaiteurs de leurs censitaires. Opulents et généreux, ils ne furent étrangers, dans leur seigneurie, à aucune œuvre de progrès. Nous avons pu voir, dans les cartons de M. l'avocat Harwood, plus d'un document qui en fait foi. Nous ne saurions ici, sans déborder notre cadre, insister sur tous ces faits. Contentons-nous d'affirmer que Mme la seigneuresse de Lotbinière-Harwood restait bien dans la tradition de ceux dont elle portait le sang dans ses veines, quand, digne et charitable châtelaine, elle se fit, ainsi que nous allons le

voir, comme la Providence vivante de la Sœur Blondin et de ses filles. L'honorable Robert-Unwin Harwood, de religion protestante, mais homme aux vues larges et ami du peuple, s'entendait parfaitement avec sa noble femme pour aider toutes les œuvres de progrès et de bien, et en particulier, nous le constaterons, cet Institut naissant des Sœurs de Sainte-Anne. Ajoutons d'un mot que cette haute protection des de Lotbinière-Harwood ne fit jamais défaut, par la suite, aux humbles filles de Sainte-Anne, que ces puissants seigneurs virent naître et grandir, comme institut d'enseignement, à l'ombre pour ainsi dire de leur château seigneurial. (4)

En même temps, Vaudreuil avait l'avantage, au spirituel, d'être administré par des curés vraiment distingués. Les premiers registres paroissiaux remontent à 1773, soit à dix ans après la cession du Canada à l'Angleterre, et les premiers actes portent la signature de M. Denault, alors curé des Cèdres, qui devint par la suite évêque de Québec. En 1774, arrivait le premier curé résident, M. de Beaumont, qui administra la paroisse pendant six ans (1774-1780), et passa de là à Lachenaie, à Terrebonne et à Verchères, où il mourut en 1802. A M. de Beaumont succéda M. Déguire, qui fut, lui, curé de Vaudreuil trente-cinq ans (1780-1815). Particularité assez rare, ce M. Déguire avait été marié avant d'entrer dans les ordres et de ce mariage lui était né un fils, qui devint prêtre en 1797 et fut vicaire chez son père, à Vaudreuil, de 1798 à 1804. Après la mort du curé Déguire en 1815, un desservant, M. Côté, administra la cure pendant un an. Enfin, en 1816, M. Paul-Loup Archambeault prenait pour de longues années (1816-1858) charge de la cure de Vaudreuil. C'est lui qui se trouvait à la tête de la paroisse au moment de la fondation de l'Institut des Sœurs de Sainte-Anne. Or tous ces prêtres,curés de l'ancien régime, respectueux des lois, amis du château et dévoués au peuple, M.

---

(4) Plusieurs enfants sont issus de l'union de Robert-Unwin Harwood et de Louise-Josephte de Lotbinière : le lieutenant-colonel Antoine de Lotbinière-Harwood, qui fut assistant-adjudant-général et député à l'Assemblée législative ; Robert-William, qui fut aussi député (le père de M. l'avocat C.-A. de Lotbinière-Harwood) ; Charles-William ; Alain ; Henry, qui fut aussi député (le père du docteur L. de Lotbinière-Harwood) ; et trois filles, l'une mariée à feu M. de Bellefeuille-Macdonald, une autre mariée à feu l'honorable juge Taschereau, de la cour suprême, et une dernière mariée à feu l'honorable Panet, sous-ministre de la justice.— *Note de l'auteur.*

de Beaumont, M. Déguire et M. Archambeault, s'étaient généreusement dépensés, sans se lasser jamais, pour l'avancement et le progrès de leurs paroissiens. (5)

Là comme ailleurs, cependant, l'instruction des enfants ne se donnait encore que difficilement. Aux maîtres ambulants du commencement du dix-neuvième siècle, qui allaient de famille en famille et ne séjournaient, de ci de là, que quelques semaines, on avait enfin vu succéder des maîtres et des maîtresses d'école, fixés au village ou dans les rangs, qui sans doute pouvaient faire plus et mieux. Dans les circonstances, c'était un progrès réel. Mais il importait de chercher encore et toujours à marcher de l'avant. Le curé Archambeault et ses nobles voisins, le seigneur Harwood et la seigneuresse de Lotbinière, le voulaient certes résolument. Or voici qu'en 1850, par son importante fondation, la modeste institutrice Esther Blondin allait leur en fournir une belle occasion. En mai 1833, elle était devenue l'assistante de la maîtresse d'école du village, Suzanne Pineault, qu'elle avait remplacée en 1839. De 1839 à 1848, elle s'était affermie et perfectionnée dans l'art difficile de l'enseignement des enfants, tout en s'occupant



M. le curé Archambeault

(5) Après la mort de M. Archambeault en 1858, M. Théophile Brassard fut nommé curé de Vaudreuil, et il y passa vingt ans (1858-1878). Puis ce fut M. Martin qui administra la paroisse neuf ans (1878-1887). Enfin à M. Martin succéda M. Godin, qui resta en fonction pendant plus de trente ans (1887-1921). De telle sorte qu'en cent quarante ans, Vaudreuil n'a eu que six curés. M. Meloche leur a succédé. C'est sous M. Archambeault en 1827, que la paroisse de Vaudreuil fut érigée canoniquement, sous le vocable de saint Michel, le patron du premier seigneur, le marquis de Lotbinière. La première église avait été construite en 1797, sous M. Déguire. Auparavant, on n'avait qu'une chapelle. Le village a été érigé en municipalité en 1850. Enfin, en 1877, on détacha de Vaudreuil la paroisse de Saint Lazare, dont le premier curé fut M. Magloire Auclair, plus tard curé de Saint Jean Baptiste à Montréal.— *Note de l'auteur.*

autant qu'elle le pouvait, du soin des pauvres et des abandonnés. Son dévouement, ses succès remarquables, la confiance qu'en retour on lui témoignait, tout contribuait à lui donner de l'autorité et du prestige. L'heure de la grande décision allait sonner.

Elle avait alors 40 ans. Se sentant pressée intérieurement de se consacrer à Dieu d'une manière irrévocable, elle s'en ouvrit au curé Archambeault. C'était pendant le carême. " Défiez-vous de vous-même, lui repartit le curé, et priez afin que Dieu vous éclaire. Nous en reparlerons après Pâques." Le digne prêtre voulait, sagement, dans l'intervalle, réfléchir, étudier mieux encore la vie de sa pénitente, scruter en un mot les vues de la Providence sur cette âme d'élite qu'il dirigeait depuis quinze ans. L'événement établit que sa décision allait être favorable aux pieux désirs de la modeste institutrice. Le soir même du dimanche de la *Quasimodo*, il voulut bien l'entendre exposer ses projets. " Je n'ai nulle ressource, lui disait-elle, mais Dieu veut tout faire. Il me semble que je suis appelée à fonder une communauté vouée à l'enseignement des enfants pauvres de la campagne." Le prudent directeur ne voulut cependant rien décider sur-le-champ. " La chose, disait-il, est très importante, il faut continuer d'implorer les lumières d'en haut, et puis nous devons consulter Monseigneur." On attendit donc. Tous ces délais d'ailleurs, loin de décourager Mlle Blondin, l'amenaient à mûrir davantage ses généreux desseins.

Aux premiers beaux chemins du printemps, vers la fin de mai 1848, Esther Blondin se mit en route pour Montréal. Quoiqu'il lui en coutât beaucoup d'aller entretenir Monseigneur de ses chers projets, elle comprenait toutefois que c'était là la voie qu'il fallait suivre. Elle s'en venait donc les lui soumettre. Le grand évêque l'accueillit avec bonté, mais aussi avec, se reflétant sur sa noble figure, un sens très net de la responsabilité qui convient aux supérieurs majeurs. Ils ont beau être bons et très bons, ces hommes de Dieu revêtus du caractère de l'autorité, ils restent gênants surtout pour les petits et les humbles. Malgré son trouble, la pauvre Esther Blondin raconta à l'évêque sa vie et lui exposa ses pieux desseins en toute simplicité et confiance. Monseigneur était déjà au courant par ce que lui en avait dit M. le curé Archambeault. Il connaissait la modeste institutrice, sa vie, son

travail, son zèle, ses habitudes d'ordre, de régularité et d'économie, ses succès auprès des enfants et des parents. Il jugea utile cependant de l'éprouver, l'interrogea longuement, insista sur les difficultés de l'entreprise, faisant remarquer en particulier que si, en fondant un nouvel institut, elle n'avait pas Dieu pour principe, elle échouerait sûrement, et que ce serait un grand dommage pour la religion. La pieuse institutrice protesta de la pureté de ses intentions. " Ce n'était pas, disait-elle, sous le coup d'une ferveur passagère, mais bien après de longues réflexions, qu'elle était venue jusqu'aux pieds de son évêque. Depuis nombre d'années, la même pensée la poursuivait. Elle croyait y voir l'appel de Dieu." D'ailleurs, elle ne se faisait pas d'illusion sur les difficultés qui l'attendaient. Mais, parce qu'elle ne voulait s'appuyer que sur Dieu, elle avait confiance. " Eh bien ! priez encore, insista Monseigneur, afin que Dieu vous éclaire davantage sur votre présente démarche et sur ce qu'il reste à faire."—" Ah ! Monseigneur, fit-elle, il y a longtemps que je prie. C'est la prière seule qui m'a donné le courage de venir jusqu'à vous. De moi-même, je ne l'aurais jamais eu." Le digne évêque, frappé sans doute par l'accent de sincérité de la pieuse fille, et voyant sa grande confiance en Dieu, se laissa toucher : " Essayez, dit-il. Voyez sans faire de bruit les personnes qui voudraient se joindre à vous. Et puis, priez encore, priez toujours, afin que Dieu bénisse votre œuvre, et que, conduite avec une intention droite et pure, elle profite à sa gloire et à votre salut." Enfin, l'ayant bénie, il la congédia. Esther revint donc à Vaudreuil et elle se mit à l'œuvre. Suivant la parole de Mgr Bourget, elle *essayait*.

Modestement, sans réclame et sans tapage, elle fit connaître ses projets aux personnes susceptibles de la comprendre que la Providence mettait sur son chemin. Bientôt, plusieurs jeunes filles de Vaudreuil et des environs, ainsi mises au courant, voulurent se joindre à elle. Le 4 septembre 1848, quand M. le curé Archambeault les réunit pour les pieux exercices d'une première retraite, elles étaient sept : Esther Blondin elle-même, Julienne Ladouceur, Justine Poirier, Olive Charest, Angèle Lefebvre, Marie-Maher Poirier et Marcelline Leduc. C'était vraiment un beau chiffre, étant données l'époque et les circonstances. Et puis, ce chiffre sept n'était-il pas d'un symbolisme significatif ?

Combien souvent les Livres Saints ne nous parlent-ils pas de la multiplication merveilleuse du nombre sept, jusqu'à septante fois sept fois ? Ainsi en serait-il de ce groupe de pieuses filles. Elles se multiplieraient, et rapidement, jusqu'à septante fois sept fois. Après le chant du *Veni Creator*, par lequel on commença les pieux exercices, M. le curé donna lecture de la lettre suivante de Mgr Bourget, en date du 12 août 1848 :

Monsieur le grand-vicaire,

J'approuve votre projet de dresser à l'enseignement des deux sexes quelques demoiselles respectables et de bonne volonté. Je permets qu'elles vivent sous une règle commune. Mais je laisse au ciel de faire connaître ses desseins... Je ne puis maintenant m'engager à l'approuver comme congrégation religieuse.

Ignace, év. de Montréal.

Ces lignes, que nous venons de reproduire, sont bien vénérables. Ce sont les premières qui soient tombées de la plume de Mgr Bourget à l'adresse de celles qui allaient bientôt s'appeler les *Filles* puis les *Sœurs de Sainte-Anne*. Nous demandons respectueusement à nos lecteurs de les méditer avec des vues de foi. L'exemple tombe de haut et vient de loin, qui nous indique que toujours les choses de Dieu et de sa religion sainte doivent être traitées avec calme et prudence. *Non in commotione Dominus. Ce n'est pas dans le bruit que le Seigneur se donne et se livre.*

Pour cette vie commune que permettait Monseigneur, il fallait une règle. Esther Blondin et ses six compagnes en demandèrent une à leur directeur, M. le curé Archambeault, par une lettre collective, qu'elles signèrent toutes les sept et qui porte la date du 12 septembre 1848. Elles demandaient quatre choses : 1*—qu'il leur donnât un règlement ; 2*—qu'il leur nommât des officières ; 3*—qu'il les mît sous la protection de la sainte Vierge et secondairement d'un autre saint ou sainte ; 4*—enfin, qu'il leur dît quel nom et quel costume elles porteraient comme postulantes d'une communauté à fonder. Le lendemain, 13 septembre, M. le curé de Vaudreuil leur répondait par une belle lettre que nous résumons. Les ayant félicitées de leur zèle pour l'éducation et de leur confiance en la Providence de Dieu, et tout en fai-

sant remarquer que l'entreprise avait d'abord paru téméraire, il consentait à leur donner un règlement provisoire. Il les nommait Filles de Notre-Dame-de-Bonsecours et de Sainte-Anne. Il désignait comme directrice Marie-Esther Blondin. Il réglait que les postulantes non officières porteraient leur nom de famille et les officières le nom de leur office. Enfin il décidait que, les dimanches et jours de fêtes, les Filles de Notre-Dame-de-Bonsecours ou de Sainte-Anne seraient habillées de noir autant que possible, tandis que, dans la maison, les autres jours, elles useraient à volonté de robes de couleur.

Tout cela se passait au cours de la petite retraite commencée le 4 septembre, ainsi que nous avons dit. Dans l'après-midi du 13 eut lieu la lecture du règlement provisoire. Puis, on fit la clôture de la retraite. M. le grand-vicaire et curé Archambeault présidait. M. Lefebvre, prêtre du diocèse de Kingston, et M. Fournier, clerc du diocèse de Montréal, assistaient. Il avait été également réglé, ce jour-là, que le futur Institut aurait des sujets du premier et du second ordre (coadjutrices), et aussi que les sept premières postulantes appartiendraient au premier ordre. Cette division en deux ordres ne devait pas durer, ainsi que nous le verrons. L'exercice se termina par la récitation du *Sub tuum* et M. le curé fit sonner pendant une heure la cloche de la modeste école devenue un couvent pour annoncer au village et à la paroisse l'ouverture du noviciat.

Cette voix de la cloche, à 75 ans d'intervalle, il nous semble qu'il nous est permis de l'entendre encore, et que nombre de religieuses, appartenant aujourd'hui à l'Institut dont nous avons entrepris de raconter l'histoire, aimeront, comme nous, à prêter l'oreille à ses prophétiques accents. Ses échos peut-être, parce qu'elle était petite et grêle, ne portaient pas beaucoup plus loin, dans le temps, que les rives de la jolie baie de Vaudreuil. Mais l'événement, que la voix de la petite cloche annonçait, devait être important dans l'histoire des Instituts religieux de notre pays.

On se mit aussitôt à l'œuvre. Les classes s'ouvrirent le 15 septembre 1848. Disons tout de suite que, du 13 septembre 1848 au 8 septembre 1850, jour de la première profession, dont nous parlerons plus tard, quarante-deux personnes firent leur entrée au nouveau noviciat. De ce nombre, vingt-quatre prirent le saint

habit et dix-huit firent dans la suite profession. Les enfants vinrent en assez grand nombre se placer sous leur direction. Naturellement, puisque tel était le but de l'Institut, c'était surtout des enfants pauvres de la campagne qu'on recevait et qu'on accueillait. On eut bien aussi quelques pensionnaires. Seulement, il fallut en restreindre le nombre, vu l'exiguité du local.



Première maison de Vaudreuil

Ce local, il convient d'en parler. Ce n'était pas encore le pensionnat de Lachine, ni le Mont-Sainte-Anne, ni même le beau couvent actuel de Vaudreuil. La première maison des Sœurs de Sainte-Anne, ce fut la maison d'école. Elle n'avait que deux étages, ou plutôt qu'un étage et une mansarde. C'était l'une de ces grandes maisons d'autrefois avec un grenier dont le toît en pente très inclinée se perçait de lucarnes des deux côtés. Elle était située assez loin de l'église, au milieu de la grande rue. C'était la propriété de M. le curé Archambeault. Bien entendu, il n'exigea jamais de loyer des Sœurs. A sa mort, ses affaires étant peu prospères, on dut vendre le couvent au shérif. Le curé du temps, M. Brassard, l'acheta, et les Sœurs continuèrent d'y habiter jusqu'à la construction, plus près de l'église, d'un nouveau couvent en 1875. C'est exactement le 6 octobre 1875 que les Sœurs quit-

tèrent la vieille maison, que M. le curé Brassard vint lui-même habiter quand il se retira du ministère, la même année, et où il demeura jusqu'à sa mort, qui arriva le 17 décembre 1881.

Voici comment, en 1843, on avait divisé ce local, spacieux pour une école ordinaire, mais qui fut bien vite trop petit pour un couvent. Dans l'unique étage, au bas de la maison, on comptait six pièces : le parloir, la salle de communauté, le dortoir des Sœurs, leur réfectoire, la salle de musique et enfin la classe qui occupait la plus grande partie. La cuisine se trouvait dans une sorte de *bas-côté* (appentis). Dans la mansarde, en haut, on ne comptait que quatre pièces : la petite chapelle, la chambre du supérieur ecclésiastique où se trouvait le confessionnal, la chambre de la Sœur supérieure et le dortoir des élèves pensionnaires. Comme cette dernière pièce était trop petite, le soir la classe du bas se transformait aussi en dortoir.

Il n'est pas difficile de se faire quelque idée des privations et de la gêne qu'une pareille installation imposait nécessairement. Qu'importe, on l'aimait bien la grande maison au toît pointu. On sentait si vivement qu'on y faisait l'œuvre de Dieu. Eh ! sans doute, on n'était pas riche. La " municipalité scolaire " ne donnait qu'une maigre rétribution pour les enfants pauvres. Les pensionnaires, nous l'avons dit, n'étaient pas nombreuses et elles ne payaient pas bien cher. Les postulantes, non plus, n'apportaient guère de dot. Tout au plus exigeait-on d'elles un modeste trousseau. (6) Ce n'est que plus tard, en 1863, sur les instructions de Rome, que le montant de la dot fut déterminé et mentionné dans les constitutions. Quant aux jeunes filles qui venaient étudier leur vocation, elles étaient reçues gratuitement. On connut donc, au couvent de Vaudreuil, *dame pauvreté*, comme l'appelait François d'Assise, et ses saintes rigueurs.

Mais M. le curé était là et Mme la seigneuresse de Lotbinière-Harwood aussi. Mme Harwood, nous l'avons déjà écrit, fut une vraie Providence pour l'Institut naissant. Elle était d'ailleurs bonne et charitable pour tout le monde. Ne se contentant pas de donner de sa fortune et de ses biens, elle se donnait elle-même. Les chroniques des Sœurs rapportent qu'elle pourvoyait

(6) Pour le trousseau, on demandait 127 livres (ancien cours) en entrant, 108 livres à la prise d'habit et 300 livres à la profession, en tout $89.00

avec une charité inépuisable aux besoins les plus pressants de la petite communauté. On eût dit parfois que son ange gardien l'avertissait quand les vivres allaient manquer au couvent. Elle envoyait des paniers pleins de provisions, quelquefois même le pot-au-feu tout prêt pour le dîner. Si une Sœur était malade, elle venait souvent s'installer à son chevet et la soignait comme une mère. Mgr l'évêque l'y avait autorisée. (7)

Malgré cette assistance, et celle aussi du vénérable curé et de quelques bonnes familles, on comprend cependant que la vie était nécessairement frugale sous le toît de l'Institut naissant. La table commune n'était jamais bien chargée. De la soupe aux pois, du lard, des légumes avec du pain le midi, des légumes surtout le soir, peu de chose le matin, tel était l'ordinaire. Les desserts étaient rares. On rapporte qu'une Sœur ayant un jour reçu de l'un de ses parents un baril de pommes, elle nota qu'elle n'en avait pas mangé depuis plus d'un an. Et encore, par pénitence, elle n'en mangea pas tout de suite. Un jour, à l'heure du dîner, on se rend à table. Il n'y avait absolument rien à manger. On dut dire les *grâces* immédiatement après le *benedicite*, et on alla prendre ainsi la récréation. On passa sans doute à la chapelle, et l'on pria Dieu d'y voir. Vers 2 heures de l'après-midi, quelqu'un apportait au parloir plusieurs pains, un panier de lard et un sac de pommes de terre. Une autre fois, à déjeûner, les Sœurs ne trouvèrent à table que leur tasse de thé. Il n'y avait plus de pain. Mais voilà que la cuisinière, étant allée à la cave ou au grenier, y trouve les restes du pain bénit du dimanche précédent, que les congréganistes de Marie avaient déposés là à son insu. Seulement, ce pain bénit, était-il bien aux Sœurs ? On envoya demander à M. le curé la permission de le distribuer à la communauté. Et, naturellement, la permission fut vite accordée. Ce sont là de menus faits, dont il ne faudrait pas exagérer l'importance, des accidents peut-être tout au plus. En tout cas, ils montrent

(7) Mme Harwood s'est toujours dévouée pour les pauvres. Elle allait les soigner chez eux et s'ingéniait à les secourir de toutes les façons. Elle même aimait à pratiquer la pauvreté. Devenue veuve douze ans avant sa mort, on a raconté qu'elle fit le vœu de pauvreté entre les mains de son directeur. Elle portait volontiers des vêtements simples et usagés. Les six dernières années de sa vie, elle ne voulut pas s'acheter de robe, se contentant d'user les anciennes. Elle a laissé dans sa famille et chez tous ceux qui l'ont connue la réputation d'une sainte.— *Note de l'auteur.*

qu'au berceau de l'Institut le luxe et le confort ne furent guère connus.

Du reste, avons-nous dit, grâce à Mme Harwood, à M. le curé et à d'autres bons voisins, on ne manquait pas d'ordinaire du strict nécessaire, et, sous l'œil de Dieu, on travaillait bien. Le vicaire de la paroisse, M. l'abbé Joseph-Clément Séguin, plus tard curé de Verchères et chanoine de la cathédrale de Montréal, et qui mourut à Verchères en 1891, fit pendant huit mois, avec autant de dévouement que de désintéressement, la classe aux religieuses de Vaudreuil. Et cet enseignement leur fut très profitable. Mgr Bourget put le constater quand, le 24 mai 1849, en la fête de Notre-Dame de Bonsecours, il vint faire aux pieuses filles sa première visite. Il passa deux jours à Vaudreuil. On peut croire que ce furent des jours bien remplis. Depuis la retraite de septembre, de nouvelles postulantes étaient venues se joindre aux anciennes, entre autres Suzanne Pineault, dont nous avons déjà parlé, qui avait été à la tête de l'école de Vaudreuil de 1833 à 1839, et les deux sœurs Hermine et Angèle Giroux de Saint-Polycarpe. Monseigneur fit connaissance avec toutes. Il se renseigna sur tout. A plusieurs reprises, il réunit ses filles, leur donna des conférences spirituelles, et il les entendit, chacune, en direction. En même temps, il se mettait au courant de la marche des études, des méthodes qu'on y suivait. Il voulut aussi nommer des officières. Pour éprouver sans doute l'esprit de soumission d'Esther Blondin, il nomma directrice, à sa place, Angèle Lefebvre. De même, il la déchargea de la classe des enfants, qu'il confia à Suzanne Pineault, lui donnant comme adjointes Julienne Ladouceur et Justine Poirier. Esther Blondin fut nommée à l'économat, mais sans le titre de dépositaire. Monseigneur approuva, dans la même visite, le costume des postulantes et celui qu'on se proposait d'adopter pour les futures religieuses. Il annonça que la cérémonie de la première vêture aurait lieu bientôt et exhorta les pieuses filles à s'y préparer dans un grand recueillement. Il décida que la fête de Notre-Dame de Bonsecours serait la fête patronale de la petite communauté. Plus tard (en 1850), il y substitua la fête de sainte Anne ; mais le 24 mai est resté toujours cher à l'Institut. Enfin Monseigneur accorda un

grand congé, il bénit ses filles et les quitta heureuses et pleines de confiance.

C'est à peu près vers ce temps-là, au printemps de 1849, que Mme la seigneuresse Harwood donna à M. le curé Archambeault, pour agrandir le couvent et y mieux loger le personnel, un terrain attenant à celui qu'il occupait. Elle continuait de veiller sur la communauté naissante. Elle-même bientôt allait préparer de ses mains les voiles que porteraient les premières novices. Suivant son exemple, sa propre fille, Louise Harwood (plus tard Mme de Bellefeuille-Macdonald), se mettait à la disposition des futures religieuses pour leur apprendre l'anglais et la musique.

En juillet, le 26, M. le curé Archambeault présida les examens solennels de fin d'année. L'assistance était nombreuse et tout le monde se retira enchanté du succès des enfants et du zèle des maîtresses.

Dès lors, on s'occupa de tout préparer pour la première prise d'habit, qui devait avoir lieu le 15 août. Les classes étant terminées, toutes les Sœurs se mirent à l'œuvre pour confectionner les vêtements dont on avait besoin. Une sainte ardeur animait tout le monde. Chacune soupirait après le beau jour où elle se revêtirait de la livrée d'épouse du Christ. Temps d'allégresse toujours que ce temps de pieuse attente ! La vie, on l'a dit bien des fois, se passe à avoir hâte. On vieillit pourtant assez vite. On ne se défend pas, quand même, d'avoir hâte. Mais de toutes les hâtes, en est-il une qui soit plus douce au cœur que celle du jeune homme qui attend son ordination, que celle de la jeune fille qui voit venir le jour de sa prise d'habit ou de sa profession ? Et puis quelle fête, quelle allégresse, quand le jour arrive, quand l'heure sonne ! Comme le bon Dieu connaît bien le cœur humain, et comme il aime y mettre, à ces moments bénis, des sentiments réconfortants !

Cependant, pour tempérer les joies, Dieu permet parfois que des tristesses et des deuils viennent assombrir les jours les plus heureux. Ainsi en fut-il pour l'Institut naissant de Vaudreuil, à la veille de la première prise d'habit. Une petite postulante, Emilie Forté, venue de Montréal le 27 juillet, fut atteinte du choléra le lendemain de son arrivée et mourut le 2 août. C'était une orpheline. Allait-elle au ciel pour veiller avec les anges sur ses

sœurs de la terre avec qui elle n'avait vécu que quelques heures ? C'est le secret de Dieu.

Le 6 août, Mgr Prince, coadjuteur de Montréal, arrivait inopinément à Vaudreuil pour présider la retraite et la première prise d'habit. Les détails de son arrivée méritent d'être conservés à l'histoire. A cause de cette maladie du choléra, dont était morte la petite Emilie Forté et qui continuait de sévir dans la paroisse, le médecin avait prescrit aux futures religieuses de s'occuper très activement et de veiller à l'hygiène. On fit donc le grand ménage et une lessive générale. Or, le 6 août, pendant le dîner de la communauté, deux des futures novices étaient restées, sur le bord de la rivière, à la garde du linge qui séchait. Soudain, elles aperçoivent une chaloupe venant vers elles, et, au milieu de l'embarcation, elles ont tôt fait de remarquer un ecclésiastique qui porte du violet. C'était Mgr Prince ! Après l'avoir salué à genoux et avoir reçu de loin une première bénédiction, elles courent à la maison avertir leurs compagnes de l'arrivée de Monseigneur. Dans l'après-midi, M. le curé Archambeault fit annoncer que la retraite commencerait le soir même. On se hâta de rentrer le linge et de tout mettre en ordre, chacune se prêtant avec joie à faire sa part de la besogne commune. La cérémonie eut lieu à 7.30 heures.

Ce fut vraiment solennel. Exprimons l'espoir et et le vœu que toutes les retraites de postulantes et de novices s'ouvrent toujours dans l'Institut sous l'influence d'une ferveur pareille. On s'habitue à tout, aux retraites comme au reste. Il arrive qu'on est loin parfois de la ferveur des premiers âges. Cela fait du bien d'y revenir et d'y penser. Quelques-unes des compagnes d'Esther Blondin avaient bien suivi la retraite de septembre précédent, qui d'ailleurs avait été très simple avec le bon curé Archambeault. Mais plusieurs ne savaient guère ce que c'était qu'une retraite. Mgr Prince, homme d'expérience, voulut donner de l'éclat et de la solennité extérieure à ces exercices pieux préparatoires à la première vêture. Il se rendit au petit couvent, accompagné de M. le curé Archambeault et de MM. les abbés Roux, Lefebvre et Fournier. La cloche annonçait, comme il entrait, le premier exercice. Monseigneur entonna lui-même le *Veni Creator* qui fut chanté alternativement par le clergé et par les

futures novices. Le digne prélat—qui devait être, comme l'on sait, en 1852, le premier évêque de Saint-Hyacinthe—parlait avec une grande conviction. Il expliqua à ses auditrices ce que c'était que la retraite et comment il fallait s'y prendre pour la bien faire. Puis, l'évêque prédicateur donna la bénédiction du saint Sacrement, ainsi qu'il devait le faire du reste chaque soir de la retraite.

Cette retraite d'août 1849, on en a gardé longtemps la mémoire chez les anciennes de l'Institut. Dieu avait ses vues et son ministre aussi ! Monseigneur prêchait sur les béatitudes et il voulut tout de suite, séance tenante si nous pouvons dire, en faire pénétrer l'esprit chez ces excellentes filles. Au besoin, il était homme à user de rigueur : " Vous voulez faire des religieuses, leur disait-il, et vous n'êtes pas seulement des chrétiennes." Et il leur imposait des pénitences et des mortifications publiques. La chronique a conservé des détails, qui sont sans doute édifiants, mais qui surprendraient aujourd'hui. Est-ce que l'on fait baiser la terre, de nos jours, à propos de rien ? Est-ce que l'on fait recommencer un signe de croix exécuté trop rapidement ? Il voulait évidemment éprouver les pieuses filles dont il allait faire les novices d'une congrégation nouvelle, et il démontra largement qu'il s'y entendait à faire pratiquer l'humilité. Et pourtant, on l'aima vraiment le saint et digne évêque, car on sentait qu'il voulait le bien et qu'il faisait l'œuvre de Dieu.

Le 15 août 1849, en la fête de l'Assomption de la Vierge, eut lieu la première vêture, sous la présidence de Mgr Prince. Sa Grandeur, qui avait elle-même célébré la messe et donné à chacune l'habit religieux, voulut en outre rédiger de sa propre main l'acte officiel de l'important événement. Plusieurs membres du clergé assistaient à la cérémonie. C'étaient MM. le curé Archambeault, Barbarin et Nercam, prêtres de Saint-Sulpice, Porlier, curé des Cèdres, Chevigny, curé de Sainte-Anne, Huot, curé de l'île Perrot, Hinks, curé de l'île Bizard, Lefebvre, prêtre de Kingston, Roux, vicaire à Vaudreuil, Leblanc, Fournier et Bourbonnais, clercs ou ecclésiastiques de Montréal. La cérémonie eut lieu dans la petite chapelle, bien humble et modeste. Prirent le saint habit : Esther Sureau dit Blondin, dite Sœur Marie-Anne ; Angèle Lefebvre, dite Sœur Marie-Auxiliatrice ; Julien-

ne Ladouceur, dite Sœur Marie-de-la-Conception ; Justine Poirier, dite Sœur Marie-Michel ; Suzanne Pineault, dite Sœur Marie-de-l'Assomption; Salomée Véronneau, dite Sœur Marie-de-la-Nativité ; Josephte Lalonde, dite Sœur Marie-Joseph ; Odile Sauvé, dite Sœur Marie-Joachim ; Félixine Dandurand, dite Sœur Marie-Elisabeth. En même temps, huit jeunes filles, qui avaient pendant quelques mois porté le bonnet blanc, prenaient ce jour-là le voile de postulante : elles se nommaient Eulalie Ladouceur, Sophie Daudelin, Hermine Giroux, Angèle Giroux, Céline Chevalier, Eléonore Pivin, Mélanie Daudelin et Julie Montpetit. Le saint habit des novices, que Mgr Bourget avait approuvé et jugé convenable, était très simple : une robe noire en serge à larges manches ; une pèlerine de forme ronde ; une guimpe en toile blanche ; un grand manteau pour les offices de l'église ; une coiffe ou cornette ressemblant à celle des Sœurs de la Congrégation, avec un voile plus pesant. (8) La parure de la petite chapelle était des plus sobres : des fleurs naturelles et des cierges allumés, et c'était tout. Pendant la messe, que disait Mgr Prince, quelques jeunes filles, sous la direction de Mllle Louise Harwood, chantèrent de pieux cantiques avec accompagnement d'harmonium et de harpe. L'office se termina vers midi. On eut récréation pour le dîner. Puis on reprit, à 2 heures, le silence de la retraite, alors que Monseigneur présida au salut du saint Sacrement et au chant du *Te Deum*.

Cet événement qu'était la première vêture affirmait évidemment que l'œuvre de l'Institut était en progrès. Par le choix heureux des noms que devaient porter les nouvelles novices, on s'était, semble-t-il, largement réclamé de la protection de tous les " proches " de Jésus. Anne, Marie, Joseph, Joachim, Elisabeth, sans compter les beaux titres de l'Auxiliatrice, de la Conception, de la Nativité et de l'Assomption, tels étaient les noms qu'on allait porter dans l'Institut. N'était-ce pas là comme une heureuse évocation des saints et des titres qui aident à bien naître ? Comme de juste, le nom de l'archange patron de Vaudreuil, Michel, avait aussi été choisi. *Quis ut Deus* ? Qui protège mieux que Dieu et ses saints?.,. Les Sœurs de Sainte-Anne naissaient à la vie religieuse sous de bons auspices.

(8) Le voile en mousseline blanche ne fut porté par les novices que lors de la première profession, l'année suivante — 8 septembre 1850.— *Note de l'auteur.*

Avant de se séparer de la communauté naissante, le coadjuteur de Mgr Bourget nomma une nouvelle directrice dans la personne de la dernière reçue des novices, Sœur Marie-Elisabeth. Il défendit qu'on lui rende à lui-même des honneurs. Seule la cloche annonça son départ. Mais la reconnaissance chantait dans tous ces cœurs pieux. " Je crois, dit Mgr Prince au curé Archambeault en partant, que nous venons de travailler vraiment à l'œuvre du bon Dieu : ce sont des saintes."

Vers la fin du même mois (août 1849), sur l'invitation de M. Chevigny, curé de Sainte-Anne (Bout-de-l'île), paroisse que la rivière Ottawa sépare de Vaudreuil, par delà l'île Perrot, la communauté fit un pélerinage à ce sanctuaire de la sainte patronne. Le voyage s'effectua naturellement en traversant la rivière. Les neuf novices et les huit postulantes, que M. le curé Archambeault avait bien voulu accompagner, prirent place dans deux canots assez grands. On fit oraison, ce matin-là, au bruit des rames frappant l'eau en cadence. Bientôt, parmi la verdure des îlots, le clocher de Sainte-Anne apparut. On aborda au chant des litanies et des cantiques. Il avait plu la veille, et les chemins étaient très boueux. On se rendit par une route incommode jusqu'à l'église. Mais c'est l'âme tout en joie quand même qu'on fit ce court trajet. M. Archambeault dit la sainte messe. Les Sœurs communièrent et chantèrent des cantiques. Le déjeûner se prit au presbytère. Au moment du départ, on revint à l'église pour le chant des litanies de sainte Anne et la bénédiction du saint Sacrement. Cette cérémonie eut lieu à 11 heures. Une foule de personnes s'étaient rendues dans le temple sacré pour voir les nouvelles Sœurs et prier avec elles. Enfin, ce fut le retour et le soir d'un beau jour.

Sœur Marie-Elisabeth, que Mgr Prince avait nommée directrice à la première vêture (15 août), n'occupa ce poste que peu de temps. Elle se convainquit qu'elle n'était pas appelée à la vie religieuse et retourna dans le monde. M. le curé Archambeault nomma à sa place Sœur Marie-de-la-Nativité. La fondatrice, Sœur Marie-Anne, remplissait toujours l'office de dépositaire et elle avait la direction des postulantes. Elle donnait des instructions et s'occupait de surveiller les classes, tandis que la directri-

ce, Sœur Marie-de-la-Nativité (après Sœur Marie-Elisabeth), présidait aux exercices journaliers, veillait à l'observance de la règle et accordait les permissions. Toutes deux s'inspiraient des motifs de la plus haute charité et s'appùyaient sur les conseils du bon curé Archambeault.

Le 5 janvier 1850 avait lieu la deuxième vêture sous la présidence de M. le curé Archambeault. L'une des premières compagnes de Sœur Marie-Anne, Olive Charest, que sa faible santé avait retardée jusque-là, prenait le saint habit sous le nom de Sœur Marie-de-l'Annonciation. A peine était-elle revêtue de l'habit des novices qu'elle était nommée directrice. Sa mauvaise santé devait l'obliger plus tard, presque au lendemain de la future première profession, exactement le 19 septembre suivant, à quitter la communauté.

Le 16 février 1850, troisième vêture, sous la présidence encore de M. le curé Archambeault. M. le curé Chevigny, de Sainte-Anne, et les abbés E. Thérien, vicaire à Vaudreuil, et P. Lefebvre, de Kingston, assistaient. Cinq jeunes filles furent admises, ce jour-là, au noviciat du premier ordre : Emma Saint-Julien, dite Sœur Marie-Jean-Baptiste, Eulalie Ladouceur, dite Sœur Marie-de-la-Visitation, Céline Chevalier, dite Sœur Marie-Janvière (plus tard Sœur Marie-Philomène), Eléonore Pivin, dite Sœur Marie-de-la-Purification, Julie Montpetit, dite Sœur Marie-de-la-Présentation, et enfin Mélanie Daudelin admise au noviciat du second ordre.

Le 15 avril 1850, quatrième vêture, sous la présidence toujours de M. le curé Archambeault. Les deux sœurs Hermine et Angèle Giroux prenaient à leur tour le saint habit, la première, sous le nom de Sœur Marie-Alphonse-de-Liguori, et l'autre, sous le nom de Sœur Marie-Jeanne-de-Chantal. La pieuse famille de novices s'augmentait donc constamment. Elles étaient dix-huit maintenant à désirer que sonnât l'heure de l'appel définitif. Trois directrices déjà — Sœur Marie-Elisabeth, Sœur Marie-de-la-Nativité et Sœur Marie-de-l'Annonciation — s'étaient succédé, cependant que Sœur Marie-Anne remplissait toujours les fonctions de dépositaire et de directrice des postulantes et des classes. On aperçoit à la lecture de ces notes des débuts qu'il y eut à l'origine

de la communauté une période de flottement et de tâtonnement. Qu'importe, l'œuvre du bon Dieu se faisait, comme avait dit Mgr Prince. Le printemps et l'été passèrent ainsi. L'examen des enfants eut lieu à l'époque ordinaire, au cours du mois de juillet. Tout le monde fut satisfait du succès de l'Institut. Enfin, au premier mois de l'automne, en septembre, Mgr Bourget se rendit à Vaudreuil, pour la première profession, qui eut lieu effectivement le 8 septembre 1850.

C'était au printemps de 1849 que Mgr l'évêque de Montréal était venu une première fois visiter ses filles de Vaudreuil. Il y revenait à l'automne de 1850. Entre temps, le prudent évêque n'avait pas manqué de se tenir au courant. Par M. le curé et grand-vicaire Archambeault, et par Mgr Prince, son coadjuteur, il avait suivi les progrès dans le bien et aussi les vicissitudes de la modeste communauté. Il jugea que l'heure était venue de la faire naître réellement à la vie religieuse, et il fixa le jour de la Nativité de la Vierge Marie pour être la date de la première profession et de la proclamation du mandement d'érection de la nouvelle famille religieuse. Mgr Bourget se rendit donc en personne à Vaudreuil le 3 septembre. Il ouvrit, le jour même, les exercices de la retraite de profession. C'était, cette fois encore, le premier pasteur qui se donnait tout entier pour quelques jours à ses filles en Dieu. Il se fit tout à toutes — *omnia omnibus* — comme disait saint Paul. Il les encouragea à marcher résolument dans la voie du renoncement et du sacrifice. Il les instruisit de leurs futurs devoirs, leur apprit les méthodes d'oraison et d'examen, les affermit dans l'art difficile de la prière, leur indiqua avec précision les moyens de santifier les actions de chaque jour, les attacha en un mot à la vie régulière par les plus haut motifs de religion. Il leur prêcha aussi la nécessité de la correction fraternelle, présida en personne au chapitre des coulpes, qu'il établit à jour fixe. Lui-même, il entendit les Sœurs en confession, ou en direction, toutes et chacune. Oh ! ce furent vraiment des jours de grâce et de salut ! Longtemps après, celles qui les avaient vécus, ces jours bénis, aimaient à en rappeler le souvenir.

Quant à l'admission à la profession, Monseigneur régla que les Sœurs décideraient, par scrutin secret, quelles seraient celles d'entre elles qui prononceraient leurs vœux. Une liste des aspi-

ranres à cet honneur fut dressée. Au moment marqué, Sœur Marie-de-l'Annonciation, la directrice, réunit les novices, et chacune dut donner son vote par écrit sur chaque Sœur en particulier. A tour de rôle, celles dont il était question devaient, en s'entendant nommer, quitter la salle jusqu'au dépouillement du scrutin. Les annales ne disent pas combien il y eut d'aspirantes. Elles notent seulement que cinq novices furent ainsi appelées à la profession par le libre choix de leurs compagnes. C'étaient Sœur Marie-Anne, Sœur Marie-de-la-Conception, Sœur Marie-Michel, Sœur Marie-de-l'Assomption et Sœur Marie-de-la-Nativité, de leurs noms de filles, Esther Blondin, Julienne Ladouceur, Justine Poirier, Suzanne Pineault et Salomée Véronneau. Le 7 septembre, veille de la profession, Monseigneur donna une instruction sur la beauté des cérémonies qui allaient se dérouler le lendemain. Il exerça lui-même les futures professes pour le cérémonial à suivre. C'est dans cette circonstance aussi qu'il annonça que les novices porteraient le voile blanc au lieu du voile noir.

Enfin le grand jour parut, ce jour du 8 septembre 1850 qui devait marquer la naissance à la vie religieuse des Sœurs de Sainte-Anne. C'était en la fête de la Nativité de Marie, et elle tombait, cette année-là, un dimanche. Mgr Bourget avait décidé que la cérémonie se ferait en grande solennité et à l'église paroissiale, afin que le spectacle édifiât les fidèles et les disposât en faveur de la communauté naissante. La température d'ailleurs était favorable, et tout se passa dans l'ordre indiqué. A l'heure de la grand'messe, le vénérable curé Archambeault, qui n'était certes pas le dernier à prendre sa part de la joie du jour, se revêtit du surplis, de l'étole et de la chape d'or, et, accompagné de MM. Chevigny et Thérien, en surplis eux aussi, il vint chercher les Sœurs réunies au couvent dans leur salle de communauté. " Vierges prudentes ", leur dit-il en leur appliquant les paroles du texte sacré, " préparez vos lampes " — " *Virgines prudentes, aptate vestras lampades.*" Et les religieuses entonnèrent le beau psaume " Je me réjouis dans le Seigneur — *Laetatus sum in Domino* ", qu'elles chantèrent en deux chœurs, alternativement, en se rendant à l'église. Un enfant de chœur, portant la croix, ouvrait la procession. Venait ensuite le clergé. Puis s'avançaient, graves et émues, les cinq professes, tenant en main, allumé, un cier-

ge qu'ornait une couronne de fleurs blanches. Chacune avait à sa droite une dame d'honneur, (9) et à sa gauche un enfant qui portait, dans un plateau, le voile, la croix et l'anneau. Les autres Sœurs fermaient la marche. Les cloches sonnaient à larges volées et la foule des fidèles se pressait aux abords de l'église. Vraiment, ce spectacle était beau et impressionnant. Il ne le fut pas moins, il le fut même davantage, quand, après une halte dans la sacristie, juste au moment de l'épître, dans l'ordre que nous avons décrit, le cortège pénétra dans l'église, alors que les cinq nouvelles épouses du Christ vinrent prendre place, chacune avec sa marraine et son enfant de chœur, au pied du balustre, tandis que les autres Sœurs allaient occuper des sièges en arrière d'elles, dans la grande allée, recouverte d'un tapis. Tout le monde avait le sentiment que quelque chose de grand allait se passer.

Après l'évangile, Mgr l'évêque, qui naturellement officiait, adressa la parole aux fidèles. Il expliqua la signification des touchantes cérémonies qui se dérouleraient dans un instant sous les yeux de tous. Il parla de la sublimité de la vocation religieuse, des sacrifices qu'elle impose et aussi des récompenses immortelles qu'elle garantit. Puis, au cours de la messe solennelle, après avoir donné le voile des postulantes à Adelaïde Leroux et à Catherine Béfort et le saint habit des novices à Catherine Greff, il procéda à la réception des vœux des cinq professes. L'on sait, par le cérémonial que toutes les Sœurs connaissent, quel beau dialogue s'échange alors entre l'officiant et les nouvelles professes. Mgr Bourget, qu'assistaient M. le curé Archambeault et M. Plamondon, de l'évêché, interrogea les cinq élues avec toutes les solennités prescrites. Les heureuses novices firent leur oblation, chacune lisant à haute et intelligible voix la formule des saintes promesses. Puis la messe se continua. A la communion, les nouvelles professes s'approchèrent de la table sainte. Bientôt le chant de l'*Ave maris stella* se fit entendre joyeux et triomphant. Enfin, la messe finie, Monseigneur, revêtu de la chape d'or, se rendit à l'autel de l'archiconfrérie et récita au nom de tous l'acte de consécration à la Vierge. M. Barbarin, prêtre de Saint-Sul-

(9) Mme la seigneuresse Harwood devait être la première de ces dames d'honneur. Elle en fut empêchée au dernier moment par une indisposition. Les cinq dames d'honneur furent : Mme Michel Lefebvre, Mme J.-O. Bastien, Mme J.-B. Lefêvre, Mme Fabien Desjardins et Mme J.-B. Bourque

pice, excellent musicien, sut tirer de l'harmonium, durant toute cette cérémonie, les symphonies les mieux inspirées.

L'office terminé, les Sœurs retournèrent au couvent dans le même ordre qu'elles étaient venues et avec la même solennité. Elles chantèrent, cette fois, *l'Ecce quam bonum*—qu'il fait bon vivre entre sœurs qui s'aiment ! Pour quelques heures, on eut récréation. Les dames d'honneur dînèrent au couvent. Mme Harwood, toujours prévenante et charitable, s'était chargée, avec le concours de quelques dames du village, des frais de ce dîner de véritables noces. La récréation se prolongea jusqu'à 3 heures. Alors eut lieu la bénédiction du saint Sacrement, à laquelle les dames d'honneur assistèrent avant de se retirer. Et l'on se remit aux exercices de la retraite, qui devaient durer jusqu'au 10 septembre.

Sur le soir du même jour, le père et fondateur de la nouvelle communauté, Mgr Bourget, vint lire à ses filles son mandement d'érection. En voici une substantielle analyse. Notons d'abord qu'il est daté de Vaudreuil, le 8 septembre 1850, et qu'il est adressé nommément aux cinq premières professes. Monseigneur commence par y affirmer qu'il s'est assuré que cette fondation d'une communauté nouvelle est bien selon la volonté divine. Il a donc permis à ses filles de faire les vœux simples de pauvreté, de chasteté, d'obéissance et de charité. Les pieuses femmes, on se le rappelle, s'étaient vouées au Seigneur sous le titre de Sœurs de Notre-Dame de Bonsecours et de Sainte-Anne. Mais parce qu'il ne convient pas de mettre quelque autre saint sur le même rang que la Vierge Marie, Monseigneur règle que le nouvel Institut s'appellera l'Institut des Sœurs de Sainte-Anne. Sa Grandeur se dit heureuse de rendre ainsi hommage, en même temps qu'à la sainte Vierge, à la bonne sainte Anne, sa mère,dont le culte a toujours été si populaire sur la terre canadienne et à qui nos compatriotes ont dû, depuis l'origine de la colonie, tant de faveurs et de miracles. Ce sera d'ailleurs un gage de prospérité pour la communauté elle-même. Sainte Anne qui fut l'éducatrice de Marie, Monseigneur l'espère, saura faire des nouvelles religieuses de bonnes éducatrices des enfants qu'on leur confiera. Les Sœurs auront aussi, continue l'évêque-fondateur,un culte particulier pour saint Joachim, l'époux de sainte Anne et le père de Marie

Et cela encore leur sera profitable. Ces considérations faites, Monseigneur, dans son dispositif, établit que la communauté des Filles de Sainte-Anne aura pour fin d'instruire les enfants des deux sexes et de les former à la science et à la piété. Les fêtes titulaires de la communauté seront celles de Notre-Dame de Bonsecours et de saint Joseph, les fêtes patronales celles de sainte Anne et de saint Joachim. La nouvelle famille religieuse participera aux biens et indulgences accordés aux communautés du diocèse par un indult papal du 25 juillet 1841. Enfin, les Filles de Sainte-Anne seront sous la juridiction de Monseigneur et de ses successeurs. Et le mandement est signé Ignace, évêque de Montréal, J.-E. Chevigny, prêtre, secrétaire.

Dans un autre document daté du même jour, Mgr Bourget voulut en plus accorder à la communauté certaines faveurs spirituelles, bénédictions et indulgences. Ayant raconté tout au long à ses très chères filles, comme il les appelle, le pélerinage qu'il avait fait naguère, en juin 1841, au sanctuaire de Notre-Dame-de-Chartres, et dont il est souvent question dans ses *Lettres et Mandements*, Monseigneur parlait avec affection des saintes reliques qu'il avait apportées de ce sanctuaire des vêtements de la Vierge Marie et des ossements de sainte Anne, et il exhortait les nouvelles religieuses à un grand respect pour le culte des saints. La dévotion du grand évêque pour les saints et leurs reliques fut toujours très vive. Il tenait à bon droit à l'inculquer à toutes ses chères filles des diverses communautés de Montréal. Il n'y a donc rien d'étonnant qu'au jour même de leur naissance officielle à la vie religieuse, les Filles ou les Sœurs de Sainte-Anne aient été l'objet de sa sollicitude à cet égard.

Le 10 septembre eurent lieu les grandes élections. Monseigneur lui-même nomma supérieure et maîtresse des novices Mère Marie-Anne, assistante et sous-maîtresse des novices Sœur Marie-de-la-Conception, maîtresse des classes Sœur Marie-Michel et dépositaire Sœur Marie-de-l'Assomption. Il régla que les élections auraient lieu tous les trois ans. En même temps, Sa Grandeur désignait comme chapelain de la communauté M. Chevigny, curé de Sainte-Anne, et c'est en cette qualité que celui-ci signa, comme secrétaire, le mandement d'érection de la communauté et cet autre document épiscopal dont nous avons parlé.

Mais M. Chevigny ne garda son titre de chapelain que trois semaines. Ses fonctions de curé sans doute lui rendaient la tâche trop onéreuse. Mgr Bourget repartit pour Montréal dans la journée du 11 septembre. Désormais la communauté des Sœurs de Sainte-Anne existait canoniquement. C'était une fondation de plus que l'histoire inscrivait au crédit de l'actif et si méritant deuxième évêque de Montréal.

Une fois la fondation bien assise, le digne évêque continua de veiller sur le petit troupeau des religieuses de Vaudreuil. Sa paternelle sollicitude fut toujours l'une des forces et la consolation des membres de la jeune communauté. Elle continua du reste, la modeste famille religieuse, à prospérer. La deuxième cérémonie de profession eut lieu, le 10 décembre suivant, sous la présidence de M. le curé Archambeault. Angèle Gauthier (Sœur Marie-Angèle—qui devait être la deuxième supérieure générale) y prit le saint habit, et Josephte Lalonde (Sœur Marie-Joseph) y prononça ses vœux de religion. Le 20 décembre, Monseigneur écrivait de Montréal à Mère Marie-Anne une lettre bien intéressante. Il exprime le regret que M. Chevigny n'ait pas pu conserver ses fonctions de chapelain et l'espoir que les ferventes prières des Sœurs vont " faire tomber des nues l'homme que le ciel leur destine pour apporter à la nouvelle communauté la rosée vivifiante qui doit la fertiliser". Il recommande à la supérieure de tendre à assurer la vie de l'Institut, de recruter pour cela de bons sujets, de se mettre en un mot, avec toutes ses sœurs, " au noviciat de la bienheureuse Vierge". Il insiste pour qu'on soit fidèle aux *exercices* de saint Ignace. Le 3 janvier 1851, une nouvelle lettre de Monseigneur apporte aux " chères filles " la bénédiction et les vœux du père en Dieu. " Que le divin Enfant, écrit-il, bénisse, en naissant, une communauté qui est encore à la crèche, puisqu'elle ne vient que de naître à la vie religieuse. Que cette crèche soit, pour la communauté nouvelle, comme pour Jésus enfant, un autel d'immolation, une chaire d'enseignement et un trône de grâces !" " Car," ajoute-t-il, " que de sacrifices à faire, que de leçons à apprendre, que de grâces à recevoir au pied de cette crèche ! C'est donc là qu'il convient d'aller chercher de riches étrennes, telles qu'il en faut à de tout petits enfants qui ont besoin de tout." Il n'est pas nécessaire de faire re-

marquer que ces pieux enseignements, d'inspiration si évidemment surnaturelle, ne pouvaient que produire des fruits de bénédiction dans les âmes si bien disposées des premières Sœurs de Sainte-Anne.

Les 18, 19 et 20 février 1851, Mgr l'évêque de Montréal passait en visite pastorale chez ses pieuses filles de Vaudreuil. Cette fois encore, il sut trouver dans son cœur de père de précieux conseils à leur donner et des mots heureux pour les bien dire. Il insista en particulier sur l'esprit d'humilité, affirmant qu'il doit être à la base de toute œuvre durable. Les arbres les plus forts et les plus robustes sont à l'origine contenus tout entiers dans un bien modeste noyau. Pour que l'arbre naisse et grandisse, il faut que le noyau soit jeté en terre et qu'il périsse. " De même, mes chères filles, disait Monseigneur, si vous voulez que votre petite communauté grandisse et se développe et qu'elle produise des fruits de bénédiction, il faut que vous viviez dans l'humilité et que vous mouriez à vous-mêmes. Il vous en coûtera sans doute d'être oubliées et foulées aux pieds comme le noyau d'où sort le grand arbre. Mais c'est précisément par l'humiliation généreusement acceptée que vous vous rendrez dignes des complaisances du bon Dieu."

C'est à l'occasion de cette visite de Monseigneur, et sous sa présidence, qu'eut lieu la troisième cérémonie solennelle de profession et de vêture. Sœur Marie-de-la-Garde (Adelaïde Leroux) et Sœur Marie-Alphonse (Catherine Béfort) prirent le saint habit, et Sœur Marie-de-la-Visitation, Sœur Marie-Philomène, Sœur Marie-de-la-Purification, Sœur Marie-François-de-Sales et Sœur Marie-de-la-Présentation prononcèrent leurs vœux de religion.

Avant de repartir pour sa ville épiscopale, Mgr Bourget, dans une instruction spéciale, voulut tracer comme un programme de vie aux nouvelles religieuses. Le texte de ce discours n'a pas été conservé. Mais une religieuse du temps en rédigea une analyse que nous croyons devoir ici reproduire tout entière. Les Sœurs de Sainte-Anne, pour qui ce livre est écrit, ne trouveront nulle part, croyons-nous, un commentaire plus autorisé des saintes règles que leur pieux fondateur allait bientôt leur donner. On remarquera, dans cette allocution de février 1851, l'importance

qu'attachait le grand évêque, pour la vie d'une communauté, à l'esprit surnaturel qui doit l'animer. A notre modeste avis, ce discours serait à lire et à relire bien souvent au chapitre de chacune des maisons des Sœurs de Sainte-Anne. Nous savons, sans doute, qu'après soixante-quinze ans, les filles de Mère Marie-Anne sont encore et partout fidèles à cet esprit surnaturel. Mais il reste qu'elles ne sauront jamais trop s'en imprégner et en vivre. Voici donc le résumé, que nous a conservé la tradition, de cette allocution remarquable entre toutes.

"Mes chères filles,

"Aimez bien votre nouvelle communauté, comme de bonnes filles aiment une bonne mère et comme la bienheureuse Vierge aimait sainte Anne. Souvenez-vous de plus qu'elle est jeune et qu'elle commence à être chargée de famille. Croyez que de votre générosité dépend son sort présent et futur. Sacrifiez-vous pour elle sans réserve. Travaillez jour et nuit à l'établir solidement par la pratique de toutes les vertus religieuses. Plus vous souffrirez pour son amour, plus elle sera riche en grâces et en bénédictions. Passez les quarante jours qui vont suivre dans la retraite et la prière afin de vous préparer à recevoir vos saintes règles. Remplissez vos esprits de bonnes pensées et vos cœurs de bons sentiments. Evitez avec soin les distractions, les paroles inutiles, car tous les moments sont précieux. Tenez-vous sur la montagne avec Moïse, dans un continuel commerce avec Dieu, demandant avec ferveur la règle qui doit vous mener au ciel, la montagne éternelle. Que par votre application à pratiquer la sainte présence de Dieu, pendant ces quarante jours de récollection, vous méritiez de descendre de la montagne de la retraite avec des faces lumineuses et la loi de Dieu gravée dans vos cœurs. Suivez ponctuellement vos méthodes d'examen et d'oraison, pénétrez-vous des vérités que vous allez lire et méditer. Invoquez chaque jour saint Ignace qui a reçu de Dieu, par les mains de la bienheureuse Vierge, ses admirables *exercices* qui sont comme le soleil des âmes religieuses. Offrez toutes vos prières, confessions, communions et actions, pour obtenir le succès d'une si grande entreprise, et tâchez de les bien faire. Ne reculez devant aucun sacrifice. Prenez un grand soin de vos enfants. Veillez sur leur innocence et formez leurs petits cœurs à la crainte de Dieu

qui est le commencement de la sagesse. Croyez qu'en travaillant avec zèle à leur instruction, vous mériterez la science des saints que vous demanderez pendant ces quarante jours de solitude. Rendez-les capables de se bien confesser et de communier avec ferveur. Apprenez-leur à sanctifier toutes leurs actions. Affectionnez-les aux dévotions qui conviennent à leur âge. Elevez-les comme sainte Anne élevait Marie, c'est tout dire. Appartenant par votre état à cette sainte famille, vous avez pour cela grâce de vocation. En attendant la publication de vos règles qui seront toujours des règles d'amour, aimez-vous les unes les autres comme de bonnes sœurs. Avertissez-vous charitablement de tous vos défauts. Ne vous épargnez pas. C'est une marque certaine d'un grand amour que de passer par-dessus les répugnances de la nature pour avertir charitablement son prochain. Soyez certaines que plus la correction fraternelle se fera bien, plus votre petite communauté sera régulière. Communiquez-vous avec simplicité tout ce que Dieu vous inspire pour la sanctification de la communauté. Recevez bien tout ce qui est bon de quelque part qu'il arrive. Dieu parle par qui il veut, et c'est toujours aux plus simples et aux plus modestes qu'il se communique. Rendez-vous capables d'enseigner tout ce qui constitue la bonne éducation. Que le Saint-Esprit soit votre premier maître. Si vous êtes filles d'oraison, vous comprendrez combien il est bon d'être à son école. N'étudiez que dans l'intention de procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes par l'instruction des enfants . . . Défiez-vous. La science profane enfle le cœur et cette exaltation ou enflure du cœur est un vice diabolique, l'orgueil est le plus à craindre de tous les péchés. Ne négligez pas les travaux manuels. Car il vous faut savoir et montrer aux enfants le lavage, la couture, la cuisine, le ménage et beaucoup d'autres choses utiles."

Après le départ de Monseigneur, la vie régulière reprit son cours. Il est certain, la tradition et les correspondances du temps en font foi, que ces premiers mois de la vraie vie de communauté furent des mois de ferveur. On priait, on travaillait, on jeûnait et on se mortifiait. Il est rapporté que la fondatrice s'imposa un jeûne spécial de quarante jours. Le 24 février 1851, le conseil demanda officiellement qu'il fût permis aux Sœurs, deux fois

la semaine pendant le carême et pendant l'avent, et une fois la semaine dans les autres temps, de prendre le *miserere* (la discipline) et de plus que l'usage du cilice fût autorisé pour celles qui le pourraient. De l'avis de Monseigneur, M. le curé Archambeault modéra un peu cette sainte ardeur. La discipline ne fut permise qu'une fois la semaine, le temps pascal (de Pâques à la Trinité) excepté. Cet esprit de prière et de pénitence convenait bien, il est aisé de le comprendre, à ce temps d'attente dans lequel on se trouvait, puisque Mgr Bourget allait bientôt donner à la communauté les saintes règles qui devaient assurer devant Dieu sa vie et son développement.

Ces règles, Monseigneur les apporta lui-même à Vaudreuil le 20 mars 1851. Cette fois, il passa onze jours avec ses filles. Il leur disait aimablement qu'il venait au milieu d'elles se délasser des travaux et des sollicitudes de l'épiscopat et aussi s'édifier au spectacle de leur vie de piété et de régularité. En fait, l'annaliste note que c'est plutôt Monseigneur qui donnait à toutes l'exemple du travail et qui savait se montrer édifiant. Ces onze jours de mars 1851 furent donc des jours de grâces et de bénédictions. Tous les matins, à 5 heures 30, le digne évêque se rendait au couvent et faisait oraison avec les Sœurs. Il disait ensuite la messe et les religieuses communiaient. Puis, Monseigneur s'occupait à écrire les articles des saintes règles, cependanque les Sœurs vaquaient à leur besogne quotidienne. L'après-midi, à 3 heures, on se réunissait à la chapelle, et, après l'invocation à l'Esprit-Saint et le chant de l'hymne à Marie *Ave maris stella*, le pieux fondateur lisait et commentait le point de la règle qu'il avait fixé, l'exercice se terminant toujours par le *Sub tuum*. Sa Grandeur s'inspirait, pour cette rédaction, des *exercices spirituels* de saint Ignace de Loyola, le fondateur des Jésuites. Ayant d'ailleurs pour ce saint, qui était l'un de ses patrons, une très grande dévotion, Monseigneur lui confia, en quelque sorte, la petite communauté naissante, et il voulut que son image fût mise en place d'honneur dans la chapelle. Jusque-là, la communauté avait eu des Sœurs converses ou du second ordre en même temps que des Sœurs de chœur ou du premier ordre. La distinction était nominale, car les converses accomplissaient les mêmes devoirs, participaient aux mêmes privilèges et portaient le même

costume que les Sœurs de chœur. C'est à cette visite de mars 1851 que Monseigneur décida l'abolition du second ordre. Sa Grandeur, ayant ainsi ordonné toutes choses, retourna à Montréal le 1er avril 1851.

Le 10 juin 1851, Mgr de Montréal faisait une nouvelle visite à la petite communauté de Vaudreuil. Comme on était à l'époque de la fête du Sacré-Cœur, Monseigneur jugea utile d'établir, à cette occasion, la confrérie du Sacré-Cœur. C'était donner aux Sœurs une nouvelle source de grâces, où elles pourraient s'abreuver et se désaltérer aux heures d'ennui et de sécheresse spirituelle. La dévotion au Divin Cœur fut dès lors l'une des plus chères aux filles de Sainte-Anne, et elle l'est restée depuis. A ce passage de Monseigneur, Salomée Valois, tout nouvellement arrivée au noviciat, obtint de Sa Grandeur la faveur de prendre tout de suite le voile de postulante, et Monseigneur décida, en même temps, qu'à l'avenir les postulantes prendraient le voile en entrant. Jusqu'à cette date, on avait l'habitude de les faire attendre six mois.

La communauté augmentant constamment, une grave question allait se poser ou plutôt se posait déjà. Dans une lettre, écrite à Mère Marie-Anne le 1er mai 1851, dans laquelle il recommandait à ses filles " de bien graver dans leurs cœurs la règle qu'il leur avait écrite sur du bien vilain papier ", Mgr Bourget écrivait : " Ne parlez pas de bâtisse avant que je retourne à Vaudreuil. Ne vous engagez pas dans de faux frais. Nous ne savons pas ce que Dieu nous garde." A son voyage de juin, Monseigneur fit aux habitants de Vaudreuil la proposition d'aider à bâtir la communauté. Lui-même, il s'inscrivit, sur une liste de souscription, pour deux cents dollars, qu'il déposa entre les mains de M. le curé Archambeault, voulant ainsi stimuler le zèle des paroissiens. Mais les choses en restèrent là pour le moment.

En août 1851 eut lieu la retraite annuelle. Elle fut prêchée par M. le curé Archambeault. Le 15, on fit la cérémonie de la rénovation des vœux, qui fut par la suite remise au 8 septembre.

En septembre 1851, la petite communauté de Vaudreuil accepta de fonder une mission à Sainte-Geneviève, dans l'île de Montréal. Nous voulons tout de suite, ainsi que nous le ferons pour toutes les missions qui s'établiront de 1850 à 1900 — plus de

cinquante ! — raconter brièvement l'histoire de cette fondation et de ses développements. Sainte-Geneviève, détachée comme paroisse de celle de Pointe-Claire en 1740, était en 1851 une paroisse prospère. Son curé, M. Jean-Marie Lefebvre, était l'un des bons amis du curé Archambeault. Il connut les Sœurs de Sainte-Anne et voulut les avoir chez lui. Avec l'autorisation de Mgr Bourget, Mère Marie-Anne accepta l'offre de ce bon curé. Trois religieuses, Sœur Marie-de-l'Assomption, Sœur Marie-de-la-Conception et Sœur Marie-de-la-Visitation allèrent prendre charge de cette première mission. M. Lefebvre était curé de Sainte-Geneviève depuis 1828, et il devait l'être jusqu'à sa mort, qui arriva le 3 avril 1872. Il fut toujours plein de bienveillance pour les Sœurs. Elles durent pourtant se loger, à l'origine, bien modestement. Mais, avec le temps, l'institution prospéra et s'agrandit. Avant de mourir, en 1871, M. le curé Lefebvre eut la consolation de construire un couvent plus vaste et plus commode, où l'on reçut dans la suite jusqu'à 90 élèves. En même temps, il fondait un hospice pour les vieillards, qui a vécu trente-trois ans (1871-1904) et hébergé, chaque année, 5 ou 6 pensionnaires. Les enfants du couvent recevaient là une bonne formation, dont les gens de Sainte-Geneviève ont toujours été fiers. Une trentaine de religieuses, dont vingt-huit chez les Sœurs de Sainte-Anne, sont sorties du couvent de Sainte-Geneviève. Incendiée en 1905, la maison a été reconstruite. Le couvent et l'hospice étaient sous la direction de la même supérieure, mais l'une des Sœurs avait charge des vieillards. Au couvent, en 1851, on avait 12 pensionnaires et 48 externes. En 1900, on comptait 92 pensionnaires et 54 externes. Les directrices ou supérieures qui se sont succédé de 1851 à 1900 furent : Sœur Marie-de-l'Assomption (1851-1853), Sœur Marie-de-la-Visitation (1853-1855), Mère Marie-Anne (1855-1858), Sœur Marie-de-la-Présentation (1858-1860), Sœur Marie-Alphonsine (1860-1861), Sœur Marie-du-Carmel (1861-1863), Sœur Marie-de-la-Nativité (1863-1865), Mère Marie-Anne (1865-1866), Sœur Marie-de-la-Nativité (1866-1873), Sœur Marie-de-la-Rédemption (1873-1885), Sœur Marie-Justine (1885-1888), Sœur Marie-Athanasie (1888-1896), Sœur Marie-Eudoxie (1896-1898), Sœur Marie-Adrienne (1898-1905).

La vie régulière se continuait toujours à Vaudreuil. La ferveur paraissait régner au modeste couvent. Cependant que, de près, M. le curé Archambeault y donnait tout son zèle, de loin, Mgr Bourget n'y veillait pas moins. Le 2 janvier 1852, il écrivait à Mère Marie-Anne une lettre touchante, dans laquelle il revenait naturellement sur les conseils déjà donnés. " La communauté sera heureuse et parfaite, mandait-il, si elle vit de l'esprit de Notre-Seigneur. C'est ce que je lui veux par-dessus tout. Vous avez pour mère sainte Anne. La Vierge est donc votre sœur aînée. Qu'elle soit votre modèle et votre guide ! Qu'elle vous apprenne à voir Jésus partout... Ne vous lassez pas de fréquenter cette école que je vous ai ouverte, pendant les jours trop courts que j'ai passés avec vous, lors de la retraite, puis de la visite pastorale."

Un an plus tard, le 1er mars 1853, le pieux évêque écrivait encore à Mère Marie-Anne, qui sans doute lui avait parlé de la gêne dans laquelle vivait nécessairement la communauté et peut-être de quelques difficultés d'ordre plus intime et plus délicat : " Tout ce qui arrive, ma bonne mère, arrive par la volonté de Dieu et toujours pour notre plus grand bien. Faites tout en votre pouvoir pour bien vous entendre avec M. le grand-vicaire (M. le curé Archambeault, qui était aussi grand-vicaire ainsi que nous avons dit). Témoignez-lui toute votre confiance. Soutenez son autorité dans votre petite communauté. Priez-le de temps en temps de venir vous dire quelques mots d'édification. Faites vous-même l'instruction religieuse quand il ne pourra pas la donner. Formez bien votre noviciat. Enfin, soyez l'âme de cette petite société naissante. Continuez à offrir, avec votre communauté et vos élèves, le sacrifice de vos souffrances et de vos bonnes œuvres pour le salut de tant d'âmes qui se perdent et pour moi qui suis chargé de les sauver toutes."

On ne relit pas ces belles paroles, après trois quarts de siècle écoulés, et quand on sait ce que la communauté à laquelle le grand évêque les adressait est devenue, sans se sentir profondément ému. Les hommes de Dieu ont ainsi comme une seconde vue, semble-t-il, qui leur permet de ne jamais douter et d'avoir toujours confiance, du moment qu'ils se croient dans la voie voulue par la Providence. Les épreuves pourtant n'allaient pas man-

quer à la nouvelle communauté. Mais cela n'empêcherait pas le généreux évêque d'assurer sa vie. Les gens de Vaudreuil, bons chrétiens et charitables, mais peu portés à s'imposer de lourds sacrifices, allaient refuser l'assistance pécuniaire dont les Sœurs avaient absolument besoin pour agrandir et loger convenablement le personnel du couvent de plus en plus nombreux. Mgr Bourget y pourvoirait en transportant la maison mère à Saint-Jacques, tout en laissant quelques Sœurs à Vaudreuil.

Voici, rapidement exposé, comment les choses se passèrent pour ce grand et si important événement de l'histoire des Sœurs de Sainte-Anne. En juin 1853, Monseigneur, étant de nouveau de passage à Vaudreuil, revint sur la proposition qu'il avait déjà faite, deux ans auparavant, aux paroissiens de prêter aide d'une façon effective à l'œuvre si méritante de la communauté. Il monta en chaire, le jour de la Pentecôte, et fit lui-même à la paroisse l'exposé de la situation, insistant sur l'état de gêne où l'on se trouvait, à cause surtout de l'exiguité du local et de son éloignement de l'église. Un terrain plus spacieux, plus isolé aussi et plus rapproché de l'église, appartenait précisément à la fabrique. Il semblait à Monseigneur qu'on en pouvait disposer en faveur des Sœurs. Il le demanda explicitement. Il convoqua une assemblée régulière des fabriciens pour connaître à ce sujet leur avis. Mais les gens de Vaudreuil, en majorité, ne crurent pas devoir consentir à ce sacrifice d'argent. Les quelques souscriptions qui s'ajoutèrent à celle que l'évêque avait déjà faite ne furent pas, par lui, jugées suffisantes. Monseigneur retourna à Montréal sans avoir rien décidé.

La Providence, sans doute, avait ses vues en tout cela. Vers la même époque, les Dames du Sacré-Cœur, qui étaient en charge du couvent de Saint-Jacques, près de l'Assomption, depuis 1842, mais qui avaient transporté leur maison principale à Saint-Vincent-de-Paul (île Jésus) en 1846, et qui devaient s'établir définitivement au Sault-au-Récollet en 1858, projetaient de quitter complètement Saint-Jacques. Mgr Bourget, jugeant qu'elles avaient pour cela des motifs respectables, et voyant d'autre part que les gens de Vaudreuil ne pouvaient ou ne voulaient pas assurer chez eux l'existence des Sœurs de Sainte-Anne, décida de transporter l'établissement principal de ces dernières à Saint-

Jacques. Le 8 juillet 1853, il écrivait à Mère Marie-Anne : " Je suis dans la nécessité de vous transporter à Saint-Jacques, où vous trouverez une assez grande maison toute bâtie, avec des dépendances, des terres, etc. Cette translation devra se faire dans le cours des vacances et le plus tôt possible. Vous ferez là (à Saint-Jacques) votre retraite annuelle, en vous délassant des fatigues de l'année . . . Il est bien entendu que vous laisserez à Vaudreuil toutes les Sœurs qui seront nécessaires pour tenir l'école du village si on veut vous la confier. Toutes ces opérations vont nécessairement vous causer quelques nouvelles épreuves, mais vous tâcherez à l'ordinaire d'en faire votre profit." Coïncidence que nous tenons à signaler, cette lettre de Mgr Bourget, du 8 juillet 1853, est datée de Terrebonne, où Sa Grandeur se trouvait en visite pastorale. Or, c'est à Terrebonne que Mère Marie-Anne, c'est-à-dire Esther Blondin, était née, le 18 avril 1809, quarante-quatre ans auparavant. La décision qui, sans aucun doute, lui portait au cœur un rude coup lui venait donc de son propre village natal. Mais elle était aussi l'expression de la voix de l'autorité. Mère Marie-Anne s'inclina et s'occupa avec ses filles de préparer le départ de Vaudreuil.

Le 3 août suivant, Mère Marie-Anne et Sœur Marie-Michel se rendaient à Saint-Jacques pour s'entendre avec les Dames du Sacré-Cœur. Pendant qu'elles accomplissaient ce voyage, le chapelain du couvent de Saint-Jacques, M. l'abbé Barrette, venait de son côté à Vaudreuil, dans le dessein également d'aviser aux mesures à prendre. Il arriva le 12, et, le même soir, les deux voyageuses revenaient de Saint-Jacques à leur tour. D'après la décision de Monseigneur, les Sœurs apprirent, ce soir-là, que le départ était fixé au 15 août. Le 7 août, Mgr Bourget avait écrit à Mère Marie-Anne : " Je n'ai reçu qu'hier soir la réponse de M. Paré (le curé de Saint-Jacques) qui m'informe que tout est prêt pour recevoir votre communauté. Il vous sera impossible de vous aboucher avec les Dames du Sacré-Cœur, car elles ont quitté la paroisse. Mais comme les choses sont arrangées, vous n'aurez plus besoin de les voir. Rendez-vous à Saint-Sulpice avec armes et bagages. Là, vous enverrez un exprès à Saint-Jacques pour que l'on vous envoie autant de voitures qu'il vous en faut pour vous et votre bagage. M. Barrette, qui doit être votre

chapelain, se rendra à Vaudreuil au premier jour, pour vous piloter le long de la route et vous épargner les peines du voyage autant que possible. Vous prendrez sur les lieux tous les arrangements nécessaires pour les biens meubles et immeubles. Je dois vous avertir que vous devrez réduire le prix de votre pension, du moins pour les premières années, afin de pouvoir attirer beaucoup d'élèves et de vous enraciner ainsi dans l'esprit et le cœur de la paroisse. Veuillez communiquer la présente à M. le grand-vicaire (M. le curé Archambeault) et vous entendre avec lui pour annoncer votre départ à la paroisse en la meilleure manière possible. Le temps presse tellement que vous ne pouvez pas vous partager en petites bandes pour vous rendre à Saint-Jacques. Aussitôt que vous aurez arrangé votre ménage, vous ferez votre retraite . . ."

Le 15 août, tout était prêt pour le départ. Mais les Sœurs ne purent partir que le 22. La communauté comptait, à ce moment, trente-quatre sujets : vingt-deux professes, six novices et six postulantes. De ce nombre, quatre demeuraient à Vaudreuil et trois étaient destinées à Sainte-Geneviève. Les autres, soit vingt-sept, s'en allaient à Saint-Jacques. Du 8 septembre 1850 au 22 août 1853, la communauté avait vécu un peu moins de trois ans à Vaudreuil.

Dans sa lettre du 8 juillet 1853 à Mère Marie-Anne, Mgr Bourget notait expressément qu'on " laisserait à Vaudreuil le nombre de Sœurs nécessaires pour tenir l'école du village". Disons brièvement que le couvent de Vaudreuil a continué en effet jusqu'à nos jours d'assurer aux jeunes filles de la paroisse le bienfait de l'instruction et de l'éducation. Quatre Sœurs demeurèrent à Vaudreuil au départ de la communauté pour Saint-Jacques. Elles habitaient toujours la grande maison au toît pointu, dont nous avons parlé au début de ce chapitre. Le 6 octobre 1875, les Sœurs devaient céder leur logis à M. le curé Brassard, qui en était du reste le propriétaire, et elles allaient occuper un nouveau local, dans le voisinage immédiat de l'église. Ce couvent, agrandi et restauré, est devenu de nos jours un des plus beaux de l'Institut. Voici, dans leur ordre respectif, et avec les dates précises, la liste des supérieures qui s'y sont succédé depuis 1853 jusqu'à la date des noces d'or de l'Institut : Sœur Marie-Angèle (1853-1855), Sœur Marie-Philomène (1855-1860), Sœur Marie-de-la-Purifica-

tion (1860-1861), Sœur Marie-Alphonsine (1861-1863), Sœur Marie-Claire (1863-1871), Sœur Marie-Martine (1871-1873), Sœur Marie-Eugénie (1873-1877), Sœur Marie-Martine (1877-1880), Sœur Marie-Marguerite (1880-1884), Sœur Marie-Martine (1884-1890), Sœur Marie-Angèle-de-Mérici (1890-1899) et Sœur Marie-Marguerite jusqu'en 1900. Une vingtaine de religieuses sont sorties durant ce temps du couvent de Vaudreuil, dont 16 appartiennent à la communauté fondée par Mère Marie-Anne. Un bon nombre d'élèves diplômées ont aussi reçu là leur formation. Nous tenions à préciser ces détails intéressants dès maintenant, ainsi que nous ferons pour chaque fondation dans la suite de ce récit, avant de clore ce chapitre. Vaudreuil passait naturellement au second rang, puisque la maison mère émigrait à Saint-Jacques. Mais Vaudreuil devait conserver toujours l'honneur d'avoir été le berceau de l'Institut.

Le bon curé Archambeault, on le comprend, ne voyait pas partir les Sœurs sans tristesse. Mais, soumis le premier aux ordres de l'autorité, il sut donner, en cette circonstance encore, l'exemple le meilleur. Le 15 août, il écrivait à ses religieuses, qu'il pouvait, lui aussi, comme Monseigneur, à un titre spécial, appeler " ses filles ", mais qu'il nommait " ses sœurs ", la touchante lettre dont voici le texte : " Mes révérendes sœurs,—Vous ne doutez pas que la pensée seule de votre départ a fait souffrir mon cœur en le mettant dans un malaise qu'on sent mieux qu'on ne peut l'exprimer. Vous gagnez sans doute beaucoup dans cette translation, et sous tous les rapports, mais vous comprenez bien le vide que vous laisserez dans ma paroisse. Heureux si, en mourant, je vous avais vues établies d'une manière solide et durable ! J'aurais été certain que la piété aurait augmenté, que l'enfant aurait été instruite plus dans la science du ciel que dans la science de la terre, que l'infirme aurait rencontré un asile dans votre charité, que le malade aurait trouvé sur vos lèvres des paroles de consolation qui auraient rempli son cœur de soumission, de résignation et même de joie. Mais le bon Dieu sait tirer sa gloire de tout. Votre absence est un malheur pour Vaudreuil et votre résidence à Saint-Jacques est un grand bien pour cette localité plus digne des faveurs célestes. Que le saint nom de Dieu soit béni ! La séparation est toujours pénible et semble plus dure pour moi que pour

bien d'autres. Que vos cœurs donc, pleins de bonté et d'une estime sensible que je n'ai pas méritée et que je dois uniquement à votre charité, m'accordent une faveur bien particulière, celle de vous faire mes adieux par écrit. Qu'ils me laissent faire un sacrifice parfait. Allez où Dieu vous appelle . . . Que votre jonc vous rappelle sans cesse votre sainte alliance, que la croix soit votre force et votre sauvegarde, puis, que les vœux de chasteté, de pauvreté, d'obéissance et d'enseigner les enfants soient toujours présents à votre esprit. Ces quatre vœux bien accomplis, en vous liant de plus en plus à Jésus, votre époux, vous feront marcher à grands pas dans la perfection, qui doit être inséparable d'une vie religieuse. Saisies d'un saint désir de procurer la plus grande gloire de Dieu, vous ne raisonnerez point sur vos saintes règles. Vous obéirez aveuglément à la supérieure et autres supérieurs. Leurs paroles seront des oracles pour vous, leurs volontés des préceptes, leurs avis, conseils, observations, réprimandes même (s'il était possible qu'ils dussent vous en faire) seront des lois toujours douces et salutaires à vos cœurs. Enfin, vous prierez pour celui qui ne vous oubliera pas. Adieu, anges de la terre. Tout indigne que je suis, je vous bénis.—Vaudreuil, 15 août 1853."

Ainsi donc, c'en était fait. Les Sœurs de Sainte-Anne quittaient Vaudreuil. Les circonstances providentielles avaient amené Mgr Bourget à en décider ainsi. Sans doute, le couvent de la paroisse restait encore sous la direction de ces dévouées religieuses. Mais la maison mère allait maintenant vivre et prospérer ailleurs. Les souhaits du bon curé, le vénérable M. le grand-vicaire Archambeault, se vérifieraient. Sur une autre terre, le fruit qui avait germé à Vaudreuil produirait le grand arbre que l'on sait. Peut-être cette séparation brusquée d'avec le premier sol à qui on l'avait d'abord confié était-elle nécessaire pour qu'il poussât et grandît, au modeste grain de sénevé ? En tout cas, nous ne pouvons nous empêcher, à cette phase de notre récit, de penser aux paroles que Dieu dit un jour à Abraham : " Sors de ton pays et de ta parenté . . . Viens en la terre que je te montrerai . . . Et je ferai sortir de toi un grand peuple.— *Egredere de terra tua et de cognatione tua* . . ." (Gen. 12-1 et 2). Fidèles à l'appel de Dieu, respectueuses de l'autorité, soumises en tout, les filles de Mère Marie-Anne s'en allaient, fortifiées par l'épreuve et le sacrifice, vers de riches et féconds avenirs.

CHAPITRE III

LES SŒURS DE SAINTE-ANNE À SAINT-JACQUES

ADMINISTRATION DE MÈRE MARIE-ANNE

1853-1854

La Providence avait ses vues en transplantant, de Vaudreuil à Saint-Jacques, l'humble pousse de vie religieuse qui avait éclos, en 1848 et en 1850, à l'ombre du manoir des de Lotbinière-Harwood et sous la protection du clocher de leur village. Pour se conformer aux nécessités de l'heure, la communauté ainsi que l'avait décidé Mgr Bourget devait émigrer et s'en aller au loin. Quitter Vaudreuil, c'était sans doute un sacrifice. Mais c'était aussi, puisque l'autorité l'avait ainsi réglé, obéir aux desseins de Dieu. Quand on fait simplement, et sans retour sur soi-même, la seule volonté du bon Dieu, il peut bien encore éprouver sans doute, et il le fait souvent parce qu'il y voit pour nous un plus grand bien. Seulement, cette épreuve elle-même est une grâce, et, en fait, il bénit toujours ceux qui lui sont quand même fidèles et dévoués.

Avant de raconter tous les détails de ce " passage " de Vaudreuil à Saint-Jacques, il convient à la netteté et à la solidité du cadre de notre récit d'exposer brièvement à nos lecteurs ce que c'était que cette paroisse de Saint-Jacques vers laquelle on émigrait. Saint-Jacques était déjà, et est surtout aujourd'hui, l'une de nos belles paroisses rurales de la province de Québec. Elle est située, un peu au nord de Montréal, dans le vaste comté de Montcalm. A l'heure où nous écrivons ces lignes, sa population est de tout près trois mille âmes. Sa fondation, comme paroisse, remonte à 1772, soit à douze ans après la cession du Canada à l'Angleterre. Ses premiers habitants, il convient de le remarquer, furent surtout des Acadiens.

Lors de la dispersion des Acadiens (1755), lisons-nous dans



Mère Marie-Anne

l'intéressante compilation *Le diocèse de Montréal à la fin du dix-neuvième siècle* publiée à Montréal en 1900, un grand nombre de ces infortunés fils de l'Acadie, qui avaient été débarqués à Boston, revinrent à Québec ou à Montréal. Les Sulpiciens en établirent plusieurs dans la paroisse de l'Assomption, fondée déjà comme paroisse depuis 1724. En 1770, M. Jacques Degeay, curé de l'Assomption, qui s'intéressait beaucoup au sort de ces pauvres expatriés, en dirigea toute une petite colonie—environ vingt-cinq familles—vers les belles plaines, alors toutes couvertes d'érables, qui avoisinaient sa propre paroisse. Les nouveaux colons se mirent aussitôt à travailler au défrichement des terres. Deux ans plus tard, le curé Degeay avait l'avantage de procurer à ses protégés un prêtre spécialement chargé de les desservir. Et ce fut précisément un prêtre d'origine acadienne, M. Jean Bro, que la Providence désigna pour ce poste. Les colons des " belles plaines ", quand il fut question de donner un nom à leur paroisse et un patron à leur église, demandèrent qu'on choisît celui de leur protecteur et ami, M. le curé Degeay, qui s'appelait Jacques. Mgr l'évêque se rendit à cette juste demande, et la nouvelle desserte fut baptisée Saint-Jacques-de-la-Nouvelle-Acadie. Cinquante ans plus tard, le nom de Nouvelle-Acadie disparut de l'appellation courante pour faire place à celui de l'Achigan. De 1772 à 1775, M. Bro demeura à l'Assomption, d'où il desservait alternativement, tous les quinze jours, la mission de Saint-Jacques et celle de Saint-Roch, dans une autre direction.

Saint-Jacques prospéra assez rapidement. En 1774 la paroisse comptait cinquante familles. M. Bro put, cette année-là, construire une maison assez vaste, dont la partie supérieure servit de chapelle pour ses paroissiens, tandis que l'étage inférieur devenait son logement à lui. Il en prit possession le 1er janvier 1775. Vingt-cinq ans plus tard, en 1801, toujours sous l'administration de M. Bro, on décida de bâtir une église, et, en effet, la première pierre en fut posée au mois de mai 1802. Malheureu-reusement, comme il arrive trop souvent dans les constructions d'église, des difficultés surgirent entre les paroissiens et leurs syndics au sujet de l'emploi des sommes fournies pour cette construction. Les choses allèrent si loin qu'à un moment donné l'inter-

dit fut jeté sur la chapelle par Mgr Plessis. Et ce n'est qu'en 1813, le 10 août, que l'église fut solennement bénie. M. Bro était encore alors en charge de la paroisse. Les hommes sont toujours des hommes, et les malheureuses questions d'intérêt les passionnent et les divisent souvent. Même en gardant l'esprit de foi, et sans devenir rebelles absolument, ils s'excitent, discutent et se laissent surprendre. Saint Jean ne raconte-t-il pas des apôtres, au chapitre sixième de son évangile, à propos de la promesse que Jésus leur faisait de donner sa chair à manger et son sang à boire, qu'ils disputaient entre eux : *litigabant ergo ad invicem* ? Heureux encore ceux qui, comme les gens de Saint-Jacques, savent à la fin comprendre et se soumettre ! Ajoutons toutefois que cette église en pierre, bâtie au milieu de tant de difficultés de 1802 à 1813, existait encore en 1853, quand les Sœurs de Sainte-Anne arrivèrent à Saint-Jacques. Seulement, au cours de ce demi-siècle, on l'avait plus d'une fois réparée et améliorée.

M. le curé Bro devait rester à la tête de la paroisse durant plus de quarante ans. Né en Acadie en 1743, il était allé faire ses études en France, à Saint-Malo, le pays de Jacques Cartier. Il avait été ordonné prêtre le 15 novembre 1772. A Saint-Jacques, il fut d'abord desservant, puis curé du 27 novembre 1774 au 13 octobre 1814 exactement. Il se retira ensuite du saint ministère et alla vivre à Saint-Jacques-le-Mineur, non loin de Saint-Jean, où il mourut, dix ans plus tard, le 12 janvier 1824. Son successeur à Saint-Jacques fut M. Jean-Marie Madran, natif de Saint-Ours-de-Richelieu (13 février 1783), ordonné prêtre le 12 juin 1813, qui passa là cinq ans du 15 octobre 1814 au 24 juillet 1819, et, après avoir occupé dans la suite plusieurs postes, s'en alla mourir à Bathurst, le 2 juin 1857. Enfin, au curé Madran avait succédé, le 24 juillet 1819, M. Jean-Romuald Paré, né le 7 février 1779, ordonné prêtre, après ses études à Québec, le 25 février 1809, qui devait administrer la paroisse de Saint-Jacques pendant, lui aussi, près de quarante ans, soit de 1819 à 1858, et y mourir en laissant le souvenir d'un curé aussi pieux et édifiant que zélé et dévoué. C'est donc lui qui était à la tête de la paroisse quand, en 1853, les Sœurs de Sainte-Anne y arrivèrent.

Nous l'avons vu au chapitre précédent, un couvent tout prêt

les attendait dans cette paroisse. C'était celui que les Dames du Sacré-Cœur venaient de quitter pour s'en aller à Saint-Vincent-de-Paul, dans l'île Jésus. Ce couvent avait été bâti un peu avant 1840. On conserve, en effet, aux archives de la communauté, la copie d'un acte de donation, passé devant maîtres Chagnon et Dufresne, notaires, le 11 mai 1840, par lequel le curé Paré et la fabrique de Saint-Jacques cèdent un terrain, " tenant par devant au mur qui se trouve devant le couvent... aux Sœurs qui *pourraient venir* occuper le dit couvent ". C'est donc que ce couvent était construit le 11 mai 1840. Ce n'est pourtant que le 12 juin 1842 que les filles de la Mère Barat arrivèrent à Saint-Jacques et occupèrent ce couvent. Cela prouve, disons-le en passant, qu'on avait un grand désir à Saint-Jacques d'avoir des Sœurs enseignantes, puisque, si longtemps d'avance, non seulement on leur avait bâti une maison, mais que encore on l'avait donnée, cette maison, à celles qui *pourraient venir*. Le 6 août 1846, les Dames du Sacré-Cœur avaient établi une succursale de leur couvent à Saint-Vincent-de-Paul. En août 1853, du consentement de l'autorité, elles quittaient définitivement Saint-Jacques et s'en allaient toutes à Saint-Vincent. Leur couvent, en ce dernier endroit, se trouvait précisément là où l'on voit aujourd'hui le corps principal de la très vaste construction qu'est le pénitencier provincial. En 1858, les Dames du Sacré-Cœur devaient quitter Saint-Vincent, où elles seraient remplacées par les Sœurs de la Providence, et aller s'établir au Sault-au-Récollet, où elles sont encore. Le bon curé Paré ne se serait pas consolé, sans doute, du départ de ces excellentes religieuses, s'il n'eut obtenu de Mgr Bourget que les Sœurs de Sainte-Anne vinssent les remplacer.

A Saint-Jacques donc, la paroisse, le curé et le couvent, tout était prêt pour recevoir celles qui partaient de Vaudreuil. Ajoutons, en plus, que d'avance Mgr Bourget leur avait donné un aumônier dans la personne de M. l'abbé Barrette, le chapelain des Dames du Sacré-Cœur depuis dix ans. La vie de ce digne prêtre est écrite. On la trouve dans l'*Histoire de la paroisse de Saint-Liguori*, par M. le chanoine Dugas, aujourd'hui curé de Saint-Polycarpe. C'était un homme de Dieu, très versé dans les choses délicates de la conduite des âmes, et qui devait inspirer tout de suite une grande confiance à la fondatrice et supérieure

des Sœurs de Sainte-Anne, Mère Marie-Anne. Mais il ne devait pas rester longtemps à ce poste d'aumônier de la communauté.

Nos quinze professes et les douze novices et postulantes étaient prêtes à partir de Vaudreuil dès le 15 août, jour que Monseigneur avait fixé pour le départ. Mais, à cette époque, on ne voyageait pas aussi facilement que de nos jours. Le bateau qui devait transporter les voyageuses jusqu'à Saint-Sulpice, en passant par Montréal, fut empêché de se rendre à Vaudreuil au jour dit. Il fut retardé tout près d'une semaine. Tout était empaqueté, ficelé, prêt à être emporté et le bateau ne venait pas. L'on imagine le désarroi dans lequel on vivait. Enfin, le 22 août, au réveil, on aperçoit la fumée d'un bateau. L'une des Sœurs, dans son émoi, en oublie la contrainte du grand silence et s'écrie comme instinctivement : " Le *steamboat* est arrivé !" On fait diligence, on s'empresse. La messe dite par M. le vicaire Séguin, on se hâte de prendre le déjeûner. Pendant que les Sœurs transportent à bras le bagage et les paquets, et même les intéressants hôtes de la basse-cour qu'on avait décidé d'emporter, Mère Marie-Anne et son assistante vont prendre congé du bon curé Archambeault. Tout le monde se rend ensuite à l'église. Dans une dernière visite au saint Sacrement, on demande ardemment à Dieu de bénir le voyage et l'avenir. La cloche de l'*angelus* donne effectivement le signal du départ. Les larmes de l'adieu coulent abondantes. On se rend au bateau. Plusieurs prêtres et des amis accompagnent jusqu'au quai les partantes. Les amarres sont détachées. L'embarcation se met en mouvement et s'éloigne lentement. Longtemps les Sœurs qui restent suivent du regard le bateau et les voyageuses jusqu'à ce qu'elles les perdent de vue vers Sainte-Anne. L'on sait assez, par expérience, que les départs et les adieux sont toujours tristes. Dans les circonstances que nous relatons, il est facile de comprendre que les Sœurs, et surtout la supérieure, éprouvaient un gros chagrin.

A Sainte-Anne, M. le curé Huot avait pensé offrir aux Sœurs de passage la consolation d'une bénédiction du saint Sacrement. Il avait, pour cela, tout préparé dans son église et il s'était rendu au quai au-devant des voyageuses. Mais, comme la chose n'avait pas été prévue, le capitaine du bateau, pressé sans doute de continuer sa route, ne put pas permettre le retard qu'aurait nécessité

cette cérémonie. Le voyage se continua sans arrêt jusqu'à Montréal. Le bateau dut stationner plus d'une heure dans les écluses du canal Lachine. Plusieurs religieuses de la Congrégation vinrent saluer les voyageuses. On les invita même à se rendre au couvent, où on voulait leur donner l'hospitalité. Mais interrompre ainsi le voyage, c'eût été s'imposer double dépense. Mère Marie-Anne jugea que la petite communauté était trop pauvre pour se le permettre. On continua donc, sans trop s'inquiéter des fatigues d'un long et pénible voyage. M. l'abbé Barrette, qui était allé au-devant des Sœurs à Vaudreuil même, s'étant trouvé assez gravement indisposé la nuit précédente, n'avait pas pu partir avec elles, le matin. Il les rejoignit, le soir, alors que le bateau stationnait encore dans les écluses du canal.

La Providence voulait que ce voyage fût mouvementé. A la sortie du canal, le bateau qui portait nos voyageuses se trouva à donner contre une barge dont il brisa le mât. On crut qu'il allait être renversé. Il prit eau, la secousse ayant produit une ouverture quelque part. Avec le capitaine et ses hommes, les Sœurs s'empressèrent de travailler à enlever l'eau qui entrait dans l'embarcation, cependant qu'on s'efforçait d'autre part de boucher les fissures. Ce premier ennui écarté, il en surgit un autre : le feu se déclara sur le pont. On finit par l'éteindre, mais le bagage des pauvres Sœurs fut notablement endommagé. Enfin, le voyage s'accomplit quand même, et on arriva en face de Saint-Sulpice, à la clarté des fanaux, à 1 heure du matin. Les étoiles brillaient pourtant au ciel, mais elles étaient si loin ! On eût dit que tout s'harmonisait avec la tristesse qui emplissait les âmes. Il faisait noir partout, comme c'est souvent le cas à l'heure de l'épreuve.

A Saint-Sulpice, il fallait se loger pour le reste de la nuit et ce n'était pas facile. Le village était petit, les maisons de pension étaient plutôt rares. L'aumônier, M. l'abbé Barrette, avait pu toutefois en trouver une. Les voyageuses s'y logèrent dans une seule chambre, assez vaste, mais trop peu évidemment pour tout ce monde. La fatigue du voyage aidant, quelques-unes purent dormir. Au matin, on fit la méditation en plein air. Le temps était superbe. L'annaliste a finement noté que " la nature semblait se réjouir que le voyage touchât à son terme ".

Les paroissiens de Saint-Jacques, sollicités par M. Barrette et encouragés par le curé Paré, avaient envoyé à Saint-Sulpice vingt-deux voitures chercher les Sœurs et leurs bagages. Mère Marie-Anne fit prendre place à ses filles le plus commodément qu'il était possible, logea les bagages et se réserva pour elle-même la dernière voiture. On arriva à Saint-Jacques, vers 3 heures de l'après-midi, le 23 août 1853. Mère Marie-Anne, qui surveillait de loin tout le convoi, arriva un peu plus tard que les autres. M. le curé Paré avait bien voulu se rendre au couvent au-devant des arrivantes, et, par son ordre, une bonne table avait été



Première maison de Saint-Jacques

dressée. On y fit honneur. On se reposa ainsi des fatigues et des jeûnes du voyage. Il fallut attendre quelques jours encore pour coucher dans des lits, les bagages n'ayant pu être au complet transportés plus tôt. Mais le bon accueil que l'on recevait aida à oublier tous ces petits mécomptes. La bienveillance de M. le curé Paré, qui les reçut avec tant de bonté, toucha profondément les religieuses qui en gardèrent toujours le souvenir.

Enfin, la communauté était fixée à Saint-Jacques. Le lendemain, 24 août au matin, l'aumônier, M. l'abbé Barrette, vint dire la messe au couvent. Toutes les Sœurs firent une communion

d'action de grâces. De ce moment, le saint Sacrement fut conservé au tabernacle. La nouvelle propriété n'était pas en mauvais ordre. Les Dames du Sacré-Cœur laissaient à leurs remplaçantes un grand jardin potager à l'arrière du couvent, de beaux arbres fruitiers, de riches pelouses ombragées, toute une installation en un mot en voie de progrès. La maison elle-même constituait aussi une bonne habitation. Elle avait sans doute à être divisée de nouveau et aménagée pour recevoir tout ensemble la communauté, le noviciat et le pensionnat. Mais on n'en avait pas dégarni toutes les pièces. Une lampe brûlait devant l'autel de la chapelle. La sacristie était pourvue convenablement. Au réfectoire, on trouva un bon service de vaisselle en pierre bleue. Au parloir, une superbe horloge continuait de marquer les heures — elle devait le faire dans la suite jusqu'à l'incendie du 4 avril 1900. En deux mots, comparée à ce que l'on avait laissé à Vaudreuil, et pourvue de ce qu'on avait emporté, l'installation de Saint-Jacques était presque une richesse. Tout cela était encourageant. Aussi se mit-on activement au travail pour aménager et restaurer selon qu'il était besoin. La main d'œuvre était rare et il fallut aux Sœurs besogner ferme. On aida les ouvriers. La nuit, les Sœurs déblayaient le terrain, enlevaient le mortier et les décombres. Elles posaient même des lattes sur les cloisons des nouvelles pièces. Le jour, elles servaient les ouvriers. Ceux-ci, raconte la chronique, étaient tout étonnés que des personnes d'apparence si frêle pussent accomplir pareille besogne. Malgré l'activité qu'on déploya partout, ces divers travaux, nécessités par les circonstances, retardèrent l'entrée des classes, qui ne put se faire, cette année-là, que le 1er octobre. C'est de ce jour que date, à proprement parler, la fondation du premier pensionnat de l'Institut.

Dès leur arrivée, d'autre part, les Sœurs de Sainte-Anne s'occupèrent pieusement, selon les circonstances, du soin des malades et des pauvres. C'est ainsi, par exemple, que le soir du 23 août, jour de leur entrée à Saint-Jacques, à la demande de l'aumônier, M. Barrette, deux religieuses allèrent visiter une jeune fille mourante — Exérine Marion — qui avait exprimé le désir de voir les nouvelles Sœurs. De même, on prit grand soin d'une autre fille, Marguerite Royal, qui souffrait d'un cancer et que les Dames du

Sacré-Cœur avaient dû laisser, à la garde de quelques femmes charitables, dans l'une des pièces du couvent lui-même. On la soigna avec un parfait dévouement jusqu'à sa mort (3 mars 1854). Le soin des malades pauvres était, en effet, le lecteur ne l'a pas oublié, l'un des buts de la fondation de l'Institut. Par la suite, la force des choses a voulu que, dans la plupart des maisons, l'œuvre de l'éducation des filles devînt à peu près exclusive. Cependant, de nos jours encore, dans plusieurs établissements de l'Ouest, les Sœurs de Sainte-Anne prennent officiellement charge des malades dans les hôpitaux. Et même celles qui dans notre province, par exemple, ne s'occupent ordinairement que d'instruction et d'éducation, savent, l'occasion donnée, soigner les malades, consoler les mourants et veiller les morts.

Les Sœurs de Sainte-Anne vivaient donc maintenant sur une terre qui semblait vouloir leur être plus hospitalière. Le bon curé Paré se montrait pour elles, avec la dignité et la réserve qui lui furent toujours coutumières, très affable et très dévoué. Les paroissiens étaient heureux de posséder pour leur couvent ces nouvelles religieuses. On n'oubliait pas, certes, les Dames du Sacré-Cœur. Jamais, à Saint-Jacques, leur souvenir ne devait se perdre. Mais puisqu'elles avaient dû partir, on était reconnaissant à Monseigneur et à M. le curé d'avoir su leur trouver des remplaçantes. De sa ville épiscopale, Mgr Bourget louait Dieu et écrivait sa satisfaction de voir comment les choses s'arrangeaient. Les précieuses leçons de savoir et de vertu qu'avaient laissées dans cette bonne terre de Saint-Jacques les Dames du Sacré-Cœur, la prudence éprouvée et les sages avis du curé Paré aidant, allaient provoquer, sous la nouvelle direction, une riche éclosion de vocations pour la famille religieuse de Sainte-Anne encore presqu'à son berceau, tout le faisait espérer.

Or voilà que, précisément, à cette heure importante de la vie de la communauté, il se produisit un événement qui devait avoir, pour elle, un large et profond retentissement dans plus d'un sens. Mgr Bourget changea l'aumônier. La Providence a ses vues dans tout ce qui arrive. Il faut toujours savoir s'incliner devant ses décrets. Mais elle surprend parfois. Dans une lettre à Mère Marie-Anne, datée de Saint-Rémi, le 7 août 1853, Mon-

seigneur, pressant le départ des Sœurs de Vaudreuil, lui disait explicitement : " M. Barrette, qui doit être votre chapelain, se rendra à Vaudreuil au premier jour pour vous piloter dans la route et vous épargner, autant que possible, les peines du voyage." De fait, on a vu avec quel zèle M. Barrette s'était occupé du voyage et de l'installation des Sœurs. Homme de Dieu, expérimenté, très désireux de faire à ses nouvelles dirigées tout le bien possible, il avait vite conquis leur estime et leur pieuse affection. Mais l'évêque jugea à propos de le nommer à la cure de Saint-Alphonse-de-Liguori et de le remplaeer par M. l'abbé Maréchal, à ce moment curé de Saint-Cyprien. Pour les Sœurs, en particulier pour la supérieure, ce changement fut une surprise d'autant plus grande qu'on ne fut prévenu du fait que par l'arrivée du nouvel aumônier et l'annonce qu'il fit lui-même de sa nomination. Ces circonstances expliquent, croyons-nous, le malentendu qui s'en suivit. M. Maréchal arriva à Saint-Jacques le 30 août, un mardi. Ce n'est que le dimanche suivant, 4 septembre, qu'il pria M. Barrette de le conduire au couvent. La supérieure et son assistante les reçurent au parloir, et, après une demi-heure de conversation, M. Maréchal se présenta lui-même en disant : " Vous savez, mes sœurs, que Monseigneur m'envoie pour être l'aumônier de votre communauté." —" Monseigneur ne m'en a pas informée, repartit Mère Marie-Anne, et, comme M. Barrette a été nommé à ce poste par une lettre de l'Ordinaire en date du 7 août dernier, je désirerais attendre un avis de Sa Grandeur avant de recevoir un nouvel aumônier." M. Maréchal lui montra alors sa lettre de nomination écrite en latin. Il était difficile à Mère Marie-Anne de se rendre compte du texte. De là une hésitation qui s'explique facilement. De son côté, le nouvel aumônier se trouvait, lui aussi, dans une situation délicate.

Dieu permet souvent que les bons, même les meilleurs, s'éprouvent entre eux. Les desseins de sa Providence nous restent la plupart du temps impénétrables. Nous avons vu jusqu'ici quelle femme de zèle et de dignité était Mère Marie-Anne. D'autre part, M. Maréchal, qui devait passer près de trente ans — quatre comme aumônier et vingt-cinq comme curé — à Saint-Jacques, pour être de là appelé, en 1882, à la haute position de vicai-

re général de Montréal, qu'il occupa dix ans (1882-1892), était sûrement un homme de Dieu, animé d'un vrai zèle et d'un dévouement qui a été précieux à la communauté, cela est incontestable. Comment se fait-il que ces deux amis de Dieu et de ses œuvres ne se soient pas parfaitement entendus ? Le rôle de l'historien, nous semble-t-il, n'est pas de juger entre des personnages également doués de vertus et de qualités qui peuvent différer et de les opposer les uns aux autres. Il faut souvent se borner à constater. Mais il reste toujours que les faits sont les faits. Mère Marie-Anne avait alors 44 ans et le très grand nombre de ses compagnes n'atteignaient pas la trentaine. M. l'abbé Maréchal n'avait que 29 ans. Son arrivée comme aumônier à Saint-Jacques, nous l'avons dit, avait provoqué une réelle surprise. Les difficultés de communication qui existaient alors, et qui empêchèrent probablement Mgr Bourget de prévenir Mère Marie-Anne du changement qu'il avait décidé, furent peut-être au fond l'unique cause, à l'origine, de cette espèce de tension entre l'aumônier et la supérieure qu'il est impossible de ne pas apercevoir dans la suite de leurs relations. Quoi qu'il en soit, Mère Marie-Anne conserva évidemment quelque espoir de changer la décision de l'évêque et de garder M. Barrette à sa communauté, puisque, dans une lettre datée du jour même où M. Maréchal se présenta à elle en sa qualité d'aumônier (4 septembre), elle s'en ouvrait à Monseigneur avec une entière franchise, lui représentant en quelle haute estime ses filles et elle-même tenaient M. Barrette, quelle confiance elles avaient en sa direction, tandis qu'au contraire elles se sentaient moins à l'aise avec M. Maréchal. Mgr Bourget ne changeait pas facilement ses décisions. Très bon et très doux, il était aussi très ferme et très énergique. Il répondit sur le champ à Mère Marie-Anne : " M. Barrette est nommé curé. Vous devez en conclure qu'il n'est plus votre chapelain. Vous auriez dû répondre à M. Maréchal que vous le receviez avec reconnaissance, puisqu'il venait au nom de Dieu dont la volonté se fait connaître par celle de l'évêque. Dites bien à vos filles que la simplicité religieuse impose le devoir de mettre sa confiance dans le premier directeur venu, dès qu'il est donné par Jésus-Christ représenté par l'évêque." Le premier moment d'hésitation passé, la digne supérieure

n'eut garde de ne pas s'incliner. Elle avait, s'il est permis de dire ainsi, libéré sa conscience, en faisant à qui de droit des représentations respectueuses. Elle obéissait maintenant sans arrière-pensée. Elle en écrivit elle-même à Monseigneur, à quelque temps de là, après la retraite, que vint prêcher le Père Honorat, des Oblats, du 14 au 21 septembre. " J'avais déjà appris, lui mande l'évêque (lettre du 10 octobre, datée de Sainte-Geneviève), par le Père Honorat, que vous vous étiez conformée à tout ce que je vous ai recommandé par rapport à votre chapelain. Je n'avais d'ailleurs là-dessus aucune inquiétude, sachant bien que vous ne manqueriez pas de réparer votre faute dès qu'on vous l'aurait fait remarquer. Je suis toutefois bien aise que vous m'ayez vous-même fait part de vos dispositions à ce sujet."

M. l'abbé Louis-Delphis-Adolphe Maréchal était né à Montréal le 23 janvier 1824. Il avait fait ses études au collège et au séminaire des Sulpiciens à Montréal et y avait été ordonné le 5 novembre 1848. Après deux ans de vicariat à Saint-Jacques, chez M. Paré, il avait été nommé curé à Saint-Alphonse (1851), puis à Saint-Cyprien (1853). Dans un voyage qu'il fit à Montréal, il apprit que Mgr Bourget cherchait un aumônier pour le nouveau personnel du couvent de Saint-Jacques. Disons en passant que cela prouve bien que l'évêque avait décidé de nommer M. Barrette curé avant de lui trouver un remplaçant. Le jeune curé de Saint-Cyprien se sentit inspiré de s'offrir à Monseigneur pour ce poste. Après avoir longuement prié dans la chapelle de l'évêché " pour y faire son élection " ainsi qu'il disait plus tard, il se présenta à Mgr Bourget et lui exposa tout simplement son attrait pour ce genre de ministère, se mettant à sa disposition et renonçant, si l'évêque l'agréait, au bénéfice de sa cure qui était



M. le grand-vicaire Maréchal

l'une des plus belles, assurément, du diocèse. Monseigneur, qui connaissait les talents et la valeur de M. Maréchal, se persuada qu'il était l'homme de la position. Il accepta sa démission comme curé et le nomma chapelain à Saint-Jacques. Il nous paraît évident que cette vocation à la direction des religieuses présente chez M. Maréchal un caractère bien particulier. Sans doute, c'est Dieu lui-même qui choisit ses apôtres. *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos*, disait Jésus aux " douze " qu'il avait associés à sa vie.—*C'est moi qui vous ai choisis !* Et c'est toujours ainsi. Mais combien de saints et de saintes, l'histoire l'établit, ont été choisis précisément parce qu'ils ont senti je ne sais quel attrait les poussant à se donner à telle ou telle œuvre ! Du moment que la voix de l'autorité confirme et approuve cet appel secret, tout est bien. Ce fut le cas, nous venons de le voir, pour M. Maréchal. Plein d'ardeur et d'activité, rempli des meilleures dispositions, ayant déjà de la science et beaucoup le goût de l'étude, jouissant en plus d'une excellente santé, il se donna à son ministère d'aumônier de tout son cœur et de toute son âme. Aussi ce ministère fut-il des plus fructueux. Les anciennes de la communauté, celles qui ont fait profession à Saint-Jacques en particulier, ont gardé le souvenir le meilleur de son zèle et de son obligeance. Il aimait à instruire. Sa parole était facile, claire, concise et énergique. Il savait faire voir, dans ses instructions et ses catéchismes, le côté pratique des choses. Très pieux, il avait un culte spécial pour le Sacré-Cœur et la sainte Vierge. Ce fut la double source où il alimenta sa ferveur et celle de ses dirigées. Non seulement il veillait affectueusement sur les âmes que la Providence lui avait confiées, mais il s'intéressait aussi à l'avancement intellectuel des religieuses et de leurs élèves. Plusieurs de celles-là avaient beaucoup à apprendre. Elles succédaient à Saint-Jacques aux Dames du Sacré-Cœur, des Françaises, très versées dans les choses de l'enseignement. Nos modestes institutrices, ne serait-ce que pour ce motif, se sentaient stimulées à développer leurs études. M. Maréchal les y aida puissamment. Il se fit professeur, et il fut un professeur écouté.

M. Maréchal fut aumônier de la communauté de 1853 à 1858. Devenu curé de Saint-Jacques, il garda en partie la direction

du couvent, en ayant été nommé le supérieur ecclésiastique, à la place du curé Paré décédé cette année-là. Même, plus tard, quand la maison mère se transporta à Lachine en 1864, cependant que son frère, M. l'abbé Napoléon Maréchal, en devenait l'aumônier à Lachine même, M. le curé de Saint-Jacques resta supérieur ecclésiastique de la communauté jusqu'en 1867. Toute sa vie il fut d'ailleurs attaché et dévoué aux Sœurs de Sainte-Anne. Quand il mourut en 1892, il revenait d'un voyage dans l'Ouest, où l'une de ses dernières joies avait été de voir de ses yeux les magnifiques établissements que possède là-bas la communauté.

Qu'on nous pardonne d'avoir ainsi devancé l'ordre des événements. Mais il nous a paru utile de préciser dès le début tout ce que devait être, et tout ce qu'a été, pour les Sœurs de Sainte-Anne, l'aumônier que Mgr Bourget leur donnait le 30 août 1853. S'il y eut quelques divergences d'idées entre lui et Mère Marie-Anne, on peut quand même affirmer que, tous les deux étant désireux avant tout de faire du bien et d'assurer le progrès de l'œuvre, le bien se fit et l'œuvre prospéra.

Nous revenons maintenant à la marche logique de notre récit. Depuis leur arrivée à Saint-Jacques, le 23 août, à part ce changement de leur aumônier, il n'y a rien de saillant à noter, dans l'histoire des Sœurs de Sainte-Anne, avant la première retraite et les élections générales qui eurent lieu en septembre. La chronique signale cependant un fait qu'il est bon de retenir. Le 11 septembre, Mme David, des Dames du Sacré-Cœur, vint pour régler certaines affaires à Saint-Jacques et elle passa deux jours au couvent. Ce furent deux jours de joie, pour les Sœurs d'abord, tout heureuses de connaître cette femme distinguée, et pour les anciennes élèves aussi, qui revoyaient avec plaisir leur estimée maîtresse de l'année précédente. La tradition, semble-t-il, se continuait mieux de cette façon. C'était comme un petit chaînon, menu sans doute, qui reliait les nouvelles maîtresses aux anciennes.

Dans sa lettre du 7 août, datée de Saint-Rémi, Mgr Bourget avait spécifié à Mère Marie-Anne :. " Une fois rendues à Saint-Jacques, aussitôt que vous aurez arrangé votre ménage, vous ferez votre retraite." Lorsque donc les travaux de réparation

et d'aménagement furent terminés, Monseigneur en fut prévenu et il délégua le Père Honorat, des Oblats, pour prêcher la retraite annuelle. Les exercices s'ouvrirent le 14 septembre pour se clôturer le 21. On peut croire qu'après tous les ennuis du voyage et tous les embarras de l'installation, ces jours de récollection et de méditation devant Dieu, toujours si importants, furent pour la communauté des jours bénis et précieux. Le Père Honorat était du reste un prédicateur distingué. Ses sermons et ses conseils furent entendus et reçus par toutes avec une réelle joie du cœur.

Au matin de la clôture de la retraite, on eut une cérémonie de profession et de vêture. Deux novices prononcèrent leurs vœux : Sœur Marie-de-la-Providence (Hélène Tucker) et Sœur Marie-Rose (Hélène Gauthier). En même temps étaient admises à la vêture : Sophie Saint-Onge, dite Sœur Marie-Stanislas ; Marguerite Ladouceur, dite Sœur Marie-Antoine-de-Padoue ; Philomène Cormier, dite Sœur Marie-Louis. Comme la cérémonie avait lieu dans la chapelle du couvent, on n'y put admettre qu'un nombre très restreint de personnes du dehors. Les dames d'honneur des deux nouvelles professes étaient Mme M. Dorval et Mme F. Foucher.

Dans l'après-midi du même jour, on procéda aux grandes élections. Elles furent présidées par le Père Honorat, à qui Mgr Bourget avait, pour cette fin, donné un mandat spécial. Elles eurent le résultat que voici : Mère Marie-Anne, supérieure ; Sœur Marie-de-l'Assomption, assistante ; Sœur Marie-Alphonse, maîtresse des novices ; Sœur Marie-de-la-Purification, dépositaire ; Sœur Marie-Jeanne-de-Chantal, directrice du pensionnat.

Enfin, les classes s'ouvrirent le 1er octobre. On était un peu en retard, mais chacune des maîtresses y voulut mettre tant de zèle que tout alla pour le mieux. Ces maîtresses, qui composaient le personnel enseignant, pour cette première année du premier pensionnat de l'Institut, il convient d'enregistrer soigneusement leurs noms. Les voici donc : Sœur Marie-Jeanne-de-Chantal, directrice et première maîtresse de classe ; Sœur Marie-de-la-Conception, deuxième maîtresse de classe ; Sœur Marie-de-la-Providence, maîtresse d'anglais et assistante pour la classe fran-

çaise ; Sœur Marie-Philomène, maîtresse de musique et de dessin ; Sœur Marie-de-la-Présentation et Sœur Marie-Ignace, maîtresses de la classe des externes. Au jour de l'entrée, d'après une lettre de Mère Marie-Anne à Mgr Bourget en date du 4 octobre, les élèves se trouvèrent un peu au-delà de 60 ; mais deux seulement étaient pensionnaires et dix-huit externes au pensionnat, les autres étaient les enfants de l'école dite gratuite du temps des Dames du Sacré-Cœur. " On nous avait fait espérer, écrit la supérieure, pour cette école paroissiale, une indemnité de soixante louis environ. Mais, maintenant, on nous dit qu'on ne peut rien nous assurer. Nous n'aurons probablement pas tout." " Nous sommes décidées quand même, ajoute-t-elle, de commencer l'école des pauvres aux frais de la Providence . . ." Aux frais de la Providence, voilà un joli mot qui peint bien les choses et encore mieux l'âme charitable de la bonne mère ! Du reste, à l'heure même où elle écrivait ces lignes touchantes, elle ne craignait pas de prendre et d'adopter, à la charge du couvent, une petite orpheline—Azilda Boucher—qui se trouvait sans protection aucune. Sa confiance en la Providence ne fut pas vaine. Au jour de l'an suivant, les classes du pensionnat comptaient une cinquantaine d'élèves, ce qui constituait un progrès sensible.

Le 17 novembre, l'aumônier, M. l'abbé Maréchal, prêcha la retraite des élèves. M. l'abbé Clément, curé de Saint-Alexis, et M. l'abbé Perreault, vicaire à Saint-Jacques, lui prêtèrent leur assistance. Les enfants suivirent les pieux exercices avec recueillement. Leurs maîtresses en furent tout édifiées. Les études n'en allèrent que mieux par la suite. Cela contribua naturellement au bon renom de la nouvelle communauté. Et c'est pourquoi, sans doute, le nombre des élèves augmenta encore.

Dès le mois d'octobre, Mère Marie-Anne s'était inquiétée auprès de Monseigneur pour savoir à qui elle devait s'adresser dans les affaires qui se traitent avec le supérieur ecclésiastique. Dans sa lettre du 10 octobre déjà citée, Sa Grandeur lui répondait : " C'est au Père Paré, votre fondateur (à Saint-Jacques), que vous devez vous adresser comme supérieur. Il va sans dire, qu'ayant beaucoup à faire pour sa grande paroisse, il pourra se décharger sur M. Maréchal de tout ce dont il n'aura pas le temps de s'occuper."

Tout étant ainsi organisé et délimité, la première année d'enseignement et de vie de la communauté à Saint-Jacques, l'année scolaire 1853-1854, qui devait être la dernière de la supériorité de Mère Marie-Anne, se poursuivit avec ses alternances d'espoirs et de craintes, de consolations et d'épreuves. Il en est ainsi, d'ordinaire, dans la vie des œuvres comme dans celle des individus.

Au pensionnat, Sœur Marie-Jeanne avait une lourde tâche à remplir. Les élèves venaient d'un peu partout, quelques-unes de Saint-Jacques, d'autres des paroisses environnantes et même de Montréal. Il est naturel aux enfants de cet âge, même quand elles n'y mettent aucune malice, d'exercer la patience et d'éprouver la prudence de leur directrice et de leurs maîtresses. Les élèves de Saint-Jacques n'y manquèrent pas. Plusieurs avaient déjà fini leur cours primaire, et même l'avaient dépassé, sous la direction des Dames du Sacré-Cœur. A leur insu peut-être, elles se montraient exigeantes. Les Sœurs n'étaient pas toutes très instruites et la directrice était jeune. Il leur fallait beaucoup travailler pour être à la hauteur de la tâche. Sœur Marie-Jeanne, qui avait l'œil pénétrant et le cœur délicat, sut très heureusement gagner l'affection et l'estime de ses chères enfants. Très bien douée du point de vue intellectuel et de santé robuste, elle ne s'épargna pas. Après avoir enseigné tout le jour elle passait une partie de ses nuits à s'instruire elle-même. Entraînées par ce bel exemple, ses auxiliaires s'efforçaient de l'imiter. Les élèves ne tardèrent pas à abandonner leurs préventions, si elles en avaient, et à faire confiance à leurs maîtresses et surtout à leur directrice. Celle-ci s'ingéniait d'ailleurs à imaginer les meilleures méthodes d'émulation pour assurer la discipline, récompenser le travail et former le cœur des enfants tout en cultivant leur intelligence. Il n'est pas besoin de dire que Mère Marie-Anne suivait d'un œil attentif le travail de ses coopératrices. savait l'encourager et au besoin le diriger.

L'aumônier, M. l'abbé Maréchal, nous l'avons déjà raconté plus haut, n'hésita pas, lui non plus, à se dépenser pour les élèves comme pour les religieuses. Chaque dimanche et plusieurs fois en semaine, il venait donner d'instructives et intéressantes leçons de catéchisme. Plus que cela, il passait souvent dans

les classes et se faisait professeur de grammaire, de style épistolaire, d'histoire ou de mathématique. Combien ont pu répéter plus tard : " C'est M. Maréchal qui m'a enseigné le style, la formation des temps, les participes ou les fractions." Disons-le à l'honneur de l'actif aumônier, c'était là faire preuve d'un dévouement plutôt rare. D'ordinaire, il est mieux, croyons-nous, dans les pensionnats, que l'aumônier se livre tout entier à ses fonctions de chapelain, de confesseur et de catéchiste. C'est la règle disciplinaire généralement observée dans nos couvents. Nous nous souvenons l'avoir entendu exposer par des éducateurs compétents, à l'Université Laval, à l'une des séances d'études du congrès eucharistique de Montréal en 1910. Mais toute règle a ses exceptions, qui la confirment. A cette période des débuts, le zèle de M. Maréchal, qu'on pourra peut-être juger envahissant, s'explique pourtant et se comprend.

Cependant, si les choses allaient bien pour le progrès des études, Mère Marie-Anne n'était pas sans inquiétude au sujet de ses responsabilités financières. La vie coûtait cher et les revenus étaient maigres. Ecrivant à Mgr Bourget, le 12 décembre 1853, elle lui confiait que, selon ce qu'il lui avait naguère prédit lui-même, les croix qu'elle et ses filles avaient à porter étaient " de bonne taille ". Trois Sœurs étaient tombées malades et l'on manquait à peu près complètement d'argent et de provisions. La supérieure pouvait cependant ajouter que M. Clément, curé de Saint-Alexis, venait de lui promettre de fournir la farine dont on aurait besoin durant l'année sans rien réclamer avant douze mois, ce qui l'encourageait et lui faisait bénir la Providence.

Une autre cause d'encouragement, ce fut la visite que fit au mois de février 1854, à ses anciennes filles, le curé Archambeault de Vaudreuil. Les messieurs de Saint-Sulpice, qui se rendaient chaque année à Saint-Jacques, au moins quelques-uns d'entre eux, pour régler leurs affaires de rente seigneuriale, avaient aussi fait aux nouvelles résidentes du couvent la faveur et l'honneur de venir les visiter. Et cela avait été pour elles une vraie consolation. Mais le passage de celui qu'on appelait toujours M. le grand-vicaire le fut encore davantage.

M. Archambeault se trouva à Saint-Jacques pour le 7 février.

jour de la Saint-Romuald, la fête du curé Paré. Du moins, cela nous paraît plausible, puisqu'il présida une cérémonie de profession et de vêture le 9 février. Avec quelle joie on reçut M. le grand-vicaire, il est facile de l'imaginer. N'avait-il pas été, immédiatement, le grand ami et le premier père devant Dieu de la communauté naissante à Vaudreuil ? De son côté, le vénérable curé, qui avait eu tant de chagrin de voir partir les Sœurs de son village, on s'en souvient, ne dissimula pas combien il était heureux de constater qu'elles étaient, à Saint-Jacques, estimées, considérées, et, malgré la difficulté des temps, en bonne voie de progrès.

Nous avons dit que ce bon père présida, le 9 février, une cérémonie de profession et de vêture. En effet, firent leur profession devant lui, ce jour-là ; Sœur Marie-François-Xavier (Marie Pâquet), Sœur Marie-Ignace-de-Loyola (Nathalie Précourt), et Sœur Marie-des-Anges (Philomène Dubrule). Leurs dames d'honneur furent Mmes Poirier, Ecrément et Gauthier. En même temps, le vénéré curé donna le voile des novices à Marie Mainville.

Après la cérémonie, on fit à M. Archambeault une réception d'honneur au pensionnat. Toute la communauté y assista. Les élèves pensionnaires, à qui on avait appris ce qu'était le bon curé pour les Sœurs de Sainte-Anne, lui souhaitèrent la bienvenue en disant la gratitude qu'on lui conservait dans tous les cœurs. La chronique a noté que la figure distinguée du vénérable prêtre était toute rayonnante. Naturellement, il sut trouver les meilleurs termes pour dire son bonheur et donner aux maîtresses et à leurs élèves, comme naguère, de sages et précieux conseils. Son passage laissa un profond souvenir dans l'âme des petites qui le voyaient pour la première fois, et, pour toutes,ce fut une bénédiction.

A l'occasion de la Saint-Romuald (7 février), on avait aussi voulu fêter M. le curé Paré. On y réussit, cette année-là, parce qu'on ne l'avait pas prévenu du motif pour lequel on l'appelait au couvent. Une fois " pris ", il laissa faire, accepta le modeste cadeau qu'on lui offrait et accorda le congé qu'on lui demandait. Mais, les années suivantes, et jusqu'à sa mort, les annales de la communauté constatent que le digne et trop modeste prêtre ne

voulut jamais accepter une manifestation quelconque à l'occasion de sa fête. Tout ce qu'il permettait, c'est qu'une délégation des élèves vînt lui porter au presbytère les bons souhaits du pensionnat. Il souriait, appelait sa vieille cousine, qui était sa ménagère, et faisait distribuer aux " déléguées " des morceaux de *sucre du pays*. Aussi bien, les élèves ne se faisaient pas tirer l'oreille pour tenir le rôle d'ambassadrice !

Une autre fête encore, qui tombe le 21 juin, que l'on célébra avec entrain à Saint-Jacques, cette première année, ce fut celle de la Saint-Louis-de-Gonzague, l'une les fêtes patronales de M. l'aumônier, qui s'appelait, en effet, Louis-Delphis-Adolphe Maréchal. On se prépara à la joyeuse célébration par une bonne confession et une pieuse communion. Ce fut naturellement grand congé et l'on alla dîner sous les frais ombrages du petit bois, ou peut-être à la ferme voisine du couvent. Cela se pratiqua aussi les années suivantes. Et la tradition veut que ces sorties de la *Saint-Louis*, pour aller à la ferme ou au petit bois, aient toujours été très populaires chez les élèves. On le comprend sans peine et on accepte volontiers le témoignage qu'en rendent encore de nos jours les anciennes de Saint-Jacques.

Le 30 avril précédent, nous nous reprocherions de ne pas le noter pour l'histoire, la première postulante sortie du couvent de Saint-Jacques, Caroline Lamarche, faisait son entrée à la communauté.

Tout doucement, jour par jour, avec, de temps en temps, des heures plus solennelles, comme celles dont nous venons de parler, l'année scolaire s'en allait vers sa fin. On se prépara soigneusement aux examens des élèves qui se faisaient en ce temps-là en public. Classe par classe, les enfants défilèrent, selon le programme assigné, devant le redoutable tribunal. Pour briser la monotonie et agrémenter la séance (17 juillet 1854), on joua quelques scènes. Tout cela eut du succès, et les parents se montrèrent très satisfaits du résultat général. Dans la division des grandes, le prix de sagesse fut mérité par Julie Dupuis, et, dans la division des petites, il fut attribué à Mattie Coppings. On aura remarqué, par la date que nous avons indiquée dans une parenthèse, que la sortie eut lieu le 17 juillet. A cette époque, c'était à la mi-juillet, en effet, dans les collèges et les couvents, que se faisait

la sortie. De nos jours, on a changé la date et les vacances s'allongent toujours. Est-ce un bien, est-ce un mal ? Les avis sont partagés. Ne tranchons rien, c'est plus prudent.

Le 26 juillet, jour même de la fête de sainte Anne, peu de temps après la sortie, on chômait au couvent tout ensemble la fête patronale de la communauté et celle de la supérieure. Les élèves en vacances avaient été invitées, et elles vinrent, en grand nombre, saluer la bonne mère et fêter leur couvent. Julie Dupuis, qui avait eu le prix d'honneur au 17 juillet, se fit l'interprète de ses compagnes et exprima au nom de toutes des sentiments de filiale affection. En même temps on offrit à Mère Marie-Anne quelques volumes pour la bibliothèque de la communauté.

Tout semblait bien aller aux yeux des élèves et des étrangers. Une nouvelle épreuve cependant allait bientôt affliger la vénérée fondatrice. Un certain malaise existait parmi les Sœurs. S'étant rendu compte que le directeur et la supérieure, sur plus d'un point, n'avaient pas les mêmes vues, elles se partagèrent d'opinion à leur sujet, comme il arrive toujours, en pareil cas, dans les communautés. Ce manque d'union constituait un état de choses évidemment moins favorable au progrès de l'œuvre que des deux côtés cependant on avait à cœur. Il fallait remédier à la situation. Ceux qui sont revêtus du caractère et de la charge de l'autorité sont obligés, en de telles circonstances, de prendre parti et d'arrêter une décision. non pas peut-être parce qu'ils condamnent absolument telle personne ou telle façon d'agir, mais parce qu'ils ne peuvent pas approuver à la fois les deux manières de voir qui sont en opposition. Il faut trancher, et ce sont là toujours, d'une manière ou d'une autre, des opérations douloureuses.

Le 28 juillet, Mgr Bourget vint pour la première fois rendre visite à ses filles établies à Saint-Jacques. Il était déjà au courant de ce qui se passait. Il eut probablement l'occasion de le constater encore mieux de ses propres yeux. Le 29, il présida une cérémonie de vêture et de profession. Olympe Auger prit le voile des postulantes. Sœur Marie-Dosithée (Mathilde Laberge) et Sœur Marie-Elisabeth (Catherine Scully) prirent le saint habit, et Sœur Marie-Stanislas (Sophie Saint-Onge) et Sœur Marie-Antoine (Marguerite Ladouceur) prononcèrent leurs vœux de religion. Le lendemain, 30 juillet, Monseigneur,

assisté par M. l'aumônier, présida une réunion du conseil. Il interrogea, fit parler les conseillères et donna à toutes, selon son habitude, de sages avis. Il vit aussi, sans doute, plusieurs Sœurs en particulier. Cependant, il ne régla rien sur le champ. Il annonça même, en partant, qu'il devait bientôt se rendre à Rome et qu'il ne reviendrait pas à Saint-Jacques très probablement avant deux ans. Plus tard cependant, comme les choses ne s'amélioraient point, et que, d'autre part, son voyage en Europe se trouva retardé, il revint à Saint-Jacques (le 30 août) pour les élections générales.

Entre temps, le 15 août, le Père Honorat, qui avait prêché la retraite l'année précédente et présidé les élections, était revenu à Saint-Jacques pour remplir les mêmes fonctions, muni des mêmes pouvoirs. Il prêcha la retraite encore cette fois, mais, apparemment à cause des difficultés qui persistaient, il ne crut pas sage de présider lui-même les élections et les renvoya à plus tard. Sans doute, comme c'était son devoir, il fit rapport à Monseigneur, qui décida, à ce moment, qu'un changement était nécessaire. Le 18 août, il écrivait à Mère Marie-Anne : " Recommandez bien à vos Sœurs de prier pour connaître la volonté de Dieu dans l'élection de la supérieure et des autres officières. . Quant à vous, ma bonne Mère, vous allez vous déposer de bon cœur, et vous direz à vos sœurs que vous êtes autorisée à ne plus accepter la supériorité."

Ainsi que nous avons dit, Monseigneur vint lui-même le 30 août présider à ces élections pour lesquelles, dans cette lettre que nous venons de rappeler, il demandait des prières. On avait, en effet, plus que jamais besoin de la lumière et du secours d'en haut. Mgr l'évêque, après avoir vu en particulier toutes et chacune des Sœurs, se persuada que des élections régulières ne répondraient pas à son attente. Il crut sage de prendre une décision énergique. Accompagné de M. le curé Paré et de M. l'aumônier Maréchal, il se rendit donc au couvent et annonça qu'il allait lui-même choisir les officières. Il somma, séance tenante, Mère Marie-Angèle supérieure, Sœur Marie-Philomène assistante, Sœur Marie-Alphonse maîtresse des novices, Sœur Marie-de-la-Purification dépositaire, Sœur Marie-Jeanne directrice du pensionnat, Mère Marie-Anne directrice à Sainte-Geneviève et Sœur Marie-de-l'Assomption directrice à Vaudreuil

Ce doit être une règle dans les communautés, plus qu'ailleurs encore, d'accepter avec respect et sans discussion les décisions et les actes de l'autorité légitime. Et il est clair que Mgr Bourget, le chef du diocèse, le père et le fondateur de la petite communauté, en agissant ainsi, restait absolument dans la limite de ses droits. Mais il nous paraît permis, en notre qualité d'historien, surtout à la distance où nous sommes des événements que nous racontons, de nous poser la question qui monte tout naturellement aux lèvres de tous : " Pourquoi Mgr Bourget décida-t-il le départ de Mère Marie-Anne ?" Il n'est pas facile de répondre à une pareille question avec la certitude de ne pas se tromper. Connaissant les caractères assez différents du chapelain et de la supérieure et leur différence d'âge, l'évêque jugea-t-il qu'il valait mieux garder M. Maréchal et éloigner Mère Marie-Anne, ou bien peut-être, homme surnaturel et aux vues profondes, voulut-il assurer, par le sacrifice d'une âme d'élite, le succès et le progrès de l'œuvre à laquelle elle avait donné sa vie ? Nous avouons, en toute sincérité, pencher beaucoup pour cette dernière solution, tout en admettant que la première ne fut pas, sans doute, étrangère à cette décision radicale.

Le coup fut dur au cœur sensible et bon de la fondatrice. Elle en fut malade, au point qu'on dut lui administrer les derniers sacrements. Mais elle se remit et, grandie aux yeux de tous par son héroïque obéissance, elle partit pour Sainte-Geneviève. Là, comme partout, disons-le tout de suite, elle fut ardente et généreuse dans l'accomplissement de ses devoirs, toujours la première au travail et admirable de régularité et de piété. On a gardé aussi le souvenir édifiant de ses pénitences et de ses mortifications. De 1854 à 1858 elle fut ainsi supérieure à Sainte-Geneviève. En 1859, on la trouve, et cela jusqu'en 1864, à Saint-Jacques, sacristine de la paroisse. En 1864, elle passe, pour un an, à Lachine et est chargée de l'infirmerie. En 1865, elle redevient directrice à Sainte-Geneviève. De 1866 à 1868, elle est, à Lachine, conseillère locale, puis, de 1868 à 1872 assistante locale, de 1872 à 1884 conseillère générale. De 1884 à 1890, elle vit dans la retraite à Lachine encore. Enfin, le 2 janvier 1890, à 80 ans et 8 mois, dont 41 ans et 3 mois de vie religieuse, elle meurt, à Lachine toujours, les mains pleines de mérites, et s'en va recevoir au ciel l'éternelle récompense.

C'est donc trente-six ans (de 1854 à 1890) que la fondatrice des Sœurs de Sainte-Anne vécut dans sa communauté, après avoir cessé d'en être la supérieure, plus ou moins cachée dans l'ombre et la retraite. Nous croyons que c'est là un fait qui se rencontre rarement dans les annales d'une famille religieuse. Nous l'avons dit déjà, et nous le pensons très sincèrement, Mgr Bourget avait ses raisons d'agir comme il l'a fait. Mais l'abnégation dont fit preuve Mère Marie-Anne, et cela pendant de si longues années, ne laisse pas que d'être incomparablement belle et méritoire. Beaucoup d'anciennes, qui l'ont connue, nous ont répété qu'elle fut pour toutes, constamment, un sujet d'édification. Elle vit donc son œuvre prospérer et grandir sans elle, et, sûrement, elle dut la première en bénir Dieu, si l'on en juge par cette réponse qu'elle fit un jour à une jeune novice qui s'étonnait de la voir, elle, fondatrice, confondue avec les autres religieuses : " Ne savez-vous pas, ma petite sœur, qu'un arbre est d'autant plus vigoureux que ses racines s'enfoncent plus profondément dans la terre ?"

Nous avons voulu, dès maintenant, anticiper sur les événements pour souligner la parfaite humilité, le complet renoncement et le rare mérite de Mère Marie-Anne. Pendant que celles qui lui avaient succédé dans la charge de supérieure travaillaient avec talent et avec zèle au développement de l'Institut, qui sait si ce n'est pas surtout à son sacrifice à elle que Dieu accordait les bénédictions dont il favorisait si ostensiblement son œuvre ? Voilà pourquoi nous nous sommes arrêté à l'idée que nous avons exprimée pour expliquer son départ de Saint-Jacques. Mgr Bourget voulut sans doute, en l'éloignant, régler une situation de fait, mais la pensée que ce sacrifice d'une âme généreuse serait utile à l'œuvre qu'elle avait elle-même fondée ne dut pas être étrangère à sa décision. Aux premiers siècles, Tertullien affirme que le sang des martyrs constituait la meilleure semence de chrétiens, et l'histoire de l'Église enseigne à chacune de ses pages que les œuvres qui durent ont besoin, pour s'établir, de se fonder sur l'abnégation des âmes et même souvent sur le sang qui coule par les blessures du cœur. Mère Marie-Anne, après avoir tant travaillé pour son Institut, a aussi pour lui largement et noblement souffert. Sa souffrance comme son labeur ont été magnifiquement bénis et récompensés.

CHAPITRE IV

LES SOEURS DE SAINT-ANNE A SAINT-JACQUES

ADMINISTRATIONS DE MÈRE MARIE-ANGÈLE ET DE MÈRE MARIE-DE-LA-PURIFICATION

1854—1860

Les difficultés et les épreuves dont nous avons parlé au chapitre précédent étaient sans doute voulues par la Providence pour tremper les caractères et affermir les volontés dans le désir du bien. On ignore souvent dans le monde, et on oublie trop parfois même dans les communautés, la valeur de l'épreuve et son étonnante efficacité. Et c'est dommage, parce qu'à mesure qu'on saisit davantage sur le vif les misères dont est pétrie notre pauvre nature on sent mieux le besoin que l'on a de s'appuyer sur Dieu.

En se plaçant sous l'égide de sainte Anne, la glorieuse mère de Marie, le modeste Institut dont nous racontons l'histoire avait marqué la confiance qu'il avait en elle, et, du même coup, il est permis de le croire, il s'était constitué au ciel une puissante protectrice. Sainte Anne veillait sur ses filles. La nouvelle supérieure, Mère Marie-Angèle, directement et immédiatement choisie, ainsi que nous l'avons dit, par Mgr Bourget lui-même, le 30 août 1854, fit reprendre bientôt à la communauté sa vie normale, un moment troublée, semble-t-il.

Mère Marie-Angèle n'avait que 26 ans. Née à Vaudreuil le 9 février 1828, Angèle Gauthier avait grandi et s'était fortifiée au clair soleil de la campagne. Son père avait nom Pascal Gauthier, et sa mère, Marie-Charles Cholette. Heureusement formée aux solides vertus chrétiennes à ce sain et pur foyer d'une bonne famille canadienne, la jeune Angèle entrait au noviciat de Vaudreuil le 16 novembre 1849, à 21 ans. Après deux ans de préparation fervente, elle faisait profession, sous le nom de



Mère Marie-Angèle

Sœur Marie-Angèle, le 17 novembre 1851. Par conséquent, il n'y avait pas encore trois ans accomplis qu'elle était professe, quand elle devint supérieure le 30 août 1854.

De taille assez élevée, de figure agréable et toujours souriante, douce, humble et modeste par tempérament, elle s'attendait sans doute moins que personne à assumer la haute charge que l'obéissance lui imposait. S'estimant la dernière dans la maison bénie où Dieu l'avait appelée, elle redoutait plus que toute autre le fardeau des responsabilités. Mais il fallait bien s'incliner. "Ma fille, lui écrivait Mgr Bourget en septembre 1854, ayez confiance en la bonne sainte Anne . . . On peut tout avec du temps et de la patience. Consultez votre père directeur et suivez en tout ses avis, sans dire que vous les tenez de lui. Montrez-vous ferme et décidée, vous souvenant qu'une autorité faible et pusillanime est un grand malheur. Ne faites qu'une avec votre assistante ; mais c'est à elle de soumettre son jugement au vôtre. Etablissez la sainte Vierge directrice de votre communauté. Qu'elle soit votre première mère et supérieure !" Et le pieux évêque, dont l'esprit de foi fut toujours si vivant, ajoutait pittoresquement : "Que sainte Anne soit votre grand'mère, et saint Joachim, votre grand'père !"

Ainsi "apparentée" avec les saints les plus puissants du ciel, de par les propres expressions de Monseigneur, Mère Marie-Angèle, qui pourtant ne se faisait pas illusion sur les difficultés de sa nouvelle fonction, se donna à ses devoirs de supérieure de tout son cœur. Et comme il était, ce cœur, doux et bon, elle gouverna surtout par la douceur et la bonté.

L'année scolaire 1854-1855 fut vraiment une année prospère au couvent de Saint-Jacques. Au pensionnat, on compta jusqu'à 82 élèves, et à l'externat 95. Et, ce qui est bien plus important que leur nombre, le bon esprit et l'application des élèves, au dire des chroniques du temps, ne laissaient rien à désirer. Sœur Marie-Jeanne, dont nous avons déjà noté les heureuses qualités, était toujours directrice des classes, et cela seul constituait un gage de succès, non seulement pour l'avancement intellectuel des jeunes filles, mais aussi pour leur bonne conduite morale. Le Père Lagier, des Oblats, qui leur prêcha une petite retraite, du 24 au 27 janvier de cette année, fut tout édifié du bon esprit

et du goût pour le travail que toutes manifestaient. Plusieurs de ces chères enfants méritèrent, à cause de cela, d'entendre l'appel divin et passèrent, l'été suivant, du pensionnat au noviciat. Ce furent Mlles Vitaline Desrochers, Elmire Dugas, Ursule Lamarche, Hermine Archambault, Louise Desrochers, Marguerite Marion, Elisabeth Forest, Julie Dupuis, jeunes personnes qui appartenaient toutes à de bonnes familles. Cet excellent esprit des enfants et cette évidente bénédiction de Dieu, il est facile de l'imaginer, furent tout ensemble une consolation et une force pour la jeune supérieure.

Le zèle et l'attention avec lesquels le dévoué M. Maréchal continuait sa direction des Sœurs et des élèves ne contribuèrent pas peu à produire ces heureux résultats. " Qui ne se souvient, a-t-on pu dire justement lors des fêtes du cinquantenaire à Lachine en 1900, de ce père zélé et dévoué, ou du moins qui n'a appris par nos traditions de famille à bénir et à vénérer cet homme de Dieu qui, méprisant les avantages de ce monde, consacra son temps, ses peines et tout lui-même à la formation intellectuelle et religieuse de notre congrégation? Jamais nous ne pourrons assez remercier Dieu de nous avoir donné un semblable protecteur, dans un temps où notre petite communauté, encore à ses premiers pas dans la vie, avait si grand besoin d'un guide sûr pour la conduire dans la voie du bien." Et nous croyons, tout en faisant la part naturelle aux effusions d'une noce d'or, que ce jugement sur le zèle et le dévouement du " bon père Maréchal " doit être celui de l'histoire.

En l'absence de Mgr Bourget, qui fit en cet hiver 1854-1855 le voyage d'Europe, son coadjuteur, Mgr Larocque, se montra aussi particulièrement bon et prévenant pour l'Institut naissant. Au mois de novembre, il écrivait à Mère Marie-Angèle : " Dites à vos filles combien je m'intéresse à elles et comme il me serait pénible d'avoir à faire des reproches à quelques-unes, si, comme je l'espère,. la Providence me permet de vous visiter bientôt." De fait, cette visite, le zélé coadjuteur put la faire en décembre. C'était, notent les chroniques, le bon Samaritain qui passait en prodiguant les largesses de sa charité. " Toutes vos chères filles, écrivait-il plus tard à Mère Marie-Angèle, m'ont vivement intéressé lors de ma récente visite. La confi-

ance avec laquelle elles m'ont ouvert leurs cœurs et l'esprit de docilité qu'elles ont montré m'ont fait infiniment plaisir. Que Dieu répande sur toutes son esprit de paix et de sainte joie ! Qu'il leur donne la candeur et la simplicité !... Lors de mon prochain voyage, combien j'éprouverai de contentement à les retrouver dans les mêmes désirs de perfection où je les trouvai le mois dernier ! En attendant, je les bénis toutes dans l'effusion de mon cœur."

Mgr Larocque put, en effet, dès le mois d'août de la même année 1855, donner suite à son projet de visiter de nouveau le couvent de Saint-Jacques, et du 6 au 15, il prêcha la retraite annuelle de la communauté. Pour la clôture de cette retraite, le jour de l'Assomption, ainsi qu'on en avait déjà pris l'habitude, les professes renouvelèrent leurs vœux et de nouvelles Sœurs furent admises à la profession : c'étaient Sœur Marie-Dosithée et Sœur Marie-Elisabeth. En plus, au cours de la même cérémonie, Julie Dupuis reçut le saint habit et prit le nom de Sœur Marie-Joséphine.

Dans l'après-midi du même jour eurent lieu les élections des officières de la supérieure. Sœur Marie-Alphonse devint assistante, Sœur Marie-Philomène maîtresse des novices et Sœur Marie-de-la-Purification dépositaire. Sœur Marie-Jeanne fut confirmée dans sa charge de directrice des élèves.

Le premier souci de l'administration générale après ces élections fut de s'occuper de la fondation du COUVENT DE SAINT-AMBROISE DE KILDARE. Le curé de cette paroisse, M. Damien Laporte, qui devait la diriger quarante-six ans, de 1852 à 1898, comprenant de quel secours lui serait un couvent pour l'éducation de ses filles et la formation de ses futures mères de famille, s'était adressé aux Sœurs de Sainte-Anne à Saint-Jacques. Il eut la joie d'être entendu favorablement. Le bon curé acheta une maison de M. Isaac Jacques et en fit don aux Sœurs qui vinrent l'occuper en octobre 1855. Mère Marie-Angèle avait désigné, pour cette mission, Sœur Marie-de-la-Présentation, Sœur Marie-Louis et Sœur Marie-Dosithée. Dès la première année, on compta 19 élèves au pensionnat et 50 à l'externat. Mais ce chiffre ne se maintint pas toujours dans la suite. En 1890, on rebâtit la maison à neuf. En 1899, plus de 60 élèves étaient au pension-

nat et 50 environ suivaient les classes comme externes. En quarante-cinq ans (1855-1900), le couvent de Saint-Ambroise a donné vingt-cinq religieuses et un très grand nombre de bonnes mères de familles chrétiennes et diligentes. Situé sur le versant des Laurentides, dans un endroit plein de soleil, ce couvent, qui devait prospérer lentement, malgré la sollicitude que ne lui ménageait pas son fondateur, — sa dîme solda souvent le *déficit* de l'année ! — était cependant une fondation à laquelle le succès finirait par sourire. Mère Marie-Angèle n'accepta peut-être d'y envoyer ses filles que pour céder aux instances du curé Laporte. Elle n'en fit pas moins acte de bon gouvernement. Voici les noms des directrices ou supérieures qui se sont succédé à Saint-Ambroise, de 1855 à 1900 : Sœur Marie-de-la-Présentation (1855-1857), Sœur Marie-Xavier (1857-1860), Sœur Marie-Philomène (1860-1878), Sœur Marie-Justine (1878-1883), Sœur Marie-François-de-Borgia (1883-1887), Sœur Marie-Alexis (1887-1896), Sœur Marie-Eugène (1896-1900).

Un autre événement qu'il importe de signaler, au cours de cette année 1855-1856, c'est la célébration du premier anniversaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception de Marie. Les pieuses filles de Mère Marie-Anne avaient un culte spécial pour la très pure et très sainte Marie, fille de leur patronne. D'après les directions de l'évêque, au commencement de décembre 1855, on eut un beau *triduum* de joie, de reconnaissance et de prière en l'honneur de cette sainte Vierge, dont Pie IX avait, l'année précédente, aux acclamations du monde catholique tout entier, proclamé l'Immaculée Conception comme dogme de foi. Ce *triduum* fut prêché, à l'église paroissiale de Saint-Jacques, par les Pères Lagier, Palier et Gérin, des Oblats. Il y eut, le dernier soir, illumination du village et procession aux flambeaux. On bénit des cierges qui furent portés dans la procession et que l'on conserva ensuite dans les familles. Le couvent des Sœurs de Sainte-Anne fit naturellement sa part dans cette pieuse manifestation. Au cours de la procession, les enfants, groupées sur la galerie du pensionnat, firent entendre plusieurs cantiques à la louange de l'Immaculée. Cette joyeuse et pieuse fête laissa dans les âmes des souvenirs que le temps n'a pu effacer. Toutes celles

qui ont vécu cette heure bénie — car il y a des survivantes après plus de soixante ans — en parlent encore aujourd'hui avec ravissement.

On choisit ces jours heureux du *triduum* de l'Immaculée Conception pour la petite retraite des élèves et pour une cérémonie de vêture. Le Père Palier prêcha la retraite et présida la cérémonie au cours de laquelle Mlles Marguerite Marion (Sœur Marie-Euphrosine), Marie-Louise Desrochers (Sœur Marie-Bernard) et Ursule Lamarche (Sœur Marie-de-l'Enfant-Jésus) furent admises à l'honneur de prendre le saint habit.

D'autres recrues vinrent grossir les rangs de la petite communauté sous la supériorité de Mère Marie-Angèle cette année et la suivante, et nous voulons ici en enregistrer les noms. Ce furent Mlles Virginie Brasseur, plus tard missionnaire à la Colombie, Louise Mireault, Léa Généreux, Joséphine Perreault, Mary Lane, qui devait aller elle aussi dans la Colombie, et Domitille Richard, qui serait la cinquième supérieure générale.

Le 24 mai 1856, la communauté recevait avec bonheur la visite de M. le vicaire général Manseau, curé de Joliette, qui présida à la profession de Sœur Marie-de-l'Ange-Gardien. A quelque temps de là, le 19 juin, Mgr Larocque, étant tombé malade à Saint-Alphonse, où il se trouvait en visite pastorale, se fit conduire au couvent de Saint-Jacques. Les Sœurs le soignèrent pendant cinq ou six jours.

Deux mois et demi plus tard, la communauté eut le regret de voir partir, à 22 ans, pour la patrie du ciel, l'une de ses plus sympathiques religieuses, Sœur Marie-Luména (Vitaline Desrochers). C'était la première mortalité qu'on enregistrait. Les chroniques racontent que sa ferveur lui avait fait atteindre en peu de temps une perfection non ordinaire. Le 25 juillet précédent, elle avait, par faveur, prononcé ses vœux de religion. Dès lors, son désir d'aller vers Dieu devint de plus en plus ardent. A son dernier soir, elle demanda à la Mère supérieure d'ouvrir le rideau de sa cellule " pour mieux voir l'envers du ciel " et se prit à pleurer tant elle trouvait longues les heures de l'attente. Sa fin fut celle d'une prédestinée. On se plut à répéter que la chère petite Sœur arrivée près du bon Dieu constituait le premier anneau de la chaîne mystérieuse qui unirait désormais les Sœurs de Sainte-Anne aux élues de là-haut.

Le 2 octobre, le Père Palier, des Oblats, qui prêchait la petite retraite des élèves, établissait au couvent la congrégation des saints Anges. Il eut la consolation d'y enrégimenter vingt-sept élèves. Quelques jours plus tard, le 11 du même mois, Mgr Bourget, de retour de Rome, se rendait à Saint-Jacques. On le devine facilement, la visite du premier pasteur fut pour toutes les Sœurs une cause de grande joie. Sa Grandeur présida à une cérémonie de profession, au cours de laquelle Sœur Marie-Vincent-de-Paul, Sœur Marie-Agnès et Sœur Marie-de-l'Enfant-Jésus furent admises aux premiers vœux. Dans l'après-midi du même jour, le pieux évêque, complétant, pour les élèves, l'œuvre du Père Palier, établissait la congrégation de la sainte Vierge, dans laquelle il avait la joie de voir entrer onze élèves choisies parmi les plus avancées.

Au lendemain de Noël, un nouveau deuil venait affliger la communauté. L'une des premières compagnes de la Mère fondatrice, Sœur Marie-de-la-Conception (Julienne Ladouceur) était emportée par la phtisie pulmonaire, à l'âge de 29 ans et 9 mois. C'était une perte sensible pour l'Institut. Née à Saint-Martin (Laval) le 27 mars 1833, elle avait pris le voile à Vaudreuil, le 13 septembre 1848, en même temps que Mère Marie-Anne, et avait aussi, avec la fondatrice et trois autres compagnes, fait sa profession, le 8 septembre 1850, à Vaudreuil. Elle avait été la première assistante de l'Institut et l'une des fondatrices du couvent de Sainte-Geneviève. Depuis deux ans, elle occupait la position de seconde maîtresse au pensionnat de Saint-Jacques. Vive et sensible par tempérament, sa piété sincère lui faisait vite retrouver la mesure. Particulièrement douée pour le chant, possédant bien ses matières de classe, quoiqu'elle n'eût eu que peu d'avantages pour s'instruire, elle avait rendu de précieux services à la communauté. Malade depuis près d'un an, elle mourut après avoir édifié la communauté par sa patience et sa résignation.

En février 1857 (19, 20 et 21), Mgr Bourget revenait à Saint-Jacques visiter ses chères filles de Sainte-Anne et leur couvent. Il eut la consolation d'administrer le sacrement de confirmation à vingt-quatre élèves. Sa Grandeur eut aussi à s'occuper de reviser quelques points de la règle. Il décida que le temps consacré aux exercices spirituels serait distribué autrement qu'il ne

l'était précédemment, afin que les travaux manuels et surtout ceux des classes fussent moins souvent interrompus. Il régla aussi ou il approuva, à la demande du conseil, quelques changements dans la forme du costume des Sœurs. Enfin, Monseigneur désira faire avec toute la communauté une pieuse visite au petit cimetière, où dormaient les restes de Sœur Marie-Luména et de Sœur Marie-de-la-Conception.

Après le départ du vénérable évêque, on décida que le changement de costume aurait lieu le 25 mars suivant, en la fête de l'Annonciation. Ce fut un événement dans l'Institut surtout pour les élèves d'alors. Quand les Sœurs se présentèrent devant elles revêtues du nouveau costume — coiffe arrondie recouverte d'un crêpe, long chapelet porté ostensiblement — tout ce petit monde comme pris de surprise poussa des exclamations. Il en est même, paraît-il, qui versèrent quelques larmes ! Pourquoi ? Dieu seul le sait. En définitive, l'opinion unanime fut que ce costume " faisait très bien ". L'une des élèves résuma le sentiment de ses compagnes en disant ingénûment à la directrice et aux maîtresses : " Vous avez l'air plus Sœurs maintenant !"

Mgr Bourget, à sa visite de février 1857, avait amené avec lui à Montréal M. l'abbé Maréchal. L'évêque désirait, en effet, s'aider des conseils et des avis du diligent chapelain pour la rédaction des constitutions, la revision du coutumier des maîtresses et celle du directoire des élèves, auxquelles M. Maréchal s'était occupé toute l'année précédente. L'aumônier travailla de concert avec son évêque pendant plusieurs jours, puis, le 4 mars, il revint à Saint-Jacques. Il apportait aux élèves et aux Sœurs pour le jeudi-saint de cette année-là, et pour plusieurs années dans la suite, la consolation de recevoir la visite spéciale de Notre-Seigneur lui-même, et voici comment. M. le chapelain décida, pour le temps de la mise au tombeau qui va de l'office du jeudi-saint à celui du vendredi-saint, de transporter le saint Sacrement de la petite chapelle du couvent à l'oratoire des enfants de Marie qui était attenant aux classes. Les élèves se montrèrent heureuses de posséder Jésus quelques heures tout près d'elles. On orna le mieux que l'on put le petit reposoir. On décora avec art les pièces par où la procession devait passer, et, au cours de cette procession, les Sœurs et les enfants, un cierge à la main, firent pieusement escorte à Jésus-Hostie.

Les examens publics pour la fin de cette année scolaire 1856-1857 avaient été fixés au 9 juillet. Dieu voulut que le matin de ce jour de fête et de joie fût assombri par un deuil nouveau. Les élèves, vêtues de blanc, accompagnèrent, ce matin-là, au cimetière, les restes mortels de Sœur Marie-Vincent-de-Paul, dont Mgr Bourget avait reçu les vœux le 11 octobre de l'année précédente. Elle n'avait que vingt-deux ans d'âge et deux ans et demi de vie religieuse. Après quatre mois de souffrances, suite d'une chute sérieuse, elle s'en allait pour toujours, et si jeune ! Postulante, novice ou religieuse à Saint-Jacques, elle s'était fait remarquer par sa grande dévotion au Sacrement de l'autel. Même aux heures de récréation, on la trouvait souvent à la chapelle. Elle avait l'habitude, du reste, de ne jamais passer devant la porte du lieu saint sans s'arrêter au moins un instant pour " saluer le bon Jésus ". Aussi reçut-elle, pendant sa courte vie, des grâces de choix et eut-elle le bonheur, à sa mort, d'être soutenue de douces consolations. De telles morts sont souvent, dans une communauté ou dans un pensionnat, une occasion d'heureuses réflexions et une source profonde d'édification.

Malgré ce deuil, les examens se firent avec la solennité qui convenait. Ils avaient lieu, cette fois, à l'intérieur du couvent, et comme l'espace était limité, on n'y invita que les proches parents. La présidente des enfants de Marie, Henriette Clément, qui avait décidé d'entrer en communauté, prononça un petit discours bien préparé et heureusement tourné dans lequel, tout en remerciant les dévouées maîtresses de son enfance, elle faisait ses adieux au monde. Le curé de Sainte-Julienne, M. Ancé, appelé à prendre la parole, fit avec bonheur un éloge mérité du pensionnat de Saint-Jacques et félicita la jeune finissante d'avoir choisi la meilleure part. A la chapelle, selon la coutume, les élèves offrirent leurs couronnes à la sainte Vierge. Cette année-là, elles avaient sacrifié leurs récompenses pour contribuer à l'ornementation de leur chapelle. L'offrande des couronnes n'en était que plus significative et symbolique. Enfin, M. le chapelain fit ses dernières recommandations aux partantes et, à la fin du salut du saint Sacrement, l'ostensoir en mains, il les bénit.

En août 1857 eut lieu la retraite de la communauté, du 4 au 13. Elle fut prêchée par le Père Michel, des Jésuites. C'était la pre-

mière fois qu'un Père de la célèbre compagnie présidait aux pieux exercices annuels des Sœurs de Sainte-Anne. Ce ne devait pas être la dernière. L'année suivante, en 1858, un autre Jésuite, le Père Mignard, puis en 1859, le Père Michel pour la seconde fois, et en 1860, le Père Thierry, pour ne parler que des premières années, furent autant de fils de saint Ignace qui vinrent instruire et édifier les religieuses du couvent de Saint-Jacques. L'aumônier, M. Maréchal, avait voulu suivre lui-même les exercices de cette retraite de 1857. D'une part, il y cherchait son édification personnelle et il tenait, d'autre part, à voir jusque-là à la direction spirituelle des Sœurs dont il avait la charge. De loin cela peut paraître d'un zèle vraiment excessif. Mais il faut se rappeler que la communauté, encore à ses débuts, avait peut-être besoin d'une direction plus suivie.

A l'occasion de cette retraite d'août 1857—la coutume en était maintenant établie — il y eut, au couvent de Saint-Jacques, une cérémonie de profession, puis élections générales. C'est le prédicateur de la retraite, le Père Michel, qui reçut les vœux de la nouvelle professe Sœur Marie-Luména, et qui donna le saint habit à Hermine Archambeault (Sœur Marie-Vincent-de-Paul), à Louise Mireault (Sœur Marie-du-Saint-Sacrement) et à Joséphine Perreault (Sœur Marie-Florentine). On remarquera que le nom de l'une des Sœurs défuntes était repris par la nouvelle professe. Aux élections générales, que présida également, par délégation de Monseigneur, le Père Michel, une nouvelle supérieure fut choisie pour remplacer Mère Marie-Angèle, et ce fut Mère Marie-de-la-Purification. On lui adjoignit Sœur Marie-de-la-Nativité, comme assistante générale, Sœur Marie-Jeanne, comme maîtresse des novices, Sœur Marie-de-la-Providence, comme directrice du pensionnat. Mère Marie-Angèle et Sœur Marie-de-la-Garde furent nommées conseillères.

On s'étonnera peut-être qu'après seulement trois ans de supériorité, et à l'âge de 29 ans, Mère Marie-Angèle ait cessé d'être supérieure. Au fond, le conseil en ne l'élisant pas n'avait fait que se soumettre à son très vif désir. La jeune religieuse possédait de réelles qualités. Le choix tout spontané qu'avait fait d'elle Mgr Bourget, en lui donnant d'autorité la difficile succession de Mère Marie-Anne dans les circonstances que nous avons

relatées, le prouve à lui tout seul. Elle était douce et bonne. Elle l'était comme d'instinct et semblait ne pas pouvoir se défendre de l'être. Ce sont là sûrement des qualités qu'on aime à trouver chez les supérieurs d'ordres et de communautés. Mais cette bonté et cette douceur peuvent parfois nuire à la fermeté d'attitude que doivent posséder ceux et celles qui commandent et qui dirigent. Mère Marie-Angèle fut la première à s'en persuader. Malgré sa bonne volonté, devant les difficultés ou les contrariétés inhérentes à sa charge, elle éprouvait comme une lassitude et se sentait abattue. A certaines heures, l'obstacle ainsi aperçu d'avance lui paraissait insurmontable. A plusieurs reprises, au cours de sa troisième année de supériorité surtout, elle avait demandé qu'on voulût bien lui enlever le fardeau qui pesait trop, à son gré, sur ses épaules. Comme on la savait aussi sincère qu'humble et modeste, et comme on constatait que sa bonté de cœur lui rendait vraiment pénible l'exercice de l'autorité, on s'inclina enfin devant ses pressantes demandes et on la remplaça.

On parlait déjà, à cette époque, au couvent de Saint-Jacques, des missions lointaines. Mère Marie-Angèle exprima le désir de s'y consacrer, si jamais la Providence en confiait quelques-unes à sa communauté. Elle rentra donc dans le rang, ainsi qu'avait fait déjà Mère Marie-Anne dans d'autres circonstances. Elle devint simple conseillère et fut chargée de la fonction d'excitatrice, qui consiste, comme l'on sait, à sonner la cloche aux heures voulues pour appeler tout le monde aux exercices communs. Mais elle ne devait pas rester longtemps à ce poste plutôt modeste bien que très utile. En avril 1858, elle allait enfin partir pour la fondation de Vancouver, dont nous parlerons bientôt. Là, dans les lointaines missions, elle devait passer quarante ans à s'occuper en particulier de l'œuvre si intéressante des orphelinats et des écoles pour les Indiens. Ses " chers enfants " lui donneraient le beau nom de " Sœur qui est bonne ". Elle mourrait à 71 ans, après quarante-neuf ans de vie religieuse, en Colombie, à Quamicham, le 25 mai 1898, presque à la veille des noces d'or de l'Institut. Mais n'anticipons pas.

Mère Marie-de-la-Purification, la troisième supérieure de la communauté, qui succédait à Mère Marie-Angèle en août 1857,



Mère Marie-de-la-Purification

vit encore en 1922, au moment où ces lignes vont paraitre. " A 91 ans révolus, elle garde toujours son attitude de vaillante au service du grand maître ", nous écrit-on de Lachine. On comprendra que cette circonstance nous gêne un peu pour apprécier les vertus et les mérites de la vénérable religieuse. Il ne nous est pourtant pas possible de ne pas écrire ici, à sa place, ce qu'enregistre l'histoire d'il y a soixante ans. Nous tâcherons de le faire avec le plus grand respect pour la modestie de la bonne Mère survivante.

Née à Montréal le 9 novembre 1830, du mariage de Pierre Pivin et d'Adelaïde Botler, Hermine-Éléonore Pivin avait été baptisée à Notre-Dane (par M. Mallard, p.s.s.) le lendemain. Après avoir étudié chez les Sœurs de la Congrégation, elle entrait au noviciat de Vaudreuil le 10 juillet 1849, suivant de près, comme on le voit, Mère Marie-Anne et ses premières compagnes. De fait, elle avait été inscrite à la matricule de la communauté sous le No. 9, et elle avait été admise à la profession, à Vaudreuil, le 18 février 1851. C'est donc à 27 ans d'âge et à 6 ans de profession seulement que le libre choix de ses compagnes la désignait pour la supériorité.

Elle allait cependant, malgré sa jeunesse, diriger et gouverner avec fermeté. La Providence l'avait, en effet, bien préparée pour cette charge, en lui donnant une constitution vigoureuse et un tempérament d'une énergie peu commune. Chez les Sœurs de la Congrégation, elle avait acquis une bonne instruction élémentaire en français et en anglais. On l'avait aussi remarquablement initiée à la connaissance des choses ménagères. Dans la communauté même de Saint-Jacques, elle avait occupé les charges de dépositaire ou économe générale et d'assistante générale. Elle était par conséquent déjà entendue aux affaires. Au reste, son zèle et son dévouement étaient connus et appréciés de toutes. On savait qu'avec elle la règle serait respectée et obéie, ce qui est la meilleure des garanties. Elle devait être supérieure de 1857 à 1860, fonder trois maisons filles (Saint-Cyprien, Victoria et Rigaud) et admettre à la profession trente nouvelles religieuses.

Dès l'automne de 1857, alors que la nouvelle supérieure venait d'entrer en charge, elle dut s'occuper de la fondation du couvent

de Saint-Cyprien, et aussi préparer l'établissement de l'Ouest, demandé par Mgr Demers, évêque de Vancouver. La fondation du couvent de Rigaud devait se faire au cours de sa troisième année de supériorité. Mais avant de raconter les circonstances de ces fondations, il convient de continuer l'histoire de la communauté à Saint-Jacques.

Le 15 août 1857, la supérieure et son conseil désignaient les trois Sœurs qui devaient prendre charge du couvent de Saint-Cyprien. Ce furent Sœur Marie-Bernard, Sœur Marie-Dosithée et Sœur Marie-de-l'Ange-Gardien. En octobre de la même année, on leur adjoignait les Sœurs Marie-Hermann-Joseph, Marie-Élisabeth et Marie-Agnès. En octobre également, on désigna les Sœurs qui partiraient pour l'île de Vancouver. Ce furent Mère Marie-Angèle, l'ancienne supérieure, avec Sœur Marie-Alphonse, Sœur Marie-du-Sacré-Cœur et Sœur Marie-de-la-Conception. Au moment du départ, le 8 avril 1858, Sœur Marie-Alphonse étant tombée malade devait être remplacée par Sœur Marie-Luména. Le 3 octobre, Mère Marie-de-la-Purification conduisait à Saint-Cyprien le second contingent dont nous avons parlé.

Le 19 du même mois, Mgr Demers faisait à Saint-Jacques sa première visite. Sa parole d'apôtre produisit une grande impression. La plupart des religieuses s'offrirent pour les missions lointaines. Le 12 février 1858, l'évêque-missionnaire revenait à Saint-Jacques. Cette fois, les élèves du pensionnat elles-mêmes, prises d'un beau zèle, sollicitèrent l'honneur d'aller faire le catéchisme aux sauvages. Le prélat leur conseilla d'attendre à plus tard. De fait, quelques-unes devaient dans la suite mettre à exécution leur pieux projet. A cette deuxième visite, Mgr Demers présida une cérémonie de vêture et de profession. Il donna le saint habit à Domitille Richard (Sœur Marie-Eulalie) et reçut les vœux de Sœur Marie-de-la-Conception, de Sœur Marie-Alphonsine et de Sœur Marie-Eugénie. Sœur Marie-de-la-Conception était une future missionnaire de l'Ouest.

La communauté, que ces visites et ces départs ne pouvaient manquer d'édifier et d'encourager au zèle, se maintenait fervente et régulière. Les jours se suivaient en se ressemblant. Au noviciat et au pensionnat, religieuses et élèves donnaient satisfaction. L'année 1858 succéda à l'année 1857 sans qu'aucun autre événement notable s'enregistrât dans les annales du couvent.

Le 19 janvier 1858, on eut le service anniversaire de Sœur Marie-de-la-Conception, dont on a vu plus haut le trépas. Notons que, pour la première fois, à cette occasion, les Sœurs firent les frais du chant à l'office funèbre. Le 27 février, elles chantèrent aussi un service pour le repos de l'âme du grand-vicaire Archambeault, fondateur, comme l'on sait, et premier supérieur de la communauté. Le vénérable curé venait de décéder à Vaudreuil le 20 février, plein de jours et de mérites. C'était justice qu'on se souvînt de lui et qu'on priât pour son repos éternel. Il avait tant aimé la communauté et lui avait été si dévoué !

Le 8 avril 1858, avait lieu le premier départ pour l'Ouest des Sœurs de Sainte-Anne. Nous en reparlerons bientôt. L'année scolaire se continua sans événements remarquables, et elle se termina, en juillet, par les examens publics qui furent jugés très satisfaisants. En août, comme les années précédentes, eurent lieu la retraite et les élections qui ne donnèrent aucun changement notable.

Le 1er septembre, Mgr Bourget vint faire sa visite annuelle. Il signala son passage en instituant patron des jeunes novices l'admirable petit saint jésuite, qui est, avec ses frères et ses émules, Louis de Gonzague et Jean Berchmans, l'un des modèles les plus aimés de la jeunesse, saint Stanislas de Kostka.

Le 7 octobre, les Sœurs eurent à déplorer, avec toute la paroisse, la mort du bon et saint M. Paré, curé de Saint-Jacques. L'on se rappelle avec quelle bonté et quels égards ce vénérable prêtre avait accueilli les Sœurs de Sainte-Anne à leur arrivée dans sa paroisse en 1853. Depuis lors, il avait toujours gardé le titre de supérieur ecclésiastique de la communauté et, quoiqu'avec une grande discrétion et tout en s'en rapportant au zèle du dévoué chapelain, M. l'abbé Maréchal, pour ce qui concernait sa direction immédiate, il avait veillé sur elle. On l'avait toujours eu en haute estime et en parfaite vénération.

Par décision de Mgr Bourget, le chapelain des Sœurs, M. l'abbé Maréchal, fut aussitôt nommé curé de la paroisse et supérieur ecclésiastique de la communauté. Son jeune frère, M. l'abbé Napoléon Maréchal, ordonné prêtre l'année précédente, lui fut donné comme vicaire. Quelques semaines plus tard, le 10 novembre, un vieux prêtre français, M. Ternet, ancien sulpicien, âgé de

65 ans, était nommé chapelain. Il dit sa première messe au couvent le 12 du même mois, et donna sa première instruction le 16, jour de la fête de saint Stanislas. Il prêcha sur l'humilité. Ce même jour, M. le curé Maréchal avait béni une statue de saint Stanislas pour le noviciat. Mais il ne paraît pas que M. Ternet ait fait à Saint-Jacques un long séjour. Il commença à quelque temps de là, en effet, à prêcher une petite retraite aux élèves pour la fête de la Présentation (21 novembre), et les chroniques rapportent que M. le curé Maréchal, ne trouvant pas les instructions du chapelain à la portée des enfants, le remplaça, donna l'instruction du jour de la fête et une autre à l'occasion de la bénédiction d'une statue de la sainte Vierge — *la Vierge à trois ans présentée au temple* — qu'on installa dans la chapelle des enfants de Marie. Il est facile d'en conclure que le bon M. Maréchal, même après qu'il fut devenu curé, ne laissa pas de suivre ses Sœurs avec une attention spéciale, pour ne rien dire de plus, et que M. Ternet, dont la façon d'agir ne lui allait pas, ne fut pas longtemps chapelain du couvent. M. l'abbé Allaire, dans son *Dictionnaire Biographique*, dit que M. Ternet fut aumônier à Saint-Jacques de 1859 à 1860 et qu'il partit ensuite pour la côte du Labrador.

Le 11 janvier 1859, Sœur Marie-Agnès (la sœur des MM. Dugas, Georges, Euclide, Émile et Tancrède, tous quatre prêtres) décédait presque subitement à Vaudreuil, à l'âge de 20 ans, après quelques jours seulement de maladie. Ce nouveau deuil contrista beaucoup le personnel du couvent de Saint-Jacques, car cette jeune religieuse était aimée de ses compagnes et zélée pour le bien des enfants.

Nous ne voyons guère d'autre événement à signaler au cours de l'année scolaire 1858-1859. Les choses allaient leur train régulier. Les élèves étaient assez nombreuses. Le noviciat avait son contingent de pieuses préparantes. Avec juillet et août revinrent les examens, les vacances, la retraite et les élections des officières générales. Il y eut peu de changements parmi les conseillères.

Le 3 août 1859, sous la présidence de Mgr Bourget, avaient lieu 1° la profession des Sœurs dont voici les noms : Marie-Eulalie ; Marie-Louise, sœur du curé Wenceslas Clément ; Marie-du-Carmel ; Marie-Rosalie ; Marie-Justine ; Marie-Anastasie, la

future supérieure générale, sœur de M. le chanoine Médéric Lesage ; 2° la cérémonie de la vêture à laquelle participaient Mary Farmer dite Sœur Marie-Émérentienne ; Marie-Louise Brion, dite Sœur Marie-François d'Assise ; Cléophée Saint-Denis, dite Sœur Marie-Cécile ; Élodie Marion, dite Sœur Marie-Euphrasie ; Mathilde Dugas, dite Sœur Marie-Agnès ; Philomène Richard, dite Sœur Marie-Mathilde ; Ellen Handly, dite Sœur Marie-Hélène ; Valérie Marion, dite Sœur Marie-Valérie; Arméline Dupuis, dite Sœur Marie-Julienne ; Mary Beirne, dite Sœur Marie-Angéline.

Le 17 août, le conseil de la communauté décidait la construction d'une annexe à la maison existante, pour servir de classes aux externes, avec, à l'étage supérieur, un dortoir pour les novices. Le 11 septembre 1859 avait lieu le deuxième départ pour les missions de l'Ouest, c'est-à-dire celui de Sœur Marie-Bonsecours et de Sœur Marie-de-la-Providence. Le 4 novembre de la même année, Mère Marie-de-la-Purification se rendait à Rigaud, pour la fondation du couvent de l'endroit. Le 29 décembre, M. le curé Maréchal, supérieur de la communauté, recevait à la profession religieuse les Sœur Marie-Julie et Marie-Auxiliatrice. Enfin, en février 1860, les Sœurs de Sainte-Anne demandaient à la législature de Québec leur reconnaissance civile, ce qu'on appelle assez curieusement au Canada l'*incorporation*. M. le notaire Dufresne, alors député de Montcalm à Québec, voulut bien négocier toute l'affaire, sans aucuns frais pour les Sœurs. Ce *bill* ou *acte d'incorporation*, qui est conservé aux archives de la communauté, porte le No. 23 des *statuts* (6ème parlement, 3ème session) du Bas-Canada. Il est daté du 12 mars 1860.

Aux vacances de 1860, Mère Marie-de-la-Purification fut remplacée par Mère Marie-Jeanne-de-Chantal, qui devait gouverner la communauté jusqu'en 1872. Cette élection de Mère Marie-Jeanne, à la date du 3 août 1860, fut présidée par Mgr Bourget, assisté par M. Maréchal, le curé-supérieur, et par son frère, M. l'abbé Napoléon Maréchal. Elle eut lieu dans la chapelle du couvent de Saint-Jacques. Les conseillères élues pour assister Mère Marie-Jeanne furent : Sœur Marie-de-la-Nativité, assistante générale ; Sœur Marie-Stanislas, maîtresse des novices ; Sœur Marie-Eulalie, dépositaire ; Sœur Marie-Joséphine, direc

trice du pensionnat ; Sœur Marie-de-la-Garde et Sœur Marie-Alphonse. Au lendemain de ces élections générales, c'est-à-dire le 4 août 1860, Mgr Bourget admettait à la profession religieuse, dans la chapelle du couvent de Saint-Jacques, les Sœurs dont voici les noms : Marie-Emérentienne ; Marie-François-d'Assise ; Marie-Cécile ; Marie-Euphrasie ; Marie-Agnès ; Marie-Mathilde ; Marie-Hélène ; Marie-Julienne ; Marie-Angéline. Le même jour avait lieu la vêture des Sœurs Marie-Wenceslas (Céline Beaudry), Marie-Virginie (Philomène Guay), Marie-Tharsile (Rosalie Geoffroy), Marie-Antoine (Olympe Turgeon), Marie-Claire (Philomène Lacasse), Marie-Euphémie (Virginie Ricard), Marie-Fébronie (Julie Grégoire), Marie-Léocadie (Julie Gaudet), Marie-Pudentienne (Alphonsine Gibeault), Marie-Louis-de-Gonzague (Virginie Lanoix). Douze postulantes reçurent aussi le voile des mains de Monseigneur.

Cette entrée était la plus nombreuse que la communauté avait eue jusqu'alors. Au cours de la cérémonie, Mgr Bourget prêcha. Il prit pour texte de son sermon ce passage de l'Évangile selon saint Luc : " Quiconque aura quitté sa maison, son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, ses enfants, à cause de moi, recevra le centuple en ce monde et la vie éternelle en l'autre." Ce centuple, dit Monseigneur, sera donné aux parents comme aux religieuses. Car si celles-ci abandonnent ce qu'elles ont de plus cher pour suivre Jésus-Christ, ceux-là donnent leurs enfants pour Jésus-Christ. (10)

Au cours de l'après-midi, Monseigneur voulut bien se rendre à la salle de communauté. Passant au milieu des nouvelles postulantes, il en remarqua une de très petite taille, la figure toute

---

(10) Dans l'auditoire se trouvait un citoyen, M. le notaire A. Dugas, déjà père de douze enfants. Ce jour-là même, il en offrait deux au Seigneur : l'aînée et sa sœur cadette, l'une définitivement, et l'autre à l'essai du noviciat. On raconte que, la cérémonie finie, le brave citoyen alla au presbytère offrir ses hommages à Mgr l'évêque. La conversation s'engageant, il dit à Sa Grandeur que la pensée du centuple qu'elle avait bien voulu assurer même aux parents avait découragé sa femme. " Mais, mon cher ami, repartit vivement Monseigneur, ce n'est pas de l'augmentation des enfants qu'il s'agit ; ce centuple promis signifie, pour vous, que vos enfants seront cent fois, deux cents fois meilleurs." Ces paroles furent-elles une bénédiction pour la famille du notaire? Toujours est-il qu'elle compta dix-huit enfants et en donna cinq au bon Dieu : deux Jésuites et trois Sœurs : deux aux Sœurs de Sainte-Anne et une aux Sœurs Grises de Montréal.

fraîche de jeunesse. Se retournant vers la supérieure et lui désignant d'un geste Sœur Bourque : " Ma Mère, dit-il, cette petite postulante a-t-elle fait sa première communion ?" C'est ainsi que le bon évêque savait se faire tout à tous pour inculquer aux unes et aux autres la belle simplicité évangélique.

Nous allons maintenant revenir sur les fondations de Saint-Cyprien, de Victoria et de Rigaud, qui se firent toutes les trois, ainsi que nous l'avons dit, sous l'administration de Mère Marie-de-la-Purification.

Saint-Cyprien. — On se souvient que M. l'abbé Maréchal était précisément curé de Saint-Cyprien quand, secrètement inspiré par la grâce de Dieu, il s'était offert à Mgr Bourget qui cherchait un aumônier pour les Sœurs de Sainte-Anne récemment transportées à Saint-Jacques. Il avait été remplacé, dans sa cure, par M. l'abbé Charles-François-Calixte Morisson, né à Berthier, le 28 septembre 1819, et ordonné à Montréal, le 16 octobre 1842. On rapporte que M. Morisson aurait dit à M. Maréchal en lui succédant : " Allez former des religieuses et vous m'en enverrez." Or, en 1857, au moment où Mère Marie-de-la-Purification devenait supérieure à Saint-Jacques, la communauté se trouvait en mesure de répondre au désir de M. le curé Morisson et d'accepter de fonder un établissement à Saint-Cyprien. Nous avons vu déjà que, dès le 15 août 1857, Sœur Marie-Bernard, supérieure, Sœur Marie-Dosithée et Sœur Marie-de-l'Ange-Gardien se rendirent à Saint-Cyprien. Elles furent reçues chez M. le curé Morisson lui-même. Au commencement de septembre, Mère Marie-de-la-Purification et son assistante, ainsi que M. l'abbé Maréchal qui avait bien voulu les accompagner, se transportaient à Saint-Cyprien, pour la signature du contrat d'achat d'une assez vaste propriété. En octobre, la supérieure y retournait, amenant trois autres sujets, les Sœurs Marie-Hermann-Joseph, Marie-Elisabeth et Marie-Agnès, afin de compléter le personnel du nouvel établissement. Les classes de l'externat commencèrent le 26 octobre et, le 8 novembre, avait lieu l'ouverture du pensionnat, où 30 enfants furent admises dès le premier jour. C'était un beau début. Mais comme il n'entre pas dans le cadre de notre récit de faire ici au complet l'histoire du couvent de Saint-Cyprien, rappelons seulement quelques événements plus notables des premières années. La

maison qu'allaient occuper les Sœurs — une maison en pierres de 80 pieds par 40, avec trois étages et cinq lucarnes — avait d'abord servi de chapelle et de presbytère tout ensemble, de 1823 à 1844. En cette dernière année, on avait bâti, sous l'administration du curé Morin, une véritable église. L'ancienne maison-chapelle n'était guère faite pour se transformer en couvent. Les Sœurs s'y installèrent pourtant, après avoir séjourné quelques semaines chez M. le curé Morisson. En octobre 1858, Mère Marie-de-la-Purification, faisant sa visite régulière, notait que les élèves de Saint-Cyprien avaient beaucoup de simplicité dans leurs manières, qu'elles étaient pieuses et laborieuses. Dès 1859, plusieurs jeunes filles de l'endroit (Thérèse Guay, Julie Grégoire, Olympe Turgeon et Philomène Guay) demandaient leur entrée au noviciat. En 1860, ce fut le tour de quelques autres (Agnès Marceau, Marcelline Lamoureux et Élodie Derome). Aussi, en juillet 1861, Mgr Bourget voulut-il récompenser le zèle des gens de Saint-Cyprien, en venant présider, dans l'église de leur paroisse, une cérémonie de profession et de vêture. Le prestige du curé Morisson était, pour une grande partie, la cause du bon renom dont jouissait son couvent. Il veillait sur lui avec un soin jaloux. Et de même firent ses vicaires, M. l'abbé Primeau, plus tard curé de Boucherville, et M. l'abbé Auclair, plus tard curé de Saint-Jean-Baptiste. En 1864, un bref de Rome nommait M. Morisson évêque de Vancouver, pour remplacer Mgr Demers — un autre ami des Sœurs de Sainte-Anne — qui, malade, demandait un remplaçant ou un auxiliaire. Mais Mgr Morisson, alléguant des raisons de santé d'ailleurs très sérieuses, réussit à éloigner la mitre de sa tête et resta curé de Saint-Cyprien jusqu'à sa mort qui arriva le 2 avril 1877. M. le curé Tassé, qui lui succéda, porta, lui aussi, une grande attention au couvent de sa paroisse. Il terminait en 1886 l'intérieur de son église, dont l'extérieur avait été construit en 1844. Hélas ! Quatre jours après la fin des travaux, dans la nuit du 5 au 6 décembre 1886, l'église et le couvent brûlaient. Ce fut un grand malheur pour la paroisse et pour les Sœurs. Mais on se releva de ces ruines. De 1886 à 1889, les Sœurs firent l'école dans les salles du palais de justice et Dieu sait au prix de quels sacrifices ! Entre temps, on construisit, sur un vaste terrain de 300 pieds par 100, un beau couvent en pierre, de

80 pieds par 45. Le 1er septembre 1889, ce nouveau couvent ouvrait ses portes. Et, en 1900, la florissante maison de Saint-Cyprien comptait 75 élèves au pensionnat et 86 externes.

Ajoutons, pour compléter ces notes trop succinctes, que pas moins de soixante-douze religieuses, dont cinquante-deux pour la communauté des Sœurs de Sainte-Anne, sont sorties du couvent de Saint-Cyprien. Avant 1900, l'époque des noces d'or de l'Institut, on comptait trente-cinq élèves qui avaient obtenu leurs diplômes, et, depuis 1900, cinquante-sept ont eu le même succès. Les directrices ou supérieures de ce couvent, de 1857 à 1900, ont été : Sœur Marie-Bernard (1857-1858), Sœur Marie-Hermann-Joseph (1858-1866), Sœur Marie-Mélanie (1866-1869), Sœur Marie-Léocadie (1869-1870), Sœur Marie-Mélanie (1870-1875), Sœur Marie-François-d'Assise (1875-1878), Sœur Marie-Louise (1878-1884), Sœur Marie-Eudoxie (1884-1885), Sœur Marie-Louise-du-Sacré-Cœur (1885-1887), Sœur Marie-Jeanne-de-Chantal (1889-1900).

Vancouver — En même temps qu'elle veillait à cette fondation de Saint-Cyprien, Mère Marie-de-la-Purification eut à diriger aussi celle de Vancouver. Les circonstances de cette première fondation de l'Institut dans l'Ouest canadien sont vraiment bien remarquables et il convient d'en fixer avec précision le souvenir dans ces pages qui constitueront, nous l'espérons de la grâce de Dieu, le livre de famille où les Sœurs de Sainte-Anne viendront désormais étudier l'esprit de l'œuvre à laquelle les appelle leur belle vocation. Nous avons déjà raconté que presque au lendemain de l'élection de Mère Marie-de-la-Purification, en août 1857, Mgr Demers, évêque de Vancouver, avec résidence à Victoria, était venu, le 19 octobre, au couvent de Saint-Jacques pour y demander des sœurs missionnaires qui l'aideraient dans l'apostolat du bien en son lointain diocèse. Précédemment, lors de l'un de ses passages à Saint-Jacques, Mgr Bourget avait d'ailleurs déjà lui-même parlé de cet important projet d'un établissement dans l'Ouest canadien, et il avait recommandé qu'on priât beaucoup pour connaître les vues de Dieu à ce sujet.

Tout d'abord, disons qui était cet évêque Demers, dont le nom vient s'associer à celui de Mgr Bourget dans l'histoire des origines de l'Institut. Modeste Demers, le futur évêque de Vancou-

ver, était né à Saint-Nicolas-de-Lévis, le 11 octobre 1809. On se rappelle que c'est à Lévis même qu'Ignace Bourget, le futur évêque de Montréal, était né, le 30 octobre 1799, soit dix ans plus tôt. Comme Mgr Bourget, Mgr Demers avait étudié au séminaire de Québec. Malgré la différence d'âge, est-il téméraire de croire que ces deux Lévisiens s'étaient connus jeunes ? Quoi qu'il en soit, au moment où l'abbé Bourget devenait vicaire général du premier évêque de Montréal, Mgr Lartigue, en 1836, l'abbé Demers était ordonné prêtre à Québec par Mgr Signay (1836). Après quelques mois de vicariat aux Trois-Rivières et aux Trois-Pistoles (1836-1837), le jeune prêtre partait pour le Manitoba, où il séjourna six ans (1837-1843). Il fut ensuite curé d'Oregon City (1834-1847). En 1847, à 38 ans, il était nommé premier évêque de Vancouver. Il devait être à la tête de ce diocèse jusqu'à sa mort (28 juillet 1871), soit pendant vingt-quatre ans.

L'on sait que Vancouver est une île de l'Océan Pacifique, située sur le détroit de Georgie. Victoria était alors le principal poste de la grande île. Elle est encore la capitale de la Colombie. C'est l'une des trois villes-reines de cette riche province de l'Ouest. Les autres sont New Westminster et Vancouver City. Dans son livre *De Québec à Victoria*, M. le juge Routhier a tracé un joli crayon de Victoria, telle qu'elle apparaissait au moment où il la visitait en 1892 avec ses compagnons de " l'excursion épiscopale " organisée par le regretté Père Lacombe et feu l'abbé Morin. (11) " C'est vers le soir, écrit-il, que nous arrivons à Victoria, et son aspect nous séduit. Son charme nous paraît irrésistible. Moins élevée au-dessus de la mer que New Westminster et Vancouver City, elle n'est ni plate, ni uniforme, mais s'élève en pente douce. C'est un parterre ! Partout, excepté dans les rues commerciales, une double rangée d'arbres borde les

---

(11) Voir de *Québec à Victoria*, chez Demers & Frères, à Québec, 1893, pages 341 et 342.—Cette "excursion épiscopale" dont M. le juge Routhier a fait le récit partit de Montréal le 16 mai 1892. Y prenaient part : Mgr Taché, Mgr Duhamel, Mgr Laflèche, Mgr MacDonald (Alexandria), Mgr Brondel (Helena), Mgr Grouard, Mgr Lorrain, Mgr Hamel, M. le vicaire général Maréchal (Montréal) — l'ancien chapelain et curé de Saint-Jacques, qui eut le bonheur de voir sur place les magnifiques établissements de ses filles, les Sœurs de Sainte-Anne, et ne revint à Montréal à peu près que pour y mourir (26 juillet 1892) — M. le chanoine Rouleau, le curé Leclerc (Montréal), le curé Auclair (Montréal), le Père Lacombe et l'abbé Morin (prêtre-colonisateur), et quelques autres. Ce voyage fut un succès. On revint enchanté des progrès de nos missions et de nos couvents dans l'Ouest.

avenues et jette ses ombres sur des jardins qui sont de véritables *édens* de verdure et de fleurs. On appellerait volontiers Victoria la ville des roses, tant elles y sont prodigieusement belles et nombreuses." Et M. le juge, dont on connaît le lyrisme exubérant, continue en parlant de la " population charmante ", qui reçut princièrement les voyageurs de 1892, en des termes on ne peut plus flatteurs. Il note, au passage, que la ville a prospéré graduellement et qu'elle vient d'atteindre 20.000 âmes. Quand Mgr Demers y arriva en 1851, et aussi quand les Sœurs de Sainte-Anne s'y établirent en 1858, la future " ville des roses ", si l'on en croit les lettres des missionnaires du temps, en particulier celles de nos Sœurs de Sainte-Anne (12), n'avait ni fleurs ni sourires à offrir sinon ceux qu'entrevoyait l'esprit de foi des vaillants missionnaires venus en cet endroit pour se dévouer à l'évangélisation et à la conversion des âmes.

Mgr Demers avait été sacré évêque de Vancouver, à Saint-Paul, le 30 novembre 1847. On lui confiait un diocèse où tout était à créer. Il n'avait pas un seul prêtre. Il partit tout de suite pour Montréal et pour l'Europe et en revint en 1851 avec cinq prêtres séculiers. La tâche était lourde. Il avait à évangéliser et à éduquer des Indiens et aussi beaucoup de blancs, ramassis d'aventuriers de toutes les races et de toutes les langues, venus là en route pour les mines d'or de la rivière Fraser, et dont plusieurs se fixèrent à l'endroit où devait s'élever Victoria. L'évêque-missionnaire dut faire plus d'un voyage pour se recruter un personnel et des aides. A l'un de ses retours, il ne fut pas peu surpris de trouver sur l'emplacement de Victoria près de 20.000 de ces aventuriers dont nous venons de parler, à la recherche de l'or ; américains, anglais, irlandais, espagnols, portugais, italiens et même chinois . . . une vraie Babel ! C'était alors la forêt. On campait partout au pied des arbres. Il fallait prêcher tout ce monde, surtout les familles qui se fixaient et les Indiens nomades qu'on voyait périodiquement revenir. Il fallait aussi instruire les enfants.

En 1857, l'infatigable prélat s'en vint à Montréal voir son ami

(12) Voir la *Lettre de Sœur Marie-Angèle*, publiée dans le journal *l'Ordre*, puis en brochure chez *Sénécal*, à Montréal, en 1859, et aussi la collection des lettres parues dans le *Rapport de l'Association de la Propagation de la foi* (pour le district de Montréal), années 1859 et 1860, chez *Plinguet*, à Montréal

Mgr Bourget, et il fit, ainsi que nous avons déjà dit, deux visites à Saint-Jacques (le 19 octobre 1857 et le 12 février 1858) Il obtint des Sœurs. Mère Marie-Angèle, Sœur Marie-Luména, Sœur Marie-du-Sacré-Cœur, toutes les trois de Vaudreuil, et Sœur Marie-de-la-Conception, de Rawdon, furent désignées pour l'Ouest. Elles partirent de Saint-Jacques le 8 avril et de Montréal le 14 avril, en compagnie de Mgr Demers, de deux prêtres canadiens, M.M. Rondeau et Vary, et de deux religieux des Viateurs, les frères Michaud et Thibodeau.

Le voyage fut long. Il fallait alors passer par l'isthme de Panama, San Francisco, Portland. On n'arriva à Victoria que le 5 juin. Mère Marie-Angèle a raconté ce voyage de deux mois, dans une lettre à ses parents de Vaudreuil, que le journal l'*Ordre* publia à Montréal en 1859, et qui fut rééditée chez l'imprimeur *Sénécal* à un petit nombre d'exemplaires. Nous avons cette brochurette sous les yeux. Elle est ravissante de naturel et de simplicité, autant que de bonne humeur et de piété communicative. Nous regrettons de ne pouvoir, dans le cadre de ce récit général, la reproduire en entier. Les adieux à Saint-Jacques, la visite à Vaudreuil, la cérémonie du départ de Montréal — que Mgr Bourget sut faire à son ordinaire si expressive et si imposante — le voyage en mer de New York à Panama, la traversée de l'isthme, le séjour à San Francisco, puis à Portland, où l'on voulut retenir les Sœurs pour leur confier l'instruction des enfants, enfin l'arrivée à Victoria au milieu de gens si heureux de revoir leur évêque, tout est raconté avec un accent de sincérité et un sentiment de religion qui pénètrent l'âme et tout de suite l'élèvent en la rapprochant de Dieu. Mais il faut nous borner.

Le 11 septembre 1859, deux autres Sœurs du couvent de Saint-Jacques, Sœur Marie-Bonsecours et Sœur Marie-de-la-Providence, allaient rejoindre Mère Marie-Angèle et ses trois compagnes à Victoria. Elles voyagèrent en nombreuse compagnie. Mgr Norbert Blanchet, archevêque d'Orégon, devait en effet partir de New York pour Panama et l'Orégon, le 20 septembre suivant, à la tête d'une caravane apostolique composée de pas moins de trente-deux personnes. Entre autres, l'archevêque amenait avec lui douze Sœurs de Jésus-Marie, destinées à son diocèse, deux Sœurs de la Providence, qui se rendaient au diocèse

de son frère, Mgr Magloire Blanchet, évêque de Nesqually, et enfin nos deux Sœurs de Sainte-Anne, qui s'en allaient, elles, chez Mgr Demers, à Victoria. Ce voyage est rapporté au complet (du 16 septembre au 26 octobre 1859) dans la livraison de 1859 (de la page 7 à la page 72) du *Rapport de l'Association de la Propagation de la foi* pour le district de Montréal. (13)

Comme celui de Mgr Demers que raconte la lettre de Mère Marie-Angèle, ce voyage de Mgr Blanchet fut rempli d'incidents édifiants dont nous ne pouvons relater ici tous les détails. Retenons seulement que l'une de nos deux partantes de Saint-Jacques, Sœur Marie-de-la-Providence, irlandaise d'origine, alors qu'elle n'était encore que postulante, au cours d'une visite qu'avait faite à Vaudreuil, en 1851, Mgr l'archevêque d'Orégon, ancien curé des Cèdres (1827-1838) et ami du curé Archambeault, avait entendu le prélat-missionnaire lui dire : " Le bon Dieu vous destine probablement, ma petite sœur, à venir dans l'Ouest." Rien ne semblait pourtant l'indiquer même en septembre 1859, car c'est Sœur Marie-Élisabeth qui était désignée avec Sœur Marie-Bonsecours pour la lointaine mission. Mais cette dernière étant tombée malade, on décida sur le champ de la remplacer par Sœur Marie-de-la-Providence, qui alla ainsi se mettre — coïncidence curieuse — sous la direction de ce même Mgr Blanchet qui lui avait annoncé sa destinée future, huit ans auparavant, sans s'en douter beaucoup peut-être et simplement pour lui dire un bon mot. Qui sonda jamais les vues de Dieu dans tout ce qui arrive ?

(13) Voici quels étaient les prêtres et les religieuses qui accompagnaient l'archevêque d'Orégon dans ce voyage : M. Brouillet, vicaire général de Nesqually ; MM. Piette, Poulin et Malo, prêtres canadiens donnés à l'Orégon ; M. Beaudry, prêtre canadien, et le frère Thériault, des Viateurs, en route pour Victoria ; les Sœurs Marie-Alphonse, Marie-Xavier, Marie-Fébronie, Marie-du-Calvaire, Marie-de-la-Miséricorde, Marie-Marguerite, Marie-de-la-Visitation, Marie-Florentine, Marie-Perpétue, Marie-Arsène, Marie-Julie et Marie-Agathe, des religieuses des Saints Noms de Jésus et de Marie (fondées à Longueuil par Mgr Bourget en 1843), qui se rendaient à Portland pour y fonder un établissement ; les Sœurs Agnès et Larocque, des religieuses de la Providence (fondées à Montréal par Mgr Bourget en 1843), qui allaient rejoindre leurs Sœurs de Fort Vancouver, au diocèse de Nesqually ; et enfin nos deux Sœurs de Sainte-Anne, en route pour Victoria. Ajoutons que les deux évêques Blanchet, nés à Saint-Pierre-de-Montmagny, Norbert en 1795, et Magloire en 1797, étaient, comme Mgr Demers, des fils du vieux Québec ! Les Canadiens, qui ne sont pas souvent à l'honneur, ont été, comme l'on sait, longtemps à la peine ! — *Note de l'auteur.*

Précisément, parce que Sœur Marie-de-la-Providence partait de Saint-Jacques comme à l'improviste, elle était loin d'avoir tout ce qu'il lui fallait. Cela fit que plusieurs de ses compagnes se dépouillèrent, qui d'un article, qui d'un autre, pour lui compléter un trousseau. "Que mes sœurs sont bonnes, disait-elle. Hier je n'avais rien et aujourd'hui j'ai trop !" Pour la même raison sans doute, en passant à Montréal, elle se contenta de saluer son vieux père par la pensée et par la prière. Voilà deux petits faits, le généreux dépouillement de celles qui restaient à Saint-Jacques et l'abnégation non moins généreuse de celle qui partait, que nous nous serions reproché de ne pas signaler à l'attention des novices de l'avenir... et même des anciennes novices ! En communauté, c'est peut-être, après la pureté du cœur ami de Dieu seul, la plus nécessaire de toutes les vertus que celle qui consiste à savoir se renoncer.

Voilà donc nos deux groupes de Sœurs de Sainte-Anne, celui du 8 avril 1858 et celui du 11 septembre 1859, sous l'administration toujours de Mère Marie-de-la-Purification, partis en voyage et arrivés là-bas. (14) Nous ne saurions songer à faire ici l'historique des merveilleux développements de cette fondation de l'Ouest, nous le répétons. Mais l'histoire générale de la communauté se doit d'enregistrer au moins sommairement ses débuts. La première arrivée des Sœurs de Sainte-Anne à Victoria avait donc eu lieu le 5 juin 1858. Les gros vaisseaux n'abordant pas à Victoria, il fallut, avant de toucher terre, naviguer deux

---

(14) Pour ne pas trop alourdir notre récit principal, ajoutons en note un fait particulier qui se rapporte au deuxième voyage de nos vaillantes missionnaires. Une brave fille de 26 ans, Adelaïde Archambault, de Saint-Alexis, s'était offerte pour accompagner les partantes vers le lointain pays. Elle s'était déjà *donnée* à la communauté depuis 1855. On la connaissait. On accepta son offre. En route, elle tomba malade des fièvres à Panama. Elle put cependant continuer le voyage jusqu'à Fort Vancouver. Mais on dut la laisser à ce dernier poste, à l'hôpital des Sœurs de la Providence. Elle y mourait le 25 octobre, la veille même du jour où nos deux Sœurs arrivaient à Victoria. Le sacrifice de cette modeste fille de service fut peut-être l'une des pierres d'assise de la fondation de l'Ouest. Dieu aime tant les humbles et leurs prières ! Une autre fille de service, Marie Mainville, accompagnait aussi le premier groupe de Sœurs missionnaires, celui de Mère Marie-Angèle. Il convient de garder ces noms modestes à l'histoire.— *Note de l'auteur.*

bonnes lieues en canot. (15) Du rivage à l'évêché on dut se rendre à pied tout bonnement, les Sœurs et Monseigneur comme les autres, car les simples voitures et les équipages étaient encore inconnus dans l'endroit. Toute la population catholique attendait son évêque, et on vint reconduire Monseigneur, ses compagnons et ses compagnes, jusqu'à l'évêché. Mgr Demers bénit ses dévoués diocésains et tous vinrent donner la main aux voya-



Première maison de Vancouver à Victoria

geurs, aux arrivantes comme aux arrivants. Il y eut, à la chapelle, *Te Deum*, *Magnificat* et salut du saint Sacrement. On soupa ensuite, à l'évêché, d'un gigot de chevreuil cuit sans sel. Puis, Monseigneur, son personnel (huit prêtres) et tous ses gens allèrent conduire à leur nouvelle demeure les quatre reli-

---

(15) Mère Marie-Angèle raconte plaisamment qu'à Panama, pour se rendre au " gros vaisseau " qui devait emmener les voyageurs à San Francisco, il fallait faire un bon bout en chaloupe, et que même, les eaux étant très basses à ce moment, les Sœurs durent se faire porter, la distance de quatre-vingts pieds, du rivage à la chaloupe, par des nègres. Le nègre de Mère Marie-Angèle échappa dans l'eau son fardeau délicat, ce qui permit à la pauvre Mère assez effrayée de prendre un léger bain. Elle en riait en l'écrivant.— *Note de l'auteur*.

gieuses. Monseigneur tint à ce qu'elles entrassent les premières dans leur pauvre logis. Il les bénit et retourna à son évêché.

Si Victoria n'était pas encore " la ville aux roses " dont parle M. le juge Routhier, la première maison des Sœurs de Sainte-Anne ne ressemblait en rien non plus au spacieux couvent dit *St. Ann's Academy*, ni au *St. Joseph's Hospital*, qu'on admire aujourd'hui. C'était une construction de 30 pieds par 24, en *logs* (sorte de billots primitifs enchevêtrés l'un dans l'autre par des mortaises), qui n'avait ni plancher ni meubles. Des sauvages l'avaient habitée et y avaient laissé des traces de leur saleté répugnante. On avait façonné une cloison avec des planches de bois brut, et une double cheminée permettait de chauffer à la fois les deux côtés, dont l'un devait servir aux Sœurs et l'autre à l'école des filles métisses. Les arrivantes, en ce soir du 5 juin 1858, étendirent leurs *lits*, ou plutôt leurs sacs de voyage, par terre et . . . elles dormirent, tant elles étaient fatiguées ! A 4 heures, elles étaient debout. A 5 heures, elles assistaient à la messe à l'évêché. Pendant deux jours, elles prirent leurs repas à l'évêché. Le troisième jour, Monseigneur, après déjeûner, leur donna quelques poissons salés et un sac de farine et, dès lors, elles firent leur cuisine elle-mêmes. Dans les premiers temps, elles ne pouvaient avoir de la viande que le dimanche. Le beurre était rare. Elles n'en eurent que six livres pour toute la première année. Le frère Michaud des clercs de Saint-Viateur — qui devait être plus tard l'architecte de la cathédrale de Montréal — leur bâtit bientôt une allonge ayant les mêmes dimensions que leur première hutte. Les classes commencèrent avec une quinzaine de filles métisses. L'œuvre était en voie !

Et du fond de tout ce dénument, qui rappelle celui de Bethléem, Mère Marie-Angèle écrivait à ses parents, dans la lettre que nous avons déjà signalée : " Je suis très bien et heureuse à Vancouver. Je ne me suis pas ennuyé du tout. C'est probablement le temps qui m'a manqué. Nous sommes en bâtisse de maison et Monseigneur est en bâtisse d'église." Quelques lignes plus haut, elle disait : " La maison de Monseigneur (l'évêché) ressemble à celle de M. Arsène Gauthier, à la petite côte de Vaudreuil." Vrai, il y a des rapprochements et des mots qui ne se commentent pas ! A les lire, tout simples et tout

naturels, les larmes vous viennent aux yeux et vous vous dites : " Qu'il est donc puissant ce sentiment de religion qui fait ainsi accepter d'un cœur joyeux la perspective de toute une vie de privations !"

Les Sœurs de Sainte-Anne venaient à Victoria instruire des enfants indiens ou métis et soigner des malades pauvres et misérables. Sans négliger jamais ni les premiers ni les seconds, elles en ont vu bien d'autres, depuis cinquante ans, défiler dans leurs classes ou dans leurs salles d'hôpital ! D'abord, peu après leur arrivée, le gouverneur de l'État leur confia ses enfants, et cet exemple fut suivi dans la suite par les familles à l'aise. L'œuvre prospéra de toutes manières et très vite.

De 1858 à 1878, les Sœurs de Sainte-Anne de Victoria ont instruit 675 enfants, et, de 1878 à 1900, 964. Et nous ne comptons pas, dans ces chiffres, les enfants du jardin de l'enfance ni ceux de l'école indienne, ni ceux de l'école des garçons. En 1860, on bâtissait une maison en briques de 50 pieds par 26, du coût de 5 à 6 mille dollars (rue View). En 1871, il fallait une autre construction en briques, de 55 par 50, rue Humboldt. En 1872, c'était l'école paroissiale des filles qui s'installait dans le vieux couvent de la rue View. En 1876, s'élevait l'hôpital *Saint-Joseph*, rue Collinson, qui a reçu des centaines et des centaines de malades. En 1887, on ajoutait au couvent de la rue View un jardin de l'enfance qui a hébergé, de 1887 à 1900, 857 enfants. En 1886, il fallait construire un noviciat — 100 pieds par 50 — qui a donné, en quatorze ans (1886-1900), vingt-deux professes. Mais, encore un coup, nous n'écrivons pas l'histoire spéciale des missions de la Colombie. Résumons tout en disant qu'en 1900 les Sœurs de Sainte-Anne avaient à Victoria seulement, sans parler de leurs sept autres établissements de la Colombie, un grand pensionnat, un superbe hôpital, un orphelinat, un externat et une école industrielle, tous très prospères.

Ces maisons de l'Ouest ont, depuis 1886, un noviciat pour elles à Victoria. Les longues distances à parcourir ont rendu la chose presque inévitable. C'est souvent là une cause, sinon de séparation et de division définitives, au moins de refroidissement dans les relations avec la maison mère. Surtout quand la question de langue, comme c'est toujours le cas en pays bilingue, vient

accentuer cette sorte de rupture partielle, le danger n'est que plus grand. Il est incontestable, nous semble-t-il, qu'un noviciat unique offre de meilleures garanties pour la conservation de ce qu'on appelle " l'esprit " d'une communauté. Mais ceci posé pour rendre hommage à la vérité, dont un historien doit être avant tout le serviteur, il nous est agréable d'avoir à dire que les établissements des Sœurs de Sainte-Anne dans l'Ouest ont gardé jusqu'ici " l'esprit " des fondateurs et des fondatrices de Vaudreuil et de Saint-Jacques. Concluons d'un mot que cette fondation de Vancouver, d'où sont sorties toutes les autres là-bas, qui se fit, en 1858, dans les circonstances que nous venons de relater, est sûrement et restera toujours, quoi qu'il advienne, l'une des plus heureuses et l'une des plus glorieuses de l'Institut. Les directrices ou supérieures qui se sont succédé à Victoria sont : de 1858 à 1859, Sœur Marie-du-Sacré-Cœur ; de 1859 à 1881, Sœur Marie-de-la-Providence laquelle, en 1869, fut nommée Mère vicaire des maisons de l'Ouest et ensuite cumula les deux charges jusqu'en 1881. En 1881, Sœur Marie-Anne-de-Jésus lui succéda comme supérieure et vicaire des maisons de l'Ouest et administra à ce double titre jusqu'en 1890. De 1890 à 1893, Sœur Marie-de-la-Providence reprit les rênes de l'administration jusqu'en 1893, alors que Sœur Marie-Anne-de-Jésus lui succéda de nouveau. Celle-ci était encore en charge en 1900. En 1896, la vicairie était établie en province et Sœur Marie-Anne-de-Jésus prenait le titre de Mère provinciale.

RIGAUD — La fondation qui suivit, et qui fut la troisième et la dernière de l'administration de Mère Marie-de-la-Purification, ce fut, en 1859, la fondation de Rigaud. Rigaud quel joli coin de terre sous le ciel canadien ! Il faut l'avoir vu, ce coquet village, aux beaux jours de l'été, quand, au pied de sa montagne richement boisée, sur les bords pittoresques de sa rivière Ottawa, au milieu de ses grands arbres, nombreux et forts, il paraît se reposer délicieusement ! Tout y respire le calme et la paix. Sa belle église, son collège, son couvent, ses édifices publics si tranquilles, ses villas et ses maisons si propres, où règne évidemment l'aisance, ses rues elles-mêmes, presque toutes ombragées, que la rivière qui les traverse en zig-zag fait se contourner capricieusement, tout indique à la pensée du voyageur qui passe un endroit propice

à l'étude et à la méditation, au bien-être et à la douceur de vivre, comme il y en a peu dans le monde. Rigaud, sans doute, a largement prospéré depuis l'époque dont nous parlons, c'est-à-dire depuis un peu plus d'un demi-siècle. Le village est devenu ville. Mais il est clair que la nature fut là toujours large et toujours belle.

Or Rigaud est voisin de Vaudreuil, où est né l'Institut des Sœurs de Sainte-Anne. Il était assez naturel qu'à Rigaud, tôt ou tard, on songeât à ces religieuses et qu'on recourût à leurs services. La chose parut opportune en 1859, dix ans environ après la fondation de Vaudreuil. Comme paroisse, Rigaud avait alors une soixantaine d'années d'existence. C'est en 1804, en effet, qu'elle reçut son premier curé résident, M. Boucher de la Broquerie. A la façon de toutes nos paroisses canadiennes, elle a rapidement avancé. Les enfants ont poussé dru, comme les blés. La nature est si riche et l'air si pur ! En 1850, Mgr Bourget jeta les yeux sur ce site enchanteur pour y placer un collège classique, dont il estimait que cette partie de son vaste diocèse avait besoin, et les Clercs de Saint-Viateur, récemment arrivés de France, qui avaient leur premier pied à terre à Joliette, vinrent s'établir aussi à Rigaud. C'était sous l'administration de M. le curé Désautels (1848-1855), plus tard Mgr Désautels curé de Varennes. Déjà donc depuis dix ans, en 1859, le collège Bourget — c'est ainsi qu'on l'avait naturellement dénommé — avait fait apprécier aux braves Rigaudiens et à leurs voisins des alentours les avantages de l'instruction que donnent toujours avec tant de dévouement les consacrés à Dieu. Pour l'enseignement des filles aussi bien que pour celui des garçons, on voulut en conséquence mieux se pourvoir. Comme pendant au collège on résolut d'avoir un couvent. On s'adressa aux Sœurs de Sainte-Anne, à Saint-Jacques. Sur l'avis favorable de Mgr Bourget, Mère Marie-de-la-Purification et son conseil acceptèrent de venir fixer à Rigaud leur septième fondation.

Le 4 novembre 1859, la supérieure de Saint-Jacques arrivait donc à Rigaud, amenant avec elle, pour prendre charge du nouvel établissement, Sœur Marie-Louis et Sœur Marie-Justine qui devaient bientôt rejoindre Sœur Marie-Dosithée et Sœur Marie-Élisabeth. Le curé Bélanger — le neuvième curé de Rigaud —

administrait la paroisse depuis quatre ans, ayant succédé au curé Désautels en 1855. C'est lui, naturellement, qui s'occupa de recevoir les Sœurs. Les arrangements furent assez faciles. Les Clercs de Saint-Viateur venaient précisément de s'installer dans le nouveau collège. On mit les anciennes bâtisses qu'ils occupaient à la disposition des religieuses. La fabrique d'une part et la communauté de Sainte-Anne de l'autre se chargèrent des frais à encourir. Ainsi qu'elles le font d'ordinaire, les Sœurs reçurent à l'externat les petites filles du village. Bientôt, elles ouvrirent en plus un pensionnat. Disons tout de suite que cette fondation a réussi. En 1877, vingt ans plus tard, on comptait 40 élèves au pensionnat. En 1900, on en comptait 80.

Entre temps, le village prenait de l'importance. Un événement particulier y contribua, dont il convient de parler ici, au moins succinctement. En 1874, un humble religieux des Clercs de Saint-Viateur, le frère Ludger Posé, conçut le projet d'établir, tout au haut de la montagne dont Rigaud est justement fier, un oratoire à Notre-Dame de Lourdes. Ce fut un succès. Le Lourdes de Rigaud devint tout de suite populaire. Après quelques années, les pèlerinages y affluaient de partout. Ce fut une grâce d'abord et ce fut aussi une cause de prospérité pour la localité. Naturellement, dès la première heure, les gens de Rigaud, leurs enfants du collège et du couvent et leurs maîtres et maîtresses s'empressèrent à ce pieux oratoire, " qui ouvre ses portes, a-t-on dit, tout là-haut, comme en plein ciel ". Le fait est, qu'on nous permette de l'écrire entre parenthèse, que cette petite chapelle du Lourdes de Rigaud est si admirablement située qu'elle produit dans l'âme de ceux qui viennent y prier un effet saisissant. Vue de cette hauteur, la nature est grandiose ! Montez-y par un clair matin de juillet ou d'août, et, tandis que le tranquille village dort à vos pieds sous les ramures de ses grands arbres, que la paisible rivière jase à côté de vous en bondissant de caillou en caillou, regardez devant vous, tout droit. Par dessus les collines boisées et les champs chargés d'épis, qu'animent ça et là de riants villages aux clochers d'argent, dominant les eaux de l'Ottawa et du lac des Deux-Montagnes, et même la crête des Laurentides, votre œil s'en va chercher là-bas, jusqu'au fond du ciel, dont il vous semble être ici plus rapproché, loin, très loin,

l'infini, le mystère, la pensée de Dieu. Vous vous sentez tout petit et la parole de Massillon, prononcée en une toute autre circonstance, vous monte aux lèvres : " Dieu seul est grand, mes frères !"

Qu'on nous pardonne ce lyrisme peut-être intempestif. Nous voulions dire que le couvent de Rigaud tira d'abord de son voisinage avec un sanctuaire devenu si vite populaire de réels avantages pour sa propre prospérité. Dès 1887, la vieille maison étant devenue insuffisante, la supérieure du temps, Sœur Marie-Cyprien, entreprit la construction d'un nouveau couvent, dans la partie sud du village. C'est une jolie bâtisse de 80 pieds par 45, dont la façade en granit rouge attire de loin la vue. Les Sœurs prirent possession de ce nouveau couvent en septembre 1889. Mais, bâtir, cela coûte toujours cher. Le couvent de Rigaud connut des jours d'épreuves. La maison mère dut lui venir en aide. Heureusement, les temps sont redevenus meilleurs. Les curés, en particulier le curé Reid (1898-1908), dont le nom est resté en bénédiction à Rigaud, soutinrent l'œuvre un moment menacée. Aujourd'hui, la maison est prospère. Le couvent de Rigaud a donné depuis sa fondation quarante-deux sujets à la vie religieuse, dont trente aux Sœurs de Sainte-Anne. Dès avant l'époque des noces d'or de l'Institut (1900), on comptait seize diplômées parmi les anciennes élèves et depuis trente-cinq élèves ont suivi la trace de leurs aînées en subissant avec succès les mêmes examens. Les directrices et supérieures qui se sont succédé à Rigaud, de 1859 à 1900, furent : Sœur Marie-Dosithée (1860-1866) les Sœurs Marie-Louis et Marie-Joséphine avaient veillé à l'établissement dès 1859 —, Sœur Marie-Euphrasie (1866-1867), Sœur Marie-Fébronie (1867-1868), Sœur Marie-Euphrasie (1868-1873), Sœur Marie-François-de-Sales (1873-1874), Sœur Marie-Clémentine (1874-1878), Sœur Marie-Pacifique (1878-1879), Sœur Marie-Euphrasie (1879-1882), Sœur Marie-Cyprien (1882-1889), Sœur Marie-Clémentine (1889-1897), Sœur Marie-Dorothée (1897-1900).

Nous voilà loin de Saint-Jacques ! Non pas peut-être autant qu'il y paraît. Si à Rigaud, comme à Vancouver et à Saint-Cyprien, la vie religieuse était florissante et s'affirmait de mieux en mieux, la source de cette vie était toujours à Saint-Jacques. Au

moment où Mère Marie-de-la-Purification laissait l'autorité aux mains de Mère Marie-Jeanne, élue, ainsi que nous l'avons dit, le 3 août 1860, l'Institut des Sœurs de Sainte-Anne achevait la première décade de son existence. Cette première période avait eu ses ennuis et ses difficultés. Il n'y a pas d'institution sur terre qui n'en connaisse pas. Un peu dans tous les sens, la vie est un combat. Mais il nous paraît bien évident que l'esprit de Dieu veillait sur l'œuvre qu'avait fondée Mère Marie-Anne. La translation des Sœurs à Saint-Jacques, ce pays fertile en vocations, la direction si paternellement dévouée qu'elles avaient reçue du bon M. Maréchal, les succès marqués des enfants qu'on leur confiait à Saint-Jacques ou dans les missions, ces missions elles-mêmes ou ces fondations, qu'elles acceptaient d'un cœur si généreux, tout cela était providentiel sans aucun doute. En tout cas, c'était un signe de vie et un gage d'avenir. A mesure qu'elles augmentaient en nombre, les Sœurs voyaient s'élargir aussi le champ où elles étaient appelées à travailler. Sans le savoir peut-être, elles constituaient déjà l'un de ces groupements d'élite dont Dieu se sert pour opérer le bien dans le monde.

Nous ne voulons pas clore ce chapitre sans saluer avec un respect particulier la mémoire de ces ouvrières de la première heure, aujourd'hui presque toutes disparues. Elles ont bien mérité de Dieu et de la patrie. " Exceller, écrivait M. Étienne Lamy, en parlant de M. de Lapparent, exceller est le privilège d'un petit nombre. Quiconque atteint la perfection, si spéciale ou restreinte semble-t-elle, a droit à l'honneur quand il travaille, au souvenir quand il disparaît."



Mère Marie-Jeanne-de-Chantal

CHAPITRE V

LES SŒURS DE SAINTE-ANNE À SAINT-JACQUES ET À LACHINE

ADMINISTRATION DE MÈRE MARIE JEANNE-DE-CHANTAL

(1860-1864)

Chez les Sœurs de Sainte-Anne, parmi celles qui eurent *droit à l'honneur* au moment du travail et qui ont *droit au souvenir* maintenant qu'elles ont disparu, pour reprendre les belles expressions d'Étienne Lamy, tout auprès de Mère Marie-Anne, la vénérée fondatrice, qui établit à Vaudreuil et consolida à Saint-Jacques, sur les bases solides de l'abnégation et du dévouement, la communauté dont nous racontons l'histoire, il convient de placer au premier rang Mère Marie-Jeanne, la quatrième supérieure de l'Institut, qui le dirigea de 1860 à 1872.

Professe à 16 ans, directrice du premier pensionnat à 18 ans, maîtresse des novices à 22 ans, supérieure générale à 25 ans, et cela au moment où sa communauté allait prendre une si large extension, Mère Marie-Jeanne, qui devait mourir à 37 ans seulement, n'en a pas moins fourni, en ce court espace de temps, une carrière étonnamment féconde en toutes sortes d'œuvres de bien. Sous son administration, le nombre des religieuses allait augmenter considérablement, les maisons filiales se multiplier, et, si l'on peut ainsi dire, la communauté des Sœurs de Sainte-Anne prendre un vigoureux élan.

Dès la première année de sa supériorité, elle eut à s'occuper de l'établissement de Lachine, où, quatre ans plus tard, exactement le 17 octobre 1864, on transporterait la maison mère et le noviciat. Lachine offrait, en effet, comme centre d'un Institut d'enseignement, à cause de sa proximité de Montréal, des avantages que n'avait pas Saint-Jacques. Nous dirons plus

loin comment Mgr Bourget fut providentiellement amené à inviter les Sœurs de Sainte-Anne à se fixer là. Il suffit pour l'instant de remarquer que la jeune supérieure entra tout de suite pleinement dans les vues de son évêque. Dès 1861, elle partagea ses soucis et son activité de supérieure entre Saint-Jacques et Lachine. Tout en gardant sa résidence principale au couvent de Saint-Jacques, elle avait un bureau d'affaires dans la maison de Lachine. Aux deux endroits, elle avait l'œil et présidait à tout. La vie de la communauté se trouvait ainsi à posséder comme un double centre d'action, de telle sorte que les faits et les œuvres de l'histoire de Saint-Jacques, de 1861 à 1864, s'emmêlent ou se compénètrent avec ceux du nouvel établissement de Lachine et que la même chronique rapporte les uns et les autres sans souligner toujours où ils se passent exactement. Nous tâcherons ici, pour la clarté de notre récit, de les exposer dans leur ordre respectif.

Mais il convient auparavant, croyons-nous, de bien situer ce nouveau cadre où allaient se dérouler, au moins en grande partie, les événements que nous allons raconter, et de dire succinctement à nos lecteurs ce qu'était Lachine en 1860.

Lachine, il y a soixante ans, n'avait pas atteint sans doute à la prospérité que nous lui connaissons aujourd'hui ; mais c'était déjà une importante localité. Située, dans l'île même de Montréal, à quelques milles à l'ouest de la grande cité, sur les bords du Saint-Laurent, en face des perpétuels bouillons blancs de ses " rapides ", au centre d'une nature pleine de majesté et vraiment enchanteresse aux beaux jours de l'été, la ville presque naissante avait en plus — et a toujours — l'avantage d'occuper ce qu'on appelle un site historique. C'est là où se trouve le Lachine d'aujourd'hui, en effet, que Champlain, dès 1609-1615, avait établi l'un des trois principaux postes ou comptoirs pour le commerce des pelleteries (les deux autres étaient Tadousac et les Trois-Rivières). Le nom même qu'il porte fut donné à l'endroit dès le XVIIe siècle, et voici comment. Cavalier de La Salle, le futur découvreur du Mississipi, étant arrivé au pays en 1666, les MM. de Saint-Sulpice, à qui il était recommandé, lui donnèrent en fief un vaste terrain au Sault-Saint-Louis. Au lieu de le défricher et de le cultiver, La Salle, ami des aventures, le négli-

gea, et en 1671, il le vendait à Jean Milot. Puis, à la tête d'une petite expédition de quatre canots, comprenant deux prêtres et quatorze " engagés ", il partit pour se rendre, pensait-il, sur la foi des récits que lui faisaient les sauvages, par une grande rivière qui aboutissait à la mer, jusqu'à la Chine ! Hélas ! malade et épuisé par la fièvre, il dut rebrousser chemin à Niagara et s'en revenir vers son fief du Sault-Saint-Louis. C'est là l'origine du nom de *Lachine*. L'année même de cette expédition manquée, en 1670, un moulin et un fort furent construits où se voit aujourd'hui la propriété des Oblats. On l'appela plus tard le fort Rémy, du nom du premier curé en titre, Pierre Rémy (1680-1706). En 1676, une chapelle, bâtie par le sulpicien Guyotte, avait été ajoutée au fort et Mgr de Laval avait érigé le fief en paroisse, lui donnant pour patrons et titulaires les neuf chœurs des anges. Tout cela, on le voit, date de loin et donne aux gens de Lachine le droit de revendiquer de vénérables origines.

En 1860, c'est dans l'ancienne église, construite en 1701-1703, pour remplacer la chapelle de M. Guyotte, que les exercices du culte avaient encore lieu. M. le curé Nazaire Piché, qui venait de prendre possession de la cure de Lachine, logeait dans un presbytère en pierre qui datait de 1769, alors qu'on l'avait construit pour remplacer le premier presbytère en bois bâti en 1680 et restauré en 1685 par le curé Rémy. M. Piché allait bientôt reconstruire l'église et le presbytère, mais cela n'était encore qu'en projet en 1860.

Sans parler du fameux *massacre de Lachine* par les Iroquois (25 août 1689), les habitants de l'antique paroisse avaient connu, au cours de ses deux siècles d'existence, plus d'une épreuve. Par exemple, en 1844, deux incendies avaient coup sur coup ravagé une grande partie du village. Mais, précisément peut-être parce qu'on avait souffert, on était vaillant, et on s'était généreusement relevé de toutes ces ruines.

M. le curé Piché, qui venait d'être nommé à Lachine, et devait administrer cette paroisse pendant quarante ans, de 1860 à 1900, allait être mêlé d'une façon très active à la vie de l'Institut des Sœurs de Sainte-Anne. Il était né à Saint-Sulpice, le 27 juillet 1831, et, après ses études au collège de l'Assomption avait été ordonné à Montréal, le 19 février 1854. Dès 1855, après quel-



M. le curé Piché

ques mois passés au ministère à Caughnawaga et à Saint-Jean, il avait été appelé à la cure de Saint-Alphonse. A 29 ans seulement, il devenait curé de Lachine. Il y arriva le 29 septembre 1860. Dans toute la force de la jeunesse, très heureusement doué, homme de prudence autant que de zèle, il allait contribuer plus que personne à la prospérité de sa paroisse. Pour les Sœurs de Sainte-Anne en particulier il devait être plus qu'un ami, un vrai bienfaiteur et un vrai père. Quand il mourut, le 22 juillet 1900, à la veille même des fêtes du cinquantenaire de l'Institut, on rendit à sa mémoire les plus élogieux hommages. " Ce prêtre de charité et de dévouement, a-t-on écrit (16), était en même temps un parfait gentilhomme. Tous ceux qui ont vécu près de lui, sans exception, redoutaient l'heure de la séparation, tant son commerce était facile, tant ses manières étaient affables et distinguées. Lui-même possédait à un rare degré la mémoire du cœur. Ses paroissiens, sans distinction, étaient habitués à trouver en lui le bon pasteur, le prêtre compatissant, le conseiller sage et prudent, en un mot l'apôtre qui, à l'exemple de saint Paul, les avait engendrés à la vie spirituelle et les portait sans cesse dans son cœur." On le voit, c'était une grâce de Dieu pour les Sœurs de Sainte-Anne d'arriver à Lachine au moment où un curé aussi distingué prenait charge de la paroisse.

Un autre prêtre, de haute piété et d'un zèle ardent, devait plus immédiatement encore, en exerçant les fonctions de chapelain de la communauté, s'occuper des Sœurs de Sainte-Anne à

---

(15) Cf : *Semaine religieuse* de Montréal, 28 juillet 1900.


M. le curé Napoléon Maréchal

Lachine. C'était M. l'abbé Napoléon Maréchal, le propre frère du curé de Saint-Jacques, l'ancien chapelain et le supérieur de la communauté depuis la mort de M. le curé Paré. M. Napoléon Maréchal était jeune lui aussi, puisqu'il était né le 22 mars 1834 et avait été ordonné le 19 décembre 1857. Il arriva à Lachine le 10 septembre 1861, au lendemain de l'ouverture des premières classes. Il devait être pour l'Institut un ami et un père dévoué autant que fidèle. Chapelain à Lachine de 1861 à 1867, il fut ensuite promu à la cure de Notre-Dame-de-Grâce, qu'il administra trente-trois ans (1867-1900), pour passer enfin à la cure de Saint-Jacques où il mourut en 1905. (17) Mais il resta toute sa vie, comme son frère le grand-vicaire, affectionné à l'œuvre des Sœurs de Sainte-Anne. En 1867, en devenant curé de Notre-Dame-de-Grâce, il fut également nommé supérieur ecclésiastique de l'Institut et ne cessa de l'être qu'en 1871. A sa mort (18 décembre 1905), on loua hautement son zèle et son dévouement (18). Or, de ce zèle et de ce dévouement les Sœurs de Sainte-Anne eurent sûrement une large part. On raconte encore sous le manteau que sa piété le porta un jour, pour conserver à la communauté Mère Marie-Jeanne-de-Chantal, qui était gravement malade, à tenter de faire violence au ciel en inspirant à une jeune religieuse la pensée d'offrir sa vie à Dieu en échange de celle de la Mère supérieure. Le miracle ne se produisit pas, bien qu'il fût attendu avec une confiance presque naïve.

---

(17) M. Napoléon Maréchal succédait à ses deux frères M. Louis-Adolphe-Delphis, qui avait été curé à Saint-Jacques de 1858 à 1882, et M. Théophile, qui avait administré la même paroisse de 1882 à 1900.

(18) Cf. : L'*Etoile du nord*, 21 décembre 1905.

Mais l'événement établit quel homme de foi et de piété ardente était M. l'abbé Napoléon Maréchal.

Enfin, nous l'avons dit, c'est l'une des plus remarquables et l'une des plus méritantes supérieures de l'Institut qui allait présider d'abord à la fondation de la maison de Lachine en 1861, puis à la translation de la maison mère et du noviciat, de Saint-Jacques à Lachine, en 1864. A plusieurs reprises déjà, au cours de cette histoire, nous avons eu à parler de cette femme distinguée. Au moment où, après l'élection du 3 août 1860, faite à Saint-Jacques, elle prend les rênes de l'administration générale, il convient de fixer avec plus de précision, dans les pages de ce livre, sa noble et belle figure.

Angèle Giroux était née à Saint-Polycarpe, le 11 février 1835. Son père, un honnête cultivateur, avait nom Pierre-Olivier Giroux et sa mère répondait à celui de Catherine Potvin dit Montpetit. A 14 ans, le 5 mars 1849, elle entrait au noviciat de Vaudreuil. A 16 ans, le 18 février 1851, elle faisait profession, sous le nom de Sœur Marie-Jeanne-de-Chantal, à Vaudreuil également. C'était la treizième professe de l'Institut. A l'arrivée des Sœurs de Sainte-Anne à Saint-Jacques, en 1853, on lui confia la charge de directrice du pensionnat, et elle n'avait que 18 ans ! En 1857, à 22 ans, elle devenait directrice du noviciat et, en 1860, à 25 ans, elle était élue supérieure. Nous avons raconté précédemment avec quel succès elle s'acquitta de son importante fonction de directrice du pensionnat à Saint-Jacques, tout en travaillant, avec une constance infatigable, à perfectionner sa propre instruction sous la direction du bon M. Maréchal. On l'appelait alors, suivant l'usage du temps, " tante Marie-Jeanne ". Or " tante Marie-Jeanne ", avec sa bonne figure qu'éclairait toujours un doux sourire, son regard caressant qui perçait jusqu'au fond de l'âme, la suave harmonie de sa voix sympathique et la correction si nette de son langage, avait vite fait, au dire de la tradition, de conquérir les cœurs et les âmes, non seulement de ses " chères enfants ", mais encore de tous ceux qui l'approchaient. Son maintien toujours grave et la dignité de sa démarche imposaient en même temps à toutes et à tous le respect. Pour les élèves surtout, " tante Marie-Jeanne " était la plus fine et la plus charmante des maîtresses, mais aussi une

directrice écoutée et obéie. Devenue supérieure, elle ne démentit pas les belles espérances qu'on avait mises en elle, nous allons le constater dans la suite de ce récit. Son jugement, son tact et sa prudence furent à la hauteur de ses autres belles qualités de l'esprit et du cœur. Aussi, de 1860 à 1872, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, fut-elle constamment réélue à la charge suprême dans l'Institut.

Le premier grand événement qui eut lieu sous l'administration de Mère Marie-Jeanne, avons-nous dit, ce fut la fondation de la maison de Lachine. La communauté de Saint-Jacques n'avait pas tardé, ainsi que nous l'avons exposé dans les chapitres précédents, à se développer et à prendre de l'importance. En onze ans, de 1853 à 1864, pour donner dès maintenant des chiffres précis, le noviciat de Saint-Jacques devait fournir quatre-vingt-onze professes, dont trente-quatre de la paroisse même du saint curé Paré et du dévoué curé Maréchal. Dès 1860, Mgr Bourget dut penser à rapprocher de sa ville épiscopale cette admirable pépinière de vocations religieuses, ce foyer déjà si fécond de bonnes et belles œuvres. Mais il lui fallait attendre l'occasion. Elle se présenta d'elle-même. Au commencement de l'année suivante, exactement le 7 février 1861, l'évêque de Montréal dînait au presbytère du curé Piché à Lachine, avec M. l'abbé Napoléon Maréchal, alors vicaire à Saint-Jacques. Pour les Sœurs de Sainte-Anne, on peut affirmer que ce fut là un dîner historique. Au cours du repas, en effet, M. le curé Piché apprit à Monseigneur qu'une propriété de Lachine, la maison de lord Simpson, ancien gouverneur de la compagnie de la Baie d'Hudson, décédé récemment, était en vente. " Ce serait, ajouta-t-il, un bel établissement pour une communauté religieuse." Mgr Bourget réfléchit un instant, puis il dit : " Je songe justement à rapprocher de Montréal les Sœurs de Sainte-Anne. Informez-vous des conditions de vente et venez me voir."

La maison de lord Simpson, sise sur les bords du Saint-Laurent, une solide construction carrée, en pierre de taille, avec d'immenses fenêtres et une massive cheminée, était une magnifique résidence. Un double balcon en ornait la façade, laquelle donnait sur le fleuve. Tout autour, on admirait des ormes séculaires et, dans de grands jardins, s'étalaient des fleurs à profusion.

C'était presque un château. Mais, le châtelain étant mort, la succession cherchait un acquéreur. M. le curé Piché s'informa des conditions de vente et fit rapport à Mgr Bourget. Les pourparlers ne furent pas longs. Le 16 février en effet, neuf jours après le dîner historique, sur l'avis favorable de Monseigneur, Mère Marie-Jeanne et son conseil décidaient d'acheter la propriété Simpson au prix de 2000 louis, soit environ 10,000 piastres. Le 20, l'acte d'achat était signé à Montréal devant Maître J.G. Gibb, notaire public, d'une part par Mère Marie-Jeanne et Sœur Marie-Eulalie (dépositaire), et d'autre part par M. Edward Hopkins, représentant de la succession Simpson.

Deux mois plus tard, le 29 avril, la supérieure venait de Saint-Jacques prendre possession de la nouvelle propriété de l'Institut. M. Hopkins tint à remettre lui-même, à la façon anglaise, les clefs de la maison en propres mains à la supérieure des Sœurs de Sainte-Anne. M. le curé Piché assista à la petite cérémonie. " Madame, prononça M. Hopkins, en s'adressant à Mère Marie-Jeanne-de-Chantal, je suis heureux d'avoir si bien rencontré les intentions de lord Simpson. Je ne saurais remettre les clefs de sa maison en de plus dignes mains." Ces paroles méritent d'être conservées à l'histoire.

Le 1er mai, Mère Marie-Jeanne amenait à Lachine les deux premières Sœurs qui devaient y résider : Sœur Marie-Joséphine et Sœur Marie-Jean. Une fille de service, Julie Bonenfant, était venue avec elles. On arriva, dans l'après-midi, à 3.30 heures, par une pluie battante.

Le 4 mai, en présence de la Mère supérieure et du nouveau personnel, M. le curé Piché, assisté de son maître-chantre, M. Caisse, procédait à la bénédiction de la maison Simpson. Pour la circonstance, sur une table laissée dans la cave par les anciens propriétaires, et qu'on avait transportée dans la pièce principale de la maison, on déposa le crucifix. C'était comme une nouvelle prise de possession, faite plus immédiatement au nom de Notre-Seigneur. Ce crucifix, on le conserve encore à Lachine. On peut le voir, à la place d'honneur, dans le réfectoire de la maison mère, entre deux statues, celle de la sainte Vierge et celle de saint Joseph — les deux premières statues qu'on ait possédées dans le nouvel établissement. Et ce sont là, à coup sûr, des souvenirs

matériels qui ont leur symbolisme ! Ils rappellent que l'esprit de religion et de piété des premiers jours s'est conservé toujours vivant. M. Hopkins avait eu raison. La maison de l'ancien lord gouverneur de la puissante compagnie de la Baie d'Hudson ne pouvait passer en de plus dignes mains. Marquée désormais du sceau du Chrit, elle pourrait s'agrandir ou se renouveler, mais elle devait durer comme tout ce qui touche ou appartient à l'Église. Les moines comme les chênes, a dit équivalemment Lacordaire, ne savent pas mourir. Or, les nonnes sont les sœurs des moines.

L'établissement des Sœurs de Sainte-Anne à Lachine constituait un événement pour la localité. Il ne passa pas inaperçu non plus aux yeux des principaux citoyens de Montréal. M. Granet, supérieur de Saint-Sulpice, voulut offrir pour la bibliothèque du nouveau couvent quinze beaux volumes dès les premiers jours de mai, et, en plus, le séminaire fit tenir en même temps à la Mère supérieure un don de cinquante dollars (5 mai). Seigneurs de l'île, " nos messieurs ", à leur ordinaire, au lieu d'exiger le cens, se faisaient un honneur de le solder eux-mêmes ! Dans le cours du même mois, le maire de Montréal, M. Rodier, fit une visite officielle et vint souhaiter la bienvenue aux religieuses de Lachine (20 mai).

Cependant, à Saint-Jacques, la vie régulière de la communauté se poursuivait tranquille et semblable à elle-même. Nous renonçons à donner un récit détaillé de ces événements au jour le jour. Ce serait nous condamner à de perpétuelles redites. Il nous suffira de noter les principaux à mesure qu'ils se présentent dans leur ordre chronologique. L'année scolaire terminée et les élèves étant parties en vacances, l'époque de la retraite et des cérémonies de profession revint. Il n'y eut pas, en cette année 1861, d'élections générales. Mère Marie-Jeanne devait être réélue deux fois, en 1863 (le 8 août) pour six ans, et en 1869 (le 3 août) pour six ans encore. Elle mourrait au cours de ce troisième terme, en 1872. Mais, d'après les chroniques, il semble avoir été arrêté, en 1860, que les élections se feraient dorénavant pour trois ans, et, en 1863, qu'elles auraient lieu désormais tous les six ans. La période des débuts, au cours de laquelle le personnel de l'administration générale s'était renouvelé annuellement, était maintenant close.

Trois cérémonies de profession eurent lieu durant ces vacances de 1861, la première à Saint-Jacques, le 18 juillet, la deuxième à Saint-Ambroise, le 24 juillet, et la troisième à Saint-Cyprien, le 28 juillet. Ces pieuses cérémonies, on le comprend, étaient bien propres à stimuler les vocations dans les endroits où elles se faisaient. Ce fut apparemment le motif qui décida Mgr Bourget à les multiplier.

Pour l'année scolaire 1861-1862, la chronique du couvent de Saint-Jacques n'est guère fournie. Tout au plus y trouve-t-on le compte rendu d'une cérémonie de profession, qui fut présidée par M. le curé-supérieur Maréchal, le 7 janvier 1862. Mais la chronique du couvent de Lachine, où tout commençait, est, elle, bien remplie. Mère Marie-Jeanne, nous l'avons dit, partageait dès lors son temps entre les deux maisons. Bien qu'elle continuât à résider plutôt à Saint-Jacques et s'y rendît pour toutes les fêtes et cérémonies, on retrouve constamment son nom dans les annales de Lachine. Et c'était bien naturel, étant donné l'importance du nouvel établissement.

Le 2 septembre, le couvent de Lachine ouvrait ses portes et accueillait ses premières élèves dans l'ancienne demeure de lord Simpson. Les élèves inscrites au pensionnat furent au nombre de 20. En même temps, les Sœurs prenaient charge de l'école municipale, dans la maison d'un M. Norton (19), qui voulut bien céder gratuitement aux Sœurs l'usage de deux pièces de son immeuble pour y faire leurs classes, et cela pendant deux ans, du 2 septembre 1861 au 1er mai 1863. L'école municipale ne compta pour commencer que 8 élèves. Pour cette première année, en effet, l'ancienne institutrice des filles, une dame Tessier, maintint son école et reçut des élèves. Aux vacances de 1862, elle devait prendre le parti plus sage de cesser son opposition au couvent des Sœurs. Au cours de cette première année, le nombre des élèves au pensionnat, de 20 qu'il était le jour de l'entrée, devait être porté jusqu'à 68.

Le lendemain de l'ouverture du pensionnat, le 3 septembre, Mgr Bourget vint bénir la chapelle. La cérémonie eut lieu à

(19) Cette maison Norton se trouvait à deux arpents environ de la maison Simpson. Une Sœur s'y rendait tous les jours pour y faire la classe.

6.15 heures du matin. Sa Grandeur fit une touchante allocution. Il recommanda aux Sœurs d'insister auprès du bon Dieu afin d'obtenir " la lumière de l'Esprit-Saint et l'empire sur les cœurs ", de manière à mieux le glorifier par leurs œuvres. Aux enfants il souhaita de grandir, comme Jésus lui-même, en âge, en science et en sagesse. Puis, Mgr l'évêque de Montréal procéda à la bénédiction de la chapelle et célébra lui-même la première messe qui ait été dite au couvent de Lachine. Le lendemain, 4 septembre, un heureux concours de circonstances voulut que Mgr Taché, évêque de Saint-Boniface (20), pût se trouver à



Maison Simpson à Lachine

Lachine et célébrer la deuxième messe dite au couvent. Dans cette même salle de la maison Simpson devenue une chapelle, le grand évêque-missionnaire de l'Ouest avait jadis traité d'affaires avec le noble lord gouverneur de la compagnie de la Baie d'Hudson. Il rappela ce souvenir dans l'allocution qu'il prononça et en prit occasion pour établir une comparaison saisissante entre la première destination de cette maison et sa destination actuelle. Celle-ci, affirmait-il, l'emportait sur celle-là, tout autant que les affaires du ciel l'emportent sur celles du siècle.

(20) Mgr Taché n'était pas encore alors archevêque, mais seulement évêque de Saint-Boniface. Ce n'est qu'en 1871 que, d'évêque suffragant de Québec, il deviendrait archevêque d'une nouvelle province dans l'Ouest

Ce passage de Mgr Taché à Lachine, aux premiers jours de l'existence du couvent, fut à bon droit considéré comme une vraie bénédiction de Dieu. Enfin, le troisième matin, c'est M. le curé Piché, de Lachine, qui dit la messe au couvent. Le chapelain, M. l'abbé Napoléon Maréchal, ne devait arriver que le 10 septembre.

Le 10 septembre donc, M. Maréchal, qui passait du vicariat de Saint-Jacques au chapelinat des Sœurs de Sainte-Anne à Lachine, prenait possession de son nouveau poste. Le 14 septembre, jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix, il donnait sa première instruction. Il parlait dans l'ancien bureau d'affaires du lord gouverneur devenu la première classe du couvent. Le contraste, qu'avait si heureusement souligné Mgr Taché, avait encore cette fois sa portée et sa valeur. De même, c'est dans la chapelle de la maison du défunt lord que, aux premiers jours d'octobre, M. le curé Maréchal, de Saint-Jacques, vint prêcher la première retraite des élèves de Lachine.

Le 21 septembre, on eut la visite, à Lachine, de l'abbé Cyrille Beaudry, alors vicaire à Saint-Chrysostome, mais qui devait entrer en 1865 chez les Clercs de Saint-Viateur et devenir le célèbre Père Beaudry, le beau religieux à la longue barbe sitôt blanche, qui fut pendant trente ans l'âme du collège Joliette, aujourd'hui séminaire. M. Beaudry revenait d'un voyage dans l'Ouest. Il avait vu les Sœurs de Victoria. Il en parla longuement, louant leur zèle et leurs vertus. Son discours fit sur les enfants et sur leurs maîtresses une impression profonde.

Pendant que les enfants se donnaient à leurs études et à leurs devoirs avec entrain, les Sœurs, dans leurs temps libres, étaient obligées de s'imposer toutes sortes de labeurs. On peintura les plafonds et les boiseries, on tapissa les murs, on s'efforça de tout mettre à l'ordre et au point. On habitait une vaste et belle maison sans doute, mais une installation ne va jamais sans bien des petites réparations et l'on n'était pas riche. Il fallait remplacer la main d'œuvre qu'on n'aurait pas pu payer. D'ailleurs le local fut vite devenu insuffisant. Pour leur buanderie, et même pour leur dortoir, les Sœurs, afin de laisser de la place à leurs pensionnaires, durent se contenter d'un hangar en pierre, bâti tout près du canal. C'était froid et ce n'était pas gai. On l'appelait

plaisamment l'*hôtel Ottawa*. En entrant dans la maison Simpson, les Sœurs n'y avaient trouvé, pour tout ameublement, qu'une table — cette table sur laquelle on avait mis le crucifix pour la cérémonie de bénédiction — et deux chaises. C'est M. le curé Piché qui envoya aux arrivantes les premières provisions de bouche. De la sorte, il est permis de l'affirmer, les débuts de Lachine, comme ceux de Vaudreuil, de Saint-Jacques et de Victoria, furent marqués au coin de la sainte pauvreté. Les vieilles notes éparses de ce temps-là attestent cependant la vaillante activité, la forte endurance et même la sereine gaieté des premières Sœurs de Lachine. Le travail, les privations, la fatigue et la souffrance ne les rebutaient pas. Elles acceptaient tout de bon cœur. C'était pour Dieu et pour ses œuvres, cela leur suffisait.

Mgr Bourget les encourageait de sa présence et de ses paternels conseils aussi souvent qu'il le pouvait. M. le curé Piché et M. le chapelain Maréchal leur amenaient de temps en temps des visiteurs distingués qui les réconfortaient par de bonnes paroles. Elles sentaient qu'on les suivait avec sympathie, qu'elles n'étaient pas toutes seules, qu'elles travaillaient à une œuvre de bien. Et c'est si bon au cœur de se savoir soutenu, de constater qu'on est dans la bonne voie ! C'est ainsi, par exemple, au cours de cet automne de 1861, qu'elles reçurent, outre la visite du curé Maréchal, celles de MM. les chanoines Fabre, Moreau et Plamondon, de MM. Rousselot et Daniel, prêtres de Saint-Sulpice, de M. Duranceau, ancien curé de Lachine, de MM. Lefebvre, curé de Sainte-Geneviève, Perreault, curé de l'île Bizard, Perreault, vicaire à Saint-Polycarpe, Brien, vicaire à l'Industrie (Joliette), et de plusieurs autres prêtres ou laïques de distinction.

On eut aussi, pour se nourrir l'âme et s'affermir dans le bien, quelques pieuses célébrations. Nous avons parlé de la retraite d'octobre, qui fut prêchée par M. le curé-supérieur Maréchal et qui fit tant de bien. De même la fête de la Présentation de Marie (21 novembre) et celle de la Noël de Jésus (25 décembre) apportèrent aux Sœurs et à leurs élèves de vraies consolations spirituelles. A la Présentation, il y eut messe solennelle, salut du saint Sacrement, puis grand congé. Ajoutons un détail tout

matériel qui a son prix. Ce jour-là, M. le curé Piché mit les pommes récoltées dans son verger à la disposition des enfants et des Sœurs. A Noël, M. le curé Piché chanta, dans la petite chapelle, une belle messe de minuit. Il y eut communion générale. Enfin, et surtout, Mère Marie-Jeanne revenait souvent à Lachine et, mieux que personne, elle encourageait, fortifiait et consolait ses filles.

Janvier 1862 arriva. En ce temps-là, il n'y avait pas de vacances du jour de l'an. Était-ce mieux, était-ce plus mal ? Gardons-nous de porter un jugement qui pourrait paraître intempestif. Il est sûr que le *temps des fêtes* passé au collège ou au couvent, s'il avait ses ennuis, avait aussi ses charmes. Quoi qu'il en soit, à Lachine comme à Saint-Jacques, le jour de l'an de 1862 se passa en famille. Tandis qu'à Saint-Jacques, M. Maréchal faisait à Mère Marie-Jeanne, à son conseil, au noviciat et au pensionnat, une paternelle visite, à Lachine, de même, M. le curé Piché et M. le chapelain Maréchal vinrent saluer les maîtresses et leurs enfants, leur faire de bons souhaits et leur distribuer des images. Comme les élèves n'étaient pas nombreuses, elles furent admises, à ce dîner du premier jour de l'an de Lachine, à la table des Sœurs. C'est aussi en ce premier de l'an 1862 qu'à Lachine on distribua pour la première fois les bulletins de bonne conduite et d'heureux succès.

Les choses allaient leur train régulier et l'on continuait à avancer dans la voie du bien. A Lachine, au 1er juillet, on inaugura les exercices du mois de sainte Anne. Là comme à Saint-Jacques, la vénérable mère de Marie devait être considérée toujours, puisqu'elle est la patronne de la communauté, comme la " bonne maman " des élèves et des maîtresses. Les premiers examens du pensionnat de Lachine eurent lieu le 16 juillet. Dans le fameux hangar qu'on appelait pompeusement, avons-nous dit, l'*hôtel Ottawa*, la cérémonie de l'examen des matières de classe dans l'avant-midi et celle de la distribution des prix dans l'après-midi se firent au milieu d'un agreste décor de verdure et de fleurs, dont les champs voisins et les jardins d'alentour n'étaient pas avares. M. le curé Piché présidait. Il avait près de lui le Père Aubert, des Oblats, et le curé Bourgeault, plus tard grand-vicaire. L'examen à l'externat avait eu lieu le 8

juillet. D'une façon générale, on se montra très satisfait du succès des enfants.

Au printemps de cette année 1862, Mgr Bourget partait pour l'Europe. C'était son quatrième voyage à la ville éternelle. Le 9 mars, une circulaire de Monseigneur arrivait à Saint-Jacques, et aussi à Lachine, qui annonçait aux communautés comme à tous les fidèles du diocèse le but de ce voyage. Sa Grandeur allait assister à la canonisation des Martyrs Japonais et de saint Michel-des-Saints. Mère Marie-Jeanne-de-Chantal et ses assistantes en profitèrent pour demander à Monseigneur de porter en leur nom aux pieds du pape Pie IX une humble supplique par laquelle elles imploraient Sa Sainteté d'approuver leur Institut. Le 14 mars suivant (1863), par la bienveillante entremise de Mgr Bourget, les Sœurs de Sainte-Anne devaient recevoir en retour le " décret de louanges " que voulut bien en effet leur octroyer le Souverain Pontife. En même temps, les Sœurs sollicitaient respectueusement Monseigneur de leur procurer quelques précieuses reliques, en particulier, si possible, de leur patronne sainte Anne. Et Sa Grandeur eut la consolation, au cours de son voyage, de pouvoir satisfaire à ce pieux désir.

Mère Marie-Jeanne, en voyant, dès cette première année, le succès du couvent de Lachine, dut songer à agrandir les locaux déjà insuffisants. A la date du 1er juin, on note, dans les chroniques, une lettre de la supérieure au notaire Tassé, député, pour le remercier d'avoir obtenu, pour les Sœurs, du gouvernement de Québec, l'autorisation de prendre, pour bâtir le pensionnat projeté, toute la pierre dont on aurait besoin, à même les amas considérables qu'on employait à la construction du canal Lachine. De même, un peu plus tard, par une lettre du 20 novembre 1862, l'active supérieure sollicitait des autorités municipales de Lachine une exemption de taxes pour les propriétés de la communauté, et elle l'obtint facilement.

Parmi les visiteurs de marque qui honorèrent le personnel du couvent de Lachine durant l'été de 1862, nous relevons les noms de MM. Billaudèle, Giband, Lenoir, Toupin et Colin, prêtres de Saint-Sulpice, et de MM. les curés Turcot, Dorval, Dagenais, Barrette et Loranger.

Au cours de cet été également, si, de même que l'année précédente, il n'y eut pas d'élections générales à Saint-Jacques, on eut, comme d'habitude, à l'époque de la retraite annuelle, une cérémonie de profession. Elle fut présidée, le 10 août, par M. le curé-supérieur Maréchal.

En 1863 comme en 1862, les événements de la vie de la communauté, soit à Saint-Jacques, soit à Lachine, s'emmêlent et se compénètrent dans les chroniques. Le " décret de louanges " que le Saint-Père Pie IX eut la bonté d'accorder à l'Institut est bien reçu à Saint-Jacques (14 mars), les professions se font toujours à Saint-Jacques (30 mars, 5 août, 24 octobre), les élections du 8 août ont lieu aussi à Saint-Jacques. Mais, de plus en plus, semble-t-il, l'attention de l'annaliste se porte sur Lachine, et, à la fin de l'année, le 30 décembre, la supérieure s'en vient passer le jour de l'an au nouvel établissement. C'était un signe des temps. Le changement du siège central de la maison mère et du noviciat s'annonçait. On s'en attristait à Saint-Jacques et l'on s'en réjouissait à Lachine. Ainsi, bien souvent, vont les choses dans le monde. La joie des uns est faite la plupart du temps de la tristesse des autres.

Au jour de l'an 1863, on accorda aux élèves de Lachine un congé de deux jours. Les élèves s'en montrèrent naturellement ravies. Mais les Sœurs n'eurent pas à s'en réjouir autant. A la rentrée, pas moins de quinze enfants manquèrent au rendez-vous ! Apparemment, elles n'avaient pas trouvé le congé assez long. Aujourd'hui, alors qu'on donne des vacances de dix ou douze jours, a-t-on lieu de s'en féliciter davantage ? Nous n'en savons rien au juste et ne voulons pas, encore un coup, intervenir dans le débat.

C'est en janvier 1863, le 15, le fait vaut d'être enregistré pour l'histoire, que les Sœurs du couvent de Lachine acceptèrent de prendre soin dorénavant de la sacristie de l'église. C'est sans doute M. le curé Piché qui sollicita et obtint cette faveur pour sa paroisse. Personne n'ignore qu'une sacristie, aux mains des bonnes Sœurs, est toujours mieux tenue.

Le 11 janvier, M. le chanoine Fabre, futur évêque puis archevêque de Montréal, était en visite au pensionnat de Lachine. M. le curé Piché l'accompagnait. Le 26 janvier, le vénéré Mgr

Bourget venait à son tour honorer et encourager ses filles de sa présence. Monseigneur s'était fait accompagner par M. le curé-supérieur Maréchal, par M. Duranceau, l'ancien curé de Lachine, et par " le bon Père Piché ", ainsi qu'on appelait déjà M. le curé. Une adresse de bienvenue fut présentée à Sa Grandeur par l'une des premières élèves, Émilie Deschamps. Le matin du 27, Monseigneur voulut bien présider lui-même, avant de célébrer la messe, au pieux exercice de la méditation. Il prit comme sujet la prière, son importance et ses avantages. Nous l'avons déjà remarqué, ces visites de Monseigneur et de plusieurs prêtres distingués ne manquaient jamais d'être utiles aux Sœurs et à leurs élèves en les fortifiant dans le désir du bien. C'est pourquoi, évidemment, les chroniques les signalent toujours. Telle fut encore celle que fit au couvent de Lachine, le 22 février, M. le curé Cholette, de Saint-Polycarpe. M. Cholette devait bientôt demander à son tour une fondation des Sœurs de Sainte-Anne dans sa paroisse. Il préparait sans doute les voies au projet qu'il avait déjà formé.

A quelques jours de là, le 28 février, le personnel de Lachine présentait les compliments et souhaits de bonne fête à Mère Marie-Jeanne. Mlles Azélie de Coague et Anna Saint-Denis, la première en français et la seconde en anglais, exprimèrent fort heureusement les respects et les vœux de leurs compagnes et de leurs maîtresses à la vénérée supérieure générale.

Enfin, à Lachine toujours, ce même printemps, le 29 mars, deux Sœurs de la Providence de Nesqually, qui revenaient de l'Ouest, passèrent au couvent de Lachine pour donner des nouvelles des Sœurs missionnaires de Victoria. On eut, à cette occasion, une joyeuse petite fête. Les élèves firent les frais d'une séance récréative.

A Saint-Jacques pareillement, la vie de la communauté suivait son cours régulier. Le 14 mars, on recevait de Rome, par l'entremise de Mgr Bourget, le " décret de louanges " accordé par le Saint-Père Pie IX, dont nous avons déjà parlé. Ce n'était pas encore le " décret d'approbation " que le pape Léon XIII devait donner à l'Institut vingt ans plus tard (10 mai 1884). Mais c'était déjà un puissant encouragement à avancer toujours avec courage dans la voie qu'on s'était tracée.

Le 30 mars, M. le curé Maréchal admettait à la profession Sœur Marie-des-Sept-Douleurs (Angèle Mainville), qui devait partir bientôt pour Victoria, et y mourir après quelques années. Cette religieuse avait deux frères prêtres, les MM. Mainville, dont l'un, missionnaire à Saint-Régis, siégea plus tard au 1er concile de Montréal en qualité de théologien. L'une de ses sœurs, restée dans le monde, l'accompagna dans l'Ouest, et n'en revint qu'au bout d'une vingtaine d'années, pour devenir enfin un modèle de Sœur coadjutrice.

Le 11 juin, avait lieu, à Saint-Jacques, un départ pour l'Ouest. Huit Sœurs s'en allaient rejoindre les missionnaires de la lointaine région de Vancouver. C'étaient Sœur Marie-Virginie, Sœur Marie-Émérentienne, Sœur Marie-Romuald, Sœur Marie-de-la-Croix, Sœur Marie-Praxède, Sœur Marie-des-Sept-Douleurs, Sœur Marie-Patrice et Sœur Marie-Catherine-de-Sienne. Elles devaient voyager avec un groupe de vingt-quatre ou vingt-cinq religieuses de la Providence et des Saints Noms de Jésus et de Marie. A cette époque, en effet, ces lointains voyages ne se faisaient pas avec la rapidité d'aujourd'hui, et, à bon droit, on préférait voir les Sœurs des diverses communautés voyager par groupe. Les dépenses occasionnées par de tels voyages étaient considérables. Celui seul de nos huit Sœurs de Sainte-Anne ne coûta pas moins de 2,500 piastres. Les chroniques racontent qu'on emprunta 1,600 piastres et que le reste fut recueilli parmi les parents et les amis des partantes. Mgr Bourget, qui avait à cœur le succès de ces missions de l'Ouest, réunit toutes ces religieuses des trois communautés au couvent des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, à Longueuil — qu'on appelait alors le couvent du pied du courant — et il leur prêcha lui-même une retraite. Le saint évêque, on le voit, ne craignait pas de s'imposer des sacrifices de toutes sortes pour assurer le succès de ces lointaines missions. L'histoire se doit de saluer en lui le grand pourvoyeur et bienfaiteur des établissements catholiques de l'Ouest canadien.

Le bon Dieu bénissait merveilleusement d'ailleurs son apostolique initiative. La meilleure preuve en est que, dans toutes ces communautés qu'il avait fondées, les vocations se multipliaient. C'est ainsi qu'à Saint-Jacques, le 5 août, M. le curé Maréchal

eut à présider une nouvelle profession. Six religieuses prononcèrent leurs premiers vœux.

Il y avait maintenant trois ans que Mère Marie-Jeanne-de-Chantal était supérieure. Selon qu'il avait été décidé en 1860, une élection générale devait avoir lieu au mois d'août 1863. Il fut arrêté qu'elle se ferait, cette fois, pour six ans. Mgr Bourget jugea sans doute que la communauté y gagnerait ainsi en stabilité et que les choses n'en iraient que mieux. Il délégua spécialement M. le supérieur Maréchal pour présider à cette élection, qui eut lieu le 8 août. Mère Marie-Jeanne et toutes les Sœurs du conseil furent réélues. Il n'y eut qu'un seul changement : Sœur Marie-Louise, élue conseillère, fut nommée directrice générale des études à la place de Sœur Marie-Joséphine, qui continuait cependant à faire partie du conseil. L'élection donna donc le résultat suivant : Mère Marie-Jeanne-de-Chantal, supérieure ; Sœur Marie-de-la-Nativité, assistante ; Sœur Marie-Stanislas, maîtresse des novices ; Sœur Marie-Eulalie, dépositaire ; Sœur Marie-Louise, directrice générale des études ; Sœur Marie-de-la-Garde, Sœur Marie-Joséphine et Sœur Marie-Alphonse, conseillères.

L'événement important de l'automne, après l'ouverture des classes à Saint-Jacques et à Lachine, qui eut lieu comme d'habitude en septembre, ce fut, à Lachine, la pose de la première pierre du futur pensionnat. Mère Marie-Jeanne, Sœur Eulalie et Sœur Marie-Louise s'y étaient rendues pour la circonstance. Les entrepreneurs de la construction, MM. Perreault et Lamoureux, ayant tout préparé, la cérémonie se fit le lundi, 19 octobre, à 9 heures 45 du matin. M. le chapelain Maréchal bénit la première pierre et donna, suivant l'usage, le premier coup de marteau. Il fut suivi par le maire de Lachine, M. Louis Paré, et par toutes les Sœurs présentes. C'étaient, outre les Sœurs déjà nommées, Sœur Marie-des-Anges, Sœur Marie-Jean, Sœur Marie-Louis-de-Gonzague, Sœur Marie-Arsène, Sœur Marie-de-l'Annonciation et Sœur Marie-Véronique-du-Crucifix.

A cette occasion, M. le maire Louis Paré fit à la communauté un don de cinquante piastres pour la niche du fronton, qu'on destinait à recevoir une statue de la sainte Vierge. Cette statue, elle se voit encore, à Lachine, en sa place d'honneur. C'est elle

qui a inspiré l'auteur du joli couplet que, depuis 1888, on chante presque à toutes les distributions des prix au pensionnat :

Sur le fronton de pierre
De mon joli couvent,
Voyez-vous, souriant,
La Vierge, notre mère?
Le gai soleil, souvent,
La nimbe de lumière . .

Notons encore, en cet automne de 1863, la visite à Lachine du Père Antoine, provincial des Oblats, qui présida une réception d'enfants de Marie, et celle des Pères Léonard et Minguy, de la même communauté.

C'est en l'année 1864 que devait se faire la translation de la maison mère et du noviciat de Saint-Jacques à Lachine. Mère Marie-Jeanne, ainsi que nous l'avons déjà dit, vint pour la première fois passer le jour de l'an avec ses filles de Lachine. A son retour à Saint-Jacques, dans une exhortation spéciale qu'elle fit aux novices, elle leur demanda de beaucoup prier afin que la Providence lui vînt en aide pour trouver les fonds nécessaires aux frais qu'occasionnerait la construction du pensionnat. Et la chronique a soigneusement noté que, sous la direction de Sœur Stanislas, la maîtresse au grand cœur, les novices ajoutèrent les pénitences aux prières et firent ainsi neuvain [redacted]uvaines cette intention. Le bon Dieu écouta sans doute la prière de ces cœurs purs et l'on réussit à s'assurer, par emprunt ou autrement, les ressources dont on avait besoin, car les travaux se continuèrent toute l'année, si bien qu'à l'automne on put s'installer dans la construction nouvelle. Pour tout consolider, le 1er septembre, avec l'autorisation de Mgr Bourget, la communauté effectuait un important emprunt de 24,000 piastres, à 7%, à la *London and Liverpool Insurance*.

Entre temps, de nouvelles recrues arrivaient à Saint-Jacques et la communauté prospérait. M. le curé-supérieur Maréchal présida encore à deux professions avant le départ du noviciat pour Lachine, l'une le 4 février et l'autre le 3 août.

A Lachine, le 11 juillet, coïncidant avec la fin de l'année scolaire et la distribution des prix, on avait eu la cérémonie de la bénédiction de la cloche du pensionnat. Avec l'autorisation de

Mgr l'évêque de Montréal, c'est le curé de Saint-Cyprien, Mgr Morrison, récemment élu évêque de Victoria--mais qui réussit à se soustraire à cet honneur—qui présida la cérémonie. M. le curé Piché et M. le chapelain Maréchal remplirent les fonctions de parrains et il y n'eut pas moins de vingt marraines, toutes choisies parmi les élèves, qui s'en montrèrent très heureuses.

Comme d'habitude, la période des vacances amena pour les Sœurs l'époque de la retraite et des professions. Puis, ce fut, à Saint-Jacques et à Lachine, la rentrée des classes. A Lachine, elles s'ouvrirent dans la maison neuve, mais pour la récréation, pour le dortoir et pour le réfectoire, on continuait à occuper la maison Simpson. On eut beaucoup à souffrir du froid.

Le 16 octobre, on commença, en arrière de la maison Simpson, la construction d'une chapelle en brique qui devait avantageusement remplacer celle qui avait servi jusque-là. Cette première chapelle était en effet fort incommode. Elle se trouvait au quatrième étage, sous les combles, et on n'y accédait que difficilement. Le Père Léonard, des Oblats, qui venait quelquefois célébrer la messe, étant un peu cassé par l'âge, avait peine à y monter. On raconte qu'à chaque étage, il se faisait apporter une chaise pour se reposer et reprendre haleine, et qu'il disait plaisamment que, chez les Sœurs de Sainte-Anne, le bon Dieu était difficile à atteindre ! Cette chapelle en brique devait servir au culte jusqu'à la construction de la chapelle actuelle en 1888.

Pendant qu'à Lachine tous ces travaux se poursuivaient, à Saint-Jacques Mère Marie-Jeanne et son conseil devaient veiller à deux fondations nouvelles, celle de Saint-Jérôme, qui se fit le 15 septembre, et celle de Quamichan, dans l'Ouest, qui eut lieu un mois plus tôt, soit le 21 août 1864.

Enfin, le 17 octobre 1864, la maison mère quittait définitivement Saint-Jacques et venait se fixer à Lachine. Bien entendu, les Sœurs de Sainte-Anne gardaient leur couvent de Saint-Jacques et devaient continuer à y donner l'enseignement aux jeunes filles de la paroisse et des localités environnantes. Une supérieure locale et tout un personnel étaient laissés à la direction de l'établissement. C'est ainsi du reste qu'on avait fait quand on avait quitté Vaudreuil en 1853. Mais, quand même, comme question de fait, la maison de Saint-Jacques cessait d'être la

maison mère, et, comme naguère celle de Vaudreuil, elle passait au second rang.

Ce n'est pas sans quelques regrets naturellement que les Sœurs de Sainte-Anne s'étaient décidées à cette translation, et ce n'est pas sans peine non plus que les gens de Saint-Jacques virent s'éloigner d'eux la maison mère et le noviciat. Tout le monde comprenait que Lachine offrait des avantages indiscutables. Mais la voix du passé et des souvenirs gardait sa force et son éloquence. Le séjour de onze ans que la communauté mère avait fait à Saint-Jacques avait été pour l'Institut une vraie source de bénédiction et, d'autre part, les gens de la paroisse s'étaient attachés à leurs bonnes et dévouées Sœurs, tout autant que les Sœurs s'étaient attachées à la paroisse et à ses braves et honnêtes gens. Quatre-vingt-onze religieuses avaient fait profession à Saint-Jacques durant ces onze ans, nous l'avons déjà fait remarquer à nos lecteurs. De vingt-deux qu'elles étaient en arrivant de Vaudreuil en 1853, elles étaient maintenant, en 1864, cent treize ! Ce sont là des chiffres qui parlent ! De même, sept fois la ruche de Saint-Jacques avait essaimé ! Sept fois, voulons-nous dire, la maison mère avait donné naissance à des filiales : Saint-Ambroise en 1855, Saint-Cyprien en 1857, Victoria en 1858, Rigaud en 1859, Lachine en 1861, Saint-Jacques et Quamichan en 1864. Précisons encore et disons que, des quatre-vingt-onze professes admises pendant cette période de onze ans, trente-quatre étaient originaires de Saint-Jacques même. On comprend qu'il s'était noué là des liens difficiles à rompre de part et d'autre. Mgr Bourget cependant, après avoir, comme il le faisait toujours, soigneusement réfléchi et prié, avait décidé que la maison mère et le noviciat des Sœurs de Sainte-Anne seraient transportés à Lachine. On s'inclina, ainsi qu'il convenait, devant sa décision en reconnaissant qu'elle était sage et conforme aux vrais intérêts de la communauté et de ses œuvres.

Avant de suivre la communauté à Lachine et de raconter les circonstances de son installation, il convient à l'ordonnance de notre récit, étant donné la forme où nous l'avons conçu, de résumer l'histoire de la maison de Saint-Jacques de 1864 à 1900, et aussi de faire connaître à nos lecteurs au moins les débuts des nouveaux établissements de Saint-Jerôme et de Quamichan.

Le couvent de Saint-Jacques a continué d'être une institution prospère et progressive, même après le départ de la communauté mère et du noviciat. Jusqu'en 1872, il fut administré par une directrice locale. Le 15 septembre de cette année 1872, le chapitre général décida que les directrices porteraient le titre de supérieures. Voici les noms des dix Sœurs qui se succédèrent de 1864 à 1900 : Sœur Marie-Eulalie (1864-1868), Sœur Marie-Stanislas (1868-1869), Sœur Marie-Louis (1869-1870), Sœur Marie-du-Saint-Sacrement — directrice, puis supérieure — (1870-1875), Sœur Marie-Eudoxie (1875-1876), Sœur Marie-Louise (1876-1878), Sœur Marie-Marguerite (1878-1879), Sœur Marie-Eudoxie (1887-1881), Sœur Marie-Eugène (1881-1887). Sœur Marie-Pierre-d'Alcantara (1887-1900).

Jusqu'en 1882, M. le curé Maréchal, qui restait en charge de la paroisse, soutint de ses conseils et de ses sages directions le personnel de son couvent. En 1867, ainsi que nous le verrons au chapitre suivant, il cessa d'être le supérieur ecclésiastique de la communauté considérée dans son ensemble, et fut remplacé comme tel par son frère, M. Napoléon, qui devenait en même temps curé de Notre-Dame-de-Grâce. Mais l'ancien supérieur demeurait toujours, comme curé de Saint-Jacques, le directeur immédiat des Sœurs de son couvent. Quand, en 1882, il fut appelé à l'évêché de Montréal, par feu Mgr Fabre, pour y recueillir la succession de M. le grand-vicaire Lorrain, qui était nommé évêque de Cythère et vicaire apostolique de Pontiac, c'est un troisième M. Maréchal, frère des deux que nous connaissons déjà, M. Théophile, qui le remplaça comme curé à Saint-Jacques. Et pendant les dix-huit ans que celui-ci administra la paroisse, il fut, lui aussi, tout dévoué aux intérêts du couvent. Enfin quand M. Théophile mourut, le 27 octobre 1900, l'année même du cinquantenaire de l'Institut, c'est l'ancien chapelain de Lachine M. Napoléon, frère de M. le grand-vicaire et de M. le curé Théophile, qui vint, sur l'appel de Mgr Bruchési, et pour se reposer de ses trente-trois ans d'administration à Notre-Dame-de-Grâce, prendre charge de Saint-Jacques. Or l'on comprend aisément, après tout ce que nous avons déjà dit, et l'on verra encore mieux dans la suite, que M. Napoléon ne pouvait faire autrement que de traiter avec une spéciale sollicitude le couvent et son person-

nel. Pendant plus de cinquante ans, par conséquent, de 1853 à 1905, ce sont les trois frères Maréchal qui ont tour à tour veillé sur le couvent de Saint-Jacques. L'on peut dire sans exagération que, pendant tout ce demi-siècle, ils en ont été la Providence vivante ! Et c'est pourquoi, sans doute, et à bon droit du reste, l'influence des MM. Maréchal, tout comme celle de Saint-Jacques, a toujours été si considérable chez les Sœurs de Sainte-Anne.

De par les dispositions testamentaires du défunt curé Paré, c'est l'évêché de Montréal qui à l'origine et jusqu'en 1869 détenait la propriété du couvent de Saint-Jacques et de ses dépendances. Les Sœurs n'en avaient que la possession de fait, ou, comme on dit, la jouissance. Mais en 1869, elles devinrent propriétaires, à la condition de continuer à instruire les jeunes filles de la paroisse comme par le passé, faute de quoi la maison, les dépendances et les cinquante arpents de terre légués par M. Paré devraient faire retour à l'évêché. En 1872, les Sœurs firent en plus l'acquisition d'une terre assez grande, dont une partie passa plus tard à la fabrique pour devenir le cimetière paroissial actuel. Enfin, en 1884, Mme veuve Salomon Bélanger, toujours dans le noble but de favoriser l'instruction des jeunes filles, fit cadeau aux Sœurs d'une autre belle terre qu'on vendit dans la suite au curé Contant.

Malheureusement, plus d'une fois, en ces dernières années, de désastreux incendies ont ravagé Saint-Jacques. En 1896, le couvent avait repris quelque chose de son importance de jadis, en devenant la maison centrale d'une nouvelle province de l'Institut. La première provinciale, Mère Marie-Hermann-Joseph, pour faire face aux besoins nouveaux, avait dû faire démolir la vieille maison de pierre qu'avaient connue — après les Dames du Sacré-Cœur — les premières Sœurs de Sainte-Anne à Saint-Jacques, et sous sa direction on avait construit un fort beau couvent. Hélas ! on l'habitait à peine depuis sept mois, quand, le 4 avril 1900, l'incendie le consuma. On en était là à l'époque des noces d'or de l'Institut. Ajoutons que, depuis, un autre incendie a détruit ce qu'on avait à grands frais rebâti ! Et ces importantes constructions avaient coûté, chacune, de soixante-quinze à cent mille piastres ! Mais, chaque fois que le malheur

les visitait, les gens de Saint-Jacques savaient se montrer magnifiquement généreux. Ces fils ou descendants de l'Acadie, à l'exemple de leurs cousins de Bretagne, ont la réputation méritée d'être énergiques et tenaces. Ils ont tenu tête à l'orage, et leur couvent, aussi bien que leurs autres institutions, en dépit de tout est encore et toujours prospère. En 1900, il donnait l'instruction à près de deux cents jeunes filles, tant à l'externat qu'au pensionnat. Il serait difficile de donner une liste complète des bienfaiteurs de ce couvent depuis ses origines jusqu'à 1900 et jusqu'à nos jours, car le couvent compte autant de bienfaiteurs que la paroisse compte d'habitants. Ajoutons, pour terminer ce précis historique trop court, mais que le cadre de notre récit général ne nous permet pas d'allonger, que la maison provinciale de Saint-Jacques avait sous son obédience, en 1900, pas moins de neuf couvents : Saint-Jérôme, Sainte-Anne-des-Plaines, Saint-Ambroise, Saint-Esprit, Rawdon, Saint-Cuthbert, Saint-Norbert, Saint-Félix-de-Valois et Saint-Gabriel.

Saint-Jerome.—La fondation de ce couvent remonte à 1864. On appelle à bon droit aujourd'hui Saint-Jérôme la métropole du nord de Montréal. Par sa position avantageuse au centre d'un vaste district, autant que par le chiffre de sa population, le nombre et la prospérité de ses industries, la jolie ville est, en effet, le point où converge l'attention des localités qui l'entourent. Saint-Jérôme n'avait pas même de nom il y a quatre-vingts ans. C'est Mgr Panet, évêque de québec, qui lui donna l'érection canonique en 1832, et celle-ci ne tarda pas à être suivie bientôt après de l'érection civile. La paroisse se composait alors uniquement d'une rangée de maisons ou de chaumières, construites, à des intervalles plus ou moins éloignés, le long de la rivière du Nord. Le village n'était pas situé où se trouve aujourd'hui la ville, mais à un mille et demi de là, à l'intersection de trois chemins, dans un endroit qui a retenu le nom de *La Chapelle*, parce qu'on y célébrait les offices religieux dans une petite chapelle, longue de 30 pieds, élevée sur les bords de la rivière. Toujours grandissant et se développant, Saint-Jérôme obtenait sa charte la constituant en ville le 13 janvier 1881. Sa population a augmenté très vite. Des manufactures et des fabriques se sont établies sur les bords de sa rivière du Nord, qui coule et se précipite,

par une douzaine de cascades, formant une chute graduée de trois cents pieds, sur une longueur d'environ trois milles. Les établissements religieux et scolaires sont fort importants.

En 1864, Saint-Jérôme n'était encore qu'un village prospère, très bien situé, au seuil même des riches montagnes du nord de Montréal, ce qui l'a fait dénommer par feu Arthur Buies le portique des Laurentides. Jusqu'en 1832, Saint-Jérôme était, au spirituel, desservie de Sainte-Anne-des-Plaines. Le premier curé, M. Blythe, vint s'y fixer en 1837, et bâtit la première église et le premier presbytère. Dès 1861 ou 1862, son cinquième successeur, M. le curé Gratton, avait manifesté le désir de confier l'éducation des filles aux Sœurs de Sainte-Anne. Le projet n'aboutit pas. Le curé Groulx, qui le remplaça en 1863, proposa plutôt, lui, d'avoir des Sœurs Grises, parce qu'il les connaissait mieux. D'autre part, des citoyens influents préféraient qu'on s'adressât aux Sœurs de la Congrégation. Ce fut Mgr Bourget qui trancha la question en décidant d'envoyer à Saint-Jérôme les Sœurs de Sainte-Anne. Mère Marie-Jeanne-de-Chantal s'y rendit donc, pour régler les choses avec le curé et les fabriciens, le 15 septembre 1864.

Une bâtisse existait déjà qui servait, depuis une quinzaine d'années, de maison d'école. C'était une solide construction en pierre des champs, sise sur le terrain de la fabrique, à deux étages, avec sous-sol et mansardes, de 60 pieds par 40. Le terrain et la bâtisse furent cédés aux Sœurs par M. le curé Groulx et les fabriciens le 23 septembre 1864. Mère Marie-Jeanne et Sœur Marie-Agnès, première supérieure locale, signèrent le contrat. Quatre religieuses furent adjointes à Sœur Marie-Agnès pour cette mission : Sœur Marie-Liguori, Sœur Marie-Justine, Sœur Marie-Marguerite et Sœur Marie-Vincent-de-Paul.

Comme on avait assez longtemps discuté au sujet du choix des Sœurs à faire venir, quelques citoyens de Saint-Jérôme, tout en acceptant la décision de l'évêque, n'étaient pas sans nourrir certaines préventions contre les nouvelles venues. Mais ce ne fut là qu'un nuage passager que le zèle et le dévouement des religieuses réussirent à dissiper bientôt. Elles eurent plus longtemps à souffrir de l'humidité et du froid dans leur grande maison de

pierre, qu'on avait récemment réparée et dont les "enduits" étaient encore tout frais. On a noté qu'il n'y avait pas même de ferrures aux portes, ni de targettes aux fenêtres, quand les Sœurs s'installèrent en septembre 1864, et elles furent ainsi plusieurs semaines. Aussi Monseigneur, à sa première visite, remarqua-t-il en souriant qu'à Saint-Jérôme les Sœurs étaient en spectacle aux anges et aux hommes. On n'était pas riche non plus. Heureusement, M. le curé Groulx et quelques autres bienfaiteurs, comme MM. Gauthier et Grignon, vinrent en aide aux religieuses. Dès la première année (1864-1865), il y eut 62 élèves inscrites au pensionnat et 80 chez les externes.

Tels furent les commencements du couvent de Saint-Jérôme. A l'examen public du 5 juillet 1866, M. l'abbé Nantel, de Sainte-Thérèse, y faisait un beau discours. Cette année-là, on a compté 62 élèves au pensionnat et 112 chez les externes. Le 2 juillet 1867, à l'examen public, un jeune avocat prononcait un discours qui émut profondément l'auditoire. "Quand une nouvelle communauté, disait-il, se recrute ainsi parmi l'élite d'une société comme celle de Saint-Jérôme, elle peut compter sur un glorieux avenir." Cet avocat, c'était Chapleau. Le 12 mai 1868, le curé Groulx mourait presque subitement. Il avait été, malgré ses hésitations des débuts, un vrai bienfaiteur pour le couvent. Il faisait aux Sœurs en mourant quelques legs. Le 22 mai, le successeur de M. Groulx arrivait à Saint-Jérôme. C'était le célèbre curé Labelle, qu'on appela bientôt le roi du nord. Il se montra tout de suite très bienveillant pour les Sœurs, qu'il avait connues à Saint-Cyprien, alors qu'il était curé de Lacolle. Le 24 juin 1869, dans la vieille église paroissiale rajeunie par de belles décorations, Mgr Pinsonnault, ancien évêque de London, présidait à la profession religieuse de deux enfants de la paroisse : Sœur Marie-du-Calvaire (Zérilda Lapointe) et Sœur Marie-Angélique (Elmina Gauthier).

Quamichan.—Un mois environ avant la fondation de Saint-Jérôme, exactement le 21 août 1864, Mère Marie-Jeanne-de-Chantal et son conseil de Saint-Jacques avaient décidé celle de Quamichan ou Cowichan, dans l'Ouest, à quarante-cinq milles de Victoria. Sœur Marie-du-Sacré-Cœur en fut la première

supérieure de 1864 à 1870. Elle n'eut d'abord qu'une seule compagne, Sœur Marie-Virginie.

Cowichan ou Quamichan était une mission sauvage. Les Sœurs l'acceptaient surtout pour faire la classe aux petites sauvagesses ou métisses. Dès 1864, elles comptaient 27 élèves, toutes sauvagesses ou métisses. Dix ans plus tard, en 1874, parce qu'on avait dû transporter là les petites orphelines de la maison de Victoria, on comptait 54 enfants, blanches, sauvagesses ou métisses. Disons tout de suite qu'en 1884, il y en avait 53, puis 56 en 1894, et enfin 65 en 1900.

Le moraliste Joubert, dont Chateaubriand a publié les *Pensées* (1838), a écrit un jour cette simple phrase, qu'on pourrait mettre en exergue en tête du chapitre que nous finissons d'écrire : " Les bons mouvements ne sont rien s'ils ne deviennent des bonnes actions." Depuis quatorze ans que l'Institut des Sœurs de Sainte-Anne existait, on a vu qu'à Saint-Jacques comme à Vaudreuil, sous la direction de Mère Marie-Jeanne-de-Chan-Chantal et des deux supérieures qui l'avaient précédée, aussi bien que sous la direction de la vénérée fondatrice, Mère Marie-Anne, les " bons mouvements ", inspirés par l'amour de Dieu et le zèle pour ses œuvres, avaient été constamment suivis de " bonnes actions ".

On était, maintenant, définitivement installé à Lachine. C'est de Lachine que rayonnerait, désormais, " l'esprit " des Sœurs de Sainte-Anne. Mais cet esprit demeurerait le même, un véritable esprit d'apostolat et de zèle, celui qu'avait voulu à l'origine Mère Marie-Anne, celui qu'avaient entretenu dans les âmes le bon M. Archambeault et le dévoué M. Maréchal, celui enfin qu'avait béni Mgr Bourget dès la première heure.

CHAPITRE VI

LES SŒURS DE SAINTE-ANNE A LACHINE

ADMINISTRATION DE MÈRE MARIE-JEANNE-DE-CHANTAL

1864-1872

L'ouverture du noviciat de Lachine se fit le 18 octobre 1864. Il y eut, à la messe de 7 heures 30, chant du *Veni creator*, puis instruction sur " l'importance du noviciat et la manière de le bien faire " par M. le chapelain Maréchal. Plusieurs jeunes filles faisaient, ce matin-là, leur entrée. C'étaient les demoiselles Émélie Deschamps et Marie Hémond, de Lachine ; Julie Richard et Guildée Foucher, de Saint-Jacques ; Annie Handley, Mary et Annie O'Donnell, de Montréal. Un mois plus tard, le 10 novembre, les mêmes jeunes filles recevaient le voile des postulantes des mains de Mgr Bourget, dans la petite chapelle du couvent (maison Simpson). Au cours de l'allocution qu'il donna à cette occasion, Monseigneur voulut bien dire que, toutes les sept, elles persévéreraient. Or, l'événement a prouvé que le vénérable évêque avait prédit juste. En effet, les sept postulantes du 18 octobre sont toutes arrivées à la profession et sont devenues d'excellentes religieuses. Avec ces nouvelles recrues, le noviciat se trouvait à compter une douzaine de sujets, sous la direction de Sœur Marie-Stanislas, maîtresse des novices.

Ce même jour du 10 novembre, Mgr l'évêque procéda aux rites de la bénédiction du nouveau pensionnat. M. le chanoine Edmond Moreau, MM. les curés Piché, de Lachine, Bélanger, de Rigaud, ainsi que MM. Joseph Toupin, prêtre de Saint-Sulpice, Jules Piché, vicaire à la Pointe-aux-Trembles, Trefflé Gaudet, du collège de l'Assomption, et M. le chapelain Maréchal assistaient à la cérémonie. Les pères des nouvelles postulantes furent conviés au dîner de Monseigneur avec les messieurs du clergé. Puis

Monseigneur les invita à passer à la grande salle du pensionnat, où les élèves, par des déclamations et des chants appropriés, exprimèrent leurs sentiments de gratitude et de joie. Monseigneur et ceux qui l'accompagnaient parurent très satisfaits de la jolie séance.

La communauté des Sœurs de Sainte-Anne, avec son noviciat, était désormais définitivement établie à Lachine. Cet établissement ne pouvait se maintenir toutefois sans privations, sans sacrifices. Les constructions nouvelles coûtaient cher et l'on avait déjà des dettes. Dans le premier rapport adressé au Saint-Père, le 30 octobre, l'état des affaires accusait un total de dettes actives de 27,000 piastres. Il fallait en conséquence économiser le plus possible. Que l'on ajoute à cela les difficultés et les retards que nécessite toujours une installation, et l'on comprendra qu'à l'origine les Sœurs manquèrent de beaucoup de choses.

Dans la maison de l'ancien gouverneur Simpson, que les élèves ne quittèrent qu'à l'arrivée des novices, on n'avait que deux poêles pour tout chauffer, et les froids d'automne sur les bords du fleuve sont assez vifs parfois. Des madriers cloués sur de primitifs tréteaux servaient de pupitres et de bancs, et tout le reste de l'ameublement était à l'avenant. Les novices couchaient sous les combles du nouveau pensionnat, et elles y furent sans feu jusqu'au 6 janvier suivant, cependant qu'on achevait de poser les appareils de chauffage. Plusieurs d'entre elles étaient de famille aisée et peu habituées à de telles rigueurs. Elles ne les acceptaient pas moins de bon cœur et chaque matin faisaient joyeusement leur toilette à l'eau glacée. Au réfectoire, le pain, sans doute, ne faisait pas défaut, mais que d'autres choses manquaient ! La sainte pauvreté, avec sa sœur la mortification, était donc le lot qu'il fallait accepter de la Providence. Sœur Marie-Stanislas, maîtresse des novices et des postulantes, aimait plus tard à raconter les traits de générosité et à louer l'esprit de sacrifice de ses chères enfants de la première année de Lachine. "Quand il faisait trop froid sous les combles," expliquait-elle en souriant, "on rapprochait les couchettes, et la pauvre maîtresse jetait sur les lits de longues bandes d'étoffe." Bref, les

premiers temps du séjour de la communauté et du noviciat à Lachine ressemblaient absolument aux premiers temps de Vaudreuil et à ceux de Saint-Jacques. Comme alors, on sut vivre, sans se plaindre, de sacrifices et de privations ! Jésus est né dans une étable et personne ne saurait être mieux traité que le maître.

Les Sœurs de Sainte-Anne se faisant de mieux en mieux connaître, elles reçurent, presque dès leur arrivée à Lachine, deux demandes de fondations nouvelles. La première leur vint, à l'automne même de 1864, du Père Léonard, des Oblats, pour l'école des Indiens de Caughnawaga, dont il était le missionnaire. Cette demande n'aboutit pas. Ce n'est que cinquante-et-un ans plus tard (1915) que la communauté devait accepter la mission dite du Sault-Saint-Louis. L'autre demande vint de Mgr d'Herbomez, évêque de New Westminster, ville située à 12 milles de Vancouver, première capitale de la Colombie. Le 6 avril 1865, le conseil en acceptait l'établissement.

Jusqu'à l'époque des vacances, de la retraite et de la profession annuelle, nous ne voyons rien à signaler dans la vie de la communauté, si ce n'est un pieux pèlerinage que les enfants du pensionnat et quelques-unes de leurs maîtresses firent au mois de mai au sanctuaire de Sainte-Anne-du-Bout-de-l'Ile. M. le chapelain avait loué pour la circonstance un petit bateau, le *Lotbinière*, et le voyage fut charmant autant que pieux. Les élèves portaient, notent les chroniques, un costume bleu ciel et des chapeaux blancs. Le temps était superbe et la joie naïve des jeunes voyageuses faisait plaisir à voir. Mère Marie-Jeanne, quelques conseillères et quelques anciennes accompagnaient les élèves. Ce qui ne contribua pas peu à rendre le voyage si agréable, ce fut la présence, parmi les anciennes, de la vénérée fondatrice, Mère Marie-Anne. Elle était, en effet, à cette époque, chargée de l'infirmerie à Lachine. Toujours admirable par son humilité et son esprit de renoncement, elle ne cherchait nullement à se produire ; mais elle gardait, auprès des élèves comme auprès des religieuses, un prestige que sa sereine dignité relevait constamment. On savait ce qu'elle avait été et ce qu'elle avait fait pour la communauté. Volontiers, on la recherchait et, l'occasion donnée, on s'édifiait toujours à son contact. Au temps de Vaudreuil, Mère

Marie-Anne était déjà venue en pèlerinage à Sainte-Anne-du-Bout-de-l'Ile. Elle rappelait sans doute ses souvenirs aux jeunes pèlerines de 1864, et nous n'avons pas à insister pour dire quel charme les enfants trouvaient à ses causeries.

En juillet 1865, eut lieu, à Lachine, la première réunion générale des Sœurs missionnaires, qui vinrent y suivre les exercices de la retraite annuelle, prêchée par le Père Pallier, des Oblats de Marie. Ces réunions devaient se tenir tous les ans dans la suite. Mais on imagine aisément que les premières en date durent avoir un cachet bien spécial. Au réconfort qu'apporte à une âme vraiment religieuse le bienfait d'une retraite, et à la joie de se revoir après plusieurs mois de séparation, s'ajoutait la satisfaction, pour toutes et pour chacune, de constater que la bénédiction de Dieu protégeait visiblement l'œuvre à laquelle chacune et toutes se dévouaient. Malgré les sacrifices et les privations qu'elle imposait, cette translation de la maison mère et du noviciat à Lachine apparaissait aux Sœurs comme un gage solide de prospérité pour l'avenir.

La première cérémonie de profession fut présidée à Lachine le 22 août par M. le grand-vicaire Truteau, que Mgr Bourget avait spécialement délégué à cette fin. C'est dans l'ancienne église de Lachine, au fort Rémy, où se trouve aujourd'hui le noviciat des Oblats, que se fit la cérémonie. Sœur Marie-Joseph-du-Sacré-Cœur, Sœur Marie-Philippe-de-Jésus et Sœur Marie-Élisabeth furent admises aux vœux, cependant que sept novices revêtaient le saint habit et douze postulantes le voile de soie noire.

Le 4 septembre ramenait l'entrée des élèves. Dès le premier jour, on en compta 50 au pensionnat et 90 à la fin d'octobre. Le 9 octobre, ces chères enfants se mettaient en retraite sous la direction du Père Antoine, provincial des Oblats. Le prédicateur eut l'heureuse idée d'appliquer à ses jeunes auditrices, pour sa première instruction, le cantique des anges à la naissance de Jésus, leur souhaitant d'être toujours des messagères et des ouvrières de paix dans la vie et de mériter ainsi de chanter à jamais la gloire de Dieu dans les siècles sans fin. Cette retraite du Père Antoine laissa de bien bons souvenirs à celles qui en suivirent les exercices.

Les élèves du pensionnat se trouvèrent ainsi bien préparées pour célébrer, avec un réel profit pour leur âme, le premier anniversaire de l'ouverture du noviciat, le 18 octobre 1865. On accorda aux plus grandes la permission de passer deux heures au noviciat, et ces deux heures s'écoulèrent en de pieuses et édifiantes causeries avec les novices et les postulantes.

C'est en octobre 1865, nous l'enregistrons au passage, qu'eurent lieu les fondations de Saint-Michel et de Rawdon. Nous n'y insistons pas pour le moment.

A la fin de l'automne, on eut à Lachine, comme du reste dans le monde catholique tout entier, à suivre les pieux exercices du jubilé que le pape Pie IX avait accordé à l'univers. Ce fut une nouvelle occasion de se fortifier dans la piété et dans l'amour de l'Eglise et du pape. A la paroisse, il fut prêché par quatre Pères Oblats. Ces dignes religieux visitèrent, à cette occasion, plus d'une fois, les Sœurs et leurs élèves. On a soigneusement noté qu'ils se montraient édifiants dans leurs propos et, parfois, très amusants dans leurs histoires de missions.

Le 2 décembre, à la clôture pour la paroisse des exercices du jubilé, M. le grand-vicaire Truteau, au nom de Mgr l'évêque de Montréal, vint bénir solennellement la nouvelle église dont les fondations avaient été jetées à l'automne de 1863. Elle remplaçait celle qui avait été bâtie (1701-1703) par le curé Rémy. La communauté, le noviciat et le pensionnat, c'est-à-dire tout le personnel des religieuses et des élèves, assistèrent à cette bénédiction. La nouvelle église, qui devait être incendiée en octobre 1916, s'élevait tout à côté de leur propre couvent. En 1865, l'extérieur seul était prêt, ce qui permettait toutefois de l'ouvrir au culte. Le lendemain, 3 décembre, M. le curé Piché y célébra la messe. L'intérieur ne fut terminé qu'en 1868, et Mgr Bourget vint lui-même alors en faire la consécration solennelle.

A quelques jours de là, le 6 décembre, on eut à déplorer la mort d'une religieuse, Sœur Marie-Gertrude (Domitille Desrochers). Ce fut un deuil pour la communauté, et d'autant plus senti que c'était la première mortalité à Lachine. La pauvre Sœur fut administrée dans la salle du noviciat, cette même salle où elle venait de prononcer ses vœux perpétuels. Ce fut la première Sœur qui reçut l'anneau après que les vœux temporaires furent

en usage. La cérémonie de cette profession *in extremis* et de cette réception des derniers sacrements fut des plus impressionnantes. Le bonheur de Sœur Marie-Gertrude était si grand à la pensée de s'en aller au ciel que son émotion se communiqua à toutes les assistantes. Au moment où M. le chapelain allait lui administrer les onctions saintes, alors qu'elle venait de recevoir son anneau de profession, la pauvre mourante, si faible que ses yeux semblaient déjà couverts des ombres de la mort et que ses lèvres pouvaient à peine remuer, parut comme se réveiller d'un profond sommeil. Elle sourit et, avec un grand effort, elle porta à sa bouche l'anneau mystique et le baisa dévotement. Cinq minutes plus tard, elle expirait, toujours souriante. Cette mort édifiante fut une vraie consolation devant Dieu. Le couvent ne possèdant pas encore de cimetière à lui, on inhuma les restes de la chère défunte à l'église paroissiale sous l'autel de la sainte Vierge. Comme épilogue à cet événement attristant et consolant tout ensemble, M. le chapelain Maréchal parla, dans l'une de ses instructions au noviciat, de la passion d'amour que la regrettée Sœur Marie-Gertrude avait pour le bon Dieu, et il demanda à Notre-Seigneur d'enflammer tous les cœurs de cette sainte et pure flamme.

On était encore sous le coup de cette émotion, aussi vive que bienfaisante, quand, le 15 décembre, la supérieure, Mère Marie-Jeanne-de-Chantal, fit au pensionnat de Lachine sa première visite officielle. Pendant huit jours, elle vécut de la vie des élèves, présida à tous les exercices et partagea même les repas des enfants. Elle donna tous les jours des leçons de catéchisme, insistant sur les devoirs envers les parents, faisant réflexion, par exemple, que ceux dont la position sociale est modeste, et qui s'imposent des sacrifices pour assurer à leurs jeunes filles une instruction supérieure, méritent un respect particulier ; que l'aisance et la richesse n'ont aucun prix devant Dieu si elles ne sont pas accompagnées de la vertu. Chaque soir, elle fit elle-même la lecture spirituelle, parla longuement du prix du temps, de l'importance du salut éternel. Tous les jours également, elle donna des avis et des conseils au sujet de la politesse et de la bienséance, ayant soin de veiller ensuite à ce qu'on appliquât sur-le-champ ses avis et ses conseils par des exercices pratiques. Car

c'était sa manière de toujours illustrer par un exemple la leçon théorique. Pendant huit jours, elle se donna entièrement aux élèves. A la fin, elle assista à la lecture des notes de conduite et de succès de la semaine dans chacune des classes, félicita les enfants et les encouragea au travail et à la vertu. Ce furent là, pour le pensionnat, des jours pleins — *pleni dies* — comme parle l'Écriture, et dont on garda le meilleur souvenir.

Le 22 décembre, on apprenait l'incendie du nouveau couvent de Rawdon. C'était, pour la communauté, une épreuve de plus à enregistrer. On n'en continua pas moins à regarder l'avenir avec confiance. Dieu éprouve ceux qu'il aime, et c'est ce qui fait que ceux qui l'aiment vraiment ne se laissent pas abattre par l'adversité.

On eut, à Noël, la première messe de minuit, célébrée dans l'humble " chapelle des mansardes ". Puis, ce fut l'entrée dans la nouvelle année. On échangea de part et d'autre les meilleurs souhaits, comme il était naturel. En présentant leurs vœux du premier de l'an (1866), les élèves offrirent des étrennes à Mère Marie-Jeanne. C'étaient de jolies images richement encadrées qui furent longtemps l'orgueil du grand parloir et qu'on voit aujourd'hui dans le deuxième salon.

Par décision de Mgr Bourget, il n'y eut pas de vacances du jour de l'an en 1866. Les élèves, tout comme les novices, se dédommagèrent en organisant quelques récréations aimables. Monseigneur les visita le 10 janvier. Il intéressa et édifia hautement les élèves aussi bien que leurs maîtresses. Il leur parla longuement de la bonne sainte Anne et des reliques qu'on conserve d'elle à Apt en Provence. L'on connaît la pieuse légende, si chère aux Provençaux. Au premier siècle chrétien, une barque mystérieuse, sans voile ni pilote, serait un jour venue atterrir en leur contrée. Les amis de Jésus, Lazare et ses deux sœurs de Béthathanie, Marthe et Marie, ainsi que d'autres saints personnages, en seraient descendus, qui sont devenus les premiers apôtres du pays provençal. Lazare, proclamé saint plus tard, est donné en effet comme le premier évêque de Marseille. Or ces mystérieux voyageurs auraient apporté avec eux d'Orient de précieuses reliques, dont quelques-unes de la bonne sainte Anne elle-même, qu'on conserve encore de nos jours, à Apt, avec une grande vénération.

Mgr Bourget prit occasion de ce récit pour exhorter ses auditrices à garder soigneusement le culte et l'esprit de sainte Anne. Puis il distribua des images portant sa signature à " ces élèves si raisonnables ", disait-il, " qui s'étaient déclarées satisfaites en obtenant deux jours de congé seulement au premier de l'an".

La chapelle en brique, qu'on avait commencé de bâtir l'année précédente (1865), avait ses murs terminés et son toit posé. Le 19 février, le conseil décidait de faire faire le plancher et les boiseries. Mais l'affaire traîna en longueur, faute d'argent. On descendit des mansardes cependant, et en avril on établit une chapelle temporaire, dans la salle dite " des prêtres ", juste en face de la chapelle en construction à l'entrée de laquelle on plaça l'autel et le balustre. Ce changement accommoda considérablement tout le monde.

Le 13 février, Mgr Bourget revenait à Lachine et y présidait une cérémonie de profession, de vêture et de prise de voile, en même temps qu'il administrait le sacrement de confirmation à dix-huit élèves. Il n'y eut, cette fois, qu'une seule professe : Sœur Marie-Emmérentienne. Monseigneur voulut bien faire une petite visite aux enfants dans leur salle de récréation. Il était accompagné de M. le chanoine Plamondon et de M. le curé Piché.

Le même jour, les chroniques signalent le passage à Lachine de Mère Marie-Anne, la vénérée fondatrice qui, de nouveau, avait été nommée directrice à Sainte-Geneviève.

D'autres visites encore au commencement de cette année 1866, en janvier et en février, firent impression : celles du Père Antoine et du Père Médévielle, des Oblats, puis celle d'un autre Père de la même congrégation, qui s'occupait de faire imprimer des livres en langue sauvage, de même aussi celles de MM. Clément, Rémillard, Trudel et du " bon Père Piché ".

La première exposition des saintes Reliques qu'on avait l'avantage de posséder eut lieu dans la chapelle de Lachine, du 15 au 18 mars. Le 30, on enregistrait la mort de la mère de MM. Maréchal ; elle fut inhumée à Saint-Jacques dans le cimetière de la communauté.

Un fait très intéressant pour la communauté, c'est qu'au commencement de mai, les Père Oblats prenaient possession de leur noviciat de Notre-Dame-des-Anges, à la " Pointe " de l'ancien

fort Rémy. Les Sœurs acquéraient ainsi de bons voisins toujours prêts à leur être secourables.

Plus tard, tout le couvent avait la joie d'assister à une double cérémonie bien impressionnante pour des âmes religieuses. Mlle Marie Smith, la nièce du docteur Hingston, née protestante, faisait son abjuration et recevait le baptême des mains de Mgr Bourget. Ce fut la première convertie chez les Sœurs de Sainte-Anne. Le docteur Hingston servait de parrain, et Mme MacDonald. (Marie-Louise Harwood), une amie des premiers jours de l'Institut, était la marraine. Cette pieuse cérémonie eut lieu le 21. Mgr Bourget, dans une touchante instruction, rappela que la grâce est le fruit de la prière et que pour obtenir beaucoup de grâces il faut beaucoup prier. Le temps était au froid, ce jour-là, même il grêla dans l'après-midi. Mais il faisait chaud et bon dans les cœurs. Le lendemain, 22 mai, la jeune convertie était admise à faire sa première communion. Sept petites compagnes s'approchèrent avec elle pour la première fois de la table sainte. C'était un jour de soleil pour les âmes ! " Je savais que la religion catholique est la meilleure, disait pieusement la jeune fille convertie, mais je ne pensais pas qu'elle donnât tant de bonheur." C'est bien toujours ainsi pourtant. Le service de Dieu a ses exigences et ses contraintes, mais il a aussi ses compensations. Rien n'égale, pour le bonheur d'une âme sincère, le témoignage favorable de sa propre conscience.

Le 1er juin, les élèves du pensionnat de Lachine faisaient une excursion au Sault-Saint-Louis, chez les sauvages de Caughnawaga. Le missionnaire, le bon Père Burtin, un Oblat, les reçut avec une grande affabilité. Les élèves chantèrent au salut du saint Sacrement. Les sauvages et sauvagesses les écoutaient avec admiration. Puis, à leur tour, ceux-ci chantèrent leurs plus beaux cantiques en iroquois ! Ce fut là une aimable distraction pour les enfants qui en oublièrent presque le respect dû au saint lieu . . . On revint au couvent vers les 5 heures de l'après-midi. L'on sait que l'excursion de Caughnawaga fait d'ordinaire partie du programme ou de l'itinéraire de tous les voyageurs et touristes qui visitent Montréal. Les sauvages de cette " réserve " ont en effet conservé quelques coutumes et pratiques, et même quelques costumes pittoresques, avec colliers au cou et

plumes sur la tête, qui piquent la curiosité des non initiés. Nous nous rappelons avoir vu là quelques danses d'un joli effet. Le malheur souvent, c'est que le touriste européen, de retour " aux vieux pays ", se plaît à écrire à ce sujet quelque chapitre fantaisiste. Et comme on n'a pas toujours le soin de bien préciser qu'il ne s'agit que d'une toute petite bourgade qui en dépit du droit d'aînesse de ses ancêtres, disparus en grande partie, reste étrangère à la population actuelle du Canada en général, et de Montréal en particulier, on continue, " aux vieux pays ", à nous croire tous, ou peu s'en faut, d'authentiques Peaux-Rouges ! M. Maurice Barrès s'y est laissé prendre. Les élèves de Lachine, évidemment, étaient mieux renseignées. Elles furent très intéressées par leur excursion à Caughnawaga.

Le 7 juin, pour la fête du Sacré-Cœur, le maître des novices des Oblats, le Père Bournigal, vint prêcher au couvent un solide sermon sur l'amour de Dieu pour les hommes. Quelques jours plus tard, le 13 juin, c'était Mgr Desautels, le curé de Varennes, l'un des prêtres les plus remarquables du diocèse, qui passait à Lachine. Il visita le couvent, admira beaucoup l'endroit qu'il occupe et félicita les religieuses : " Votre maison est bien éclairée ", dit-il aux élèves. Et il ajouta avec bonne humeur : " Vous n'y venez d'ailleurs que pour cela, pour être éclairées." Une autre fois, le 19 juin, on accueillait Mgr Taché. Les élèves lui firent une jolie réception. Monseigneur les remercia avec cette noble simplicité de langage qui donnait tant de charme à ses discours. " Exilé de ma petite patrie des bords du Saint-Laurent, dit-il, je revois toujours avec bonheur la terre où je suis né. Mais ce qui me réjouit le plus, quand je reviens sur les rives de mon grand fleuve, c'est de constater la prospérité sans cesse grandissante de nos communautés." La belle tête aux longs cheveux du vénérable archevêque et sa parole si captivante laissèrent dans l'âme des enfants des souvenirs qui durèrent longtemps. Plus d'un germe de vocation, peut-être, tomba, ce jour-là, dans une bonne terre... Si petite que l'on soit, c'est quelque chose de penser qu'en se vouant à une œuvre de bien, comme celle d'une communauté enseignante, on sera utile et vraiment serviable devant Dieu. Il faut si peu parfois pour déterminer l'orientation de toute une vie ! C'est pourquoi dans ces

visites qu'on recevait à Lachine, on semblait voir autant de grâces du ciel.

En juillet 1866, le conseil général acceptait la fondation de Saint-Polycarpe.

En août, la retraite annuelle des Sœurs fut prêchée par le Père Tabaret, des Oblats. Mgr Bourget passa, vers ce même temps, cinq jours à Lachine, en visite pastorale. Au cours de cette visite, le 3 août, Sa Grandeur décida qu'il n'y aurait plus de vœux temporaires. On avait adopté cette pratique des vœux de cinq ans en 1863. Plus tard, le chapitre de 1878 la rétablit et elle se maintint jusqu'à la promulgation de nouveau code canonique, dont le canon 574 porte à trois ans le terme des vœux temporaires avant l'émission des vœux perpétuels.

En septembre 1866, le 26, Mgr Bourget présida, à Saint-Jacques, la profession religieuse de deux enfants de la paroisse, venues de Lachine, la veille : Sœur Marie-Thérèse-de-Jésus et Sœur Marie-Émilie.

Les travaux d'érection du sanctuaire temporaire dont il a été question se trouvèrent bientôt terminés. A l'entrée de la chapelle en construction, sur une plateforme d'une vingtaine de pieds carrés, solidement appuyée sur des tréteaux, l'autel était installé avec de chaque côté des paravents disposés en cintre. Il était plus que temps d'orner ce modeste séjour fait à Notre-Seigneur et dans lequel on devait célébrer les saints mystères en la fête de la Toussaint. La vénérée Mère Marie-Anne en tapissa elle-même les murs mobiles, c'est-à-dire les paravents, et avec une perfection qui dévoilait l'amour qu'elle portait à celui chez qui elle était en service. M. le supérieur-curé Maréchal vint de Saint-Jacques bénir ce petit sanctuaire le 24 octobre, et, le lendemain, il présidait en l'église paroissiale de Lachine une cérémonie de profession, de vêture et de prise de voile. Le même jour, Sœur Marie-François-de-Sales succédait à Sœur Marie-Stanislas comme maîtresse des novices.

Le 19 octobre eut lieu la fondation du couvent de Saint-Gabriel-de-Brandon.

Les constitutions données par Mgr Bourget prévoyaient naturellement la visite officielle de la supérieure générale dans les diverses missions. Comme plusieurs évêques de l'Ouest demandaient

d'ouvrir de nouvelles maisons dans leur diocèse respectif, à l'automne de 1866 Mère Marie-Jeanne-de-Chantal décida de partir pour Victoria. Elle partit en effet le 7 novembre, en compagnie de Mère Philomène, supérieure générale des Sœurs de la Providence de Montréal, amenant avec elle les Sœurs Marie-Alphonse, Marie-Clément, Marie-Anne-de-Jésus, Marie-Brigitte et Marie-Lucie.

La vie normale de la communauté, du noviciat et du pensionnat, à Lachine, se continua régulière et sans beaucoup d'incidents notables au cours de l'hiver et du printemps qui suivirent. En mars et en mai, on eut encore la joie d'assister à deux cérémonies d'abjuration solennelle. Le 13 mars 1867, une jeune fille venue du Labrador, Annie Connolly, fit son abjuration et reçut le baptême des mains de M. le curé Piché. M. l'abbé Séguin, qui remplaçait temporairement M. le chapelain Maréchal, lui servit de parrain. Deux mois plus tard, le 9 mai, ce n'était plus une mais trois jeunes filles, encore de langue anglaise, Fanny et Cordélia Smith et Louise Connolly, qui renonçaient, elles aussi, à la confession protestante et recevaient le saint baptême. M. le chanoine Leblanc, de l'évêché de Montréal, avant de leur administrer le sacrement, expliqua en anglais tout le symbolisme des rites saints. Les deux demoiselles Smith étaient, comme la convertie de l'année précédente, les nièces du docteur Hingston. L'une d'elles, Cordélia, est devenue religieuse dans l'Institut sous le nom de Sœur Marie-Marguerite-du-Sacré-Cœur.

Le 1er juin, le dévoué chapelain de Lachine, M. Napoléon Maréchal, était nommé curé à Notre-Dame-de-Grâce à Montréal. Il devait être remplacé deux mois et demi plus tard par M. l'abbé Fabien Perrault. Dans l'intervalle, M. le curé Piché et le Père Bournigal, maître des novices chez les Oblats, se partagèrent la desserte spirituelle de la communauté et du pensionnat. Le nouveau curé de Notre-Dame-de-Grâce ne cessa pas cependant de s'intéresser à l'œuvre des Sœurs de Sainte-Anne. Ainsi que nous l'avons déjà raconté, il remplaça d'abord son frère, M. le curé de Saint-Jacques, comme supérieur ecclésiastique de la communauté, et il le fut deux ans. Plus tard, en 1900, il devait retrouver encore les Sœurs de Sainte-Anne à Saint-Jacques, où il succéderait comme curé à ses deux frères.

Le 3 juin, M. le chanoine Fabre, le futur évêque puis archevêque de Montréal, présidait la profession de Sœur Marie-Olier-du-Saint-Sacrement. Et le 14 août, à l'époque régulière de la retraite annuelle et des professions, Mgr Bourget, venu à Lachine pour la circonstance, selon son habitude quand il le pouvait, admettait aux premiers vœux sept nouvelles religieuses.

Le 18 août, le nouveau chapelain, M. l'abbé Fabien Perrault, prenait possession de son poste. Il fut, comme ses prédécesseurs, très dévoué à la communauté. Il était né à Saint-Alexis-de-Montcalm, le 15 octobre 1830. L'un de ses frères, son aîné, M. Joseph Perrault, grand ami de la communauté et son bienfaiteur, fut longtemps vicaire à Saint-Jacques, puis curé de l'île Bizard et ensuite de Sainte-Rose. Lui-même, M. Fabien, devait, après son séjour à Lachine de 1867 à 1872, devenir, pour plusieurs années, curé de Sainte-Geneviève et mourir en 1901 à Montréal, où il s'était retiré. Ordonné prêtre le 16 août 1857, à Montréal, il fut successivement vicaire ou desservant à Saint-Polycarpe, au Sault-au-Récollet, au Mile-End et à Sainte-Rose. C'était un prêtre pieux et éclairé, dont la direction devait être hautement appréciée. Il a laissé du reste à sa mort la réputation d'un saint.

En septembre 1867 eut lieu la fondation du couvent de Saint-Polycarpe déjà décidée et acceptée par le conseil général en juillet 1866.

Le retour de Mère Marie-Jeanne-de-Chantal de l'Ouest, le 15 novembre 1867, fut le grand événement de l'automne. Elle revenait en compagnie encore de la supérieure des Sœurs de la Providence et de deux jeunes filles de langue anglaise de Victoria, les demoiselles McQuade, Cecilia, qui avait 16 ans et devait entrer au postulat, et Anna, qui n'avait que 14 ans et qu'on envoyait au pensionnat. L'arrivée de la supérieure, absente depuis de longs mois, fut pour toute la communauté une cause de grande joie. Les directrices des maisons du diocèse de Montréal se rendirent à Lachine pour l'occasion.

Ce premier voyage de la supérieure générale des Sœurs de Sainte-Anne avait duré un an. Nous n'avons pas à en raconter ici toutes les péripéties. Disons seulement, d'après les lettres de Mère Marie-Jeanne, que ce voyage fut accidenté de toutes façons. Parties le 4 novembre au soir, de Lachine, les missionnaires, au

nombre de six, y compris la supérieure générale, se rendaient à Montréal, en voiture, jusqu'à la maison mère des Sœurs de la Providence. Le lendemain matin, Mgr Bourget y arrivait pour l'heure de la méditation qu'il présida en personne à la salle de communauté. Les missionnaires de la Providence, au nombre de six également, étaient placées au premier rang ainsi que les Sœurs de Sainte-Anne. Monseigneur prit pour sujet de méditation ces paroles de Notre-Seigneur à ses apôtres : " Allez, enseignez toutes les nations. " Sa Grandeur insista sur l'humilité avec laquelle la missionnaire religieuse doit répondre à l'appel du maître. Bien des larmes coulèrent. Monseigneur célébra ensuite la sainte messe. Après son déjeûner, il voulut de nouveau voir les partantes. Il les entretint de leurs saintes règles et de l'attachement qu'elles devaient garder à leur communauté, puis leur donna à chacune une image de la sainte Vierge d'après saint Luc. Dans l'après-midi, les douze missionnaires s'embarquèrent pour New York où elles arrivèrent, vers les 11 heures, le lendemain matin. Les évêques Blanchet et M. l'abbé Cazeau conduisirent toute la caravane dans un hôtel et firent servir un bon dîner. Quelques heures plus tard, l'on prenait place à bord du bateau *Arizona* et pendant neuf jours l'on descendit l'Atlantique jusqu'à Aspinwall. Dans ce port, un bateau plus petit transporta les missionnaires à Panama après huit longs jours de trajet. La traversée de l'isthme se fit en 10 ou 12 heures, dans des chars ouverts, très lents, ce qui permettait aux natifs de sauter dans les wagons pour y vendre des fruits. Mais on avait défense d'en acheter de peur de prendre la fièvre jaune. Vers minuit, ce même jour, c'est-à-dire le 23 novembre, le *Montana* partait pour San Francisco. Les missionnaires s'y embarquèrent. Le voyage dura près de neuf jours et fut très calme. Après treize jours passés à San Francisco, où l'hospitalité des bonnes Sœurs de la Merci fut très cordiale, l'on reprenait la mer le 15 au matin, et le 19, le bateau *Pacifique* entrait au port de Victoria après avoir essuyé de fortes tempêtes. Il fit naufrage en retournant à San Francisco. De San Francisco à Victoria, M. l'abbé Poulin se chargea de conduire les voyageuses. Mère Marie-Jeanne séjourna à Victoria, puis elle visita New Westminster. Mgr d'Herbomez la reçut sans doute avec beau-

coup d'égards. Sa Grandeur pourtant et le Père Fouquet, son grand-vicaire, se montrèrent assez exigeants au sujet du règlement de vie et de la direction à donner aux Sœurs. Nous ne pouvons entrer dans tous ces détails. Ce qui est certain, c'est que la Mère supérieure eut plus d'une difficulté à surmonter. Dieu aidant, son passage dans les différents couvents de l'Ouest réussit à mettre les choses au point et à assurer le progrès de ces lointaines missions.

Aussitôt après le retour de Mère Marie-Jeanne, le 18 novembre, la directrice de la maison de Saint-Jérôme, Sœur Marie-Agnès, fut nommée supérieure locale de la communauté à Lachine, et Sœur Marie-du-Saint-Sacrement la remplaça à Saint-Jérôme. C'est le dernier événement important à enregistrer au cours de l'année 1867.

Depuis deux ans, le nombre des élèves inscrites, tant au pensionnat qu'à l'externat, avait sensiblement augmenté. En 1861, quand la maison avait ouvert ses portes, on en avait reçu 68 au pensionnat et 60 à l'externat, soit en tout 128. En 1867, on en comptait 133 au pensionnat et 129 à l'externat, en tout 262. En 1868, on resta à peu près au même point. En 1869, on devait aller jusqu'à 270. Cela revient à dire qu'en six ou sept ans on avait plus que doublé l'effectif. La nouvelle supérieure locale se mit à l'œuvre avec entrain, et on arriva ainsi à l'année 1868. Rien de particulier à signaler pour les premiers mois si ce n'est, à la fin de mars, aux jours gras, le *triduum* de prières commandé au monde catholique tout entier, pour 1868, par le pape Pie IX, dans son encyclique du 17 octobre 1867, et que M. le curé Maréchal, de Saint-Jacques, vint prêcher au couvent de Lachine. L'Église traversait alors des jours difficiles. Les ambitions du Piémont, donnant corps aux menées des loges maçonniques, menaçaient le pouvoir temporel des papes. Tout en comptant sur ses généreux zouaves, Pie IX voulait surtout se défendre par la prière. Mgr Bourget avait tenu à répondre à l'appel du père commun des fidèles. Il avait écrit, à ce sujet, pas moins de huit documents, dont une circulaire adressée, en plus de sa lettre pastorale du 8 décembre 1867, aux religieuses de son

diocèse (21). On se fit donc un devoir d'entrer dans les vues de Monseigneur et, en même temps qu'on prenait part à ce *triduum* pour le Saint-Père, on pensait aux zouaves qui venaient de partir pour Rome le 19 février. Un détail, simple et touchant, nous semble-t-il, le fait bien voir. Les dix érables de la cour de récréation ayant, ce printemps-là, donné libéralement leur eau sucrée, on en fit de " délicieuses palettes ", notent les chroniques, dont quelques-unes furent envoyées aux dix-huit Sœurs de Victoria et les autres, par l'entremise de Monseigneur, aux zouaves canadiens de Rome. Les novices et pensionnaires se réjouissaient de savoir qu'elles fournissaient ainsi, par une petite privation, aux zouaves du pape l'occasion de manger du " sucre du pays ".

Pâques, qui tombait, cette année-là, le 12 avril, fut beau mais froid. On lut en communauté le récit de l'audience accordée par Pie IX aux zouaves venus du Canada. L'*alleluia* pascal s'en trouva comme fortifié et réchauffé, si l'on peut ainsi parler. Rome, le pape, les zouaves, c'était le sujet de toutes les conversations et l'objet de tous les soucis de ces âmes croyantes et pieuses. Jésus a vaincu la mort. On prenait confiance que son vicaire l'emporterait bientôt sur ses ennemis, et l'on n'en répétait que plus joyeusement : Alleluia, alleluia !

Toujours sous le coup de cette délicate autant que religieuse préoccupation, le 4 mai, les élèves du pensionnat firent les frais d'une séance publique qui fut très réussie. Elles jouèrent un petit drame, composé par les Sœurs, intitulé *Valeria-Flora.* Mgr Bourget vint en personne présider la séance. On remarquait à ses côtés Mgr Morisson, M. le chanoine Lamarche, M. le supérieur Maréchal, MM. les curés Piché, Trudel, Perreault (Joseph), Ritchot, Bédard, MM. Gaudet et Vézina, de l'Assomption, les Pères Bournigal et Burtin, des Oblats, et le chapelain, M. Fabien Perrault. C'était une séance payante. La recette fut de 600 piastres. Les élèves en offrirent une partie à Monseigneur pour l'œuvre des zouaves. En même temps, elles lui présentaient une aiguière en or. (22) Le digne évêque se montra touché de toutes ces marques de déférence, appréciant surtout

(21) Cf. *Collection des Mandements et Lettres pastorales de Montréal,* tome V, pages 256 à 293.

(22) C'était le don des élèves de Victoria.

le don qu'on lui faisait pour ses chers zouaves. Il accorda pour le 8 mai un congé de sortie, plaisir toujours goûté dans les couvents comme dans les collèges. Quarante-huit élèves cependant se trouvant dans des circonstances qui ne leur permettaient pas d'aller passer ce congé dans leurs familles, M. le curé et M. le chapelain leur payèrent un petit voyage à Caughnawaga, à bord de l'*Iroquois*, et tout le monde eut ainsi sa part de joie.

Le 13 mai, un aumônier des zouaves et un ami de la communauté, qui avait séjourné à Victoria et rendu plus d'un service aux missions naissantes de l'Ouest, le Père Michaud, des Clercs de Saint-Viateur, faisait une visite à Lachine. Le bon Père devait partir le 16 pour Rome avec 24 zouaves. Ce fut une nouvelle occasion de manifester le culte au pape et à tout ce qui tient à sa personne sacrée. On offrit au voyageur, au nom des Sœurs de Victoria, un bréviaire complet. Il s'en montra tout heureux et promit qu'à son retour il ferait un plan pour le couvent de Victoria.

On le voit, cette question des zouaves du pape, qui préoccupait à ce moment tous les esprits au Canada, avait son écho dans nos couvents et en particulier dans celui de Lachine. C'était d'ailleurs tout naturel, puisque le pape est le père commun de tous les fidèles de l'Église. Et il est inutile de répéter que Mgr Bourget ne négligeait rien pour que, partout dans son diocèse, on s'intéressât à ces braves par la prière et par l'action.

Le 20 juin 1868, M. le grand-vicaire Truteau venait présider, à Lachine, une cérémonie de profession religieuse. A quelques jours de là eut lieu la distribution des prix au pensionnat. MM. les curés Piché, Bélair, M. le chanoine Leblanc et M.-F Perreault y assistèrent. On profita de l'occasion pour offrir un témoignage public de reconnaissance à un vénérable prêtre, M. le curé Narcisse Trudel, qui venait de faire à la communauté un cadeau de 2000 piastres. Ce digne prêtre, natif de Boucherville, occupait la cure de Saint-Isidore depuis 1833. Il y avait fait quelques économies. Il jugea utile et bon d'en faire profiter les Sœurs de Sainte-Anne. On l'invita donc à présider la séance de fin d'année. Une élève lui lut une adresse et d'autres lui présentèrent des fleurs. Le vénérable prêtre accepta les compliments en souriant et offrit, séance tenante, les fleurs " à la bonne sainte

Anne du couvent de Lachine ". Cinq ans plus tard, en 1873, après quarante ans de ministère pastoral à Saint-Isidore, ce bon M. Trudel, malheureusement menacé de cécité, prit sa retraite et exprima le désir de finir ses jours à Lachine. A titre de bienfaiteur insigne, la communauté se fit un devoir de le recevoir. On mit à sa disposition l'une des plus grandes pièces de la maison du gouverneur, située au couchant mais faisant angle au sud. Le bon vieillard s'y installa entouré de ses meubles et de divers objets qui — pour lui — semblaient en vérité faire revivre délicatement les choses du passé. Il les interrogeait souvent du regard comme pour se consoler du silence qui s'était fait autour de lui. Il vécut heureux néanmoins à Lachine, consacrant ses jours à la prière et à l'autel. Il mourut le 19 mai 1881, âgé de 77 ans, après avoir magnifiquement doté le noviciat qu'on venait de construire.

Un autre avantage matériel fort appréciable, dont la communauté fut également favorisée au cours de ce mois de juillet 1868, ce fut la " donation ", que firent aux Sœurs, de tous leurs biens, M. et Mme Beirne, père et mère de Sœur Marie-Angéline. C'étaient de riches propriétaires de la paroisse de Sainte-Marthe. Ils avaient décidé de " se donner " ainsi au couvent, à la condition naturellement qu'on prît soin d'eux jusqu'à leur mort.

Quelques semaines plus tard, le 11 août, nouvelle aubaine. M. le curé Maréchal (Napoléon), supérieur ecclésiastique, achetait une terre de cent arpents dans la côte Saint-Luc, sur sa paroisse de Notre-Dame-de-Grâce, d'un M. Beauchamp, du Sault-au-Récollet. Il la payait 1400 louis et la donnait aux Sœurs de Lachine, pouvu qu'elles voulussent bien s'engager à prendre soin gratuitement du linge de sa sacristie et à lui laisser sans rétribution les deux " filles consacrées " qui étaient à son service au presbytère. C'est la terre ainsi dite de Saint-Luc.

La retraite régulière du mois d'août fut prêchée, cette année-là, par le Père Larcher, des Jésuites de Montréal. Le Père Larcher était français. Il vivait au Canada depuis 1849 et enseignait au collège Sainte-Marie depuis 1861. A ce moment, il arrivait d'un voyage en France. Il distribua aux retraitantes — et c'était la première fois que cela se faisait à Lachine — des billets de la " garde d'honneur " du Sacré-Cœur. On goûta beaucoup sa

prédication aussi pieuse que solide. Le Père Larcher devait mourir à Montréal en 1897.

Les obédiences, à l'issue de cette retraite, furent données le 21 août. On annonça, en même temps, que le conseil avait décidé que, dans les missions aussi bien qu'à la maison mère, à l'avenir, les Sœurs auraient à suivre une heure de classe tous les jours.

Deux cérémonies de profession eurent lieu en septembre 1868. La première se fit le 8, à Lachine, sous la présidence de Mgr Bourget, et l'autre le 13, dans l'église de Sainte-Geneviève, encore sous la présidence de Mgr l'évêque de Montréal.

C'est au cours de ce même mois de septembre 1868 que furent décidées et eurent lieu les nouvelles fondations d'Oswégo, de Sainte-Marie et de New Westminster.

Le 4 octobre, on faisait au couvent une petite manifestation à M. le curé Piché, qui partait pour l'Europe, avec M. l'abbé Loranger, curé de Lanoraie, et M. l'abbé Caisse, procureur du collège de l'Assomption. Les voyageurs se proposaient de se rendre à Rome et jusqu'en Terre Sainte. Les élèves préparèrent une petite séance dont le bon curé se montra ravi. A cette occasion, il fit cadeau à la communauté d'une relique de sainte Fausta, dont l'authentique datait de 1736. A son départ, les paroissiens, réunis en grand nombre au presbytère, lui présentèrent une bourse de onze cents dollars. M. le curé Piché quitta Lachine le 19 octobre et n'y revint que le 31 août de l'année suivante. Pendant son absence, M. l'abbé Jasmin, qui devint plus tard curé de Beauharnois et mourut en 1886, le remplaça à titre de desservant.

Deux évêques de l'Ouest honorèrent les Sœurs de Lachine de leur visite pendant ce même mois d'octobre : Mgr Demers, évêque de Vancouver, que nos lecteurs connaissent déjà, et Mgr Lootens, évêque d'Idaho. Le premier, revenant d'un long voyage d'Europe, arriva à Lachine le 12 octobre et y passa deux jours. Les demoiselles McQuade, ses diocésaines, lui offrirent " un beau tapis vert brodé en soie jaune ", et les autres élèves, un rochet en dentelle fait au couvent. Ce sont là de petits faits. Nous les signalons volontiers, parce qu'ils soulignent le bon esprit des enfants. Mgr Demers devait repartir pour l'Ouest le 21 octobre. La visite de Mgr l'évêque d'Idaho fut aussi bien agréable aux

Sœurs et à leurs élèves. Il arriva le jour même du départ du curé Piché, et passa huit jours au couvent. C'était pour lui, disait-il, comme une station à Béthanie.

Mais, les beaux jours ont souvent des lendemains qui ne leur ressemblent pas. Du 24 novembre au 30 janvier, cet hiver de 1869, l'épreuve devait visiter la communauté et le pensionnat de Lachine. Une épidémie se déclara au couvent. La terrible picote ou petite vérole sévit pendant huit longues semaines et l'on vécut des jours pénibles. On convertit l'externat en hôpital d'urgence pour y soigner les victimes du fléau, et les externes durent suivre leurs classes au rez-de-chaussée du pensionnat. Plusieurs religieuses, Sœur Marie-de-l'Annonciation, Sœur Marie-Fébronie et Sœur Lafleur, s'enfermèrent avec les malades dans l'hôpital improvisé, cependant qu'une pieuse vieille fille en service chez les religieuses, Marie Marchand, faisait la navette entre le couvent et l'externat. Le 21 décembre, quatre novices, les Sœurs Marie-Placide, Marie-Théodosie, Marie-Charles et Marie-Augustine, atteintes par le fléau, durent être transportées au petit hôpital. Les demoiselles Griffin, Ryan, Hoover, Quigley et McCrootan, pour ne citer que quelques noms, les y avaient précédées. On fit naturellement neuvaine sur neuvaine, et les prières et les pénitences s'entremêlèrent. On s'adressait surtout à la sainte Vierge et à la bonne sainte Anne. On prenait le souper à genoux et, après les " grâces ", à la chapelle, on multipliait les génuflexions, neuf par neuf ! M. le supérieur Maréchal vint exhorter les Sœurs et les élèves à l'esprit de sacrifice et de mortification, sans lequel, prêcha-t-il, " les vertus ne sont que des fruits secs ou tôt coulés ". Bref, c'étaient des jours de tristesse. Sur les murs du couvent, une grande affiche proclamait qu'on était " en quarantaine ". C'était dur et lourd à supporter. Mais Dieu donnait des forces. Les élèves s'en tirèrent plus vite que les religieuses qui furent atteintes. Les deux dernières malades à sortir de l'hôpital de quarantaine, le 20 janvier, furent les Sœurs Marie-Placide — qui quitta le noviciat — et Marie-Charles. Nécessairement, il fallut envoyer les élèves valides en vacances. Elles eurent quinze jours de congé. On en profita pour tout désinfecter et purifier avec soin dans la maison. A la fin de janvier, l'épidémie était enrayée. On n'avait pas eu de mortali-

té à enregistrer, vu les précautions prises et les bons soins donnés. Les jeunes malades, en pleine convalescence et pas du tout défigurées, revinrent joindre leurs compagnes, et l'on put enfin chanter le *Te Deum*. Mais l'histoire se doit d'affirmer que l'alerte avait été rude.

Cependant, on avait eu, au cours de ce temps de maladie, quelques heures de consolation réconfortante. Le 18 décembre, par exemple, la chapelle du couvent s'était transformée en cénacle. Le propre frère des MM. Maréchal, M. Théophile, y vint recevoir, des mains de Mgr Bourget, l'onction sacerdotale. M. Théophile — qui devait plus tard être curé de Saint-Jacques, ainsi que nos lecteurs le savent déjà — était alors religieux chez les trappistes du monastère de Dorchester et portait en religion le nom de Joseph-Marie. Ses frères, sans doute, obtinrent de Mgr Baillargeon, l'archevêque de Québec, la faveur d'avoir son ordination au couvent de Lachine. Son supérieur, Dom François-Xavier, l'accompagnait. En même temps qu'il lui conférait la prêtrise, Mgr Bourget administrait le baptême à une fillette de 10 ans — Eliza-Ann Florence — et la confirmation à une dizaine de petites pensionnaires. C'était, on le voit, un jour de grâces pour Lachine, et ce fut aussi, par ce temps d'épreuve, un jour de consolation. Le lendemain, le nouveau Père trappiste disait sa première messe au couvent.

Un autre événement, moins important, mais qui ne pouvait passer inaperçu, ce fut, pour la fête de Noël, la visite à Lachine de Mère Caron, supérieure des Sœurs de la Providence de Montréal. Elle était accompagnée d'une religieuse de sa communauté, Sœur Rosalie, qui venait quêter, à la messe de minuit, pour ses pauvres et ses orphelins. Mère Caron, dont la vie a été écrite (23), était une femme de haute vertu et de grand mérite. Son passage devait laisser dans les âmes des souvenirs édifiants et réconfortants. Ceux et celles, en effet, qui se vouent à l'assistance des malheureux et des abandonnés, ont, semble-t-il, une grâce d'état spéciale pour consoler les éprouvés et les souffrants. Après tout, la vie elle-même, et toute la vie, ils le savent et le disent mieux que d'autres, n'est qu'un voyage et une épreuve sur

(23) C'est en 1908 que nous avons eu l'honneur d'écrire nous-même cette *Vie de Mère Caron*, qui a été depuis traduite en anglais. (Note de l'auteur.)

cette terre. Il convient de s'y résigner et de ne pas perdre l'occasion, qu'elle offre si souvent, d'acquérir des mérites.

Le 9 mars, à la demande de Mgr l'évêque de Montréal, les Sœurs, leurs novices et leurs élèves firent une communion générale aux intentions du Saint-Père Pie IX et du futur concile du Vatican, qui devait s'inaugurer, le 8 décembre de cette même année 1869, et être suspendu le 20 octobre 1870, à la suite de l'invasion des Etats du pape par les Piémontais et de la guerre franco-prussienne. Pie IX attendait beaucoup de bien de ce concile qu'il projetait et il demandait des prières au monde catholique tout entier. Mgr Bourget avait prescrit la récitation des litanies de la sainte Vierge à l'issue de la messe de chaque jour à cette même fin et il avait permis et recommandé des communions plus fréquentes. Au couvent des Sœurs de Sainte-Anne, comme du reste dans toutes les communautés de Montréal, on entra pieusement et fervemment dans les intentions du Saint-Père et de Monseigneur.

C'est sans doute aussi dans une intention de zèle qu'on décida, au mois d'avril, qu'un groupe de religieuses suivraient les pieux exercices de saint Ignace ainsi dits de trente jours. C'est M. le supérieur Napoléon Maréchal qui se chargea de la prédication de cette retraite exceptionnelle. La supérieure, Mère Marie-Jeanne-de-Chantal, suivit elle-même ces pieux exercices, et elle désigna — le 4 avril — pour les suivre avec elle, les Sœurs Marie-de-la-Nativité, Marie-Joséphine, Marie-François-de-Sales, Marie-de-la-Garde, Marie-Stanislas, Marie-de-la-Purification, Marie-Joseph-Hermann, Marie-des-Anges, Marie-Louise, Marie-du-Carmel, Marie-Rosalie, Marie-François-d'Assise, Marie-Pudentienne, Marie-Antoine et presque toutes les novices du voile blanc.

A l'occasion du cinquantième de sacerdoce du Saint-Père Pie IX, on eut à Lachine une belle cérémonie ou manifestation pieuse. Le matin M. Sorin, prêtre de Saint-Sulpice, un prédicateur éloquent, dit la messe et donna un sermon de circonstance qui fut fort apprécié. Le soir, il y eut grande illumination. Pour la circonstance, on avait décoré à profusion la façade et les pignons de la maison. Des banderolles portant des inscriptions et des drapeaux ornés d'écussons et d'attributs divers flottaient partout. On y voyait, et de très loin, sur des transparents, les cœurs

de Jésus et de Marie, des calices, des ciboires, les armes du pape et celles de Monseigneur, des tiares, des mîtres... Avant l'illumination proprement dite, M. le chapelain Fabien Perreault lança un petit ballon où se lisait l'inscription " Vive Pie IX !", lequel resta visible une demi-heure. Enfin, on eut grand congé et la cour de récréation se changea pour quelques heures en " sucrerie canadienne ". Ce fut un grand jour que termina une belle soirée par un temps superbe.

Le 9 juin, Mgr Pinsonnault, ancien évêque de London, qui vivait retiré à l'évêché de Montréal et portait le titre d'évêque de Birtha, vint présider au couvent une séance au profit des zouaves canadiens.

La Mère vicaire de la maison de Victoria, Sœur Marie-de-la-Providence, arriva à Lachine le 22 juin, amenant avec elle une demoiselle McEntee, qui entra au noviciat et devint Sœur Marie-Catherine-de-Sienne. Le surlendemain, 24 juin, avait lieu, à Saint-Jérôme, sous la présidence de Mgr de Birtha, une profession religieuse.

Avec l'été, revint l'époque des retraites et des élections générales. Elles furent présidées par l'ancien supérieur ecclésiastique, M. Maréchal, curé de Saint-Jacques, délégué à cette fin par M. le vicaire général Truteau, administrateur du diocèse en l'absence de Monseigneur en voyage en Europe. Son frère, M. Napoléon Maréchal, curé de Notre-Dame-de-Grâce et supérieur actuel, et M. le chapelain Fabien Perreault, de Lachine, l'assistaient. Pour la troisième fois, Mère Marie-Jeanne-de-Chantal fut élue à la charge de supérieure apparemment pour six ans, bien que les actes ne le mentionnent pas. Lui furent adjointes comme conseillères : Sœur Marie-Joséphine, assistante, Sœur Marie-Stanislas et Sœur Marie-Hélène. Cette élection eut lieu le 3 août 1869.

Le 31 août, M. le curé Piché, de retour de son voyage d'Europe, arrivait à Lachine. On lui fit de belles fêtes de réjouissance. Le 7 septembre, il venait bénir ses paroissiennes du couvent de Sainte-Anne et leur parlait longuement de la Ville Eternelle et de la Terre Sainte.

En la fête de la Nativité de la sainte Vierge, le 8 septembre, M. le curé Napoléon Maréchal, supérieur ecclésiastique, présida une cérémonie de profession.

A quelques jours de là, la mort ravissait à l'affection de ses sœurs en religion et de ses élèves la directrice locale de la communauté de Lachine, Sœur Marie-Agnès. Son service fut chanté, dans la chapelle du couvent, le 19 septembre, par M. l'abbé Euclide Dugas (plus tard curé de Sainte-Anne-des-Plaines) son cousin, assisté par son frère, M. l'abbé Georges, l'écrivain bien connu, un autre cousin, et par M. le chapelain Perrault.

Par décision de Monseigneur, alors en voyage à Rome, au cours de septembre ou d'octobre 1869, M. le grand-vicaire Truteau fut chargé d'agir comme supérieur ecclésiastique, en remplacement de M. le curé Maréchal de Notre-Dame-de-Grâce. Nous n'avons pas la date exacte de ce changement. Nous savons seulement que M. Maréchal signa dans les registres, pour la dernière fois, le 8 septembre, à la cérémonie de profession déjà mentionnée, que Mère Marie-Jeanne annonça officiellement qu'il n'était plus supérieur le 9 octobre, que M. le grand-vicaire Truteau vint comme supérieur, pour la première fois, le 28 octobre — il prêcha sur l'observance des saintes règles — et qu'il signa son premier acte aux registres en cette qualité, le 18 novembre (acte autorisant les Sœurs à terminer la chapelle). Mère Marie-Jeanne, écrivant à Monseigneur, toujours à Rome, à la date du 7 décembre 1869, pour le remercier des bénédictions qu'il avait obtenues du Saint-Père pour sa communauté, lui disait : " De même en agissez-vous avec nous, Monseigneur. Car, au moment où vous nous séparez d'un de nos dévoués supérieurs ecclésiastiques, vous savez nous dédommager, et au delà, en nous remettant à la paternelle direction de monsieur l'administrateur."

M. le grand-vicaire Truteau (Alexis-Frédéric) était né à Montréal le 11 juin 1808, et il avait été ordonné prêtre le 18 septembre 1830. Il resta, croyons-nous, constamment attaché soit à l'ancien évêché (coin Saint-Denis et Sainte-Catherine) soit à l'évêché actuel, près du *carré* Dominion. Dès 1840, il devenait le vicaire général de Mgr Bourget. Plusieurs fois, il administra le diocèse, en l'absence de Monseigneur, durant ses voyages à Rome. En 1867-1868, il avait été délégué à Rome par Mgr de Montréal, pour y traiter des affaires du diocèse en son nom. Modeste autant que prudent et zélé, il rendit à son évêque et au diocèse des services importants. Il devait mourir à Montréal, le

28 décembre 1872, à 64 ans. Les Sœurs de Sainte-Anne ont gardé sa mémoire en haute vénération. Il semble bien qu'il ne fut supérieur ecclésiastique des Sœurs de Sainte-Anne que par *interim*. En effet, M. le curé Piché fut nommé pour le remplacer dans cette fonction dès l'année suivante, par lettre de Mgr Bourget en date du 21 septembre 1870.

Les chroniques signalent, au cours de cet automne, le passage à Lachine de plusieurs visiteurs importants : Mgr Lootens, M. le curé Labelle, M. le curé Guyon, M. le curé Dequoy, M. le curé Mongeau, M. le curé Hoods, les Pères Grenier et Lagier, des Oblats, M. Sorin, prêtre de Saint-Sulpice, MM. les abbés Demers, Seers, Leduc, Casaubon du diocèse de Montréal et O'Driscoll (ce dernier vicaire à Saint-Paul d'Oswégo).

Mère Marie-de-la-Providence, supérieure vicariale des missions de l'Ouest, venue pour prendre part à l'élection du 3 août 1869,— repartait pour son lointain " vicariat " le 13 octobre. Elle amenait avec elle deux Sœurs missionnaires : Sœur Marie-Béatrice et Sœur Marie-Victor.

Au 31 décembre, on accorda des vacances aux élèves du pensionnat pour jusqu'au 6 janvier.

L'année 1870 commença à Lachine bien paisiblement. Quelques visites, dans les premières semaines de janvier, vinrent agréablement rompre la monotonie de la vie ordinaire. Signalons celle de M. le chanoine Moreau, de l'évêché de Montréal, celle de l'ancien supérieur, M. le curé Napoléon Maréchal, et, enfin, celle, plus extraordinaire, de quelques Sœurs du Bon-Pasteur de Montréal (Sœur Saint-Alphonse, supérieure, Sœur Sainte-Euphrasie, assistante, Sœur Sainte-Hélène, maîtresse des novices, et Sœur Sainte-Rosalie) qui venaient visiter le pensionnat, parce qu'elles devaient bientôt en bâtir un elles-mêmes à Montréal (l'académie Saint-Louis-de-Gonzague de la rue Sherbrooke).

Le jour de la Saint-François-de-Sales (29 janvier) était grande fête pour les novices. Les annales rapportent qu'au dîner, chacune d'elles trouva sous sa serviette, cette année-là, une pensée ou une sentence de l'aimable saint de Genève. Heureuse initiative qui invitait ces pieuses enfants à communier en quelque sorte à l'esprit du plus spirituel et du plus attachant des introducteurs à la vie dévote ! Le surlendemain, fête de saint Ignace, patron

de Mgr Bourget, nouvelles réjouissances pieuses et grand congé. " Personne d'entre nous peut-être, écrit finement l'annaliste, ne sera jamais broyée, comme le patron de Monseigneur, sous la dent des lions, mais il convient à toutes de se mortifier et de chercher à devenir un pain digne d'être offert en sacrifice à Dieu."

Le 9 février, M. le grand-vicaire Truteau, supérieur ecclésiastique, vint dire la messe de communauté et parla du zèle qu'il faut avoir pour sa perfection. Au cours du même mois, M. le curé Piché donna une série de conférences fort intéressantes sur son voyage à Rome et à Jérusalem. " Il y met tout son cœur, dit l'annaliste, et nous, toute notre attention."

Jusque-là, dans les chapelles improvisées, le chant sacré se faisait aux accords d'un modeste harmonium. On pensa à se procurer un orgue, en même temps qu'on parachevait l'intérieur de la chapelle définitive. Il ne s'agissait pas d'un orgue considérable, puisqu'il ne devait coûter que 800 piastres. Mais ce serait un orgue quand même. M. le curé Piché encouragea le projet et il organisa un bazar. " La maison, raconte l'annaliste, ressemble à une vraie ruche. Ma Sœur Marie-Julie travaille au " métier ", et il en sort de la belle " flanelle du pays " et " de longues bandes de catalognes ", de vrais chefs-d'œuvre du genre ! Ma Sœur Marie-Antoine file comme au temps de la reine Berthe... D'autres confectionnent des objets en cire pour le prochain bazar..." Le 11 avril, pour l'ouverture des Quarante-Heures, on inaugura la chapelle enfin terminée, que M. le curé Piché bénit, ainsi que l'autel, les statues et l'orgue. Et le petit orgue chanta pieusement et harmonieusement à l'honneur de Jésus-Hostie ! Cet orgue a plus tard été remplacé, mais il existe encore. Il est au pensionnat Sainte-Angèle, à Sainte-Cunégonde (Montréal). Entre temps, on avait reçu plusieurs dons pour l'achèvement de la chapelle et son ornementation. Un *Enfant Jésus*, mis en râfle, rapporta la somme de 25 piastres. M. le curé Birtz et M. l'abbé Trefflé Gaudet offrirent des dons en argent. M. Fabien Perreault, chapelain, paya l'autel principal.

Le mois de mars avait amené quelques changements dans le personnel du noviciat. Sœur Marie-François-de-Sales, maîtresse des novices, était partie pour le couvent de Sainte-Geneviève, Sœur Marie-Mélanie la remplaçait temporairement. Le 6 avril,

Sœur Marie-Louise était nommée maîtresse des novices, et Sœur Marie-Hélène, directrice du pensionnat.

A la fin du mois, on recevait la visite de Mgr Clut, évêque d'Arindèle, coadjuteur de Mgr Faraud, d'Athabaska-Mackenzie. L'évêque-missionnaire était accompagné de trois Pères Oblats, les Pères Vanderberghe, Tabaret et Grenier. On eut encore, vers ce temps-là, la visite du directeur de l'Assomption, M. Gaudet, de M. le curé Georges Lesage, de Saint-Valentin, et du Père Bernard, des Oblats. Le 31 mai, M. le chanoine Fabre venait clore le mois de Marie. Le 7 juin, Mgr Pinsonnault administrait privément, dans l'église paroissiale, la confirmation à Mlle Ridley et, le lendemain, aux enfants qui venaient de faire leur première communion. Le même jour, M. le grand-vicaire Truteau, supérieur, présidait une séance donnée par les élèves en son honneur. Enfin, le 19 juin, M. le chanoine Fabre prêchait la retraite des élèves.

En juillet également, pendant les vacances, on reçut quelques visites d'hommes distingués, celle, par exemple, le 8 juillet, de M. l'abbé Tanguay, de Québec, l'auteur du *Dictionnaire généalogique*, puis celle de bons amis, comme MM. Piché, Champeau, Trudel, le Père Grenier et plusieurs autres.

La fête de Sainte-Anne fut célébrée par M. le grand-vicaire, comme il était naturel, puisqu'il était le supérieur ecclésiastique. Le lendemain commençaient les exercices de la retraite annuelle. Elle fut prêchée par le Père Ouellette, des Jésuites, qui étonna plusieurs Sœurs en donnant — par pure distraction — l'un de ses premiers sermons en anglais. Naturellement, il revint vite au français. M. le curé Piché, par délégation spéciale, présida le 4 août une profession religieuse. Une autre cérémonie de profession eut lieu, quelques jours après, à Saint-Michel-de-Napierville, qui fut présidée par M. le chanoine Fabre.

Le 5 septembre 1870, s'ouvraient deux nouvelles missions, celle de Saint-Henri de Montréal et celle de Hemmingford.

Il était de tradition dans le diocèse que les changements ecclésiastiques eussent lieu vers la Saint-Michel (29 septembre). C'est à cette date, en 1870, que le couvent de Lachine reçut un nouveau chapelain et un nouveau supérieur. M. l'abbé Grégoire Chabot, ancien curé, remplaça M. l'abbé Perreault, cependant que celui-

ci le remplaçait à la Providence, et M. le curé Piché fut nommé supérieur ecclésiastique. Il est facile de comprendre, d'après ce que nous savons déjà, que cette nomination comme supérieur d'un prêtre qui leur était si dévoué fut une cause de joie pour toutes les religieuses. M. Perreault fit ses adieux aux Sœurs et aux élèves le 5 octobre, et, le même jour, M. Piché apportait sa bénédiction à celles qui devenaient ses filles à un titre nouveau. " Son cœur, écrit l'annaliste, déborde de bienveillance."

M. Chabot donna sa première instruction le 11 octobre. Il parla du bonheur de la religieuse fidèle à travailler, comme Marie à Nazareth, pour Dieu seul. Ce vénérable prêtre ne devait pas être longtemps à Lachine. Il se démit le 15 décembre suivant et partit en janvier.

Parmi les visiteurs de marque, au cours de cet automne, les chroniques parlent de M. Seghers, chapelain des Sœurs de Victoria, qui passa à Lachine le 30 septembre, et de Mgr Demers, évêque de Vancouver, qui visita le couvent quelques jours plus tard, du 7 au 9 octobre. Celui-ci, qui revenait d'un voyage à Rome, entretint longuement et de façon très intéressante le personnel de la communauté. Il parla naturellement du Saint-Père Pie IX, de la Ville Éternelle et des événements si graves qui s'y déroulaient. On eut grand congé en son honneur. Il voulut bien présider à la distribution des " rubans d'honneur " au pensionnat et parler aux élèves de ses missions et de ses sauvages. Le 3 novembre, le nouveau supérieur, M. le curé Piché, recevait les vœux de deux religieuses.

Par décision de Mgr Bourget, il n'y eut pas, cette année-là, de vacances du jour de l'an. A Lachine, on fit volontiers le petit sacrifice qu'imposait la direction épiscopale, pour mieux s'unir, dans la pénitence et la prière, aux intentions du pape et de l'Église. En janvier 1871, M. l'abbé Hildège Dupuis avait remplacé M. Chabot comme aumônier. Lui aussi ne devait passer que quelques mois à Lachine.

Parmi les nombreux bienfaiteurs, envers qui les Sœurs de Sainte-Anne se faisaient un devoir d'entretenir des sentiments de reconnaissance, à l'époque dont nous parlons, il convient de placer au premier rang M. Olivier Berthelet, riche citoyen de Montréal, dont la libéralité à l'endroit des communautés fut vraiment re-

marquable. Cet homme charitable ayant été frappé d'une attaque de paralysie au commencement de janvier 1871, on fit pour lui, à Lachine, une neuvaine de prières que Mgr l'évêque voulut bien terminer en venant dire la messe au couvent.

Le 19 mars, se fit à Lachine, comme d'ailleurs dans toutes les paroisses du diocèse, une grande assemblée afin de protester contre la spoliation des États du Pape. Les citoyens signèrent un acte officiel pour enregistrer cette protestation. Toute la communauté, les Sœurs et les élèves, assistèrent à l'assemblée. En avril, Mgr d'Herbomez, évêque de New Westminster, vint en visite au couvent, accompagné du Père Grandelier, des Oblats. Le 22 mai, les élèves du pensionnat faisaient à l'église de Notre-Dame-de-Grâce, à Montréal, un pieux et joyeux pèlerinage. Leur ancien chapelain et supérieur, M. le curé Napoléon Maréchal, les reçut avec beaucoup de bienveillance et leur fit servir un goûter au presbytère. On dîna, en route, au nouveau couvent de Saint-Henri.

La communauté augmentant en importance, les locaux qu'elle occupait devenaient insuffisants. On songea naturellement à bâtir un noviciat. Le dimanche, 18 juin, M. le curé Piché, à son prône, faisait à ce sujet un chaleureux appel à ses paroissiens. Ils y répondirent généreusement, d'abord en s'inscrivant sur les listes de souscription, et ensuite en venant à la " corvée ", qui commença dès le lendemain et se continua plusieurs jours, pour le charroyage de la pierre. Cette pierre, par permission spéciale du gouvernement, due à l'honorable Hector Langevin, on la prenait dans les amas que créait la construction du canal Lachine. Il se fit jusqu'à 75 voyages par jour. C'est à cette occasion que les chroniques parlent de nouveau de M. Olivier Berthelet. Il vint à Lachine, en effet, le 20 juin, paraissant presque complètement revenu à la santé. On lui fit une petite fête. Il donna 100 louis à M. le curé pour le futur noviciat. Beaucoup d'autres amis firent des dons. Monseigneur lui-même, qui n'était pas riche, remettait un jour un billet de dix piastres à M. le curé en lui disant : " Prenez, prenez, c'est un pauvre monsieur qui m'a donné cela pour votre bâtisse ! " Vers la fin de ce mois de juin ou au commencement de juillet, Mme McQuade, de Victoria, qui avait deux de ses filles au couvent, passa à Lachine. Elle se

montra partout généreuse et le futur noviciat eut sa part dans ses libéralités. Cette charitable dame devait repartir pour l'Ouest le 17 août, amenant avec elle une missionnaire, Sœur Marie-Sophie. En résumé, les dons affluaient d'un peu partout. Ce que Dieu garde est bien gardé, l'œuvre du noviciat était de plus en plus assurée. Le jour de la fête de sainte Anne, 26 juillet, Mgr Bourget vint présider à la bénédiction de la première pierre du noviciat, qu'on construisait sur la rue Saint-Joseph, et il y prêcha. Bon nombre de prêtres et de citoyens influents y assistèrent. La collecte fut abondante. D'autres dons s'y ajoutètèrent. A cause de la situation faite au Saint-Père par l'envahissement de Rome, les élèves avaient accepté de bonne grâce une distribution des prix (29 juin) sans éclat, à laquelle elles assistèrent en uniforme noir, avec col et manchettes en crêpe. Dieu bénit ce sacrifice en suscitant de nouveaux bienfaiteurs pour leur couvent.

Pendant les vacances de 1871, les Sœurs et les novices eurent l'avantage de prendre des leçons de musique de M. le professeur Letondal. M. Letondal, français d'origine, était aveugle, et, comme beaucoup d'aveugles, excellent musicien et professeur absolument compétent. Mère Marie-Jeanne lui fit préparer un appartement à l'externat et il logea là, avec sa famille, pour être plus facilement à la disposition de ses élèves.

A l'issue de la retraite annuelle, il y eut, le 6 août 1871, dans l'église de Lachine, une cérémonie de profession, que Mgr Bourget voulut bien présider. Le Père Vanderberghe, des Oblats, prêcha. Pas moins de treize novices eurent le bonheur d'émettre, ce jour-là, leurs premiers vœux. Toujours attentif à profiter des bonnes occasions que la Providence lui offrait, Mgr Bourget, dans son allocution, invita les nombreux assistants à " faire un cadeau de noces aux nouvelles religieuses ". " La profession est une impressionnante cérémonie, leur dit-il. C'est comme un mariage spirituel que ces jeunes vierges viennent de contracter avec Notre-Seigneur. Venez, suivant l'usage, reconduire les nouvelles épousées à leur demeure . . . Venez avec elles jusqu'au couvent, et là, vous déposerez une obole sur la pierre angulaire de leur nouveau noviciat . . ." L'appel fut entendu et les " oboles " constituèrent une jolie somme.

Le surlendemain, 8 août, M. le chapelain Dupuis partait pour

Sainte-Élisabeth, où il était nommé vicaire. Il devait être remplacé le 12 septembre par M. l'abbé Jean-Marie Mathieu, puis par M. l'abbé Aristide Brien, qui fut nommé le 14 novembre 1871. M. Mathieu ne fit donc, lui aussi, que passer à Lachine. Il devait mourir curé de Saint-Basile le 14 janvier 1896. Nous aurons l'occasion bientôt de parler de M. Brien.

Le 16 août s'ouvrait la nouvelle maison de Saint-Rémi.

Le 21 septembre, M. Olivier Berthelet, que le bon M. Piché allait voir de temps en temps à Montréal, venait faire une nouvelle visite à Lachine, et il laissait en partant une généreuse offrande. Nous avons lu, aux archives de l'archevêché de Montréal, une lettre de M. le curé Piché, en date du 13 mars 1871, à Mgr Bourget, au sujet des affaires temporelles de la communauté, qui fait voir avec quel intérêt et quel zèle le digne prêtre s'occupait de l'œuvre des Sœurs de Sainte-Anne, depuis surtout qu'il était leur supérieur, et sollicitait la générosité de ses amis en leur faveur. Elles avaient alors à payer 700 louis (2,800 piastres) d'intérêts par année et le noviciat était en construction. Aussi M. Piché suppliait-il Monseigneur d'aviser et de trouver les moyens de leur venir en aide.

Le 5 novembre, Mgr Bourget, en même temps qu'il ordonnait à Saint-Jacques un nouveau prêtre, présidait une profession religieuse. Le nouveau prêtre, M. l'abbé Médéric Lesage, plus tard chanoine de Montréal et curé de Chambly, était le 23me prêtre sorti de la chrétienne paroisse du saint curé Paré. L'une de ses sœurs, Élodie Lesage, était au nombre des nouvelles professes. M. le curé Dupuis, de Sainte-Élisabeth, prêcha le sermon de circonstance.

Le 14 novembre 1871, M. l'abbé Aristide Brien, ainsi que nous avons dit, était nommé chapelain à Lachine. Il devait l'être jusqu'en 1875. C'était déjà un ami de la communauté, puisqu'il était natif de Saint-Jacques et comptait trois de ses propres sœurs parmi les religieuses de Sainte-Anne. Homme de piété et de zèle, il fut dès la première heure dévoué de toute son âme à son délicat ministère. Les MM. Maréchal avaient cessé d'être ou supérieur ou chapelain. Ils avaient cependant si longtemps dirigé la communauté que leur activité ne s'en désintéressait pas complètement. Cette situation, quelque peu gênante, n'empê-

cha pas toutefois le nouveau chapelain de faire à ses dirigées tout le bien qu'il put.

L'année 1872, heureuse et prospère sous plus d'un rapport, devait être une année de deuil pour la communauté. Le 28 juillet au soir, Mère Marie-Jeanne-de-Chantal était emportée par la maladie qui la minait depuis son retour de l'Ouest. Elle ne s'était jamais parfaitement rétablie, en effet, des suites d'une pleurésie contractée en passant à New York. Elle fut pourtant bien soignée, en particulier par l'habile et dévoué Dr Hingston, de Montréal, et on pria beaucoup pour elle. Mais le ciel ne voulut pas se laisser fléchir. Au cours de cet été de 1872, la maladie prit une tournure inquiétante, et elle fut bientôt aux portes du tombeau. Le glas qui annonça sa mort, on le comprendra aisément, retentit tristement dans tous les cœurs. Ses talents, son bon cœur, et plus encore son esprit de foi et de piété, lui avaient permis de rendre à sa communauté de très grands services. Elle mourait jeune, à 38 ans, mais déjà sa vie était pleine d'œuvres et de mérites. Ses funérailles, présidées par M. le grand-vicaire Truteau le 31 juillet, et auxquelles assistait un nombreux clergé, furent une sorte de triomphe fait à sa mémoire. On inhuma ses restes dans le caveau de l'église paroissiale, en attendant de les transporter plus tard dans le cimetière des Sœurs — ce qui se fit le 8 novembre 1874.

Pendant la seconde période de l'administration de Mère Marie-Jeanne-de-Chantal, qui s'étend du 18 octobre 1864 au 28 juillet 1872, dix maisons nouvelles de l'Institut des sœurs de Sainte-Anne s'étaient ouvertes : celles de New Westminster, de Saint-Michel et de Rawdon en 1865, celle de Saint-Gabriel en 1866, celle de Saint-Polycarpe en 1867, celles d'Oswégo et de Sainte-Marie en 1868, celles de Saint-Henri et de Hemmingford en 1870, et enfin celle de Saint-Rémi en 1871. Il convient à l'ordre du plan que nous avons adopté de dire au moins quelques mots de chacune de ces fondations, avant de passer à un autre chapitre, où il sera question de l'administration de Mère Marie-Eulalie, que la confiance de ses sœurs en religion appela, en 1872, à recueillir la succession de la regrettée Mère Marie-Jeanne.

New Westminster.— Le 6 avril 1865, le conseil de la communauté avait accepté de répondre favorablement à la deman-

de de Mgr d'Herbomez, et le 20 juin suivant la mission de New Westminster s'ouvrait avec Sœur Marie-de-la-Conception comme directrice. Les débuts furent assez humbles. La directrice n'avait avec elle qu'une seule compagne. Leur premier logis était une maison en bois, de 45 pieds par 36, à deux étages. Quatre mois après leur arrivée, les Sœurs eurent l'entrée des classes. A la fin de cette première année, elles n'avaient enregistré que 5 pensionnaires. Mais ce nombre augmenta peu à peu les années suivantes. De 1865 à 1885, soit pendant vingt ans, on compta, en tout, 307 élèves, tant au pensionnat qu'à l'externat. De 1885 à 1895, soit pendant dix ans seulement, les entrées furent plus satisfaisantes : 334 au pensionnat et 429 à l'externat. Pour les derniers cinq ans avant les noces d'or de l'Institut, soit de 1895 à 1900, les registres donnent 75 filles au pensionnat, 106 filles à l'externat et, en plus, 63 garçons à l'école établie pour eux. Et encore, nous devons noter que les chiffres des entrées pour l'année 96-97 n'ont pas été retenus. Les Sœurs et leurs élèves habitèrent le modeste logis dont nous avons parlé de 1865 à 1877. En cette dernière année, on construisit un joli couvent en briques, de 73 pieds par 39, dont un attique dissimulait gentiment le toit, et en 1911 on y ajouta une annexe de 74 x 56. Ce bel établissement, situé en plein centre d'une colline sur laquelle s'étagent en hémicycle parfait d'autres constructions, jouit d'un point de vue tout à fait exceptionnel. L'on voit d'abord un parc ressemblant à une esplanade, le chemin du roi, la voie des tramways, le chemin de fer, la grève et enfin le *Fraser* dont les eaux, en cet endroit, s'ils ne charrient point de paillettes d'or, sont riches de saumon, et du plus beau et du meilleur. Ces accidents naturels habilement exploités ont considérablement servi à développer la ville de New Westminster ainsi que les principaux établissements qu'elle possède, nommément le couvent. Avant de clore cette note, il convient de remarquer que Mgr d'Herbomez présida à la bénédiction de la pierre angulaire de la construction nouvelle en 1877. Né en France en 1822, ordonné en 1849, sacré en 1864, le premier évêque de New Westminster devait mourir en 1890. Nous verrons plus tard comment une autre mission s'ouvrit bientôt, dans le même diocèse, à Sainte-Marie (Mission City), sur la rivière *Fraser*.

SAINT-MICHEL.— La deuxième fondation en 1865 fut celle de Saint-Michel-de-Napierville. Elle eut lieu en octobre. Saint-Michel, formée d'un détachement de Saint-Rémi et de Saint-Edouard, fut érigée en paroisse canonique le 15 juin 1853. Son premier curé fut M. Foisy. Dans le temps, le village portait, accolé à celui de l'archange, un nom assez prosaïque : on l'appelait Saint-Michel-de-la-Pigeonnière ! La tradition locale rapporte à cet égard que le premier pionnier, qui abattit les arbres de la forêt en cet endroit pour y construire ensuite sa maisonnette, fut un nommé *Pigeon*.—Son courage, dit-on, ne recula ni devant les fatigues, ni devant les difficultés de toutes sortes, pour tirer de ce petit coin de terre son pain de chaque jour et fonder pour ses descendants un bien familial dont ils jouissent encore. Et il semble — si la tradition est fidèle — que c'est ce qui lui valut l'*honneur* de mettre son nom de famille, quoique un peu modifié, à la suite de celui de saint Michel.— En tous cas, ce qui est certain, c'est qu'en 1865 on voulut y avoir un couvent — intéressante pigeonnière où se formeraient des colombes ou mieux des jeunes filles dont les belles qualités seraient tout profit pour la localité ! Les premières Sœurs qui prirent charge de cet établissement furent Sœur Marie-François-d'Assise, directrice, Sœur Marie-Apollonie, Sœur Marie-du-Précieux-Sang, Sœur Marie-Élisabeth et Sœur Marie-Scholastique. L'ouverture de l'externat eut lieu le 2 novembre 1865. Jusqu'en 1900, il n'a jamais compté moins de 50 à 60 enfants. Les classes du pensionnat furent ouvertes le 8 novembre de la même année avec environ une cinquantaine d'élèves. C'est M. Champeau, curé de la paroisse depuis 1875 et qui mourut curé de Berthier en 1905, qui sollicita et obtint la fondation d'un couvent des Sœurs de Sainte-Anne à Saint-Michel. Comme tant d'autres curés, il se montra généreux. La maison en briques qui servit de couvent (propriété de la fabrique) mesurait 73 pieds par 34. Elle était assez confortable. Détail intéressant, c'est Mgr Taché, alors en tournée de quêtes dans les paroisses de Montréal pour la construction de sa cathédrale incendiée en 1860, qui, de passage à Saint-Isidore, chez son ami M. le curé Trudel, se rendit à l'invitation de M. le curé Champeau et vint bénir, le 26 juin 1865, le nouveau couvent de Saint-Michel. En même temps que la maison il

bénit aussi la petite cloche qui devait bientôt y appeler les enfants. Les premières Sœurs arrivèrent, par un jour gris et sombre, la veille de la Toussaint. Le mobilier n'était pas riche. On a remarqué qu'il s'apparentait avec celui du pauvre d'Assise, saint François, dont précisément la supérieure portait le nom. Mais si l'on n'était pas riche au couvent de Saint-Michel, et si l'on alimentait l'unique poêle avec du bois vert, d'autre part on était gai quand même et l'on chantait. L'on chantait si bien, racontent les chroniques, que M. le curé Pominville, de Saint-Jean-Chrysostome, qui avait la réputation d'être un amateur de beau chant, se rendait tous les dimanches soirs à Saint-Michel pour entendre les élèves qu'exerçait M. l'abbé Brien, vicaire. Après la fondation du couvent de Saint-Rémi en 1871, celui de Saint-Michel vit le nombre de ses élèves diminuer. Mais M. le curé ayant assuré la restauration de la maison, fortement délabrée, les choses reprirent leur cours normal. En 1879, on transforma une partie du dortoir en chapelle. Les Sœurs qui se sont succédé à la direction de 1865 à 1900 furent : Sœur Marie-François-d'Assise (1865-75), Sœur Marie-Odile (75-77), Sœur Marie-Émélie (77-78), Sœur Marie-Philomène (78-79), Sœur Marie-Hermann-Joseph (79-81), Sœur Marie-Eudoxie (81-84), Sœur Marie-Louis (84-85), Sœur Marie-de-la-Foi (85-86), Sœur Marie-Thérèse-de-Jésus (86-94) et Sœur Marie-Élisabeth (94-1900). Quatre-ving-huit religieuses de diverses communautés—la plupart des Sœurs de Sainte-Anne—sont sorties du couvent de Saint-Michel.

RAWDON. — C'est en 1865 également que fut fondée la mission de Rawdon. On pensait déjà depuis quelque temps à s'assurer des recrues de langue anglaise. Et comme cette paroisse, centre anglais assez important, était dans le voisinage même de Saint-Jacques, on avait jeté les yeux sur elle pour y fonder une mission. Rawdon était le nom d'un lord anglais, qui se montra très sympathique aux premiers habitants de cette région du comté de Montcalm et dont on voulut honorer la mémoire en donnant son nom à la localité. La première chapelle remonte à 1822. La paroisse fut ouverte en 1837. De 1860 à 1866, c'est M. Thomas-Hercule Clément qui en était le curé. Les Sœurs, sur son conseil, achetèrent la maison d'un M. Corcoran de la compagnie

de la Baie d'Hudson. Elle leur coûta 1200 piastres qu'on devait payer en hébergeant et en instruisant les filles de M. Corcoran. C'était une assez bonne maison dont on put faire tout de suite un petit pensionnat convenable. Mais, dès le 22 décembre, tout était consumé par un incendie. Les deux premières religieuses, Sœur Marie-François-Xavier et Sœur Marie-Mecthilde, durent aller chercher asile à Saint-Jacques. En janvier 1866, un M. Daly leur fit offrir de leur prêter une maison qu'il n'habitait plus pour y continuer leurs classes. Elles revinrent donc. Mais elles n'avaient cette fois qu'un bien pauvre logis, où le vent, la pluie et la neige trouvaient un accès facile. A cause du contraste, on l'appela le " château ". Or, le 12 juillet de la même année, Mgr Bourget vint visiter les " châtelaines ", et il jugea qu'elles ne pouvaient continuer leur œuvre dans un pareil local. Il demanda au nouveau curé, M. Rémillard, qui venait de succéder à M. Clément et devait être plus tard curé de Saint-Polycarpe puis de Rigaud, de l'accompagner dans les paroisses environnantes, au cours de sa visite pastorale, pour quêter en faveur du couvent de Rawdon. En même temps, les Sœurs qui n'avaient là qu'une quinzaine d'élèves, dont cinq pensionnaires, durent, sur l'ordre de Monseigneur, repartir pour Saint-Jacques. Cependant, un nouveau couvent, commencé dès septembre 1866, put être assez tôt construit, et, le 4 février 1867, Sœur Marie-Mathilde et Sœur Marie-du-Crucifix en prenaient possession. La nouvelle maison, qui mesurait 40 pieds par 30, dut être agrandie vers 1878, et, en 1880, on lui ajouta une galerie. Ces améliorations eurent lieu sous l'administration de Mère Marie-de-la-Purification, qui fut longtemps supérieure à Rawdon. Sœur Marie-Stanislas, qui lui succéda, fit ajouter, en 1890, un étage à la maison de 1867, avec toit français et des galeries qui rajeunissaient heureusement la façade vieillie. Enfin, après les noces d'or de l'Institut, Sœur Marie-Victorine fit construire en 1902 une importante annexe en bois, à trois étages, de 60 pieds par 50. Dix Sœurs et 126 élèves formaient alors le personnel. Beaucoup d'autres améliorations ont été faites depuis, et des terrains adjacents ont été achetés, de telle sorte que la propriété actuelle mesure 435 pieds par 275. En 1921, Sœur Marie-Stanonie l'a encore agrandie. De tout temps, à Rawdon, le français et l'anglais ont été enseignés avec

un succès remarquable. Les supérieures qui se sont succédé de 1865 à 1900 furent : Sœur Marie-François-Xavier (1865-1866) Sœur Marie-Mathilde (1866-1871), Sœur Marie-Victoire (1871-1872), Sœur Marie-de-la-Purification (1871-1882), Sœur Marie-Stanislas (1882-1899) et Sœur Marie-Antoinette (1899-1900). Au début, en 1866, tant au pensionnat qu'à l'externat, on comptait à Rawdon 21 élèves ; en 1876, il y en avait 41, dont 26 au pensionnat ; en 1886, 65, dont 42 au pensionnat; en 1896, 77, dont 34 au pensionnat ; et enfin, en 1900, 72 rien qu'au pensionnat. De ces élèves du couvent de Rawdon, 48 sont devenues religieuses, dont 39 chez les Sœurs de Sainte-Anne. Une quinzaine étaient enfants de la paroisse même de Rawdon. Parmi elles, trois méritent une mention particulière : Sœur Marie-de-la-Conception (Mary Lane), qui fut cinquante-sept ans dans l'Ouest, Sœur Marie-Béatrice (Thérésa Daly), qui y fut vingt-six ans, et enfin Sœur Marie-Anne-de-Jésus (Élisabeth Rowan), qui y vécut vingt-sept ans, dont quatorze comme provinciale des maisons de l'Ouest (1887 à 1901).

Saint-Gabriel. — En 1865, on avait eu trois fondations. L'année suivante, en 1866, on n'en eut qu'une : celle de Saint-Gabriel, au comté de Berthier, sur les bords du lac Maskinongé, juste aux pieds des Laurentides, dans un très beau site. La paroisse, qui ne remonte qu'à 1850, s'est d'abord appelée Saint-Gabriel-de-Maskinongé. On se surprend à regretter qu'on ait substitué à ce joli nom celui de Saint-Gabriel-de-Brandon. Saint-Gabriel, en 1866, était sous la direction d'un prêtre distingué, M. l'abbé Plessis-Bélair, qui devait mourir curé des Cèdres en 1889. Ancien professeur de Sainte-Thérèse, c'était un ami des choses de l'instruction. Il fit réparer à ses frais, pour en faire un couvent, l'ancien presbytère, pauvre maison en pièces de bois équarri, et pourvut aux premières dépenses avec l'aide de ses paroissiens. Les trois premières religieuses, Sœur Marie-Dosithée (directrice), Sœur Marie-Victoire et Sœur Marie-du-Rédempteur arrivèrent à Saint-Gabriel le 19 octobre. Le 3 novembre, elles recevaient leurs premières élèves, soit 24 au pensionnat et 22 à l'externat ou école municipale. L'année suivante, une modeste maison en briques, de 27 pieds par 26, bâtie sur un emplacement d'un arpent carré, cédé par la fabrique et situé à droite du presbytère,

fut bénie le 6 novembre. Les Sœurs s'y installèrent en rendant grâces à Dieu. Jusqu'en 1877, le curé Bélair veilla avec un grand soin sur son couvent. Ayant été nommé aux Cèdres, il fut remplacé par le curé Saint-Jacques, de 1877 à 1883, et celui-ci, par un ancien chapelain de Lachine, le curé Mathieu, de 1883 à 1884. Ces deux prêtres furent aussi très sympathiques au couvent. En 1884, le curé Clément leur succédait, et il devait rester à la tête de la paroisse jusqu'en 1899. Pendant ces dix-sept ans, il fut la Providence visible du couvent. Rien ne lui coûtait de ce qui pouvait servir ses intérêts . De ses propres deniers, il fit construire une allonge de 20 pieds environ, afin de donner aux Sœurs une chapelle convenable et du même coup agrandir la classe municipale. Ce charitable pasteur nourrissait les Sœurs presque d'un bout de l'année à l'autre. Beaucoup d'enfants de sa paroisse lui durent leur instruction. Sous sa direction immédiate, le couvent de Saint-Gabriel prospéra considérablement. En 1886, on y comptait 44 élèves au pensionnat et 52 à l'externat. M. Clément prit sa retraite en 1899 à l'hôpital des Incurables â Montréal où il décéda le 2 avril 1906. Il fut remplacé par le curé Sylvestre. A l'époque des noces d'or de l'Institut, Saint-Gabriel avait 83 élèves au pensionnat et 102 à l'externat. Ajoutons que, dans la suite, par le zèle de M. le curé Sylvestre et par l'esprit d'initiative de Sœur Marie-Léonie, supérieure locale, on éleva un beau couvent en pierre de 90 pieds par 54 ,que bénit Mgr Archambeault, le 23 août 1903 (Mgr Archambeault était alors vice-recteur de l'Université Laval, il fut sacré évêque de Joliette le 24 août 1904). M. le curé Sylvestre, nommé chanoine de Joliette, tout en restant curé de Saint-Gabriel, continua d'enrichir son couvent de toutes les améliorations modernes. Il lui fut dévoué jusqu'à sa mort, qui arriva le 25 octobre 1916. On donne à Saint-Gabriel un enseignement complet pour les jeunes filles, en français et en anglais. Ce couvent compte 18 élèves qui ont obtenu le diplôme académique, 75 le diplôme modèle et 45 le diplôme élémentaire. Depuis 1916 il est devenu une "académie". Il a actuellement un personnel de 15 Sœurs, de 109 élèves au pensionnat et de 134 à l'externat, en moyenne. Les supérieures qui se sont succédé de 1866 à 1900 furent : Sœur Marie-Dosithée (1866-1869), Sœur Marie-Victoire (1869-1870), Sœur Marie-Justine (1870-1879), Sœur Marie-

Dosithée, une deuxième fois (1879-1882), Sœur Marie-Camille-de-Lellis (1882-1889) et Sœur Marie-Adrien (1889-1901).

Saint-Polycarpe. — En juillet 1866, à la demande de M. le curé Cholette, la fondation du couvent de Saint-Polycarpe avait été décidée. En septembre 1867 Sœur Marie-Léonide, directrice, Sœur Marie-Rosalie et Sœur Marie-Euphémie s'y rendaient pour ouvrir les classes. Saint-Polycarpe est aujourd'hui un riche et prospère village, qu'on aperçoit à sa gauche — en voyageant sur le Grand-Tronc, de Montréal à Ottawa — aussitôt après la station du Côteau. Il se trouve situé à l'intérieur de la presqu'île de Vaudreuil-Soulanges, presque sur la lisière du fameux domaine des seigneurs de Beaujeu, à 6 ou 7 milles de Saint-Zotique et du lac Saint-François, et échelonne ses deux cent cinquante maisons — en 1867, il en comptait soixante à soixante-quinze — sur l'une et l'autre rive de la petite et fort jolie rivière " à Delisle ", un cours d'eau assez large, qui sort du lac Alexandria et s'en va, après toute une série de zig-zags capricieux et de détours poétiques, sur un parcours d'environ trente-cinq milles, se perdre dans le grand fleuve, quelque part vers le Côteau.— L'endroit était déjà important en 1867. La paroisse existait depuis 1818-1819. M. Cholette en était le septième curé. Il y était arrivé en 1846, soit depuis vingt-et-un ans. Homme de prudence et de zèle, grand ami de l'instruction, il désirait depuis longtemps assurer à sa paroisse l'avantage de posséder un couvent. On logea les Sœurs, pour la première année, dans l'école du village, située en face de l'église sur la rive opposée. On se proposait de bâtir bientôt une maison plus spacieuse, et M. le curé Cholette l'avait laissé entendre à Lachine. Mais voilà que l'année suivante, en 1868, curé et marguillers furent contraints, pour ne pas perdre une créance importante, d'acheter l'immeuble d'un certain M. Denis, hôtelier, qui leur devait et n'arrivait pas à payer autrement. Les Sœurs durent s'installer dans " l'hôtel Denis " avec leurs élèves. Pour leur permettre d'ouvrir un pensionnat, M. le curé acheta deux vieilles maisons, qu'on " accolla " au pignon ouest du susdit hôtel. Ce n'était là, on le comprend, qu'un établissement de fortune, qui laissait à désirer sous plus d'un rapport. M. le curé Cholette, s'il fut resté plus longtemps à l'administration de la paroisse, eût sûrement cherché à racheter

sa parole et à construire un nouveau couvent. Mais, vieilli et cassé avant l'âge, dès 1870 il se retirait du ministère à Saint-Polycarpe même, et, trois ans plus tard, le 13 avril 1873, il mourait à 56 ans. Son successeur, M. Rémillard, ancien curé de Rawdon, qui devait être curé de Saint-Polycarpe de 1870 à 1883, n'avait pas les mêmes vues que son prédécesseur. Dévoué à l'œuvre du couvent, il ne jugea pas cependant prudent d'encourir les frais d'une construction nouvelle. Les Sœurs durent attendre vingt ans un nouveau local. Le couvent actuel ne fut construit, en effet, que sous l'administration du deuxième successeur du curé Cholette, Mgr Champoux (1883-1899). La pose de la première pierre eut lieu le 17 juin 1885, et les Sœurs prirent possession de l'établissement le 6 septembre 1887, tout juste au vingtième anniversaire de la fondation de la mission de Saint-Polycarpe. Ce retard avait permis de faire mieux. Le nouveau couvent, jolie construction en briques rouges, de 70 pieds par 42, offrait toutes sortes d'avantages. Il y a trente ans maintenant que les jeunes filles de Saint-Polycarpe et des paroisses environnantes en profitent largement. La première supérieure, Sœur Marie-Léonide, fut rappelée à la maison mère en 1869, pour raison de santé. Elle fut remplacée par Sœur Marie-Euphémie. En 1871, Sœur Marie-Léonide revenait pour quelques mois à Saint-Polycarpe, mais bientôt, la même année, elle repartait encore malade pour Lachine, et y mourait quelques semaines plus tard. Sœur Marie-Joachim fut ensuite supérieure de 1871 à 1875. Le 17 août de cette dernière année, Sœur Marie-Mathilde arrivait à Saint-Polycarpe comme supérieure. Elle devait y passer quatorze ans, soit de 1875 à 1889. Tout le temps qu'elle fut là, Sœur Marie-Mathilde a tenu un " journal ", que nous avons sous les yeux. Elle y raconte d'abord les origines de la mission et tient bonne note ensuite de tout ce qui s'y passe sous son administration. Avec une remarquable facilité de style, elle narre au jour le jour ce qui se présente. Les détails abondent. Elle amène avec elle cinq religieuses, les Sœurs Marie-Scholastique, Marie-Madeleine, Marie-Jacques, Marie-Angèle-de-Mérici et Marie-Pierre, et une jeune fille irlandaise, Mary Ellen Coyle (plus tard Mme Joseph Clément), qui doit enseigner l'anglais. L'aspect de l'hôtel Denis n'a pour elle rien de réjouissant. Trois

jours après son arrivée, M. le curé Rémillard envoie son vicaire, l'abbé O'Rourke, dire la messe, qui est servie par le jeune Rodolphe Ranger, fils du notaire Ranger. Les jours, les mois et les ans se succèdent. Les noms des Lanthier, des Pharand, des Taylor, des Ranger, des Mousseau et des Leroux se retrouvent sous la plume de la narratrice comme ceux d'autant de bienfaiteurs, après ceux, bien entendu, de M. le curé Cholette et de Mgr Champoux. Sœur Marie-Mathilde quittait Saint-Polycarpe à la fin de l'année scolaire 1888-1889 et était remplacée par Sœur Marie-Perpétue, qui était encore supérieure à l'époque des noces d'or de l'Institut en 1900. Il convient d'ajouter que c'est à M. le curé Cholette surtout que la maison doit d'avoir prospéré. Dans son testament, en effet, le vénérable prêtre léguait une terre de 40 arpents sur 3 pour l'instruction des enfants de sa paroisse. Le curé et les marguillers ont l'administration de cette terre et doivent diviser les revenus entre les religieuses et les religieux, s'il en vient jamais pour enseigner. Comme l'enseignement des garçons est encore aux mains des maîtres laïques, ce sont les Sœurs de Sainte-Anne qui, depuis 1873, touchent ces revenus. Une partie de cette terre a été concédée en divers emplacements, depuis qu'une rue la divise pour aller du village à la gare du Grand-Tronc. En 1900, le 6 janvier, M. le curé Auclair prenait possession de la cure de Saint-Polycarpe. Lui aussi, nous aimons à l'attester au passage, fut, comme ses prédécesseurs, dévoué à l'œuvre de son couvent, pendant les seize ans qu'il administra la paroisse, avant d'y mourir, en chaire, le 2 avril 1916. Nous n'avons pas les chiffres des premières entrées en 1867. Mais quand Sœur Marie-Mathilde fut rappelée à Lachine en 1889, Sœur Marie-Perpétue qui lui succéda trouva 44 élèves au pensionnat et 50 à l'externat. En 1901, à son départ, on comptait encore exactement le même nombre, 44 au pensionnat et 50 à l'externat. Une cinquantaine d'élèves du couvent de Saint-Polycarpe, dont 38 de la paroisse même, sont entrées dans la vie religieuse. Rien que depuis 1900 jusqu'à 1917, pas moins de 55 élèves ont mérité leurs diplômes, soit élémentaires, soit modèles ou académiques, ce qui prouve que le couvent fondé par M. Cholette est florissant.

OSWEGO. — La première mission d'Oswégo — car il y en eut une autre en 1872 — fut fondée par le Père Kelly. Oswégo, située

dans l'État de New-York, à deux cents milles de la grande ville et à l'extrémité nord-ouest de l'état, sur la rive sud du lac Ontario — vis-à-vis Kingston — à l'embouchure de la rivière Oswégo, était en 1868 une ville de 22,000 âmes, dont une minorité catholique. Il y avait trois paroisses : Saint-Paul (anglaise-irlandaise), Sainte-Marie (irlandaise-canadienne), et Saint-Jean (allemande). Saint-Paul n'avait pas de fidèles canadiens. Toutes les ouailles du Père Kelly étaient de langue anglaise. La fondation des Sœurs de Sainte-Anne fut donc surtout anglaise. Le Père Kelly était un gentilhomme, dont la réputation d'orateur s'étendait au loin. Il fut très bon pour les Sœurs, à qui il donna plusieurs semaines l'hospitalité. La maladie devait le forcer à se retirer du ministère quelques mois seulement après l'arrivée des Sœurs. Son successeur fut le Père Barry, homme de zèle, lui aussi, et de dévouement, sous la direction de qui les Sœurs vécurent pendant les quatorze ans qu'elles passèrent à Saint-Paul d'Oswégo, de 1868 à 1882. L'école qu'elles occupaient était une bâtisse en briques à quatre étages, appartenant à la paroisse. On avait là ce qu'on appelait l'" academy " et la " parochial school ". A l'" academy ", on eut 25 élèves en 1868, 75 en 1873 et 40 en 1881. A la " parochial school ", on compta 200 filles en 1868, 300 filles et garçons en 1873 et 249 filles et garçons en 1881. Les premières Sœurs en charge de l'établissement furent : Sœur Marie-Stanislas (directrice), Sœur Marie-de-la-Purification (ancienne supérieure générale à Saint-Jacques), Sœur Marie-Mecthilde et Sœur Marie-Agnès-de Jésus. Sœur Marie-Stanislas ne fut directrice qu'un an (1868-1869). Lui succédèrent : Sœur Marie-Eulalie (1869-1872), Sœur Marie-Louise (1872-1874), Sœur Marie-Mecthilde (1874-1879), Sœur Marie-Edouard (1879-1881) et Sœur Marie-Edmond (1881-1882). C'est cette dernière qui, lors du départ définitif des Sœurs, en juillet 1882, remit les clefs de la maison au Père Barry. Les Sœurs furent remplacées par des maîtresses laïques. Huit vocations, et d'excellentes, sont sorties pour les Sœurs de Sainte-Anne de leur maison de Saint-Paul-d'Oswégo.

Sainte-Marie. — Lors du voyage de Mère Marie-Jeanne dans l'Ouest, en 1866-1867, les Sœurs de Sainte-Anne avaient déjà, là-bas, trois missions : Victoria, Quamichan et New West-

minster. Elle eut, nous l'avons raconté, plusieurs entrevues avec Mgr d'Herbomez. Le zélé prélat avait à cœur de prémunir ses ouailles contre l'influence protestante. En 1867, précisément, il établit à Sainte-Marie de Matsqui, sur la rivière Fraser, pour ses chers indiens, un poste de missionnaires oblats, les chargeant d'y tenir une école de garçons. Il demanda à Mère Marie-Jeanne d'y ouvrir l'année suivante une école de filles et un orphelinat. La supérieure promit deux Sœurs pour le mois d'août 1869. Mais, dix mois plus tôt, Sœur Marie-Bonsecours étant de passage à New Westminster, Monseigneur la rencontra et, saisissant l'occasion, lui dit aimablement : " Je vous garde, Sœur Marie-Luména et vous, vous êtes les deux Sœurs qu'il me faut. Ouvrons l'école tout de suite !" C'était, on le voit, procéder sans façon. On ne voulut pas contrarier le digne évêque, et, le 24 novembre 1868, Sœur Marie-de-la-Providence et Sœur Marie-Praxède allaient installer les deux Sœurs déjà nommées à la mission de Sainte-Marie. Cette installation se fit dans un atelier de menuisier, et dans un atelier bien pauvre et dénué de tout. Les premières nuits, les Sœurs dormirent sur de gros sacs de toile avec leurs sacs de voyage en guise d'oreillers. Les Pères Oblats, parmi lesquels le Père Durieu, qui devait devenir l'auxiliaire (1875) puis le successeur (1890) de Mgr d'Herbomez sur le siège de New Westminster, leur vinrent généreusement en aide. Les citoyens aussi, et même les sauvages, s'intéressèrent à elles. On cite le nom d'un M. Allard, marié à une métisse, qui se montra particulièrement obligeant. Souvent, quand venait la bonne saison, les garçons de l'école allaient à la pêche, et, faisant tournoyer des paniers dans la rivière, ils attrapaient " nombre de fretins, genre sardine," dit la chronique, dont les Sœurs et leurs orphelins avaient une bonne part. Un gros arbre ayant été renversé par un orage, les Sœurs en scièrent le tronc, et on eut des billots qui *ornèrent* l'entrée de la maison ou servirent de sièges. On prépara aussi un jardin en avril 1869 et Sœur Marie-Bonsecours put écrire : " C'est maintenant que nous sommes riches de biens qui nous viennent directement du ciel. Aussi quelle n'est pas notre reconnaissance envers Dieu !" Quatre ans plus tard, les Sœurs firent construire un couvent sur la colline, à une faible distance de leur première maison, et l'œuvre se continua, les enfants étant

en plus grand nombre. Aujourd'hui, il y a, à Sainte-Marie de Mission City, 8 religieuses et 91 enfants. On peut dire de cette mission que, si elle a été une occasion de sacrifices et de souffrances, elle a dû être de même, devant Dieu, une source de mérites, et, pour la communauté tout entière, une cause de particulières bénédictions.

Saint-Henri. — L'histoire de la fondation de la mission de Saint-Henri-de-Montréal (septembre 1870), de ses développements et de ses progrès, demanderait, pour être un peu complète, beaucoup plus de pages que nous ne pouvons lui en consacrer. La paroisse, dite longtemps de Saint-Henri-des-Tanneries, et qui depuis s'est merveilleusement accrue et multipliée, comme toutes celles des banlieues de Montréal, a été érigée canoniquement en 1867. Elle est située aux pieds du versant ouest du Mont-Royal, dans la direction de Lachine. Son premier curé fut M. l'abbé Lapierre né à Montréal en 1835, ordonné en 1861, et mort curé de l'Acadie en 1888. C'était un homme de zèle. Il arriva " aux Tanneries " en 1867, et l'année suivante, il bâtissait une église en pierre — l'église actuelle — dont la façade a été terminée en 1887 et l'intérieur en 1892 par M. le curé Décarie. Tout de suite, il voulut avoir des Sœurs et s'adressa à Lachine dès 1870. Lui-même, il acheta un terrain des MM. de Saint-Sulpice et fit construire un joli bâtiment en briques de 100 pieds par 60, à trois étages. Le tout lui coûta 18,000 piastres. Ce fut la résidence de la première supérieure, Sœur Marie-Hermann, et de ses vingt-neuf assistantes. Trente Sœurs dès la première année, il y a de quoi s'étonner ! Mais tout s'explique quand on remarque qu'outre le couvent de Saint-Henri lui-même, où elles reçurent en arrivant 80 élèves au pensionnat et 200 à l'externat, les Sœurs avaient en plus à faire la classe à l'école du village Saint-Augustin (rue Turgeon), où elles trouvaient 300 enfants (garçons et filles); au village Delisle — aujourd'hui Sainte-Cunégonde — à trois endroits différents, rue Workman, rue Notre-Dame et rue Delisle, où elles avaient 176 enfants (garçons et filles); rue Sainte-Élisabeth (aujourd'hui de Courcelles), où elles en instruisaient un bon nombre aussi. De telle sorte que, à la première distribution des prix, en 1871, les quatre écoles réunies, dans le sous-sol de l'église, donnèrent un total de 1100 enfants. De Saint-Henri aux autres

écoles, les Sœurs maîtresses se rendirent tous les jours à pied pendant plus de cinq ans. Plus tard, elles eurent une voiture... qui ne venait pas toujours. En 1872, Mgr Taschereau, de Québec, étant de passage à Montréal, Mgr Bourget tint à lui faire voir ses enfants de Saint-Henri qu'il fit pour cela réunir dans l'église... et il lui en présenta 1300. Pour un pareil troupeau de brebis ou d'agneaux, ce n'était pas trop de trente gardiennes, directrices ou bergères ! D'ailleurs les progrès du couvent, comme ceux de la paroisse, étant donné la rapidité avec laquelle s'augmentait la population de Saint-Henri, furent rapides et constants. En 1875, M. le curé Lapierre, l'ami des premiers jours, quittait Saint-Henri. M. le curé Gratton (mort curé de Sainte-Rose en 1892) le remplaça pour deux ans (1875-1877). Puis M. l'abbé Décarie vint comme desservant de 1877 à 1879. M. le chanoine Lussier, qui fut plus tard curé de Beauharnois et y mourut en 1911, fut ensuite nommé desservant puis curé de Saint-Henri. En 1882, l'ancien desservant, M. l'abbé Décarie, revenait comme curé à Saint-Henri. Il y a passé trente-neuf ans. Le couvent s'agrandit en 1878, puis en 1890, de deux annexes considérables, aux frais de la commission scolaire de Saint-Henri. En 1896, le terrain et les édifices furent vendus par les Sœurs à la même commission scolaire pour 48,000 piastres, ce qui permit à la communauté d'acheter un nouveau terrain avec maison (propriété Brodie), au coût de 25,000 piastres, puis un autre terrain avoisinant, du côté est de l'église (terrain Mackay), qui fut payé 9,000 piastres, sur lesquels on construisit, en 1898, le pensionnat de l'Ange-Gardien. Les chiffres et indications que voici donneront à nos lecteurs une idée des progrès des Sœurs de Sainte-Anne à Saint-Henri-de-Montréal. En 1871, on comptait, 80 élèves au pensionnat et 200 à l'externat, avec trente Sœurs comme institutrices. En 1898, lors de la fondation du pensionnat de l'Ange-Gardien, il y avait dans les anciens locaux 261 élèves au pensionnat et 731 à l'externat, avec 42 Sœurs pour la direction et l'enseignement. Dès la première entrée dans le couvent de l'Ange-Gardien — en 1900 — on compta 268 inscriptions. Et depuis ces chiffres se sont maintenus, variant de 260 à 300 chaque année. Tous les ans, deux ou trois élèves terminent leurs études en obtenant leur diplôme modèle ou académique. Le pensionnat de l'Ange-Gar-

dien est sûrement l'un des beaux pensionnats de Montréal. Les différentes écoles de filles de Saint-Henri et des autres paroisses qui ont été depuis " démembrées " de Saint-Henri continuent d'être sous la direction des Sœurs de Sainte-Anne. Voici, pour terminer, la liste des supérieures qui se sont succédé de 1870 à 1900 : Sœur Marie-Hermann (1870-1875), Sœur Marie-Mélanie (1875-1878), Sœur Marie-de-l'Ange-Gardien (1878-1881), Sœur Marie-Stanislas (1881-1882), Sœur Marie-de-l'Ange-Gardien (1882-1890), Sœur Marie-Pudentienne (1890-1894), Sœur Marie-Anysie (1894-1896), et Sœur Marie-Athanasie (1896-98). En 1898, Sœur Marie-Athanasie fut exclusivement chargée du nouveau pensionnat jusqu'en 1900, tandis que Sœur Marie-Vincent-de-Paul s'occupait de l'école municipale. La mission de Saint-Henri, on le voit, est une des plus prospères de l'Institut. Qu'on nous permette de souligner que le seul pensionnat de Saint-Henri — il n'a pas été tenu compte à ce sujet des externes — a fourni de 1870 à 1917 pas moins de 55 religieuses à nos diverses communautés.

HEMMINGFORD. — Comme celle de Saint-Henri, la fondation de la mission d'Hemmingford eut lieu en septembre 1870. Cette maison devait fermer ses portes en 1884. Hemmingford, qui se trouve dans le comté de Huntingdon, aujourd'hui dans le diocèse de Valleyfield, est une paroisse qui existe canoniquement depuis 1849. M. l'abbé François-Xavier Geoffroy qui devait mourir à Joliette en 1898, après avoir été curé de Hemmingford, de Sainte-Sophie, de Saint-Alexis, de Saint-Norbert et de Saint-Paul, en était depuis quelques semaines le curé — c'était le huitième curé — quand il s'adressa aux Sœurs de Lachine pour avoir des religieuses institutrices dans son village. La population de l'endroit était, à l'époque, en majorité protestante. Les familles catholiques, moins nombreuses, n'étaient pas riches. Mais l'on sut se montrer généreux. La fabrique, pour loger les Sœurs, acheta une maison qui avait servi à une famille de l'endroit pendant plusieurs années. Elle était lambrissée en briques. On l'adapta le mieux que l'on put, et les Sœurs et leurs élèves l'habitèrent quatorze ans trouvant toujours les hivers beaucoup plus rigoureux qu'ailleurs. Il y avait, dans la cour de récréation, un puits où l'on puisait de l'eau avec une *brimbale*... Une pompe

remplaça la *brimbale* dans la suite, et ce fut la seule amélioration matérielle qu'on ait enregistrée au cours des quatorze ans. Deux ou trois arpents de terre avaient, en plus, été mis à la disposition des Sœurs qui y cultivaient des légumes. On était à quelques pas seulement de l'église. Vivant dans un petit centre protestant, on admettait au couvent quelques enfants non catholiques qui furent toujours dociles au règlement de la maison. On enseignait également le français et l'anglais. Les Sœurs se chargèrent aussi de la direction d'une école de garçons, qu'elles confiaient cependant à une maîtresse laïque. En 1874, M. le curé Geoffroy fut remplacé par M. le curé Dozois, plus tard curé à Saint-Jean-Baptiste de Montréal, à Saint-Lazare et à Pointe-aux-Trembles, qui mourut à l'Assomption en 1902. M. Dozois, pendant les cinq ans qu'il fut à Hemmingford, se montra toujours, comme M. Geoffroy, un père dévoué pour les Sœurs. En 1878, M. le curé Dozois fut remplacé par M. le curé Collin, plus tard curé de Saint-Jean. Il y avait un an que M. le curé Leduc avait remplacé ce dernier quand, en 1884, les Sœurs n'ayant vraiment plus de revenus suffisants pour vivre durent se retirer. Durant les premières années, sous M. Geoffroy et sous M. Dozois, elles avaient eu un assez bon nombre d'élèves à leur pensionnat dont une forte proportion venait des États-Unis. En 1881-82, il n'y avait plus qu'une vingtaine de pensionnaires, ce qui ne suffisait pas. Et comme il n'y avait pas lieu de compter pour l'avenir sur un accroissement qui eût permis d'espérer et d'attendre, ainsi que nous avons dit, on ferma en 1884 les portes de la mission d'Hemmingford. Les supérieures qui se sont succédé dans cet établissement ont été Sœur Marie-Stanislas (1870-1872), Sœur Marie-Mathilde (1872-1873), Sœur Marie-Emmanuel (1873-1875), Sœur Marie-du-Saint-Esprit (1875-1876), Sœur Marie-Julie-du-Sacré-Cœur (1876-1882), et Sœur Marie-Cornélie (1882-1884). Les Sœurs de la Merci s'y établirent par la suite.

Saint-Remi.— La dixième et dernière fondation durant la deuxième période de l'administration de Mère Marie-Jeanne fut celle de Saint-Rémi. Elle date de septembre 1871. La paroisse, canoniquement érigée en 1830, sous le patronage et le vocable du glorieux saint, qu'on a appelé naguère le *Baptiste* de la

France, parce qu'il a baptisé Clovis à Reims, et avec lui la nation francque, il y a quinze siècles, Saint-Rémi, voulons-nous dire, était déjà en 1871 l'une des florissantes paroisses rurales de notre rive sud, bien qu'elle soit un peu éloignée du fleuve, à une vingtaine de milles de Montréal. M. l'abbé Pierre Bédard en avait été le premier curé de 1830 à 1862. M. l'abbé Stanislas Tassé, qui fut supérieur de Sainte-Thérèse, avait succédé à M. Bédard et avait administré la paroisse de 1862 à 1868. Enfin était venu M. l'abbé H. Beaudry, qui était curé depuis trois ans, à l'époque de la fondation du couvent, en 1871. M. Beaudry fut le protecteur naturel de la nouvelle mission qui s'ouvrait, en septembre de cette année, avec Sœur Marie-de-l'Ange-Gardien, comme directrice, et les Sœurs Marie-Rosalie, Marie-Euphémie, Marie-Marguerite, Marie-de-Grâce, Marie-des-Cinq-Plaies et Marie-Aristide. Le couvent, jolie construction en briques, de 104 pieds par 44, et l'emplacement qu'il occupait, tout juste assez grand pour une cour des élèves et un jardin potager, appartenaient à la fabrique. Dès l'ouverture des classes, on reçut 40 élèves au pensionnat et 75 à l'externat. C'était un bon début. La maison n'avait que deux étages terminés. Le troisième, qui servait de dortoir pour les Sœurs et les élèves, ne le fut qu'en 1875. Les murs intérieurs de briques n'étaient jusque-là recouverts que par une tapisserie. Un gros poêle à bois devait suffire à chauffer tout le vaste dortoir. Il n'y suffisait pas toujours ! Quand même, on n'eut pas, de l'année, de malades à soigner. Le bon curé Beaudry aidait de son mieux les religieuses, et il s'en montrait très content. Il paraît qu'il alla même un jour jusqu'à dire plaisamment au curé Champeau, de Saint-Michel, qui, lui aussi, avait des Sœurs de Sainte-Anne dans son village : " A moi, on m'a donné la crême de la communauté !" Et l'autre de répondre du tic au tac : " Nous avons de la crême tous les deux !" Le fait est que, pour ces zélés curés, voir des Sœurs prendre soin de leurs fillettes et les former à la bonne vie chrétienne, c'était une grosse affaire. Et ils avaient raison. M. le curé Beaudry mourut à Saint-Rémi le 2 janvier 1876, et il fut remplacé par M. le curé Louis-Léon Pominville, qui avait été curé de Rawdon, de Saint-Alphonse, de Pointe-Claire et de Saint-Jean-Chrysostome, et qui devait mourir à Saint-Rémi, le 22 juin 1880. M. le chanoine

Joseph-Louis Mongeau le remplaça, fut curé jusqu'en 1888, mourut et fut inhumé à Saint-Rémi. Enfin, vint en 1888 M. le curé Baril, qui devait diriger la paroisse vingt-et-un ans, jusqu'en 1909. C'est sous M. Baril, en 1893, que fut construite en addition au couvent une belle chapelle de 94 pieds par 36, dont le Père Michaud avait tracé le plan. Hélas ! couvent et chapelle devaient être incendiés plus tard, le 7 janvier 1908. L'année suivante, on éleva un nouveau couvent, en briques solides, à quatre étages, avec une façade de 125 pieds. Dix ans après la fondation, en 1881, on comptait 78 élèves au pensionnat et 90 à l'externat ; en 1891, on en avait eu 83 au pensionnat et 100 à l'externat ; enfin, en 1900, l'année du jubilé d'or de l'Institut, Saint-Rémi atteignait les chiffres de 104 au pensionnat et de 100 encore à l'externat. Depuis que les élèves se présentent pour l'obtention des diplômes, tous les ans deux ou trois élèves de Saint-Rémi le font avec succès. Les supérieures qui se sont succédé à la gouverne de la maison de 1871 à 1900 furent : Sœur Marie-de l'Ange-Gardien (plus tard supérieure générale)— (1871-1875), Sœur Marie-Marguerite (1875-1876), Sœur Marie-Euphrasie (1876-1878), Sœur Marie-Clémentine (1878-1883), Sœur Marie-Aurélie-de-Jésus (1883-1894), Sœur Marie-du-Divin-Cœur (1894-1901). Ajoutons un dernier mot pour dire que de 1871 à 1900 le couvent de Saint-Rémi a donné 23 religieuses, dont 21 chez les Sœurs de Sainte-Anne.

Il nous reste maintenant à conclure ce chapitre VIe qui nous a conduits jusqu'à la fin de juillet 1872. La période des débuts de la communauté des Sœurs de Sainte-Anne était maintenant close. De 1850 à 1872, soit pendant vingt-deux ans, cette communauté avait superbement prospéré. Avec les maisons mères de Vaudreuil, de Saint-Jacques et de Lachine, elle comptait une vingtaine de missions. Elle avait essaimé, la ruche active et féconde, un peu partout dans notre Québec, et jusque là-bas dans l'Ouest, comme aussi aux État-Unis. Un peu plus de deux cents religieuses (en comptant celles qui allaient émettre leurs vœux le 7 août 1872) avaient fait profession. De ce nombre vingt-cinq étaient mortes. Mais il est permis de croire que ces chères disparues aidaient, du haut du ciel, leurs sœurs de la terre. Évidemment, l'œuvre de Mère Marie-Anne, comme toutes celles

qu'à touchées de sa main puissante le grand Mgr Bourget, était bénie de Dieu. " Lorsque Salomon s'écrie *vanité des vanités, et tout est vanité*, a dit quelque part le Père Gratry — mort précisément en 1872 — il nous étonne par la manière dont il semble tout rejeter ici-bas, excepté la joie de vivre pour Dieu . . . . Et pourtant, cela est sublime et tout divin, c'est l'éternelle et absolue vérité . . . J'ai enfin compris, dit le sage, qu'il n'y a rien de mieux pour l'homme que de puiser le bonheur dans son œuvre." (24) A la maison mère, au noviciat et dans leurs nombreuses missions, en se donnant à leur vocation de toute leur âme, les Sœurs de Sainte-Anne expérimentaient cette leçon profonde. Elles pouvaient avoir à se gêner et à souffrir ; et c'était souvent le cas. Mais, c'est dans l'accomplissement même de leur œuvre modeste, si belle, qu'elles puisaient le bonheur, le seul véritable. Après tout, le reste importe peu, puisqu'il demeure toujours vrai que " tout est vanité ", à part travailler pour Dieu et pour l'éternité !

---

(24) *Elévations. prières et pensées*, du Père Gratry, par J. de Gigord, page 268.



Mère Marie-Eulalie

CHAPITRE VII

LES SŒURS DE SAINTE-ANNE A LACHINE

ADMINISTRATION DE MÈRE MARIE-EULALIE

(1872-1878)

On l'a dit et répété bien des fois, l'une des grandes forces d'une communauté ou d'un institut catholique, c'est qu'ils participent en quelque manière à la vitalité de l'Église. Une communauté ne meurt pas ! Si méritant et si justement regretté que soit un supérieur, on peut toujours le remplacer. Il n'y a personne ici-bas qui soit absolument indispensable aux œuvres de Dieu. La mort de Mère Marie-Jeanne-de-Chantal avait été sûrement un rude coup pour la communauté dont nous écrivons l'histoire. Mais la Providence veillait. Dès le 8 août, tout juste huit jours après les funérailles de la regrettée disparue, Mgr Bourget, accompagné de M. le curé Piché, venait présider une séance du conseil, au cours de laquelle Sœur Marie-Eulalie, l'une des assistantes générales et chargée depuis trois ans de la mission de Saint-Paul d'Oswégo, fut choisie pour diriger la communauté, en qualité de vice-supérieure, jusqu'à l'époque des prochaines élections générales. Et le 29 août, à une autre assemblée du conseil, également présidée par Monseigneur, assisté toujours par M. Piché, on nommait les Sœurs Marie-Emmérentienne et Marie-Arsène scrutatrices du futur chapitre définitivement fixé par Monseigneur au 10 septembre suivant.

Non seulement Mgr Bourget tint à présider en personne ces assemblées du conseil, mais il insista, avec un soin tout spécial, surtout dans celle du 29 août, auprès des conseillères, sur l'importance de l'élection qui allait se faire. Il demanda qu'on lui apportât le cahier des *Règles et Constitutions :* il lut et commenta les articles qui traitent de la supérieure générale, des grandes élections et du chapitre ; il répéta à plusieurs reprises qu'il fallait

s'en tenir aux constitutions pour ne pas agir arbitrairement, voir toute chose en Dieu et s'efforcer de garantir avant tout les vrais intérêts de l'Institut. Sa parole autorisée fit impression. On avait pensé, au moins quelques-unes avaient pensé, que ce serait trop coûteux de faire venir de l'Ouest les supérieures qui avaient droit de vote. Monseigneur estima qu'on ne devait pas regarder aux dépenses dans une affaire aussi grave. Il annonça aux Sœurs du conseil qu'il avait télégraphié à Victoria et demandé aux capitulantes de là-bas de venir à Lachine pour l'élection. Du reste, Mgr Bourget voulut rédiger lui-même la lettre-circulaire qu'on adressa à toutes les capitulantes. Jusque dans les détails, le digne évêque tint à ce que tout fût préparé selon l'esprit et la lettre des règles et constitutions.

A la date même fixée pour les élections il revint à Lachine. Il y arriva la veille, le 9 septembre. Il descendit naturellement au presbytère et, après souper, il se rendit au couvent. Il vit les Sœurs du conseil, parcourut avec elles les listes des noms de celles qui avaient droit de prendre part au chapitre et de celles qui étaient éligibles à la haute charge de supérieure générale. Les constitutions voulaient que, pour être éligible, une Sœur eût 35 ans d'âge et au moins 4 ans d'enseignement. Monseigneur maintint qu'une " directrice ", même si elle n'avait pas enseigné ses 4 ans, devait être considérée comme éligible. Sœur Marie-de-la-Providence, religieuse très distinguée, dans l'Ouest depuis plusieurs années, ne devait toucher ses 35 ans que trois semaines après le 10 septembre. Monseigneur décida qu'on devait laisser son nom sur la liste des éligibles. L'évêque expliqua en outre qu'on ne devait pas voter pour une proche parente. Bref, il rappela une fois de plus à toutes et à chacune des Sœurs du chapitre les graves responsabilités qu'elles encouraient devant Dieu dans le choix qu'elles allaient arrêter. Tout étant ainsi préparé, le 10 septembre au matin, après la messe et le déjeûner, les capitulantes s'assemblèrent à la chapelle. Monseigneur récita la prière à l'Esprit-Saint, puis il prononça une nouvelle allocution, remarquable de gravité, et les élections se firent au scrutin secret. Pour la première fois, d'une façon précise et arrêtée, l'élection se faisait pour un terme fixe de six ans. Ces élections du 10 septembre 1872 donnèrent le résultat que voici : Mère Marie-Eulalie, supé-

rieure générale ; Mère Marie-Anne, première assistante ; Sœur Marie-Hélène, deuxième assistante ; Sœur Marie-Joséphine, troisième assistante ; Sœur Marie-Anastasie, quatrième assistante : Sœur Marie-Claire, cinquième assistante ; Sœur Marie-Stanislas, sixième assistante.

Avant d'entrer dans le récit des faits et des œuvres de l'administration de Mère Marie-Eulalie, il convient de la faire connaître à nos lecteurs d'une façon générale et comme dans une vue d'ensemble. Domitille Richard, née à Saint-Jacques le 24 février 1833, était de descendance acadienne. Son aïeul à la sixième lignée, Michel Richard, né en France en 1630 et venu en Acadie en 1651, arrivait, cette année-là, à Port-Royal, comme soldat, sous le commandement du sieur d'Entremont, gentilhomme de Normandie. Il se maria au pays et y fit souche de telle façon que, soit en Acadie, soit dans notre Québec, ses descendants ne se comptent plus. Jean-Baptiste Richard, arrière-petit-fils à la cinquième génération de Michel, était cultivateur à Saint-Jacques. Il épousa Émilie Légaré qui lui donna dix-huit enfants. Domitille était la onzième. Elle suivit ses premières classes, comme tous ses frères et sœurs, à l'école du rang qui s'appelle encore "le bas du ruisseau". Elle passa ensuite une couple d'années au couvent de Saint-Jacques sous la direction des Dames du Sacré-Cœur, françaises d'origine, qui savaient imprimer à leurs élèves un cachet bien spécial de bonne éducation et de doux parler. Elle compta aussi parmi les premières élèves des Sœurs de Sainte-Anne à leur arrivée à Saint-Jacques et suivit leurs classes un an. Une fois sortie du couvent, elle enseigna quatre ans à son école du bas du ruisseau. Le 12 avril 1857, sous l'administration de Mère Marie-de-la-Purification, elle entrait au noviciat et, le 3 août 1859, elle faisait sa profession sous le nom de Sœur Marie-Eulalie. Dès 1860, un an après sa profession, elle entrait, comme dépositaire, dans l'administration générale. Elle fut pendant douze ans l'une des assistantes les plus zélées et les plus dévouées de Mère Marie-Jeanne. En 1869, on la chargea, en plus, de la mission presque naissante de Saint-Paul d'Oswégo. Devenue supérieure générale, elle continua d'être la femme d'ordre, d'exactitude, de sagesse et de prudence qu'en fait elle avait toujours été. Sous son administration, six ou sept maisons nou-

velles devaient s'ouvrir, quatre-vingt-une religieuses faire profession, et dix-sept mourir. C'est assez dire que la vie de la communauté continuerait son cours avec ses joies et ses consolations, ses peines et ses ennuis. De caractère droit et de jugement solide, Mère Marie-Eulalie sut gouverner avec une discrétion parfaite et un tact exceptionnel. Elle était bonne surtout, savait corriger sans rebuter, reprendre sans décourager et se montrer pour toutes et pour chacune, en particulier pour les jeunes et les débutantes, une vraie mère. C'était, la tradition lui a conservé ce titre, " la bonne mère aux yeux bleus ". De 1878 à 1908, après avoir cessé d'être supérieure générale, Mère Marie-Eulalie fut successivement première, deuxième, troisième et quatrième assistante générale. En 1908, elle rentra modestement dans le rang, mais ne cessa jamais d'édifier. Elle garda jusqu'à sa mort (10 mai 1914) un très grand prestige dans sa communauté.

Mère Marie-Eulalie avait 39 ans et 6 mois, quand, le 10 septembre 1872, le libre choix de ses compagnes l'appela à la haute position de supérieure générale. M. le curé Piché exerçait alors la charge de supérieur ecclésiastique et, à propos de ces élections du 10 septembre 1872 en particulier, il donna plus d'une preuve de sollicitude envers la communauté. De son côté M. l'abbé Aristide Brien, qui avait succédé comme chapelain à M. Mathieu le 14 novembre 1871, se donnait de tout cœur à son pieux ministère. Il était vicaire à Saint-Michel, chez M. le curé Champeau, quand Mgr Bourget le désigna pour ce chapelinat de Lachine, et M. le curé, en se séparant de son vicaire, le présentait aux Sœurs, raconte la chronique, comme un " homme parfait ". Le nouveau chapelain, natif de Saint-Jacques et qui avait trois de ses sœurs dans la communauté, lui fut tout de suite très sympathique. Sage, modeste, discret, très pieux et très ami des choses de l'étude, il entretint les religieuses et les élèves, avec un grand zèle, dans l'esprit de piété et dans le goût du travail. Les congrégations de la sainte Vierge et de l'enfant Jésus, les dévotions aux saints anges et au patron de la jeunesse, saint Louis de Gonzague, étaient ses grands moyens d'action. A l'occasion, il se prêtait volontiers à composer de jolies poésies ou d'autres compliments pour les jours de fête. Même après son départ de Lachine en 1877, et jusqu'à sa mort (30 octobre 1917), il resta l'ami

des Sœurs de Sainte-Anne et l'un de leurs bienfaiteurs insignes.

Le 7 août 1872, M. le curé Piché présida dans la chapelle du couvent la grande cérémonie de profession de l'année.

Notons ici, ce que nous avons du reste déjà remarqué en résumant l'histoire de plus d'une maison filiale, qu'à partir du 10 septembre 1872, d'après une décision de Mgr Bourget, les " directrices " locales portèrent le titre de " sœur supérieure ".

Le 25 septembre, les Sœurs venues de l'Ouest pour les élections générales, Sœur Marie-de-la-Providence et Sœur Marie-Praxède, repartaient pour leurs lointaines missions, et avec elles trois nouvelles missionnaires : les Sœurs Marie-Winifrid, Marie-Zénon et Marie-Placide.

A cette même date, on eut à déplorer, à Lachine comme dans plusieurs autres maisons de Montréal, la mort de M. Olivier Berthelet, riche citoyen dont nous avons déjà parlé, qui fut le bienfaiteur de tant de communautés, et notamment de celle des Sœurs de Sainte-Anne. En plus des générosités dont il a été précédemment question, M. Berthelet, par acte entre vifs du 6 mars 1872, avait encore donné une somme de 6,000 piastres aux Sœurs de Sainte-Anne pour aider à la construction du noviciat de Lachine, à la charge pour la communauté de faire dire huit messes chaque année, à perpétuité, dans le cours du mois de novembre. Les funérailles de cet homme de bien eurent lieu, à l'église Notre-Dame de Montréal, au milieu d'un grand concours du clergé et du peuple, le 28 septembre.

Le 25 septembre encore, la communauté assumait la fondation de la mission de Saint-Louis d'Oswégo, dont nous parlerons plus loin, et, le 8 octobre suivant, Mère Marie-Eulalie était autorisée par le conseil à accepter, pour la construction d'un hospice à Sainte-Geneviève, un don de 4,000 piastres, provenant de la succession du curé Lefebvre, de Sainte-Geneviève, et que Mgr de Montréal avait charge de remettre aux Sœurs.

Au sein de la communauté, la vie se continuait régulière et semblable à elle-même. Au noviciat, les exercices de spiritualité et de formation morale alternaient avec les études jugées nécessaires aux futures religieuses enseignantes. Au pensionnat, tout en instruisant les élèves dans les sciences profanes, on ne négligeait rien pour leur inculquer les meilleurs principes de vie

chrétienne. Ici et là, la belle œuvre, si importante, si profonde et si utile, de l'éducation de la femme pour les meilleures tâches se poursuivait donc avec succès.

Le grand événement de l'automne de 1872, au couvent de Lachine, fut la célébration qu'on y fit des noces d'or de Mgr Bourget. Le vénérable prélat avait reçu la prêtrise à l'Hôtel-Dieu de Montréal le 30 novembre 1822. Il était évêque depuis 1837 et il avait succédé à Mgr Lartigue comme titulaire de Montréal en 1840. Il était dans sa cinquantième année de sacerdoce. Ses noces d'or sacerdotales tombaient juste au 30 novembre 1872. Naturellement, dans toutes les communautés du diocèse, on eut à cœur de fêter l'admirable évêque qui avait tant fait pour elles. A Lachine, on choisit le 22 octobre pour cette célébration. On s'y prépara avec un soin tout particulier. Il n'était guère possible d'offrir à Monseigneur autre chose que des souhaits et des vœux. On s'efforça de les lui exprimer sous la forme la plus gracieuse et la plus charmante. Au noviciat et au pensionnat, des inscriptions appropriées, s'enlaçant aux décors de verdure et de fleurs, redisaient les vertus et les mérites du pieux et vénéré fondateur. Nous ne résistons pas au plaisir d'en garder quelques-unes à l'histoire. Dans le vestibule du pensionnat, par exemple, on lisait, en lettres d'or, le souhait de bienvenue de nos saints livres : *Benedictus qui venit in nomine Domini*. Dans le grand salon, au-dessus du portrait de Monseigneur : *Voyez comme il nous aime ;* et, sur les banderolles rouges et blanches qui couraient partout : *Vivat in æternum — Nemo tam pater — Il pratiqua puis il enseigna.* Dans la salle de communauté, où était dressée la table des convives, deux larges inscriptions portaient : *Il passe en faisant le bien — Sa mémoire sera en bénédiction.* Dans la salle de réception, décorée de blanc et de rose, on lisait sur les légères tentures où s'entre-croisaient le latin et le français : *Benedictus qui venit—Nemo tam pater—Tu es sacerdos—Un demi-siècle de dévouement—Les adolescents vous aiment—Vivez heureux, vivez longtemps, vivez toujours.* Au milieu de la salle, le buste de Monseigneur, orné de fleurs variées et auréolé de lumières aux diverses couleurs, était surmonté d'un oriflamme, peint par Sœur Marie-Arsène, sur lequel se lisait en lettres d'or : *Noces d'or de Mgr Bourget — Villa-Anna — 22 octobre* 1872. De même, au

noviciat, avec moins de profusion ainsi qu'il convenait, les salles étaient heureusement décorées et illuminées. Le buste de Monseigneur, en place d'honneur, se voyait là encore entouré d'inscriptions significatives et éloquentes : celle-ci, par exemple, au-dessus même du buste, *Je suis le froment du Christ* — parole connue de son saint patron, Ignace d'Antioche, et si bien appropriée à l'évêque de Montréal — puis ces deux autres, de chaque côté de la porte d'entrée, en face du trône de Monseigneur, résumant l'œuvre de Sa Grandeur pour la communauté : *Il a planté, Dieu donne l'accroissement* — *Le grain de sénevé est devenu un grand arbre.* A l'arrivée de Monseigneur, il y eut une première réception, en attendant les deux réceptions officielles au noviciat et au pensionnat. Le chœur des élèves, venu au-devant du vénérable évêque, lui chanta un joyeux *vivat*, et l'une des plus anciennes (Mlle Quigley) le remercia de l'honneur qu'il faisait en ce jour aux Sœurs de Sainte-Anne et à leurs enfants : *Le souvenir de cette paternelle bienveillance*, disait-elle, *s'écrira en lettres d'or dans les pages de notre histoire.* Après le souper, que Monseigneur prit avec les MM. du clergé qui l'accompagnaient, il se rendit d'abord au noviciat, puis au pensionnat. Au noviciat, Sœur Marie-Ernestine lut une adresse de bienvenue à laquelle Monseigneur répondit avec une parfaite cordialité. Mais la solennité de la réception s'affirma surtout au pensionnat. Les chants de bienvenue et de reconnaissance ayant été très heureusement rendus, trois jeunes élèves, Maggie Quigley, Caroline Auger et Joséphine Seers parlèrent au nom de leurs compagnes. On devine les sentiments délicats qu'elles surent exprimer. En même temps, elles offraient au vénéré et très aimé jubilaire des bouquets de fleurs naturelles, des fleurs artificielles et des couronnes. Les couronnes, au nombre de trois, étaient formées : la première de fleurs blanches surmontées d'une petite crosse avec ces mots *la foi vous illumine ;* la deuxième de fleurs roses surmontées aussi d'une petite mître avec ces mots *la charité domine ;* la troisième d'une guirlande de verdure avec une petite croix dorée à laquelle s'enlaçaient ces mots *l'espérance est divine et ne trompe pas.* Cette jolie offrande symbolique fut faite par sept petites élèves. Une fillette de neuf ans présenta ensuite les fleurs naturelles qui avaient, elles aussi, leur muet mais expressif langa-

ge. Enfin le bouquet artificiel aux fleurs d'or, qu'une élève de quatorze ans (Joséphine Seers) offrit à Monseigneur, au nom de toutes les maisons de l'Institut, dissimulait le modeste cadeau de 150 piastres, en pièces d'or de 10 et de 20, que la communauté présentait à son fondateur. Un étroit ruban, retenant toutes ces fleurs d'or, portait une inscription qui affirmait que la sainteté comme les arbres donne des feuilles, des fleurs et des fruits, mais des fruits d'œuvres, des fleurs qui embaument toujours et des feuilles qui durent. *Jamais arbre*, était-il ajouté à l'adresse du jubilaire, *n'a produit plus de feuilles, plus de fleurs et plus de fruits !* Mgr Bourget, à toutes ces offrandes et compliments, sut répondre avec ces bonnes paroles du cœur qui vont droit au cœur. " Vos chères maîtresses, dit-il entre autres choses, sont maintenant un peu vieillies. Elles n'en sont sans doute que plus tendres pour vous. Car, on peut dire d'elles comme des fruits dont vous me parlez dans vos adresses : " Elles sont d'autant meilleures qu'elles sont plus mûres !" Nous avons tenu à enregistrer dans les pages de ce livre tous les détails de cette manifestation de sympathie au grand évêque, de la part de ses plus modestes enfants, à l'occasion de ses noces d'or sacerdotales, parce qu'il nous semble qu'ils font honneur à la communauté autant qu'au jubilaire lui-même. La rencontre de la bienfaisance et de la reconnaissance est trop rare sur notre pauvre terre pour qu'il ne soit pas opportun et édifiant de la signaler. Savoir reconnaître qu'on est bon pour nous, c'est mériter qu'on le soit davantage.

Evénement à remarquer et qui réjouit toute la communauté, le 1er décembre, les ouvriers terminaient la pose de la couverture de la maison mère et du noviciat. Les Sœurs allaient enfin sortir de l'étroit séjour qu'elles et leurs novices habitaient depuis huit longues années.

Le 9 décembre, une autre circonstance donnait occasion aux Sœurs et aux élèves de manifester encore leurs bons sentiments. Il s'agissait de la fête de la supérieure générale, Mère Marie-Eulalie. Les maîtresses de classes et leurs élèves avaient imaginé de représenter pour la circonstance des *tableaux vivants*. C'est là un genre difficile qui demande de l'œil, du goût et du doigté. Il s'agit, comme l'on sait, de faire revivre dans un groupement d'êtres bien vivants telle ou telle scène connue de l'histoire religieuse

ou profane. Les élèves de Lachine y réussirent très bien. Elles donnèrent trois *tableaux vivants* : *Sainte Eulalie sur son bûcher en flammes* — *Sainte Hélène retrouvant la vraie croix* — et surtout *l'Annonciation*. Toutes les élèves vêtues de blanc, ayant en mains un cierge allumé, étaient disposées de manière à former un *M* parfait (Mère ou Marie !) cependant qu'au fond de la salle rayonnait, toute vibrante, la belle scène de l'*angelus*. Maggie Quigley symbolisait l'archange Gabriel, et Laura Viger (nièce de M. le curé Trudel), très jolie enfant, personnifiait la Vierge Marie. Les chroniques du temps affirment que la représentation de cette scène, comme aussi des deux autres, fut d'un effet saisissant.

A l'occasion de cette première fête patronale de la nouvelle supérieure générale, le bon curé Piché présenta à la très révérende Mère des exemplaires imprimés du livre des *Règles et Constitutions*. Le lendemain la supérieure les distribuait à ses filles présentes en ajoutant pour chacune une photographie de Mgr Bourget. A quelques jours de là, les Sœurs des missions reçurent pareillement chacune une photographie de Monseigneur et un exemplaire du précieux petit volume.

Et ainsi les joyeuses manifestations venaient rompre et égayer ce que la vie de communauté a toujours d'un peu monotone. Il est certain que ces petites fêtes sont un charme et que, espacées avec mesure, elles ont pour résultat de faire un bien réel. Les supérieures et directrices de noviciat ou de pensionnat agissent toujours sagement en se le rappelant au moment propice.

En recevant les bons souhaits de la communauté à laquelle il apportait ses bénédictions de père en Dieu, au matin du premier jour de l'an 1873, M. le chapelain Brien disait aux religieuses : " On rapporte que le bon curé d'Ars, à pareil jour, avait coutume d'annoncer à ses paroissiens que, s'il était saint Pierre, il leur donnerait à tous les clefs du paradis. Moi, mes sœurs, si j'étais saint Pierre, ce ne serait pas seulement les clefs qui y donnent accès, mais le paradis lui-même, que je vous donnerais ! " " Seulement ", ajoutait M. Brien, " le saint M. Vianney, dans sa fine bonhomie, pourrait bien me répliquer, s'il m'entendait : " Saint Pierre lui-même ne peut donner que ce qu'il possède ! " C'était affirmer, en d'autres termes, que s'il convient de se souhaiter le

paradis les uns aux autres, il importe davantage de s'efforcer de le mériter.

On eut à Lachine, le 21 avril, les examens des cours supérieurs. Quatre élèves qui se trouvaient alors en huitième année française les subirent avec succès. Nous aimons à garder leurs noms à l'histoire : c'étaient Philomène Décary, Caroline Auger, Mélina Lortie et Joséphine Seers. (25) Elles se donnèrent la joie, à cette occasion, d'offrir en cadeau à la Mère supérieure quelques jolis volumes : *La connaissance et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ* (5 vols) et *L'Évangile médité* (3 vols). On voit par là quelles bonnes relations existaient entre les maîtresses et leurs élèves.

Le 24 avril, M. Napoléon Maréchal, qui arrivait d'un voyage en Europe, faisait une visite à Lachine. Il avait été chargé de présenter à Rome les *Constitutions* de la communauté, afin d'obtenir pour elles l'approbation du Saint-Siège. Cette approbation devait en effet être donnée plus tard, après étude par les Congrégations romaines. En attendant, M. Maréchal avait affilié les " enfants de Marie " de Lachine et de Saint-Jacques à la *Prima Primaria* de la ville éternelle, et il leur pouvait accorder à chacune une indulgence plénière. En plus, il apportait à toutes, religieuses et élèves, une bénédiction spéciale du saint pontife Pie IX. On comprend que cette visite et ces faveurs spirituelles furent accueillies avec joie à Lachine comme à Saint-Jacques.

Le 1er mai 1873, M. le chanoine Fabre, qui avait été élu coadjuteur de Mgr Bourget, était sacré évêque dans l'église du Gésu à Montréal. A plusieurs reprises déjà il était venu à Lachine. Dès le 11 mai, il y faisait sa première visite comme évêque, et de tout cœur les Sœurs et les élèves firent au nouveau prélat une petite fête de bienvenue. Il était attendu à 5 heures de l'après-midi et il arriva à 3 heures. Cela fit dire à un brave ouvrier, qui travaillait à une arche de verdure, et qui le reconnut au passage à ses insignes violets : " Tiens, voilà Monseigneur, et on n'est pas encore *gréyé* pour !" Cette parole amusa beaucoup le nouvel évêque. Aussi quand Mgr Fabre, après sa visite à l'église et

(25) Les trois premières sont devenues Sœurs de Sainte-Anne, et la quatrième se maria à M. Bigras de Saint-Chrysostome



Monseigneur Fabre

au cimetière, se rendit au couvent pour y prendre le souper, et que, passant près de la grande salle avec les prêtres qui l'accompagnaient, il aperçut par une porte entr'ouverte des élèves déjà assises au piano, il remarqua en souriant : " En voilà ici, je pense, qui sont *greyées* pour !" De fait, elles étaient préparées, les chères enfants. Elles donnèrent un grand chœur, en quatre parties, intitulé *Bienvenue*, qui était tout de circonstance. On lut à Monseigneur une très belle adresse, où étaient exprimés les sentiments les plus délicats et les meilleurs vœux de joyeux avènement. Mgr Fabre goûta les uns et accepta les autres. Il dit de bonnes paroles aux élèves et à leurs maîtresses et accorda un grand congé. Le lendemain matin, il donnait la confirmation à 18 élèves, dont 12 venaient de faire leur première communion.

Dès les premiers jours de juillet, un grand événement s'annonçait pour la fête de sainte Anne : la bénédiction de la nouvelle maison mère. A vrai dire, les travaux n'étaient pas encore complètement terminés ; mais la fête de la sainte patronne était une trop belle occasion pour n'en pas profiter. Ce couvent, c'était une large et confortable bâtisse, en pierre de maçonnerie, mesurant 125 pieds par 60, avec en plus une allonge de 50 pieds par 20. Outre le sous-sol, il comprenait trois étages pleins, que recouvrait un toit obtus, avec deux séries de lucarnes superposées. Il avait très belle apparence. La communauté avait entrepris sa construction sur un mot d'ordre de Mgr Bourget avec la plus entière confiance. " Construisez ", avait dit Monseigneur, du même ton, semble-t-il, que Jésus disait naguère à ses apôtres " Jetez vos filets." Et après bien des peines et bien des démarches, au coût de pas moins de 35,000 piastres, reçues en dons ou empruntées et dépensées au fur et à mesure, on arrivait enfin au terme si ardemment désiré : le couvent allait être béni le jour de la fête de sainte Anne. Mgr Bourget, quoique faible et malade, voulut néanmoins pour l'occasion se rendre à Lachine. C'était, on le comprend, ajouter à la joie de tous : de M. Piché, qui avait donné de sa bourse et de sa personne jusqu'à se faire mendiant, puis de tous les amis de l'œuvre et enfin des religieuses elles-mêmes. Après la messe, qui fut dite dans la chapelle de communauté, Monseigneur et tous les assistants se rendirent, en procession, au son de la fanfare de Lachine, jusqu'au couvent neuf. Au-

dessus de la grande porte d'entrée de la nouvelle construction, on lisait l'inscription-dédicace *A Sainte-Anne*, et, dans la vaste salle du centre, un autel provisoire avait été dressé, avec, à sa droite, le trône de Monseigneur. M. le curé Bourgeault de Pointe-Claire (futur vicaire général de Montréal) prêcha le sermon de circonstance. Il parla de la dignité de sainte Anne, de sa sainteté et de sa grande puissance sur le cœur de Dieu, insistant, comme il était naturel, sur tout ce que les religieuses avaient obtenu par son intercession, en particulier depuis qu'elles étaient à Lachine. Mgr l'évêque de Montréal procéda ensuite à la bénédiction du couvent, en récitant les formules du rituel et en parcourant tous les étages, aspergeant d'eau sainte toutes les pièces. Le dîner se prit au couvent. Parmi les prêtres présents à cette cérémonie, on a retenu, avec celui de M. Bourgeault, les noms de MM. Dupuis, de Sainte-Élisabeth—Beaudry, de Saint-Rémi—Perreault, de Sainte-Geneviève — Geoffroy, d'Hemmingford—Salmon, de Saint-Gabriel (Montréal)— et des PP. Burtin, Lebert, Lemoine, des Oblats.

Le 12 août, la cérémonie de profession annuelle était présidée, dans la chapelle de la communauté, par M. Piché.

Le 28 août, eut lieu le service anniversaire de la regrettée Mère Marie-Jeanne-de-Chantal.

Ces grandes cérémonies closes, on s'apprêtait, après le départ des missionnaires, à rétablir l'ordre dans la maison pour le retour des enfants, quand, le 1er septembre, la foudre tomba sur la belle statue de l'Immaculée qui jusqu'alors dominait le petit clocher du pensionnat. L'accident eût pu avoir des suites plus graves. Les éclats projetés brisèrent des vitres, cassèrent des branches d'arbres et l'un d'eux vint mettre en pièces l'une des boules qui terminaient la rampe du grand escalier de l'entrée. Le buste de la Vierge, tombé à pic sur la couverture, l'enfonça, et naturellement par la force de son poids — 1000 livres — il eût dû faire son chemin à travers la maison. Mais non.— La douce Vierge s'arrêta sur de minces lattes en bois, penchée audessus d'un dortoir de novices, ayant l'air de dire par son sourire : " Mes enfants, n'ayez pas peur, je vous protège." Des religieuses, qui étaient là tout près, eussent pu être blessées. Heureusement, il n'y eut à enregistrer que le dégât causé à la maison.

On vit là une protection de la Providence et on s'empressa d'aller à la chapelle remercier Dieu et la Vierge, en récitant le *Te Deum* et les *litanies*. La Mère supérieure décida de conserver ce buste de l'Immaculée pour l'exposer, en ex-voto solide et durable, dans le jardin, sur un tertre élevé tout exprès. L'année suivante, une croix en fer remplaçait, sur le petit clocher, la statue ainsi renversée par la foudre.

L'entrée des élèves, en septembre 1873, donna le beau chiffre de 180 pensionnaires.

Le 14 de ce mois, dans la grande salle de communauté, on eut une jolie cérémonie, à l'occasion de la bénédiction d'une statue de sainte Anne, don généreux de Mme McQuade de Victoria. M. le curé Piché présida à la bénédiction assisté de M. Brien. On chanta pour la première fois l'invocation *O Sancta Anna, mater amata*, sur l'air connu de *Maria, refugium peccatorum*. M. le curé Piché prêcha un beau sermon, dans lequel il évoqua le souvenir de la regrettée Mère Marie-Jeanne-de-Chantal, qui avait tant désiré voir sa chère communauté dans un local assez vaste pour la contenir à l'aise. On chanta le psaume *Nisi Dominus œdificaverit domum — C'est en vain qu'on travaille à édifier une maison si Dieu n'y met la main.*

Le 3 octobre, avait lieu, à Sainte-Geneviève, une autre bénédiction, celle de la cloche de l'hospice Lefebvre. Et le 13, Mgr Taché, de passage à Montréal, voulut bien venir à Lachine donner la consolation de sa bénédiction épiscopale aux Sœurs et aux élèves, et les entretenir des travaux et des sacrifices que ses frères en religion, les Pères Oblats, accomplissent dans les pénibles missions de l'Ouest.

A l'automne de 1873, le vénérable M. Trudel, curé de Saint-Isidore, en prenant sa retraite, vint habiter au couvent de Lachine une partie de l'ancienne résidence du gouverneur Simpson. On le reçut selon sa dignité et comme bienfaiteur insigne de l'œuvre à laquelle il avait, en effet, donné, en immeubles ou en argent, plusieurs mille piastres. Il vécut huit ans au couvent, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, qui arriva le 19 mai 1881. Tout le temps, il édifia les religieuses et leurs élèves par sa piété, sa bonté de cœur et son exquise urbanité. Tant que sa santé le lui permit, il rem-

plit les fonctions de chapelain à l'oratoire de l'infirmerie où la première messe fut dite le 1er novembre 1873.

Cet oratoire de l'infirmerie, il convient d'en dire un mot à cause des souvenirs qui s'y rattachent. Il se trouvait dans la nouvelle maison, au deuxième étage, à la quatrième chambre, avec une seule fenêtre dominant le fleuve et une porte qui ouvrait sur le grand corridor. Une autre porte s'ouvrait à deux battants sur l'infirmerie elle-même, de sorte que les malades qui ne pouvaient descendre à la chapelle, au premier, assistaient facilement à la messe. A l'époque dont nous parlons, Sœur Marie-Emmérentienne et Sœur Marie-de-la-Foi étaient infirmières. Monseigneur avait permis de garder le saint Sacrement à l'oratoire de l'infirmerie. L'on comprend quel avantage c'était, pour les Sœurs malades, d'avoir le bon M. Trudel pour y dire la messe. Aussi l'aimait-on, le cher petit oratoire ! On se disputait l'honneur d'en être la sacristine. Chacune s'ingéniait à broder ou à tricoter quelque fine dentelle pour enrichir sa lingerie d'autel, ou encore on lui confectionnait de jolis bouquets artificiels. M. Trudel donna un beau calice et des burettes. Mme McQuade, de l'Ouest, par l'entremise d'une de ses filles, Sœur Marie-Agnès, avait envoyé de forts beaux rideaux de dentelle à Sœur Marie-Emmérentienne pour "son" oratoire. Sainte Emmérentienne, comme l'on sait, était la sœur de lait de sainte Agnès. La bonne et délicate Mme McQuade estimait donc que sa fille, Sœur Marie-Agnès, et l'infirmière de l'oratoire, Sœur Marie-Emmérentienne, devaient se considérer, plus que d'autres, comme deux petites sœurs providentiellement unies par leurs noms de religion. Aussi, elle n'envoyait jamais de présent à l'une sans gratifier l'autre.

Un autre souvenir du temps qui se rapporte à M. Trudel et qui a son charme, c'est la douce passion que l'excellent vieillard avait pour les horloges. Il en donna plusieurs au couvent. Lui et M. Brien étaient, paraît-il, de fins connaisseurs en mécanisme et en tout cas de grands amateurs. Il fallait voir, par exemple, M. Trudel en contemplation devant la belle horloge du corridor de la communauté — qu'il avait choisie et donnée lui-même — ou encore occupé à la régler ou à la remonter. Gare à l'imprudente qui aurait fait à ce moment trop de bruit en passant ! On savait que M. Trudel ne l'aurait pas souffert. On en souriait

un peu, mais c'était ainsi. Et on vénérait bien trop le vieux prêtre pour risquer de lui faire de la peine ou de le déranger. Qu'on nous pardonne ces détails. Il nous semble qu'il ne fallait pas les omettre : ils peignent une situation.

Le 18 novembre 1873, Mgr Fabre, coadjuteur de Montréal, faisait au couvent de Lachine sa deuxième visite. Il arriva la veille au soir et fut reçu par les élèves qui lui offrirent en hommage une petite fête littéraire et musicale, toute pleine de fines et délicates attentions. Le matin du 18, le jeune évêque — il n'avait que 46 ans — dit la messe dans la nouvelle bâtisse du noviciat, sur un autel improvisé. Il y prêcha aussi une belle et touchante instruction sur les vertus et les maximes de saint Stanislas. Les élèves du pensionnat assistèrent à cette messe avec les novices. Il y eut communion générale et l'on chanta un beau cantique au saint patron des novices, composé par M. le chapelain Brien. Sœur Marie-Anastasie était alors maîtresse des novices, et Sœur Marie-Émilie sous-maîtresse.

A l'approche de Noël, suivant l'usage déjà établi, et qui s'est du reste conservé, on habilla des petites filles pauvres pour la messe de minuit. Sœur Marie-Dosithée en pourvut ainsi deux avec du vieux linge, et les élèves du second cours, sous la direction de Sœur Marie-Ange, leur maîtresse, en vêtirent également deux. C'est là un beau cadeau à offrir au divin Enfant de la crèche, et c'est une leçon de vraie philanthropie à donner aux enfants. Si dans chaque famille l'on savait employer le linge usagé, combien de pauvres on soulagerait contre le froid ou dans la maladie ! Une éducation bien faite apprend ces choses.

M. le curé Piché eut l'heureuse idée, au commencement de janvier 1874, de faire offrir à la communauté, par les dames de Sainte-Anne de sa paroisse, un beau cœur en vermeil, qu'il avait acheté à Paris. Il y eut à cette occasion une petite cérémonie à la chapelle. Mme Poirier, présidente de la congrégation, présenta le cadeau sur un plateau d'argent à la supérieure générale, et M. Piché expliqua sa destination. On devait déposer dans ce cœur les listes des noms des bienfaiteurs du couvent, de ceux en particulier qui avaient contribué à la construction de la nouvelle maison. Une inscription gravée sur le cœur même portait ces mots : " Donné à la bonne sainte Anne par ses filles reconnais-

santes." Ce cœur fut de longues années suspendu à la tête du tableau de sainte Anne, apporté également d'Europe par M. Piché, qu'on voit encore au grand salon du pensionnat de Lachine. C'était une manière délicate de placer les bienfaiteurs sous la protection de la sainte patronne et, naturellement, d'en augmenter le nombre.

Nous ne voyons pas, en 1874, beaucoup de grands événements à enregistrer. On eut, le 13 mars, l'érection du chemin de la croix à l'oratoire Saint-Joseph pour la consolation des malades, professes ou novices. Les chroniques signalent aussi, cette année-là, le passage de Mgr Grandin de Saint-Albert (26 mai) qui revenait d'Europe ; celui de Mgr Fabre qui vint donner la confirmation (4 juin); celui du Père Lacasse qui partait pour les missions de la côte du Labrador, ceux de MM. les curés Pominville, Champeau, Bourgeault, Perreault, Piette, Valois et Pepin. Elles notent aussi, en février, la mort du Père Lagier, des Oblats, ami très dévoué de l'Institut.

La distribution des prix au pensionnat eut lieu le 1er juillet. Elle fut présidée par Mgr Pinsonnault, évêque de Birtha et ancien évêque de London, qui venait de prendre sa retraite à l'évêché de Montréal. Des discours furent prononcés par M. le notaire Hervieux, de Saint-Jérôme, M. l'avocat Dubreuil, de Lachine, M. l'avocat Devlin, de Montréal (en anglais), et par Mgr de Birtha lui-même. On y félicitait les dévouées religieuses de leur zèle et du succès de leurs élèves. Mgr Pinsonnault compara, avec beaucoup d'esprit, l'œuvre si importante de l'éducation à la culture d'un beau jardin : " De ce jardin mystique, disait-il, les élèves sont les plantes délicates et riches de promesses, tandis que les maîtresses en sont les *jardinières* soigneuses et habiles." Au cours des vacances, Mgr Pinsonnault revint à Lachine donner une conférence aux Sœurs. Il traita encore de l'éducation, de ses devoirs et de ses résultats et, finement, il termina, faisant allusion à son discours de la distribution des prix, en souhaitant à toutes les Sœurs chargées de classes d'être " les premières jardinières du Canada ".

Pour le 26 juillet, fête patronale de l'Institut, on eut, comme d'habitude après la retraite annuelle, une cérémonie de profession religieuse, que présida le vénéré Mgr Bourget, assisté par le

supérieur, M. le curé Piché, et l'ancien supérieur, M. le curé Maréchal, de Notre-Dame-de-Grâce.

Le 19 août, M. le curé Piché, M. Trudel et M. Brien partent en voyage pour Niagara et Oswégo. Le 24 août, un ouvrier monte sur le clocher du pensionnat, découronné de la statue de la Vierge par la foudre l'année précédente, et pose la belle croix en fer qui existe encore au moment où nous écrivons ces lignes (juillet 1918). Le 8 décembre, dans la chapelle du couvent, M. le curé Piché, délégué par Mgr de Montréal, préside une profession religieuse. Du 20 au 22 décembre, un grand bazar rapporte la jolie recette de 1400 piastres. Et le livre de 1874 se ferme sans plus pour le couvent de Lachine. A l'été de 1874 (27 août) avait eu lieu la fondation du couvent de Saint-Cuthbert.

Une grande faveur était réservée aux Sœurs de Sainte-Anne au commencement de cette année 1875, qui était la vingt-cinquième de leur existence comme communauté. Le 13 février, Mgr Bourget, qui mieux que personne les avait vues à l'œuvre durant ce quart de siècle, voulut bien approuver leurs *constitutions*. " Nous soussigné, évêque de Montréal, écrivait-il, avons vu les *constitutions* des Sœurs de Sainte-Anne, et, comme une heureuse expérience a prouvé qu'elles ont contribué, dès le principe, et qu'elles contribuent encore très efficacement, à maintenir la régularité dans cette nouvelle communauté, nous les avons approuvées et approuvons de nouveau, par les présentes, dans l'intime confiance où nous sommes que toutes les Sœurs de cet Institut, en observant avec fidélité et amour toutes et chacune de ces constitutions, obtiendront de la divine bonté, par Jésus, Marie, Joseph, Joachim et Anne, qu'elles soient un jour approuvées par le Souverain Pontife, ce qui mettra le dernier sceau à l'œuvre de leur fondation. — *Jesu, Maria, Joseph, Joachim et Anna, succurrite nobis.*" Ce beau document, si simple, si pieux et si plein de confiance en Dieu, était signé et daté : " Ig. év. de Montréal, Montréal, le 13 février 1875 ".

L'épreuve devait, au printemps de 1875, visiter Lachine et même toute la province, sous la forme d'une épidémie de typhoïde et de petite vérole. Du 20 mars au 5 avril, on crut devoir renvoyer les enfants du pensionnat dans leurs familles. Les

deux sœurs Sarah et Mary O'Connell, originaires d'Oswégo, dont l'une n'était que postulante et l'autre religieuse (Sœur Marie-de-la-Merci), furent atteintes et la petite postulante en mourut. Leur mère vint les voir, et malheureusement elle rapporta avec elle, sans doute, quelque méchant microbe. Son fils unique tomba bientôt sous le coup du même mal et lui aussi en mourut à Oswégo. On juge du deuil de toute la famille. Les parents affligés reconnurent cependant que leurs chères enfants avaient été bien soignées au couvent. Ils firent mettre un marbre blanc sur la tombe de leur pauvre Sarah et donnèrent une somme pour acheter la grande croix du nouveau cimetière de la communauté. M. le Dr Hingston visita les malades du couvent à plusieurs reprises. Il les trouva bien soignées et, bientôt, put les déclarer hors de danger.

Le 31 mars, on organisa une procession en l'honneur de saint Joseph pour obtenir, par son intercession, la cessation du fléau. On fut heureux de n'avoir pas à déplorer d'autre décès que celui de la petite Sarah O'Connell et l'on en remercia saint Joseph et sainte Anne. Cependant l'épidémie continuait ailleurs ses ravages, soit à Montréal, soit à Québec, et à tel point que, le 30 avril, par décision de l'autorité religieuse, dans toutes les paroisses des deux diocèses, on chantait une grand'messe en l'honneur de sainte Anne pour en obtenir la cessation.

Au commencement du mois de mai, Mgr Fabre, rendant visite à un ami protestant de Lachine qu'il espérait convertir, honora à plusieurs reprises la communauté de sa présence. Il y confirma, le 6 mai, une élève convertie depuis trois ans.

Le 22 mai, l'inspecteur des écoles du district, M. Valade, faisait au pensionnat une visite d'amitié et à l'externat de Lachine une visite officielle. Il interrogea les enfants et examina leurs cahiers de devoirs, en particulier ceux de tenue des livres et de comptabilité. Il les jugea si bien faits qu'il voulut en emporter un pour le faire voir aux membres du conseil de l'Instruction publique.

On eut occasion, vers le même temps, de saluer le passage des premières carmélites venues de France au Canada. La prieure, Mère Marie-Séraphine-du-Sacré-Cœur et ses cinq compagnes, avant d'entrer dans le monastère qu'on leur préparait, avaient

été autorisées par Mgr Bourget à visiter les divers instituts de femmes du diocèse. Les Sœurs Marie-Hélène, Marie-Joséphine et Marie-Arsène, de la communauté de Sainte-Anne, allèrent chercher ces extraordinaires visiteuses à l'Hôtel-Dieu de Montréal. Elles vinrent accompagnées de M. l'abbé Villeneuve, leur aumônier. Leur visite fut une vraie fête de piété et d'édification. Les élèves leur présentèrent une adresse et des bouquets de fleurs. L'une d'elles, fille de M. Louis Thibault de Montréal, qui avait amené de Reims à Montréal la petite colonie du Carmel, leur lut de jolis vers et leur offrit une petite aumône de quelques pièces d'or. Les filles de sainte Thérèse se mêlèrent quelques heures aux modestes filles de Mère Marie-Anne et à leurs élèves, et elles les édifièrent beaucoup en leur parlant du Carmel de Reims, d'où elles venaient, de leurs pratiques de communauté et de leur récente traversée. A la demande de l'une des supérieures de Lachine, la Mère Séraphine voulut bien bénir les Sœurs et les enfants de l'Institut qu'elle visitait en leur souhaitant toutes sortes de prospérités.

L'année scolaire s'acheva sans autre incident notable.

Le 26 juillet, Mgr Fabre, en visite pastorale à Lachine, présidait, dans la chapelle du couvent, à la cérémonie de profession annuelle. Le digne évêque, s'inspirant des paroles de l'Écriture Sainte que rappelle l'office de sainte Anne, fit une homélie sur *la femme forte*. Tous ceux qui ont connu l'ancien coadjuteur et successeur de Mgr Bourget savent qu'il excellait dans ce genre. Sa parole simple et substantielle fit sur l'auditoire une profonde impression. Le lendemain, il recevait une à une toutes les Sœurs, pour la visite canonique.

Le 8 août, Sœur Marie-de-l'Ange-Gardien était nommée maîtresse des novices, tandis que Sœur Marie-Anastasie devenait maîtresse des études et secrétaire du conseil.

Le 6 septembre, on avait à enregistrer un nouveau départ pour l'Ouest. Huit religieuses s'en allaient prêter main forte aux Sœurs de Vancouver. C'étaient Sœur Marie-Octavie, Sœur Marie-Hildegarde, Sœur Marie-Albert, Sœur Marie-Dominique, Sœur Marie-du-Rosaire, Sœur Marie-Emmanuel, Sœur Marie-Anne-de-Jésus et Sœur Marie-Joachim.

Le 8 septembre 1875, on célébrait le premier jubilé de la fon-

dation de l'Institut. C'est le 8 septembre 1850, en effet, qu'avait eu lieu, à Vaudreuil, la première profession. Quatre des huit premières professes étaient encore vivantes : Mère Marie-Anne, la vénérée fondatrice, alors première assistante de Mère Marie-Eulalie, Sœur Marie-Michel, Sœur Marie-de-l'Assomption et Sœur Marie-de-la-Nativité. Il convenait qu'une pareille date ne passât pas inaperçue. On ne voulut pas, de crainte de blesser la modestie des dignes jubilaires, donner trop d'éclat à la manifestation. Mais on fit quand même une jolie fête, dans laquelle les souvenirs des premiers jours, la piété vraie et la reconnaissance des cœurs s'entremêlaient suavement. M. Piché dit la messe au matin de ce jour béni et il prononça un beau discours pour évoquer le passé si plein de leçons fécondes et se réjouir des promesses d'avenir qu'offrait dès lors l'Institut. Les novices firent à cette messe du chant bien exercé et bien rendu. Il y eut communion générale et les quatre jubilaires renouvelèrent leurs vœux, accompagnées, chacune, d'une enfant qui tenait le cierge et faisait fonction de demoiselle d'honneur. Le soir, à la salle de communauté, où l'oratoire de sainte Anne était particulièrement orné et fleuri, la deuxième assistante générale, Sœur Marie-Hélène, lut aux jubilaires une adresse de circonstance, dans laquelle — on le devine — devaient être exprimés les meilleurs sentiments, et, aux *quatre reines du jour*, les petites demoiselles d'honneur du matin présentèrent des bouquets de belles fleurs. Cette fête toute simple, mais charmante, laissa dans les âmes un doux souvenir.

Le 22 novembre, l'excellent et dévoué M. Brien, dont la santé laissait trop à désirer, était relevé de ses fonctions, et M. l'abbé Félix Kavanagh lui succédait comme chapelain de la communauté et du pensionnat. M. Brien toutefois devait continuer à résider à Lachine pendant plusieurs mois, par permission de Mgr l'évêque, afin de refaire ses forces avant d'aller occuper un autre poste de chapelain chez les Sœurs de Miséricorde à Montréal. M. Kavanagh, né à Sainte-Scholastique, après ses études et sa cléricature à Sainte-Thérèse, avait été ordonné prêtre le 5 juillet 1869. Il devait être en charge du chapelinat de Lachine de 1875 à 1884, soit pendant neuf ans, et il apportait à l'œuvre des Sœurs de Sainte-Anne l'appoint d'un zèle éclairé et d'un dévouement complet.

Outre les personnages déjà mentionnés, les chroniques de 1875 notent le passage au couvent de plusieurs autres prêtres ou laïques de distinction : Mgr Duhamel, d'Ottawa, Mgr Pinsonnault, de l'évêché de Montréal, M. l'abbé Lagacé, de l'École normale de Québec. M. le Dr Hingston (au lendemain de son élection à la mairie de Montréal), M. le chanoine Moreau, M. le curé Rioux, des Cèdres, M. le curé Pominville, de Saint-Jean-Chrysostome, M. le chanoine Lamarche, M. le curé Seers, d'Hinchinbrooke, M. Gaudet, de l'Assomption, M. Médéric Lesage, de l'évêché de Montréal, M. Malo, ancien missionnaire, et plusieurs autres.

Au commencement de 1876, les chroniques remarquent que les fêtes de Noël et du jour de l'an se sont passées sans neige. Depuis cinquante ans, nous nous y sommes habitués au Canada. Mais nos anciens, si nous en croyons les souvenirs des vieux, étaient toujours étonnés de n'avoir pas de neige à la messe de minuit.

Le 21 février, Mère Marie-Eulalie et Sœur Marie-Anastasie partaient en voiture pour Saint-Jérôme à 15 lieues de Lachine. Elles allaient visiter les missions de la partie nord du diocèse. Le 16 mars. Sœur Marie-Claire et Sœur Marie-Ernestine allaient à Montréal faire une visite à Mgr Bourget, malade à l'hospice du Sacré-Cœur. L'âge et les labeurs commençaient hélas ! à avoir raison des forces du vénérable évêque. Dans l'une des maisons de l'évêché, rue Mansfield, on avait aménagé une retraite pour les prêtres malades, que Monseigneur avait mise sous le vocable du Sacré-Cœur. Et c'est là qu'il allait prendre, quand c'était absolument nécessaire, quelque repos. Le digne prélat bénit affectueusement les deux filles de Sainte-Anne qui le visitaient et avec elles toutes leurs compagnes de Lachine et des missions.

Le lendemain, 17 mars, pour la Saint-Patrice, on eut au pensionnat une séance de *tableaux vivants*. Sainte Cécile (Georgianna Gauthier), sainte Hélène (Maria Kenyan) et sainte Eulalie (Marie Gauvreau) parurent tour à tour, auréolées par un feu de bengale très réussi, aux yeux émerveillés des enfants. La petite Léocadie Yon présenta à Sœur Marie-Hélène, l'assistante qui remplaçait la supérieure absente, un lustre pour la grande salle des élèves et la petite Albina Dubreuil récita les compliments

d'usage en fin de séance. Le bon Père Piché, comme on aimait à l'appeler, qui présidait, fit un joli discours, dans lequel il insista sur l'union qui devrait exister entre tous les catholiques, puisqu'ils ont même croyance et même idéal, en particulier entre les Canadiens et les Irlandais... Le 24 avril, la supérieure générale et sa compagne revenaient de leur voyage par une tempête de " poudrerie " comme seul notre climat canadien sait en prodiguer. C'est le frère de Sœur Marie-Anastasie — M. Alfred Lesage, de Saint-Jacques — qui ramenait les voyageuses. On l'invita à attendre la fin de la tempête au couvent et il fut l'hôte du bon curé Trudel.

Plusieurs visites intéressantes de religieuses furent reçues à Lachine au cours de cet hiver et de ce printemps de 1876. Au mois de janvier (27-29), c'étaient deux Sœurs du Bon Pasteur de Montréal qui venaient solliciter la charité des citoyens de Lachine au profit de leur œuvre. Elles furent naturellement hébergées au couvent et édifièrent beaucoup les élèves et leurs maîtresses. En février, quinze jours plus tard, deux Sœurs de Jésus-Marie passaient à leur tour quelques heures sous le toit de la communauté de Lachine. Enfin, quelques semaines après, en avril, deux autres religieuses, des Franciscaines de Saint-Paul (Minnesota), se présentaient au couvent. Elles voyageaient avec le dessein de connaître les communautés de Montréal, dont le renom, évidemment, se répandait au loin.

Quelques décisions du conseil d'un intérêt spécial dans l'histoire d'une communauté méritent d'être relevées, semble-t-il. Le 4 mai, on décrète la suppression, dans le costume des religieuses, de l'*étamine* à voiles, comme étant trop dispendieuse. Le 16 mai, on fixe la date de la cérémonie de la vêture annuelle au 24 mai, fête de Notre-Dame-de-Bonsecours. Le 15 juillet, Sœur Marie-Anastasie est nommée vice-supérieure en l'absence de Mère Marie-Eulalie qui doit bientôt partir pour la visite des maisons de l'Ouest avec Sœur Marie-Hélène et M. l'abbé A. Brien. Sœur Marie-Claire est en même temps chargée du secrétariat du conseil.

Dans ce voyage, la Mère générale emmenait dans l'Ouest trois jeunes Sœurs désignées pour y être missionnaires : Sœur Marie-Félix, Sœur Marie-Bonaventure et Sœur Marie-Bruno, qui ve-

naient de faire leur profession, le 9 juillet, à Saint-Jacques, entre les mains du curé Maréchal.

La grande cérémonie de profession de l'année devait avoir lieu quelques jours plus tard, à Lachine, le 27 juillet. Elle se fit dans l'église paroissiale et fut présidée par Mgr Fabre. Un grand nombre de prêtres assistaient. La chronique note que vingt-quatre dînèrent au couvent. Le Père Bournigal prêcha. Il parla de la variété des œuvres de l'Église et du nombre des communautés qui y travaillent, précisant que ces communautés diverses sont, dans le grand jardin de l'épouse du Christ, comme autant de fleurs aux couleurs variées qui toutes ont leur parfum et leur utilité. Il avait choisi comme texte ces paroles des Saintes Lettres : " Jacob donna à Joseph une tunique aux couleurs variées." L'éloquent Oblat fit une grande impression sur son auditoire.

Le 30 juillet, on eut une belle cérémonie de procession en l'honneur de sainte Anne, patronne des institutrices en sa qualité d'éducatrice de la Vierge Marie. M. le curé Piché avait bien voulu prêter la bannière de la congrégation de Sainte-Anne de sa paroisse. Notons que l'acte de consécration, qui fut lu à la fin de la cérémonie et qui se lit encore tous les ans à la procession de la fête de sainte Anne, avait été composé par M. le chapelain Kavanagh.

En septembre, trois fondations nouvelles vinrent s'ajouter aux vingt-et-une déjà existantes : celle de Saint-Esprit, et deux dans l'Ouest, Saint-Joseph de William's Lake et l'hôpital Saint-Joseph de Victoria.

Le 8 septembre 1876, le vénéré Mgr Bourget fondateur et le premier père en Dieu de la communauté de Sainte-Anne, comme de tant d'autres qui ont continué d'être la force et l'honneur du diocèse de Montréal, dans une lettre pastorale remarquable de dignité et d'humilité personnelle, annonçait à son clergé et à ses fidèles que le Saint-Siège, en date du 10 juillet précédent, avait accepté sa démission comme Ordinaire du diocèse. Le 17 septembre, M. le chapelain Kavanagh lut cette lettre à la chapelle. Tout le personnel religieux en éprouva un profond sentiment de tristesse. Mais en même temps, les vues de foi dont s'inspirait l'évêque démissionnaire élevèrent puissamment les cœurs vers

Dieu et firent mieux comprendre avec quelle docilité il convient à des chrétiens d'accepter les sacrifices que la vie impose. Désormais les relations officielles entre la communauté et son respecté fondateur cessaient. Les Sœurs cependant eurent toujours la consolation d'aller le visiter d'abord à l'hospice du Sacré-Cœur rue Mansfield, où il se retira pendant quelques temps, puis à sa dernière résidence de Saint-Janvier, au Sault-au-Récollet. Confiant en la Providence qui veille constamment sur ses enfants, la communauté s'efforça d'entourer de respect Mgr Fabre, qui succédait à Mgr Bourget, et de lui témoigner, en toute circonstance, les égards dus au premier pasteur.

Le 20 décembre, Mère Marie-Eulalie et son assistante, Sœur Marie-Hélène, revenaient de leur voyage de l'Ouest, ramenant Sœur Marie-Patrice que des raisons de santé obligeaient au retour après treize années de missions lointaines. L'ancien chapelain, M. Brien, qui accompagnait les voyageuses, avait rempli avec son dévouement accoutumé son office d'ange conducteur. Ce voyage, comme celui naguère de la regrettée Mère Marie-Jeanne-de-Chantal, avait permis à la supérieure générale de se rendre compte de l'état des missions de l'Ouest et de leur imprimer un nouvel élan vers le bien. Elle revint, par San Francisco, Saint-Louis (Missouri) — où se trouvaient les parents de Sœur Sainte-Hélène — et Oswégo, où elle avait été elle-même supérieure locale. On fit aussi un petit arrêt à Saint-Polycarpe et à Vaudreuil. Parties de Victoria le 20 novembre, la Mère générale et ses compagnes arrivèrent à Lachine un mois après, le 20 décembre. Ce fut, naturellement, grande fête à la communauté, au noviciat et au pensionnat. Le lendemain, M. Brien célébra en action de grâces la messe de communauté. Au pensionnat, il y eut séance de tableaux vivants. Les tableaux vivants, on le voit, étaient alors très en vogue. On représenta les diverses étapes du voyage : le départ de là-bas, la mer verte sous un ciel sans nuages, le navire battu par la tempête, un train courant rapidement à travers les larges espaces, et enfin Lachine acclamant le retour de la *bonne Mère*. Puis il y eut lecture de plusieurs adresses de bienvenue par les élèves (Albina Dubreuil, Marie Leblanc, Elvina Dugas) au nom de leurs compagnes du pensionnat, de l'externat et des missions. Nous ne parlons pas des décorations,

des inscriptions et de l'illumination, qui étaient, on le pense bien, à l'avenant. L'annaliste conclut : " Ce fut une fête splendide !" Nous la croyons volontiers. Quand le cœur se met de la partie, c'est toujours ainsi.

Dès le 26 décembre, le bon M. Brien faisait ses adieux au couvent. Ce fut naturellement une heure plus triste. Le digne prêtre trouva les mots les plus heureux pour exprimer ses sentiments de gratitude et de regrets. On l'assura, et certes à bon droit, que son souvenir resterait toujours vivant à Lachine.

Le lendemain, 27 décembre, on célébrait, par une fête tout intime et faite surtout de piété reconnaissante, les noces d'or sacerdotales du vénérable M. Trudel. M. le curé Napoléon Maréchal, qui était présent, en profita pour remercier une fois de plus l'ancien curé de Saint-Isidore de toutes ses générosités pour les Sœurs de Sainte-Anne.

Le premier événement à signaler en 1877, c'est une cérémonie de profession qui eut lieu le 14 janvier et fut présidée par M. le vicaire général Moreau, délégué par Mgr Fabre. M. le chanoine Hippolyte Moreau, né à Saint-Luc le 8 mars 1815, ordonné à Montréal le 16 mars 1839, après quelques années de ministère dans le haut de l'Ottawa, avait été curé des Cèdres et de Saint-Eustache. En 1853, il avait été appelé à l'évêché et, pendant vingt ans, avait exercé les fonctions d'archidiacre. Il était chanoine depuis 1854 et vicaire général depuis 1873. Il devait mourir à ce poste le 30 juillet 1880.

Le 29 janvier une fondation nouvelle, celle de Saint-Venant de Paquetteville (ou de Hereford), amenait le départ de Lachine de quelques Sœurs missionnaires.

Le 17 mars, Mgr Fabre venait présider, dans la chapelle du couvent, à l'ordination sacerdotale du frère de l'une des religieuses (Sœur Marie-Angélique), M. l'abbé Adrien Gauthier, mort en 1916 curé de Saint-Faustin. Le nouveau prêtre célébra, le lendemain, sa première messe, assisté par M. le curé-supérieur Piché. Ce fut pour toute la communauté une fête pieuse et touchante.

Le 3 avril, on enregistrait avec peine la mort, à Saint-Cyprien, de Mgr Morisson, un grand ami des premiers jours de la communauté. Le 9 avril, l'ancien chapelain, M. Aristide Brien, à la

veille de partir pour Rome, faisait une visite au couvent où il s'était si généreusement dépensé. On lui fit une petite fête de respectueuse amitié. Son successeur, M. Kavanagh, lui présenta, en termes délicats, les bons souhaits du personnel de Lachine pour son voyage à la ville éternelle et son heureux retour. M. Brien fut très touché de cette manifestation sympathique et il promit de se souvenir de ses anciennes dirigées aux pieds du pape et dans les sanctuaires de Rome. Disons tout de suite qu'à son retour (22 septembre 1877) il apportait pour toutes et pour chacune des Sœurs de Sainte-Anne une bénédiction du Saint-Père *in articulo mortis* dont il avait fait richement encadrer le texte. Le 18 avril avait lieu, dans l'Ouest, la fondation du couvent de Nanaïmo. Le 27 avril, la communauté acceptait la charge de l'école municipale de Sainte-Cunégonde à Montréal.

Le 28 avril, plusieurs anciennes élèves du pensionnat de Lachine venaient offrir en cadeau à la Mère supérieure un riche prélart pour la salle des prêtres. On les invita à revenir pour la fête de Sœur Marie-Hélène, assistante et directrice du pensionnat, le 3 mai suivant. Quarante-deux anciennes furent exactes à ce rendez-vous. L'une d'elles, Clorinthe Larin, lut à Sœur Marie-Hélène une adresse qu'elle avait elle-même composée et qui, dit l'annaliste, " était pleine d'esprit et de cœur ".

Le 10 juin, on recevait le mandement de l'archevêque et des évêques de Québec proclamant la bonne sainte Anne, depuis si longtemps particulièrement honorée en notre pays, patronne de la province. Ce fut une grande joie dans la communauté de ses pieuses filles de Lachine.

A l'époque des vacances, en la fête de la sainte patronne, avait lieu une cérémonie de profession que Mgr Fabre, évêque de Montréal, voulut bien venir présider en personne. Comme on le voit, la prospérité de la communauté, au moins pour ce qui est du nombre des vocations, s'affirmait toujours. Une jeune fille vint même, à quelque temps de là, demander son entrée — une Delle Boulanger de Kamouraska — qui ne connaissait rien de la communauté, mais qui s'était sentie inspirée, au sanctuaire même de Sainte-Anne-de-Beaupré, de se donner à un couvent qui porterait son nom.

Plusieurs visites intéressantes furent reçues en cet automne

de 1877. On a noté celle de Mgr Grandin (21 octobre), celles des MM. Maréchal, des chanoines Mongeau et Moreau, de quelques Sœurs de Jésus-Marie (8 septembre) de la mission d'Oakland (Portland), qui connaissaient bien les Sœurs de Sainte-Anne de l'Ouest, et surtout celle de Mgr Conroy, délégué du pape au Canada, dont il convient de dire ici quelques mots, afin d'en garder le souvenir à l'histoire.

C'est le 6 novembre que ce distingué prélat vint à Lachine. Mgr Conroy avait été envoyé au Canada par le Saint-Père au sujet des difficultés universitaires entre Québec et Montréal. Tout en faisant l'enquête dont elle était chargée, Son Excellence visita les principales institutions de notre pays. C'était un homme aux vues larges et à l'esprit droit. L'on sait qu'il mourut subitement sur l'île de Terreneuve, le 28 juin 1878, avant d'avoir pu rendre compte de sa mission. A Lachine le pensionnat et la communauté lui offrirent l'hommage d'une réception d'honneur. Nous tenons à enregistrer quelques-unes des bonnes paroles du prélat à l'adresse des Sœurs et de leurs élèves. S'exprimant en anglais, il les félicita de leur belle tenue et des bons sentiments dont elles étaient toutes animées pour le Saint-Père. "Je vois le buste de Pie IX ici à la place d'honneur. Je m'en réjouis. Son culte — le culte du pape — est sans doute encore plus ancré dans vos esprits et dans vos cœurs. Je vous en félicite. Oh ! aimez-le, jeunes filles, notre saint pape ! Aimez-le pour ceux qui ne l'aiment pas ! Et priez pour ses persécuteurs !" Puis, Son Excellence, rappelant que sainte Cécile, quand elle fut condamnée à mort, demanda trois jours pour s'y préparer, ajouta aimablement — conclusion assez inattendue, mais qui réjouit tout le monde ! — qu'il demandait trois jours de congé pour celles qui se *préparaient* à la vie, c'est-à-dire pour toutes les Sœurs et élèves de Lachine ! Les trois jours de congé furent accordés. Les bourreaux de sainte Cécile auraient pu peut-être refuser d'accéder à sa demande ; mais, chez les Sœurs de Sainte-Anne, on ne savait rien refuser à la prière du représentant du pape.

Or précisément, Pie IX, le saint et grand pape qui dirigeait les destinées de l'Église depuis trente-deux ans et touchait à sa quatre-vingt-sixième année d'âge, se trouva bientôt malade. Le 2 février 1878, jour anniversaire de la première communion de

Pie IX, les Sœurs de Sainte-Anne et leurs élèves, les chroniques l'ont pieusement noté, faisaient une communion générale pour demander à Dieu de conserver à l'Église le pontife qui était, semblait-il, sa gloire et sa force. Hélas ! le 8 février, on apprenait sa fin. La mort du saint et grand pontife fut un deuil pour le monde chrétien.

Mgr Bourget, dans sa retraite, se remettait un peu des longues fatigues de sa laborieuse administration. Mais il avait bien ses peines. Le 23 janvier, le chanoine Paré, son secrétaire depuis trente-et-un ans, qui s'était retiré avec lui à la résidence Saint-Janvier, était rappelé à Dieu. Cette mort et celle de Pie IX quelques jours après furent pour Mgr Bourget, on le comprend, des causes de tristesse. De Lachine, on lui écrivit d'abord une lettre de sympathie, à laquelle Monseigneur répondit avec sa bienveillance accoutumée et une particulière émotion. Puis la supérieure générale alla le voir à Saint-Janvier. Mgr Bourget, à sa demande, bénit encore une fois toutes les Sœurs de Lachine et des missions et se déclara très touché des marques d'affection qu'on lui donnait.

Le 16 février, on chanta, dans la chapelle des Sœurs, selon la direction de Mgr Fabre, un grand service pour le repos de l'âme du pape défunt. Le Père Charpeney, maître des novices chez les Oblats, officiait avec M. Aubry, vicaire à Lachine, et M. le chapelain Kavanagh comme assistants. Naturellement, les tentures noires et jaunes, insignes de deuil, se déployaient partout devant les autels, sous la voûte et autour des colonnes. On pleurait le père de la catholicité. Mais des fleurs blanches, symboles d'espérance, couvraient le drap mortuaire. On avait confiance que le pieux pontife jouissait déjà de la félicité de Dieu ! La veille et le jour même, pendant une heure, la petite cloche du couvent tinta le glas qui résonnait si tristement dans les cœurs. Au service qu'il célébrait, le Père Charpeney fit une touchante allocution. Il parla du regretté Pie IX confesseur, apôtre et martyr. " Il nous a édifiées, écrit l'annaliste, et il nous a fait pleurer ." Dans l'après-midi du jour suivant, M. Piché vint lire à la communauté la lettre pastorale de Mgr Fabre annonçant officiellement la mort de Pie IX. Lui-même, M. Piché, qui avait eu le bonheur d'être admis en audience au Vatican au-

près du regretté pontife quelques années auparavant, parla avec attendrissement de la bonté et de la grandeur d'âme de celui que l'Église tout entière pleurait.

Ces événements pesèrent douloureusement sur les esprits et les cœurs au cours des premières semaines de l'année. D'autre part cependant, la vie de la communauté se continuait régulière. Le 24 février, Mgr Fabre se trouvait à Lachine pour le baptême à l'église paroissiale de trois adultes. Intéressante coïncidence, Monseigneur célébrait lui-même ce jour-là l'anniversaire de son baptême et c'était également l'anniversaire de la supérieure générale. Monseigneur voulut bien faire une visite au couvent et il donna un congé, laissant à la supérieure d'en disposer quand elle le voudrait. On prit ce congé le lendemain. Ce jour-là, Sœur Marie-Hélène et Sœur Marie-Anastasie, deux des assistantes, allèrent à Montréal et rendirent visite à Mme Fabre, la mère de Mgr l'évêque. Le printemps se passa sans autres incidents importants à noter. L'année scolaire se termina aux premiers jours de juillet. Comme pour les années précédentes, supérieurs, parents et amis se montrèrent heureux et satisfaits des travaux et des succès des élèves.

Le 7 juillet, Mère Marie-Eulalie lut à la communauté la première lettre encyclique du nouveau pape Léon XIII. Ce devait être l'un de ses derniers actes comme supérieure générale.

Dès le 13 juillet, en effet, elle parla à la communauté du chapitre qui devait avoir lieu bientôt et demanda avec instance à ne pas être réélue. Les Sœurs de l'Ouest obtinrent du conseil, avec l'assentiment de Mgr de Montréal et de leurs évêques respectifs, la faveur d'être exemptées du voyage et de se faire représenter, à ce chapitre de 1878, par deux Sœurs des missions de l'Est. Le 21 juillet, les vingt-quatre capitulantes se réunissaient à Lachine. Le lendemain, les élections avaient lieu sous la présidence de Mgr Fabre, assisté de M. le curé-supérieur Piché et de M. le chapelain Kavanagh. Elles donnèrent le résultat suivant : Mère Marie-Anastasie, supérieure générale, Mère Marie-Eulalie, assistante générale, Mère Marie-Anne, Sœur Marie-Hélène, Sœur Marie-Claire, Sœur Marie-Joséphine et Sœur Marie-Mélanie, conseillères. Les élections faites, Mgr Fabre en vint donner le résultat à la communauté réunie. Mère Marie-Eulalie n'était plus supérieu-

re générale ! Son vœu était exaucé ! L'une de ses assistantes, Mère Marie-Anastasie, la remplaçait, et elle devenait, elle, la " bonne Mère aux yeux bleus ", première assistante ! Certes, la nouvelle supérieure jouissait de la confiance de toutes les Sœurs et elle la méritait, nous aurons l'occasion de le constater dans la suite de notre récit. Mais en général l'on ne s'attendait pas à un changement. La surprise et l'émotion, notent les chroniques, furent telles qu'elles firent couler bien des larmes. Monseigneur ne put s'empêcher d'en être surpris lui-même, et il dit à ses assistants : " Je ne pensais pas qu'elles aimaient tant leur Mère Marie-Eulalie." La moins émue n'était pas la nouvelle supérieure. Le fardeau que la Providence mettait sur ses épaules paraissait à Mère Marie-Anastasie évidemment trop lourd. Mais il fallait bien s'incliner devant la manifestation de la volonté de Dieu. La nouvelle supérieure n'avait alors que 36 ans. Mère Marie-Eulalie n'était pas âgée, non plus, puisque, élue à 39 ans, elle n'avait passé que six ans à la tête de son institut. Elle était encore pleine de force et de santé. Tout en secondant de son mieux la nouvelle supérieure, elle eut le tact et l'habileté de ne gêner en rien, surtout dans les premiers temps qui suivirent le changement, la liberté d'action de celle qui lui succédait. Une occasion s'offrit qui favorisa sa délicatesse de procédé. A l'époque où nous sommes, Saint-Louis d'Oswégo se trouvait dans une situation financière difficile : il fallait pour l'en sortir que des Sœurs quêtassent dans les villes environnantes. La bonne Mère Marie-Eulalie, ayant déjà été supérieure à Saint-Paul d'Oswégo, fit valoir ses droits, comme connaissant mieux le terrain, à l'accomplissement de cette besogne plutôt pénible et délicate. On accéda à sa demande, et elle partit bientôt pour Oswégo, où elle se dévoua toute une année, avec les Sœurs Marie-Étienne, Marie-du-Crucifix et Marie-Blandine, à l'œuvre de charité que constituait cet office de mendiantes pour l'éducation et la formation chrétienne des jeunes filles de la région.

Nous aurons du reste occasion de retrouver son nom et son action dans le cours des événements qui vont suivre, puisque, ainsi que nous l'avons dit déjà, elle ne devait cesser de faire partie de l'administration générale de la communauté qu'en 1908 et ne mourir, pleine de jours et de mérites, qu'en 1914, c'est-à-dire

trente-six ans plus tard. Mais il est dans l'ordre de souligner, dès maintenant, l'esprit de foi et d'abnégation dont elle sut donner l'exemple. D'ailleurs, n'avait-elle pas elle-même sous les yeux l'admirable modèle de la fondatrice, Mère Marie-Anne, qui, plus cachée qu'elle encore, si l'on peut dire, dans le silence et l'humilité, continuait d'édifier la communauté qui lui devait la vie ?

Pour l'édification de toutes celles qui liront ces pages, disons encore une fois que ce sont là de bien beaux exemples. Les supérieurs, où qu'ils soient et quels qu'ils soient, ont droit aux égards et à l'obéissance de leurs subordonnés. Ils ont aussi leurs devoirs et leurs responsabilités. Il peut leur paraître parfois naturel et même, à leur insu, leur arriver de s'identifier avec la charge dont ils sont honorés, de croire qu'ils ont raison toujours et quand même, de prendre leurs seuls caprices pour des règles intangibles, et, si providentiellement le pouvoir leur échappe, de s'y tenir encore avec trop d'ardeur. Obéir, a-t-on dit, est plus facile que commander, et c'est vrai. Mais il nous semble plus difficile encore d'obéir à ceux que l'on a déjà commandés. L'histoire est pleine d'exemples qui établissent que beaucoup ont trouvé dans une pareille situation le grand danger de leur vie et le grand obstacle à leur vertu. Après ce que nous avons raconté dans ce livre, il nous paraît bien évident que, pour surmonter cet obstacle et pour parer à ce danger, les supérieures qui, chez les Sœurs de Sainte-Anne de l'avenir, auront à rentrer dans le rang, trouveront dans l'histoire de leur propre institut les meilleurs modèles à imiter.

Sept fondations, pendant l'administration de Mère Marie-Eulalie, avaient eu lieu, ainsi que nous l'avons noté au passage dans le cours de ce chapitre : Saint-Louis d'Oswégo en 1872 ; Saint-Cuthbert en 1874 ; Saint-Esprit, Saint-Joseph de William's Lake et l'hôpital Saint-Joseph de Victoria en 1876 ; Saint-Venant de Hereford et Nanaïmo en 1877.

Saint-Louis d'Oswego. — Une première mission des Sœurs de Sainte-Anne s'était établie à Oswégo en 1868, dans la paroisse Saint-Paul, mission exclusivement de langue anglaise et qui dut être abandonnée en 1882. En 1872, dans la même ville, le 25 septembre, une autre mission s'ouvrait, dans la paroisse Saint-Louis. Cette paroisse, que venait d'établir, cette année-là même, M. le curé François-Xavier Pelletier, avait été créée

pour les besoins spirituels des Canadiens français de la ville. Le curé Pelletier, né à Kamouraska en 1838 et ordonné prêtre dans sa paroisse natale en 1862, comme tous les curés canadiens des États-Unis nés au Canada avait à cœur la conservation de la langue française. Aussi ne négligea-t-il rien, dès l'établissement de Saint-Louis, pour assurer à ses enfants l'avantage d'avoir comme maîtresses de classe des Sœurs canadiennes. Il s'adressa naturellement aux Sœurs de Sainte-Anne, qu'il avait vues ou qu'il voyait à l'œuvre à Oswégo même, dans la paroisse Saint-Paul. Mère Marie-Eulalie, qui avait vécu à Oswégo, accéda à sa demande. On mit à la disposition des Sœurs une bonne maison en briques, à trois étages, de 50 pieds par 25, avec une annexe en bois à deux étages, qui appartenait à la paroisse. Les Sœurs arrivèrent le 25 septembre 1872 et prirent charge immédiatement de l'école paroissiale, où elles reçurent, la première année, 130 filles et 115 garçons. En 1874, elles ouvrirent en plus une académie avec 20 filles, cependant que l'école paroissiale comptait 114 filles et 137 garçons. Dix ans plus tard, en 1884, l'académie recevait 61 filles et l'école paroissiale 212 filles et 81 garçons. En 1894, 37 filles suivaient les classes de l'académie, et 103 filles et 116 garçons celles de l'école paroissiale. Enfin, en 1899, on n'avait plus que 23 filles à l'académie, et 45 filles et 58 garçons à l'école paroissiale. M. le curé Pelletier étant mort, il fut remplacé par M. le curé Forget, puis par M. le curé Charette (mort curé de Varennes en 1907). M. le curé Charette s'intéressa beaucoup à l'œuvre des Sœurs pendant les quatre années (1879-1883) qu'il passa à Oswégo. Comme le nombre des élèves, soit à l'académie, soit à l'école paroissiale, allait toujours en diminuant, en 1899 les supérieures de Lachine jugèrent qu'il était impossible de continuer. La dernière supérieure, Sœur Marie-Colombe, remit les clefs de la maison à M. le curé Auger. Les Sœurs avaient passé vingt-sept ans (1872-1899) à Saint-Louis. Voici les noms des supérieures qui se sont succédé dans cet établissement : Sœur Marie-des-Cinq-Plaies (1872-1874), Sœur Marie-Louise (1874-1876), Sœur Marie-Eudoxie (1876-1879), Sœur Marie-Louise-du-Sacré-Cœur (1879-1885), Sœur Marie-des-Cinq-Plaies (1885-1890), Sœur Marie-Edouard (1890-1891), Sœur Marie-Edmond (1891-1894), Sœur Marie-Colombe (1894-

1899). Ajoutons que huit jeunes filles de Saint-Louis d'Oswégo sont entrées au noviciat de Lachine. Les Sœurs Franciscaines de Syracuse ont remplacé à Saint-Louis d'Oswégo les Sœurs de Sainte-Anne.

SAINT-CUTHBERT. — C'est le 27 août 1874, qu'à la demande de M. le curé André Brien, les Sœurs de Sainte-Anne vinrent fonder une mission à Saint-Cuthbert. Cette paroisse du comté de Berthier fut canoniquement érigée en 1765. Elle existait donc, en 1874, depuis un peu plus de cent ans, et elle en était à son dixième curé, M. André Brien, qui l'administrait depuis 1870 et devait continuer à le faire jusqu'à la veille des noces d'or de l'Institut (1899). Son prédécesseur, le curé Antoine Fisette, avait lui-même été quarante-et-un ans en charge de cette paroisse (1829-1870), et il y était mort le 25 avril de cette dernière année. En mourant, il avait légué une vieille maison en pierre des champs à sa fabrique pour des fins d'éducation, avec cette clause qu'il faudrait l'occuper et l'employer à l'instruction des enfants, au moins au cours de l'année 1874, sans quoi la propriété devait faire retour aux héritiers naturels du curé défunt. Cela explique pourquoi M. le curé Brien dut presser les Sœurs de venir, dès cette année-là, prendre possession de l'immeuble. Elles y vinrent donc, au nombre de quatre : Sœur Marie-Vincent-de-Paul, supérieure, Sœur Marie-Augustine, Sœur Marie-Victoire et Sœur Marie-François-de-Borgia. Ce premier logis, de 40 pieds par 30, laissait à désirer sous plus d'un rapport. Ses planchers vacillants étaient un amusement pour les enfants qui y dansaient lourdement, disent les chroniques. Et pourtant, les Sœurs et les élèves devaient l'occuper huit longues années. C'était l'une de ces anciennes bâtisses à un seul étage avec un toit obtus à mansardes et lucarnes. Le grenier n'était éclairé que par les deux petites fenêtres des pignons. On y étouffait l'été et on y gelait l'hiver ! C'est là pourtant qu'on dut placer l'un des dortoirs. Celles qui ont dormi huit ans sous ce toit trop étroit n'en ont jamais perdu le souvenir, non plus que celui des rêves heureux qui hantaient leurs jeunes imaginations. Quand même, l'œuvre de Dieu se fit au couvent de Saint-Cuthbert. En 1874, on comptait 57 élèves au pensionnat ; en 1884, 48 ; en 1894, 58, avec 76 à l'externat ouvert depuis 1886. Pas moins de 139 élèves du couvent de cet-

te paroisse, de 1874 jusqu'à nos jours, sont devenues religieuses à la Providence, chez les Sœurs Grises, au Carmel, au Sacré-Cœur, chez les Servantes du Saint-Sacrement, les Sœurs des SS. Cœurs de Jésus et de Marie — et 90 entrèrent chez les Sœurs de Sainte-Anne. De même, 80 ont obtenu leurs diplômes, surtout le diplôme modèle. Les supérieures qui se sont succédé, de 1874 à 1900, furent : Sœur Marie-Vincent-de-Paul (1874-1878), Sœur Marie-Euphémie (1878-1883), Sœur Marie-Adrienne (1883-1894), et Sœur Marie-Amable (1894-1900).

A l'arrivée des Sœurs, plusieurs citoyens, qui avaient paru peu se soucier d'avoir des religieuses pour instruire leurs enfants, s'empressèrent d'inscrire leurs filles parmi les premières entrées. M. le curé Brien fut toute sa vie très dévoué à l'œuvre de son couvent. Le 30 juillet 1876, la fabrique donnait le terrain et la vieille bâtisse aux Sœurs " pour aussi longtemps qu'elles y feront la classe ". Le 1er septembre 1882, grâce au zèle de M. Brien, et aussi à la générosité des citoyens, on prenait possession d'un beau couvent en pierre, à trois étages avec sous-sol, de 80 pieds par 40, qui fait encore l'orgueil du village de Saint-Cuthbert. Le 1er septembre 1886, le local le permettant, on acceptait de faire la classe aux externes du village, sous la dépendance de la commission scolaire. Enfin, le 9 août 1899, avant de se retirer du ministère (pour aller mourir à Sainte-Élisabeth le 27 décembre 1902), M. le curé Brien cédait aux Sœurs de Sainte-Anne le couvent qu'il avait construit surtout de ses propres deniers. C'est M. le curé Vitalien Dupuis qui succéda en 1899 à M. Brien. Il fut lui aussi un bon père pour le couvent de sa paroisse.

Saint-Esprit. — Deux ans après la fondation de la mission de Saint-Cuthbert, à l'été de 1876, avait lieu, toujours sous l'administration de Mère Marie-Eulalie, celle de Saint-Esprit, au comté de Montcalm. Cette paroisse remonte à 1808. Bien qu'elle ne soit pas très grande en superficie, elle est à juste titre considérée comme une de nos belles paroisses rurales, à cause de la fécondité de son sol. Le village échelonne ses maisons de chaque côté de la rivière qui le traverse et porte son nom. En 1876, M. le curé Charron (le sixième curé depuis 1808) administrait cette paroisse depuis trente ans. Il avait fait quelques épargnes, et, comme tant d'autres curés de notre vieux Québec, il les vou-

lait consacrer à la belle œuvre de l'instruction et de la formation chrétienne des enfants. Il s'entendit avec les Sœurs de Sainte-Anne et leur donna un vaste terrain, sur lequel se trouvait une ancienne maison en bois recouverte d'un plâtrage gris-bleu qui lui donnait l'apparence d'une maison en pierre de taille. Ce bon curé veilla lui-même aux agrandissements et aux divisions de cette bâtisse. Le local toutefois restait plus que modeste. Quatre Sœurs vinrent en prendre possession le 22 septembre et, le 2 octobre, on ouvrait les classes. On reçut, dès 1876, 15 élèves au pensionnat et 52 à l'externat. Dix ans plus tard, en 1886, on en comptait 27 au pensionnat et 83 à l'externat. En 1896, le nombre s'élevait jusqu'à 48 pour le pensionnat, mais n'était plus que de 80 pour l'externat. Enfin, en 1900, l'année du jubilé de l'Institut, le couvent de Saint-Esprit, s'il ne comptait que 70 élèves à l'externat, en avait 61 au pensionnat. En somme, les progrès ont été constants. En 1894, sous l'administration du curé Dubois, qui avait succédé, en 1892, après MM. les curés Provost (1879-1885) et Aubin (1885-1892), à l'ancien curé Charron, mort en 1879, la vieille maison fut remplacée par un beau couvent en pierre, de 65 pieds par 43, à trois étages avec mansardes. Ce couvent est situé sur le même emplacement que l'ancienne maison, mais à distance du chemin, tout près de la rivière. Depuis sa fondation, ce couvent a donné une trentaine de sujets à la vie religieuse, dont dix-huit à la communauté de Sainte-Anne. De même, un peu plus d'une trentaine d'élèves ont obtenu leurs diplômes, surtout depuis 1900. C'est maintenant une académie (depuis 1916) et neuf religieuses y donnent l'enseignement. Six supérieures ont dirigé la maison de 1876 à 1900 : Sœur Marie-du-Calvaire (1876-1880), Sœur Marie-Eugène (1880-1881), Sœur Marie-Thérèse-de-Jésus (1881-1887), Sœur Marie-François-de-Sales (1887-1888), Sœur Marie-Odile (1888-1892), Sœur Marie-Amédée (1892-1898), et Sœur Marie-Jeanne-de-Jésus (1898-1901).

William's Lake. — La mission de Saint-Joseph de William's Lake, en Colombie, fut aussi fondée, en 1876, au cours de la visite officielle de Mère Marie-Eulalie. Les trois premières Sœurs qui eurent la charge de cette mission, Sœur Marie-Clément, Sœur Marie-Octavie et Sœur Marie-Joachim, y furent

conduites et installées par la supérieure générale qui se trouvait alors à la maison de Victoria On partit un samedi et on n'arriva à Yale que le lendemain midi, trop tard pour pouvoir assister à la messe. On fut reçu chez une dame Claire, qui se montra très affable et très prévenante. Le trajet, depuis Yale, devait se faire en voiture et la route longeait tout le temps de larges précipices. Trois soirs de suite, on dut loger pour la nuit dans des abris ou des gîtes de fortune. Enfin, le mercredi midi, on arrivait à destination. Le Père McGuckin, le Père Marshal et le Frère Surel, des Oblats de Marie, qui desservaient William's Lake vinrent au-devant des Sœurs. On leur fit visiter la pauvre chapelle qui servait d'église. Elles se rendirent ensuite au couvent tout aussi pauvre et misérable. Mais on ne put s'installer tout de suite au complet. Les bagages des voyageuses n'arrivèrent que vers la mi-novembre. On n'avait pu, en effet, les faire transporter que dans de grandes voitures traînées par huit ou dix paires de bœufs, et ces bons animaux, là comme ailleurs, avaient le pas plutôt lent. Mère Marie-Eulalie et Sœur Marie-Hélène avaient passé huit jours à William's Lake. Après l'arrivée des bagages, à la mi-novembre, on eut la consolation de garder le saint Sacrement dans la petite chapelle. A cette époque, la population de William's Lake était en très grande partie composée d'aventuriers et de chercheurs d'or, qui revenaient de Cariboo — où tant de gens allèrent fouiller les mines de 1860 à 1870. Beaucoup de ceux qui n'avaient pas réussi dans leur course à la recherche de l'or devaient rester dans le pays et se livrer à la chasse dans les bois. Ils s'unissaient plus ou moins clandestinement aux sauvagesses des campements voisins et les enfants métis étaient de ce fait assez nombreux. Pendant le temps que les Sœurs furent là, elles en instruisirent une cinquantaine. On s'efforçait aussi de leur apprendre les travaux manuels et de les former à la tenue d'une maison. Chaque année, les Pères prêchaient une retraite de trois jours. Tous les dimanches, ils donnaient une instruction. Et les Sœurs secondaient de leur mieux, surtout auprès des enfants, l'action des Pères. Elles faisaient aussi les frais du chant à l'église pour les différents offices. Le bon Dieu bénissait leur zèle et leur activité. La sainte Vierge les protégeait. On raconte même qu'elle guérit miraculeusement

Sœur Marie-Joachim qui souffrait d'un rhumatisme inflammatoire. Au mois de mai 1882, cette bonne Sœur Marie-Joachim dut partir pour Kamloops, où elle était nommée supérieure. Elle fut remplacée par Sœur Marie-Dominique, une jeune Sœur qui ne put s'acclimater à William's Lake. En mai 1883, Sœur Marie-de-l'Enfant-Jésus vint prendre charge des enfants, pendant l'absence des autres Sœurs qui devaient se rendre à Victoria. Sœur Marie-Clément revint à la fin d'août 1883, avec Sœur Marie-Bruno. Mais il fallut bientôt abandonner, d'abord temporairement, puis définitivement, la mission de William's Lake, à cause de la difficulté énorme de voyager par des sentiers boisés ou couverts de chicots et longeant des précipices affreux. Elle ferma ses portes en 1888.

L'hopital Saint-Joseph de Victoria.— Au cours de ce même voyage dans l'Ouest, en 1876 toujours, Mère Marie-Eulalie fit une troisième fondation, à Victoria, non loin de celle où les Sœurs de Sainte-Anne étaient établies depuis 1858.

Mgr Seghers avait alors succédé à Mgr Demers à la tête du diocèse. Très satisfaits de l'œuvre des Sœurs au milieu d'eux pour l'instruction de leurs enfants, les citoyens les plus importants de Victoria, en union avec leur évêque, désiraient leur confier aussi le soin de leurs malades. On se rappelle que l'assistance aux malades était l'un des buts qu'avait en vue la fondatrice, Mère Marie-Anne, dès 1848. On ne l'ignorait pas sans doute à Victoria. Aussi voulait-on mettre sous la garde de ses filles l'hôpital que l'on projetait. En mars 1875, eut lieu une première assemblée des citoyens. On décida de construire un hôpital. La première pierre en fut posée le 21 août. La première messe put être dite, dans la construction nouvelle, par Mgr Seghers, le 7 juin 1876. Enfin, l'hôpital s'ouvrit au public le 25 juin 1876. Les premières Sœurs en charge de cet établissement, qui a pris, dans la suite, une très grande importance, furent les Sœurs Marie-Brigitte, Marie-Virginie, Marie-du-Rosaire. La première construction, en briques, pouvait recevoir environ trente à trente-cinq patients. Elle coûta tout près de quatorze mille piastres, qui furent fournies par souscriptions. Le terrain avait été donné aux Sœurs par Mgr Seghers, sans aucune autre charge que celle de soigner les malades. En 1881, puis en 1897, des extensions

furent ajoutées aux premières constructions, qui permirent de recevoir beaucoup plus de patients et de mieux loger les Sœurs. Ces deux extensions ne coûtèrent pas moins de quarante mille dollars. Chaque fois, les citoyens surent se montrer généreux, parce qu'ils appréciaient de mieux en mieux le travail et le dévouement des religieuses. De 1876 à 1880, on reçut à l'hôpital 61 malades, de 1880 à 1890 on en soigna 825, dont 252 catholiques et 573 non-catholiques, enfin de 1890 à 1900, l'hôpital Saint-Joseph en reçut et soigna 3167, dont 907 catholiques et 2260 non-catholiques. Après le nom de Mgr Seghers, dans la liste des bienfaiteurs insignes de l'hôpital Saint-Joseph de Victoria, il faut inscrire ceux des docteurs J.-S. Helmken et J.-D. Helmken (le père et le fils), de M. l'abbé Brebant, de M. l'abbé Donkele, de M. Peter McDonald, de M. Patrick Walsh et de Mme Peter McQuade, dont nous avons eu déjà lieu de parler à l'occasion de ses visites à Lachine.

SAINT-VENANT DE HEREFORD.— Les localités des Cantons de l'Est, à cause des origines anglaises de la région, portent presque toutes des noms anglais. Mais en grand nombre aussi, depuis que l'influence canadienne-française les a pénétrées, elles ont été " baptisées ", si l'on peut dire, et ont reçu chacune un nom de saint pris au calendrier catholique. Il en est ainsi de Saint-Venant-de-Hereford, au comté de Compton. De 1862 à 1877, plusieurs prêtres étaient passés là comme missionnaires, parmi lesquels M. Jean-Baptiste Champeau. Devenu curé de Saint-Michel de Napierville, il s'intéressait toujours à son ancienne mission, d'autant plus que ses deux demi-frères, les MM. Paquette, avaient en grande partie défriché cette région du comté de Compton, à dix-huit milles de Coaticook, si bien que l'endroit s'appelle encore, au cadastre officiel, Paquetteville ou Saint-Venant-de-Hereford. L'une des filles de l'un de ces MM. Paquette devait entrer au noviciat de Lachine en 1883 (Marie-Madeleine-de-Pazzi). Or en 1877, Mgr Racine, évêque de Sherbrooke, établissait à Paquetteville un curé résident, M. Joseph Durocher, qui devait rester là jusqu'en 1884. M. le curé Champeau, à la demande de ses frères sans doute, résolut de venir en aide à son ancienne mission, où il avait lui-même des propriétés, en y favorisant l'établissement d'une école, pour les garçons et les

filles, tenue par des Sœurs. Comme il était déjà un bienfaiteur et un ami de la communauté de Lachine, on se rendit à son invitation charitable, et le 29 janvier 1877, les premières Sœurs de Sainte-Anne arrivaient à Paquetteville. On eut la première année de 40 à 45 élèves, garçons et filles, de 7 à 17 ans. La paroisse donnait aux Sœurs cent piastres par année. M. le curé Champeau leur payait aussi cent piastres. De plus on leur fournissait le combustible. La première école avait 40 pieds par 30. Deux ans plus tard, M. le curé Champeau fit construire, toujours à ses frais, une allonge de 30 pieds par 25, ce qui permit aux Sœurs de recevoir quelques pensionnaires pour leur aider à vivre. En même temps, on bâtissait un hangar de 20 pieds par 15. Dès la première année trois Sœurs furent chargées de cette mission. Plus tard, on en ajouta une quatrième. Le nombre des élèves augmenta un peu, mais jamais on ne dépassa le chiffre de 70. Les Sœurs de Sainte-Anne gardèrent cette mission de 1877 à 1884. Elles durent l'abandonner, en cette dernière année, faute de ressources. Deux supérieures se sont succédé là : Sœur Marie-Joseph-Hermann, de 1877 à 1879, et Sœur Marie-de-la-Foi, de 1879 à 1884. Plus tard, les Sœurs de l'Assomption de Nicolet ont pu reprendre l'œuvre et assurer sa prospérité.

Nanaïmo. — Enfin, la dernière fondation, sous l'administration de Mère Marie-Eulalie, fut celle de Nanaïmo, sur le détroit de Georgie, à 78 milles de Victoria. (26) Elle se fit le 18 avril 1877, à la demande du Père Lemmens, curé de Nanaïmo, et sur la suggestion de Mgr Seghers, alors évêque de Vancouver avec siège à Victoria. Les deux premières Sœurs en charge furent Sœur Marie-de-la-Croix et Sœur Marie-Éléonore. Sœur Marie-de-la-Providence était vicaire provinciale de l'Ouest à cette époque. Le Père Lemmens céda aux Sœurs une maison de 40 pieds par 36. Les classes s'ouvrirent le 1er mai (1877), avec 29 élèves, dont 15 catholiques. A la fin de 1879, on comptait 69 élèves, dont 18 seulement catholiques. En cette même année (1879), c'étaient les Sœurs Marie-Théodore, Marie-Félix et Marie-Bruno, qui avaient charge de l'établissement. On construisit cette

(26) Nanaïmo serait un mot sauvage qui signifie une grosse et forte tribu et l'endroit aurait été ainsi nommé parce que cinq nations sauvages avaient coutume de s'y rassembler jusqu'en 1850. C'était simplement un camp indien.

année-là, un couvent de trois étages, de 50 pieds par 45, au coût de près de neuf mille piastres, sur la rue Wallace. Mgr Seghers, le curé Lemmens, Mme McQuade et d'autres bienfaiteurs se montrèrent très généreux. On prit possession de la nouvelle construction le 2 février 1880. De 1880 à 1882, les Sœurs Marie-de-la-Croix, Marie-Théodore et Marie-Albert dirigent et enseignent. En juin 1882, on compte 67 élèves dont 5 pensionnaires. Les Pères Althoff et Jonckau se montrent très dévoués. De 1882 à 1887, Sœur Marie-Théodore est supérieure. Deux ou trois Sœurs l'assistent. On fait des bazars qui rapportent jusqu'à six cents piastres. Le nombre des élèves s'élève à 76. Malheureusement, en 1885, une épidémie de picote sévit, les élèves diminuent, il faut transformer une partie du couvent en hôpital. Sœur Marie-Marguerite-du-Sacré-Cœur et Sœur Marie-Madeleine-de-Pazzi en prennent charge. On continue à recevoir des malades jusqu'en 1890. De 1890 à 1904, l'école paroissiale prospère ; mais 80 élèves et les revenus suffisent à peine à l'entretien des Sœurs. La maison de Nanaïmo connut cependant plus de prospérité. Mgr Orth et Mgr McDonald protégèrent très heureusement cette œuvre, qu'un malheureux incendie détruisit totalement en 1910. On reconstruisit en 1911, au coût de plus de vingt-cinq mille piastres. On a compté, en ces dernières années, jusquà 77 enfants au pensionnat et 81 à l'externat.

Voilà, en raccourci, l'histoire des fondations des Sœurs de Sainte-Anne, de 1872 à 1878. Au 21 juillet 1878, alors que Mère Marie-Anastasie succédait à Mère Marie-Eulalie, l'Institut comptait vingt-six maisons filiales, y comprises celles de Vaudreuil et de Saint-Jacques, anciennes maisons mères. Depuis la fondation jusqu'à date, deux-cent-quatre-vingt-cinq religieuses avaient fait profession, dont quarante-deux étaient mortes. En plus, trente-trois novices, en comptant celles admises le 24 mai précédant, se préparaient à se donner plus entièrement à la belle œuvre établie à Vaudreuil en 1850. Ce sont là des chiffres éloquents. Les faits que nous avons racontés le sont encore davantage. Tous ces changements, toutes ces améliorations, toutes ces fondations tendaient au même but : instruire et former les enfants, assister les pauvres et ceux qui souffrent. Au fond de

tous ces dévouements le grand levier c'était la charité, l'amour des pauvres et des humbles pour l'amour de Dieu, cette charité, née avec le christianisme, dont saint Paul a dit qu'elle est la plus grande des toutes premières vertus : *Major autem harum caritas est.*

CHAPITRE VIII

LES SŒURS DE SAINTE-ANNE A LACHINE

ADMINISTRATION DE MÈRE MARIE-ANASTASIE

(1878-1890)

Le 22 juillet 1878, ainsi que nous l'avons raconté, Mère Marie-Anastasie avait succédé à Mère Marie-Eulalie et était devenue supérieure générale. Elle devait l'être pour deux termes consécutifs d'abord, soit en tout douze ans, de 1878 à 1890, puis, après l'administration de Mère Marie-de-l'Ange-Gardien (1890-1902), pour deux autres termes, soit encore tout près de douze ans, de 1902 à 1913. Elle mourrait alors, à la suite d'un accident tragique, le 21 août 1913, pleine de jours et de mérites. Elle n'avait que 35 ans lors de sa première élection à la charge suprême.

Mère Marie-Anastasie, qui s'appelait dans le monde Modeste Lesage, était née à Saint-Jacques, le 20 février 1843. La Providence a souvent de ces attentions délicates. La bonne paroisse du saint curé Paré et des dévoués curés Maréchal, si riche de sève chrétienne, nous l'avons déjà constaté dans les pages de ce livre, qui avait été comme le deuxième berceau de l'Institut naissant en 1853, méritait bien de voir, encore une fois, l'une de ses enfants placée à la tête de la communauté. Modeste Lesage était en outre d'une famille qui s'est montrée toujours généreuse pour les œuvres de Dieu. De même que chaque famille dans cette paroisse de Saint-Jacques, ainsi chaque foyer dans la famille Lesage, depuis un demi-siècle passé, a largement payé à l'Église ce que l'on pourrait peut-être appeler la dîme du sang. Nous serions bien en peine de compter au juste combien de prêtres, de religieux et de religieuses, Saint-Jacques a donnés à la religion de 1850 à 1900, et depuis. Un jour, peu de temps après son sacre, Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, se trouvant en visite



Mère Marie-Anastasie

pastorale, demanda soudain, dans l'église, aux paroissiens rassemblés : "Que ceux, parmi vous, qui ont, dans leur famille, des prêtres, des religieux ou des religieuses, veuillent bien me faire le plaisir de se lever." Et tout le monde se leva ! La famille Lesage, en particulier, qui est alliée aux Foucher, aux Marsolais et aux Brien, est sûrement de celles qui ont fait le plus dans ce sens. Jean-Bernardin Lesage, qui épousa en 1686 (8 janvier), à la Pointe-aux-Trembles (Québec), Barbe Sylvestre, et mourut à l'Assomption en 1748 (13 avril) à 88 ans, était né à Turin (Piémont) en 1660. Le fils de Jean-Bernardin, Jean-Baptiste, né à Québec en 1702, s'était établi à l'Assomption. L'arrière-petit-fils de Jean-Baptiste, Siméon, marié à Adéline Desautels dit Lapointe le 13 février 1834, était père d'une nombreuse famille. Onze vécurent jusqu'à l'âge adulte, parmi lesquels nous mentionnerons Médéric, devenu prêtre et chanoine, ancien curé de Chambly, Modeste et Élodie qui entrèrent chez les Sœurs de Sainte-Anne et y prirent en religion les noms de Marie-Anastasie et de Marie-Ernestine. (27)

Modeste, qui avait trois sœurs plus vieilles qu'elle, fut, comme elles, dans sa jeunesse, une enfant soumise et respectueuse. On craignait Dieu et on était respectueux de toutes ses lois dans la famille Lesage. Modeste suivit le courant et surtout porta bien son nom, elle fut modeste. Le 29 juin 1852, à 9 ans, elle fit sa première communion chez les Dames du Sacré-Cœur. Déjà,

---

(27) Voici la liste complète des enfants de la famille de Siméon Lesage : *Siméon*, né le 3 juin 1835, mort le 5 novembre 1909, marié à Adine Pemberton, nièce d'Olivier Berthelet—8 enfants ; *Ozine*, né le 10 janvier 1837, morte le 12 avril 1903, mariée à Joseph Marsolais—13 enfants, dont 2 prêtres 4 religieuses chez les Sœurs de Sainte-Anne ; *Exérine*, née le 24 octobre 1838, morte le 3 mai 1898, mariée à Médéric Foucher—7 enfants, dont 2 prêtres ; *Alix-Eloise*, née le 24 mars 1840, morte le 9 mai 1907, mariée à Zéphir Marsolais—10 enfants, dont 1 prêtre et 5 religieuses chez les Sœurs de Sainte-Anne ; *Modeste*, née le 20 fév.ier 1843, morte le 21 août 1913—notre supérieure générale ; *Mélina*, morte à 15 ans ; *Mathilde*, née le 13 janvier 1847, mariée à Ovide Brien—12 enfants, dont 1 prêtre 1 religieuse chez les Sœurs de Sainte-Anne ; *Charles-Médéric*, né le 7 mars 1848, prêtre le 5 novembre 1871, chanoine, ancien curé de Chambly (1885-1910) ; *Hormisdas*, né le 12 septembre 1849, marié à Marie-Louise Gareau et plus tard à Délia Rivest ; *Alfred*, né le 26 avril 1851, marié à Evelina Cloutier—9 enfants ; *Elodie*, née le 18 juin 1853, en religion Sœur Marie-Ernestine. Donc, sur une famille de onze enfants, 3 se sont donnés à Dieu, 1 est morte jeune, 7 se sont mariés et ont élevé 67 enfants, dont 6 sont devenus prêtres, et 10 se sont faites religieuses. Mère Marie-Anastasie, on le voit, était d'une famille qui, comme la paroisse même de Saint-Jacques, fut manifestement bénie de Dieu—*Note de l'auteur*

elle s'était fait remarquer, à l'école de M. Valentin Barrette, par l'ascendant qu'elle exerçait comme tout naturellement sur ses petites compagnes et même sur ses sœurs plus jeunes. Parce qu'elle était bien faite et jolie, et vraiment forte pour son âge, aux vacances de 1857, alors qu'elle n'avait que 14 ans, quelques jeunes gens se mêlèrent aux " cavaliers " de ses sœurs aînées et vinrent lui faire un brin de cour. Elle les reçut poliment, mais n'encouragea pas davantage leurs avances. En continuant ses classes, au couvent de Saint-Jacques, sous la direction des Sœurs de Sainte-Anne, qui avaient succédé, comme on sait, aux Dames du Sacré-Cœur, elle avait déjà dans son cœur entendu l'appel de Dieu. Étant allée au couvent à la fin d'août de cette année 1857, pour la fête de Sœur Marie-Jeanne, au lieu de revenir sous le toit paternel, elle écrivit à ses parents qu'elle voulait entrer au noviciat. Ce fut la cause d'un grand émoi dans la famille. Modeste était si jeune ! Le père et la mère se rendirent au couvent pour protester et ramener, si possible, à la maison, la novice en herbe. Mais la supérieure du temps et M. Maréchal ayant donné les explications voulues, on laissa faire la jeune Modeste. Postulante le 8 septembre 1857, novice le 31 juillet 1858, Sœur Marie-Anastasie fit profession le 3 août 1859. Elle portait, dans la liste des Sœurs de Sainte-Anne, le No matricule 54. A plusieurs reprises nous avons vu son nom apparaître dans les pages qui précèdent, car, toute jeune, elle occupa des postes importants. Elle fut, nous l'avons dit, secrétaire, maîtresse de discipline, préfète des études, assistante. Au cours du voyage de Mère Marie-Eulalie dans l'Ouest, elle l'avait remplacée, à Lachine, en qualité de vice-supérieure. Elle jouissait de la confiance et du respect de toutes les Sœurs. Sous son administration, durant ses deux premiers sexennats, c'est-à-dire de 1878 à 1890, Lachine devait s'augmenter d'une belle chapelle et d'une annexe considérable, et, au dehors, dix-sept nouveaux établissements se fonder, cependant que deux cent vingt neuf Sœurs seraient admises à la profession. Ainsi que nous le raconterons en son temps, elle devait avoir la consolation, en 1884, d'obtenir de Rome l'approbation de son Institut. Elle voyagea beaucoup et elle écrivit beaucoup. Elle écrivait le jour et la nuit, en voyage comme à la maison, en bateau, en chars, n'importe où. C'était l'un de ses moyens d'action favoris.

Au lendemain de la mort de Mère Marie-Anastasie, vu la bienveillance de ses assistantes, qui nous avaient fourni les notes nécessaires, nous avons nous-même, dans la *Semaine religieuse* de Montréal (1er sept. 1913), résumé et condensé ce qu'il y avait à dire sur la vie et l'œuvre de cette distinguée et si méritante supérieure, en une courte page, qu'on nous pardonnera de rappeler ici. Elle dit exactement ce que nous voulons encore dire, et les voix les plus autorisées nous ont affirmé dans le temps que ce jugement d'ensemble était exact. " Pendant les vingt-quatre ans qu'elle fut supérieure, écrivions-nous, de 1878 à 1890, puis de 1902 à 1913, Mère Marie-Anastasie a vu s'ouvrir trente-six maisons des Sœurs de Sainte-Anne. C'est dire d'un mot ce que fut son labeur. Que de voyages, que de lettres, que de soucis, que de conseils à donner tout cela représente, il nous serait vraiment difficile de le préciser ! Ce que l'on sait mieux, c'est que la regrettée supérieure fut toujours pieuse, zélée et bonne, bonne surtout, nous disait-on hier à Lachine, dans le sens le plus pur et le plus tendre du mot. Sa piété était toute pleine de confiance et d'affection. Elle aimait Dieu et les choses de Dieu, non seulement avec toute sa foi, mais encore, si l'on peut dire, avec tout son cœur de chair. Elle aimait la Vierge aussi, et les saints, sainte Anne en particulier, tendrement. Le culte des sanctuaires et des autels, le respect des évêques et des prêtres lui tenaient à l'âme. Elle ne pouvait jamais trop faire pour en témoigner et pour en pénétrer ses dirigées et ses administrées. Et c'était bien là la raison et le secret de son zèle inlassable pour l'œuvre si belle de l'instruction et de l'éducation des jeunes filles, à laquelle elle avait voué sa vie, ses talents et ses forces. Aucune fatigue ne la rebutait, parce que toujours elle savait que c'était pour la formation des âmes et pour la plus grande gloire de Dieu qu'elle peinait et qu'elle travaillait. Malgré ses innombrables et lourdes charges, elle trouvait le moyen d'être la première aux exercices pieux de la communauté, à tous les exercices, et ce fut ainsi jusqu'au dernier jour. Enfin, et surtout, nous l'avons dit, elle était bonne, d'une bonté affectueuse et tendre, qui ne connaissait pas les préférences, parce qu'elle était surnaturelle, et qui devinait les besoins de chacune, parce qu'elle voulait être toute à toutes. Elle avait — art délicat — cette mémoire du cœur qui la faisait

se souvenir, avec précision, des dates de joie ou de deuil de ses chères filles en Dieu. Que de consolations et que d'encouragements elle a su ainsi, au cours de sa longue carrière, distribuer discrètement à droite et à gauche, au proche et au loin ! Son commandement était ferme et sûr, mais d'abord il était doux et aimable. Mgr l'archevêque de Montréal (Mgr Bruchési) a pu dire d'elle à la communauté, au lendemain de sa fin tragique : " Elle était bien votre mère à toutes ! Je n'ai connu personne qui eût une plus grande délicatesse de cœur que votre mère générale." Se peut-il un meilleur éloge que celui-là ?"

Les faits et les œuvres de cette première période de l'administration de Mère Marie-Anastasie, qui va de 1878 à 1890, sont nombreux et variés et tout aussi dignes d'intérêt, sans aucun doute, que ceux des administrations précédentes. Force nous sera cependant de les résumer et de les condenser quelque peu. A mesure que nous nous éloignons des origines, les menus faits de la vie de chaque jour perdent en un sens de leur importance. Les raconter tous serait nous condamner à d'interminables redites. En outre, puisque les événements dont nous aurons à parler se sont passés il y a tout au plus quarante ans, beaucoup de ceux et de celles qui y furent mêlés sont encore vivants ou vivantes. La plus élémentaire discrétion nous fait un devoir, croyons-nous, pour ne pas violenter la modestie d'un très grand nombre de personnes, de nous borner davantage à consigner les faits sans les charger de trop de commentaires. C'est pourquoi, nous en avertissons nos lecteurs, nous allons, dans la suite de notre récit, modifier la forme que nous avions adoptée jusqu'ici et nous arrêter surtout aux grandes lignes de la vie de la communauté, nous contentant d'indiquer d'un mot, à leur date, les événements secondaires.

Le premier événement à noter, après ces élections du 22 juillet 1878 qui avaient choisi la jeune supérieure de 35 ans, que nous venons de présenter à nos lecteurs, ce fut la profession du 6 août qui fut présidée et prêchée par le Père Cazeau, des Jésuites.

Le 25 septembre, Mgr Clut, évêque oblat, auxiliaire de Mgr Faraud, vicaire apostolique d'Athabaska-MacKenzie, de passage à Lachine, en route pour l'Europe, parla pendant plus d'une heure à la communauté de ses lointaines missions. Il intéressa

beaucoup toutes ces jeunes âmes ambitieuses de dévouement et de sacrifices. Le 26 septembre, trois Sœurs partaient pour Victoria, où elles allaient porter assistance aux chères missionnaires de l'Ouest. C'étaient Sœur Marie-Catherine-de-Sienne, Sœur Marie-de-l'Enfant-Jésus et Sœur Marie-Théodore. Avant de quitter Montréal, elles allèrent saluer, dans sa solitude du Sault-au-Récollet, le vénéré Mgr Bourget, qui les bénit affectueusement, elles et toutes les missionnaires de l'Ouest, en particulier leur supérieure, Sœur Marie-de-la-Providence. Leur voyage, qui s'effectua par la voie de Chicago, Omaha, San Francisco et Portland, dura dix-neuf jours.

Le 1er octobre, M. l'aumônier Félix Kavanagh, qui continuait ses bons offices à la communauté et au pensionnat, s'étant trouvé un peu fatigué, M. Toupin, ancien curé de Rivière-des-Prairies, vint lui prêter main forte. Au cours de ce mois d'octobre, on organisa, avec l'approbation de Mgr Fabre, évêque de Montréal, (5 octobre 1878), l'œuvre ainsi dite de la construction du " sanctuaire " de Sainte-Anne à Lachine. On imagina, pour cela, des " billets d'affiliation" où il était attesté que, sur remise d'une légère aumône, les affiliés auraient droit à nombre de suffrages spirituels. Cette pieuse industrie ne rapporta pas moins de dix-huit mille piastres. Le 15 octobre, la mère de Mgr Fabre, Mme Fabre, faisait une première visite aux Sœurs de Sainte-Anne. Elle fut reçue avec grande joie. Plusieurs fois, dans la suite, cette vénérable dame, soit avec sa sœur, Mme Lévesque, soit avec sa fille, Mme Surveyer, honora de sa présence la maison de Lachine. Le 30 octobre, on posait, le long du bras des galeries du côté nord, un grillage de trois pieds de hauteur. " Les Sœurs aiment beaucoup — dit la chronique — cette apparence de cloître qui leur rappelle que le ciel seul doit attirer leurs regards comme leurs pensées . . ." Réflexion, évidemment, très édifiante et suggestive !

La nouvelle supérieure, qui avait occupé longtemps la charge de secrétaire, décida vers le même temps (8 octobre) que les secrétaires de la maison mère adresseraient chaque mois à chaque maison fille un " journal " qui la mettrait au courant des principales nouvelles de Lachine et même du diocèse et du monde catholique. Dans les missions, elle le savait, on n'a guère le

temps de lire les grands journaux. Elle jugeait utile, avec raison, d'entretenir ainsi des relations substantielles et suivies entre la maison mère et les diverses filiales de la communauté. Le premier " journal " parla naturellement de l'œuvre du " sanctuaire " qu'elle avait à cœur.

Mais Mère Marie-Anastasie ne pensait pas seulement aux constructions matérielles. Elle savait que, pour bien former les enfants, les maîtresses doivent d'abord se former et s'instruire elle-mêmes le mieux possible. Dès ce premier automne de sa supériorité, elle donna à ce sujet un bel exemple. Avec Sœur Marie-Hélène, Sœur Marie-Arsène et Sœur Marie-d'Alcantara, elle alla passer quelques semaines à Québec. Cependant que leurs deux compagnes, qui étaient descendues chez les Sœurs du Bon-Pasteur, s'occupaient d'études artistiques, Mère Marie-Anastasie et Sœur Marie-Hélène, qui logeaient chez les Ursulines, suivaient à l'École normale des cours de littérature et de diction. A toutes, cela va de soi, le voyage fut profitable. L'accueil qu'on leur fit, aux Ursulines et au Bon-Pasteur, fut des plus bienveillants.

Cette œuvre du " sanctuaire " de Sainte-Anne, ou si l'on veut de la construction d'une chapelle assez vaste pour contenir tout le personnel de la communauté, du noviciat et du pensionnat, dont nous avons parlé, s'imposait véritablement. Un détail, relevé par la chronique, le montre bien. Pendant les petites vacances du jour de l'an 1879, l'une des joies des Sœurs, c'était d'occuper dans la chapelle les places des élèves parties en congé. D'ordinaire, les pensionnaires remplissaient la nef de la petite chapelle, les novices avaient les galeries du jubé, et il ne restait aux Sœurs elles-mêmes qu'un sombre corridor, en arrière de la chapelle et de la salle de réception du pensionnat, d'où l'on n'apercevait de loin que le fond du jubé de l'orgue. C'était bien triste d'assister ainsi à tous les offices. Aussi fut-ce l'un des premiers soucis de la nouvelle supérieure de pousser l'œuvre activement. Le toujours bon et dévoué M. Piché l'y aidait de son mieux. Le 20 janvier 1879, il chantait une grand'messe dans son église pour appeler les bénédictions de Dieu sur ce projet. Et, à l'issue de cette messe, sur son invitation, ses paroissiens faisaient une " corvée " pour charroyer la pierre de la construction future.

Ah ! ces " corvées " de nos pères, devenues légendaires dans nos concours littéraires, en unissant de modestes efforts elles ont fait bien des choses dans la vie et le progrès de nos anciens ! C'est un trait de nos mœurs qui mérite d'être noté.

La vie de l'Institut, d'autre part, se développait toujours. Le 22 janvier, Mgr Fabre présidait à Lachine une cérémonie de profession.

Dans la vie des communautés, comme dans celle des individus, Dieu permet qu'il y ait des jours de joie qui reposent et réconfortent. Le beau jour du 19 février 1879 fut l'un de ceux-là pour nos Sœurs de Lachine. On fêtait les noces d'argent sacerdotales de M. Piché. Ce fut une fête douce et pleine de charmes. Entre autres modestes cadeaux, on présenta au vénéré jubilaire son portrait peint à l'huile par Sœur Marie-Arsène, qui montra, à cette occasion, qu'elle avait bien profité de son voyage d'étude à Québec. Le bon curé-supérieur, en répondant aux compliments d'usage, assura que " son couvent " était sa meilleure consolation au milieu des sollicitudes du ministère paroissial.

Au cours de ce printemps de 1879, on eut à déplorer la mort de deux prêtres bienfaiteurs de la communauté : celle de M. le curé Jean-Baptiste Couillard, de East Douglass (Vermont), un neveu de Sœur Marie-de-l'Assomption, qui avait vécu quelques années à l'évêché de Montréal, qui décéda le 16 avril et fut inhumé à Sainte-Martine, sa paroisse natale, et celle de M. le curé Charron, de Saint-Esprit, qui décéda le 6 mai. M. Couillard léguait quatre mille piastres à la communauté et M. Charron laissait aussi une somme importante, dont nous n'avons pas le chiffre. M. Couillard n'avait que 49 ans, M. Charron en avait 76. Les restes mortels de M. Couillard furent transportés de East Douglass à Sainte-Martine. Au passage, on les déposa à la chapelle de Lachine et un libera fut chanté. La supérieure alla, accompagnée d'une Sœur, assister aux funérailles de M. Charron à Saint-Esprit. Mgr Fabre, en parlant sur la tombe de M. le curé de Saint-Esprit, eut un mot très heureux que la chronique de Lachine a gardé. " Les bons prêtres comme M. Charron, avait dit Monseigneur, sont la force et la richesse de notre clergé." Ils l'ont été aussi, pourrions-nous ajouter, et de tout temps, de nos communautés et de leurs œuvres.

C'est au printemps de 1879, le fait doit être signalé, que le successeur de Pie IX, le pape Léon XIII, accorda au monde un jubilé à l'occasion de son avènement au trône pontifical. A Lachine, ce jubilé fut prêché aux élèves, le 25 mai, par le Père Lecompte, des Jésuites. Le 29 mai, M. le grand-vicaire Cazeau, de Québec, passait en visite à Lachine, et, le 4 juin, Mgr Fabre venait donner la confirmation au pensionnat. On était à un moment critique de la vie du diocèse de Montréal. Mgr l'évêque confia ses peines à ses bonnes filles de Sainte-Anne, et celles-ci s'engagèrent à beaucoup prier. Dans une circulaire à son clergé, Monseigneur faisait, à quelques jours de là (10 juin 1879), un émouvant appel à ses prêtres. La position financière de l'évêché se trouvait compromise. A la suite de la division de l'ancienne paroisse de Notre-Dame — jusqu'en 1866 l'unique paroisse de Montréal — seize paroisses avaient successivement été érigées dans la ville et sa banlieue. L'évêché s'était engagé et porté responsable pour 285,000 piastres. De mauvaises années étaient venues. L'évêché, qui retirait naguère 30,000 piastres comme revenu de location de ses propriétés, ne pouvait plus à peine toucher 20,000. On avait à payer par année 51,000 piastres d'intérêt et à vivre, ce qui coûtait environ 6,000 piastres. Or on ne pouvait compter, ainsi qu'il fut bientôt établi par le *Comité de l'évêché* (28), que sur un revenu de 39,000 piastres. Le déficit annuel était donc de 18,000 en chiffres ronds. Monseigneur allait partir pour Rome et il se proposait de demander au Saint-Père la permission de quitter son évêché. Dans sa lettre du 10 juin, il annonçait qu'il avait décidé, à son retour de Rome, d'aller habiter avec quelques chanoines à Saint-Henri, cependant

---

(28) Il nous paraît utile à l'histoire d'enregistrer ici, en note, les noms des membres du *Comité de l'évêché*, qui fut d'un si puissant secours à Mgr Fabre. Ces messieurs furent choisis, au scrutin secret, dans une assemblée des délégués du clergé, qui eut lieu le 2 mars 1880. C'étaient MM. Isidore Gravel, ancien curé de Laprairie, Joseph Séguin, curé de Verchères, Stanislas Tassé, curé de Sainte-Scholastique, Jean-Baptiste Champeaux, curé de Berthier et Nazaire Piché, curé de Lachine, avec deux laïques, MM. E.-J. Barbeau et Edw. Murphy. M. le curé Gravel fut élu président du comité, M. Barbeau, trésorier et M. le curé Piché, secrétaire. M. l'avocat L.-O. Taillon fut choisi comme aviseur légal. Ajoutons que M. l'abbé Racicot (plus tard Mgr Racicot) et M. J.-A. Vaillant (plus tard chanoine) secondèrent puissamment le travail du comité. La crise fut bientôt conjurée et les choses revinrent à l'état normal. Aujourd'hui, il n'y paraît plus.—*Note de l'auteur.*

que son grand-vicaire tiendrait bureau à l'évêché, mais sans y tenir maison. Heureusement, sous l'action du *Comité de l'évêché*, les choses prirent bientôt meilleure tournure, et, revenu de la ville éternelle, dans une lettre du 12 mars 1880, Monseigneur put annoncer qu'il ne quitterait pas l'évêché. On comprend que cette heure de crise était pénible à traverser. A Lachine, on s'intéressa d'autant mieux au relèvement des finances de l'évêché que M. le curé-supérieur Piché faisait précisément partie du comité à qui Monseigneur accorda sa confiance et remit temporairement la gestion des affaires. Monseigneur, à son passage à Lachine, le 4 juin 1879, se recommandait donc aux pieux suffrages de la communauté et il demandait des prières pour son voyage. C'est M. le chanoine Lesage, le frère de la supérieure générale, qui accompagnait Mgr Fabre outre-mer.

La distribution des prix eut lieu, cette année-là, avec le cérémonial accoutumé, le 2 juillet. Le 15 du mois, la chronique signale une terrible tempête qui mit en danger, dans les rapides de Lachine, le bateau sur lequel voyageaient des Soeurs de Sainte-Anne d'Oswégo. Mais, heureusement, ce ne fut qu'une alerte. La retraite annuelle, du 18 au 26 juillet, fut prêchée par le Père Lagier, des Oblats. Elle se termina comme d'habitude par une cérémonie de profession qui vint présider (le 26) M. le grand-vicaire Moreau, administrateur du diocèse en l'absence de Monseigneur. Un peu plus tard le 28 septembre, Mgr. Durieu, auxiliaire de Mgr. d'Herbomez, de New Westminster, de passage à Lachine, présidait une autre profession. Durant le mois d'août, du 17 au 23, M. l'abbé Verreau, de l'École normale de Montréal, et M. l'abbé Lagacé, de l'École normale de Québec, vinrent donner aux Sœurs de Lachine, le premier des cours de pédagogie et le second, des cours de diction et d'élocution. Le passage de ces maîtres distingués de l'enseignement fut à bon droit fort apprécié. En même temps, selon le vieux dicton qui veut qu'un bonheur en attire un autre, la communauté avait l'avantage, le 21 août, de recevoir la visite de l'aumônier français de la frégate *La Galissonnière*, qui ancrait en ce moment dans le port de Québec, accompagné d'un autre prêtre. C'étaient deux Bretons. L'aumônier entretint les Sœurs, pendant plus d'une heure, de la vie catholique à bord de son vaisseau.

On signale encore vers la même époque le passage de quelques visiteurs : M. le curé Maréchal, de Saint-Jacques, le Père Lacasse, des Oblats, le Père Kiernan, le Père Ducharme, des Viateurs. En septembre 1879, s'ouvre à Montréal l'académie de Sainte-Cunégonde. Au cours du même mois, un peintre de talent, M. Raphaël, vient donner aux Sœurs quelques leçons de dessin et de peinture. Une exposition scolaire devant avoir lieu à Ottawa au cours de l'hiver, les Sœurs et leurs élèves s'y préparèrent soigneusement, et elles y eurent du succès. Le 29 septembre, nouveau départ pour Victoria. Les partantes, Sœur Marie-Florence, Sœur Marie-Célestine, Sœur Marie-Berchmans et Sœur Marie-Jean-de-Dieu, après avoir fait une visite à leurs familles, à Saint-Jacques et à Lachine, vont aussi saluer Mgr Fabre et elles se rendent jusqu'au Sault-au-Récollet pour y demander au vénéré Mgr Bourget une dernière bénédiction. Le 3 octobre, Mère Marie-Eulalie, l'ancienne supérieure générale, devenue assistante, part, avec quelques compagnes, pour aller quêter aux États-Unis, ainsi que nous l'avons raconté en parlant des fondations d'Oswégo. Le 20 novembre, la chronique des Sœurs de Sainte-Anne note la mort, à Québec, de Mme Siméon Lesage, nièce de feu M. Berthelet, un bienfaiteur, et belle-sœur de Mère Marie-Anastasie, qui va assister à ses funérailles. Enfin, le 27 décembre, la supérieure générale et quelques autres religieuses, après avoir présenté leurs hommages à M. le grand-vicaire Moreau, administrateur du diocèse, vont offrir les respects et les vœux de la communauté à Mgr Bourget, au Sault-au-Récollet. Comme toujours le vénérable prélat les reçoit avec une bonté de père.

Comme on le voit, la vie de la communauté se continuait très régulière. Une fondation s'était faite en 1879, à Sainte-Cunégonde, deux autres devaient se faire en 1880, à Kamloops, dans l'Ouest, au mois de mai, et, à Cohoes, aux États-Unis, au mois de septembre. Les grands événements de l'année à Lachine, qui n'ont rien évidemment d'extraordinaire, sont les visites reçues ou rendues et les professions nouvelles. On signale aussi, fidèlement, à leur date, les morts de quelques amis ou bienfaiteurs de l'Institut. Enregistrons brièvement ces faits et ces dates. Le 6 janvier décède, à Montréal, où il n'était résident que de-

puis un mois, le Dr Lefebvre, de Lachine, qui avait été très dévoué à assister les Sœurs malades depuis plusieurs années. Son service a lieu à l'église paroissiale de Lachine et la communauté y assiste. C'est le Dr Paré qui le remplace et qui sera, lui aussi, et pour longtemps, un ami zélé et dévoué. Le 17 janvier, c'est un autre ami et bienfaiteur, M. François Foucher, de Saint-Jacques, qui meurt dans sa paroisse. Deux de ses filles sont religieuses de Sainte-Anne. Elle vont assister, avec la supérieure générale, aux funérailles, qui ont lieu à Saint-Jacques.

On apprend, le 11 février, le retour de Rome de Mgr Fabre et de M. le chanoine Lesage. Le soir même, les supérieures vont saluer Sa Grandeur. Le 21 du même mois, M. le chanoine Lesage vient donner à la communauté une conférence sur son voyage. Pour la première fois, en février 1880, le " journal ", destiné aux missions, est lithographié sur gélatine. On reçoit, en mars et en avril, plusieurs visites intéressantes : le 2 mars, celles de M. le curé Alfred Dupuis, de Sainte-Élisabeth, et plus tard celles du Père Lacombe, de M. Joseph Perreault, ancien curé de Sainte-Rose, et de M. le chanoine Lesage, qui apporte au couvent les reliques de sainte Julienne, qu'il a pu se procurer à Rome, en même temps que celles de sainte Cécile pour l'église de Lachine et celles de saint Marcel pour l'église de Saint-Jacques. Ce sont les Sœurs de Sainte-Anne qui ont l'honneur de préparer les " masques " qui doivent contenir ces précieux restes des trois saints. Sœur Marie-Louis-de-Gonzague s'y emploie avec un réel bonheur. L'installation officielle de ces pieuses reliques dans leur châsse se fera, à Lachine le 12 septembre, et à Saint-Jacques le 16 septembre. Le 15 mars, Mgr Fabre vient donner une instruction au pensionnat. Le 6 avril, deux Sœurs hospitalières de Tracadie, dont l'une est la nièce du bon M. Trudel, prêtre retiré à Lachine, passent en visite à la communauté. Du 16 au 24 mai, le Père Braun, des Jésuites, vient prêcher une retraite au pensionnat. Il est très goûté et fait beaucoup de bien. Le 21 juin, les supérieures vont faire une visite au Sault-au-Récollet à Mgr Bourget et le 24, elles vont assister aux funérailles de M. le curé Pominville, à Saint-Rémi. A la fin de la retraite annuelle des Sœurs, durant les vacances, le 26 juillet, Mgr Fabre vient présider la cérémonie de profession accoutumée. Elle a lieu

dans l'église paroissiale. Le 29 juillet et les jours suivants, Mgr Fabre procède à la visite canonique de la communauté. Toutes les Sœurs sont reçues par Sa Grandeur qui leur donne à chacune les conseils dont elles ont besoin. Le 31 du même mois, on apprend avec regret la mort subite de M. le grand-vicaire Moreau. Sa nièce, Sœur Marie-du-Précieux Sang, va à Montréal, assister à ses funérailles, le 3 août. Le 5 septembre, M. le curé Marcel Dugas, de Cohoes, vient chercher des Sœurs pour sa paroisse. La fondation de Kamloops, dans l'Ouest, a lieu vers le même temps. Le 30 octobre, on célèbre pieusement devant Dieu le 81e de naissance de Mgr Bourget. On note encore, au cours de cette année, la mort du vieux M. Neagle (87 ans), pensionnaire à l'hôtellerie du couvent, arrivée le 26 août, et celle du Dr Couague, qui avait généreusement prodigué ses bons soins à la communauté. De même on signale le passage à Lachine de plusieurs visiteurs : M. le curé Gravel, ancien curé de Laprairie, M. le curé Charette, d'Oswégo, le Père Antoine, des Oblats, M. le curé Gagnier, de Springfield, et M. le curé Aúclair, de Saint-Lazare, qui devenait précisément, à l'automne de 1880, curé de Saint-Jean-Baptiste de Montréal, où il devait passer trente ans. Et c'est là tout le bilan de l'année 1880. Ajoutons cependant que, le 23 juillet, M. le curé Gagnier avait remis aux Sœurs le legs de quatre mille dollars de son défunt ami, le curé Couillard, et que, le 24 octobre, on avait clôturé un bazar, dont la recette se montait à 700 dollars.

Le grand événement de l'année 1881 pour les Sœurs de Sainte-Anne, comme aussi pour toutes les communautés et toutes les paroisses du diocèse, ce fut la visite de Mgr Bourget. Le 6 décembre 1880, l'ancien évêque de Montréal, maintenant retiré au Sault-au-Récollet, avait adressé à tous les prêtres du diocèse une lettre admirable d'humilité et de charité. Mieux que personne, le très digne et si vénéré prélat comprenait qu'il fallait ne rien épargner pour aider l'évêché à sortir de ses embarras financiers. Il voulait porter sa part du fardeau. " En quittant l'administration, écrivait-il, j'ai laissé peser sur l'évêché cette lourde charge. Il n'est que juste que je fasse tout en mon pouvoir pour l'alléger." Après entente avec son successeur, il se proposait de passer par toutes les paroisses et par toutes les communautés du diocèse

pour y recueillir les oboles qu'on voudrait bien lui remettre. De janvier à août 1881, il parcourut soixante-et-une paroisses et vingt-quatre séminaires, collèges ou couvents. Puis il fit à Rome, à 82 ans, son huitième et dernier voyage. Il allait, suivant ses propres expressions (lettre du 1er août 1881), donner au pape Léon XIII " les vraies raisons pour lesquelles le diocèse de Montréal, n'ayant pu bénéficier de l'Université Laval, pouvait justement réclamer le privilège d'en avoir une indépendante ". A son retour, en novembre 1881, il reprit son héroïque tournée. Il la termina le 8 octobre 1882. Il recueillit ainsi 84,782 piastres, qu'il remit au *Comité de l'évêché* dont nous avons parlé, ce qui aida puissamment au relèvement des affaires. Mgr Fabre, dans sa circulaire du 26 octobre 1882, rendit un bel hommage " à l'esprit de charité et à l'amour du bien " de son illustre prédécesseur. " Vous l'avez accueilli avec ivresse, disait-il à ses diocésains, avec amour, avec vénération. Je vous en remercie de tout mon cœur." Nulle part, nous croyons pouvoir l'écrire en toute sincérité, on n'accueillit le vénérable octogénaire avec " plus d'ivresse et plus d'amour " que sous le toit de Lachine. Mgr Bourget y arriva, le 20 janvier 1881, accompagné de M. Brassard, l'ancien curé de Vaudreuil. Il y passa deux jours pleins. La Mère supérieure elle-même lui lut une adresse de bienvenue et on lui présenta une modeste offrande. Les enfants avaient sacrifié leurs prix pour faire leur part. Dans ses allocutions, le pieux vieillard donna les meilleurs conseils à toutes et sa paternelle bénédiction descendit encore une fois sur la tête de chacune.

L'heure des suprêmes adieux allait bientôt sonner pour un autre bon ami et bienfaiteur de la communauté. L'ancien curé Trudel, qui fut malade tout le printemps, allait mourir le 19 mai. Dès le 19 février, Mgr Fabre vint le voir. Il était déjà si malade qu'il fut administré le lendemain. Mais il prit du mieux, ou plutôt son agonie se prolongea trois mois. Il mourut, avons-nous dit, le 19 mai. Ses funérailles eurent lieu à Lachine, le 23 mai, sous la présidence de Mgr Pinsonnault, évêque de Birtha. Quarante-trois prêtres étaient présents. M. le grand-vicaire Raymond, de Saint-Hyacinthe, chanta le service et prononça l'oraison funèbre. Le bon M. Trudel, outre les dons déjà faits, laissait encore 3000 piastres à la communauté sans aucune obligation.

Le 20 mars, Mgr Fabre vint présider une cérémonie de profession. Le 2 avril, Mère Marie-Anastasie faisait au pensionnat de Lachine sa visite officielle. L'application et les succès des élèves lui donnèrent complète satisfaction. Au commencement du mois de mai (le 5), M. Colin, supérieur de Saint-Sulpice, qui venait de succéder à M. Bayle, honora de sa visite l'Institut de Lachine. On lui fit une réception au pensionnat. Il parla admirablement, dit la chronique, de la dévotion à la Vierge et du mois de Marie. L'on sait, en effet, que M. Colin était un grand orateur. Le 21 juin, avait lieu, sous la présidence de la Mère générale, l'examen des élèves finissantes. On eut le bonheur d'enregistrer un nouveau succès. Le 3 juillet, un orage de grêle ravageait la contrée et brisait à peu près toutes les vitres du couvent, du côté nord. La vie est ainsi faite. Il faut, de temps en temps, des revers et des épreuves pour qu'on puisse ensuite mieux apprécier les beaux jours. A la fin de la retraite annuelle, comme d'habitude, au jour de la fête de sainte Anne, le 26 juillet, Mgr Fabre vient présider, dans l'église de Lachine, une cérémonie de profession.

Les 23 et 25 août, on enregistrait deux fondations nouvelles : celle de Southbridge et celle de Worcester.

C'est en septembre 1881 que s'inaugura, au couvent de Lachine, par permission spéciale de Mgr l'évêque, l'exposition du premier vendredi, dont on devait jouir désormais à perpétuité. Les événements du dehors, comme toujours, avaient leur écho au couvent, et, fidèlement, on en gardait la mémoire. Ainsi, par exemple, le voyage en Europe de Mgr Bourget, dont nous avons fait mention plus haut, ne passa pas inaperçu. Son départ, le 13 août, à bord du *Parisian* (le plus beau bateau de la ligne Allan dans le temps), puis son retour au pays le 31 octobre, furent soigneusement notés. De même, l'établissement du monastère d'Oka où s'installaient les Pères Trappistes, le 9 septembre. Et aussi, l'incendie du collège de Sainte-Thérèse, le 5 octobre. C'est dire qu'on prenait facilement sa part, à Lachine, des joies et des peines de la grande famille diocésaine.

Au cours de ce même automne, plusieurs mortalités sont également à noter : celle de M. le chanoine Dufresne, à Laprairie, le 21 septembre ; celle de l'ancien curé Gravel (de Laprairie), au

presbytère de Saint-Henri, le 8 octobre ; celle de l'ancien curé Brassard, de Vaudreuil, à Vaudreuil même, le 17 décembre. M. Brassard léguait à la communauté l'ancien couvent — réparé et embelli — la bonne vieille maison qui avait été le berceau de l'Institut en 1850. Enregistrons encore la visite de M. l'abbé Napoléon Leduc, nouveau prêtre du diocèse de Saint-Hyacinthe, le frère de Sœur Marie-François-de-Sales, le 9 septembre ; celle de Mgr Brondel, évêque de Victoria, le 30 octobre ; celle de Mgr Telmay, prélat de la maison du pape, le 12 décembre. Le 15 décembre, on fait de nouvelles instances à Rome pour obtenir l'approbation de l'Institut. Elle viendra bientôt. Mais, à Rome, on n'est jamais pressé, tout doit être longuement mûri. On se soumettait, sans doute, à Lachine, de bon cœur, à cette sage lenteur ; mais on avait hâte ! Le 25 décembre, le Père Boisramée, maître des novices chez les Oblats, venait dire la messe de minuit au couvent de Lachine.

En janvier 1882, du 9 au 12, avait lieu un grand bazar. Il rapporta comme recette 900 piastres ; " mais, remarque l'annaliste, c'est bien du " trouble " et bien des fatigues pour nombre de Sœurs ! " Le 20 janvier, on chantait un service pour le regretté M. Brassard, ancien curé de Vaudreuil et bienfaiteur de la communauté.

Le 31 janvier et le 1er février, visite de Mgr Bourget. " Jolie fête au pensionnat, raconte la chronique, grande salle décorée de tentures blanches et bleues ; élèves en blanc ; fleurs et parfums — Le printemps en janvier !" On ne saurait mieux dire. Monseigneur célébra la messe de son patron saint Ignace (1er février) à la communauté. Il parla aux élèves, se déclara bien content de leur petite séance et rappela, comme leçon à retenir, que saint Ignace s'est nommé lui-même *Théophore*, celui qui porte Dieu. Il faut toujours, ajoutait le saint évêque, porter Dieu dans son cœur, à l'exemple de saint Ignace. Le 22 février, M. l'abbé Proulx (plus tard vice-recteur de l'Université Laval) prêchait un solide sermon sur le culte des Saintes Reliques. Le même jour, Mgr Fabre confirmait quelques enfants et donnait le saint habit à quelques nouvelles novices. Le 15 mars, service à la chapelle, pour le repos de l'âme de feu le chanoine Plamondon, encore un bienfaiteur, qui a été inhumé à Montréal le 8 mars pré-

cédent. Le 27 avril, visite, très appréciée, au couvent de Lachine, de la supérieure générale des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, Mère de Saint-Victor. Les élèves lui offrent une jolie séance de bienvenue. Le 19 mai, service anniversaire du bon M. Trudel. On apprend, en même temps, la maladie et la mort rapide de Sœur Marie-Bernard, qui avait été de longs mois l'infirmière de M. Trudel et qui était maintenant supérieure à Cohoes. Sa mort cause là-bas une profonde impression. On raconte tout bas qu'elle aurait demandé à M. Trudel de venir bientôt la chercher ! Il n'y a pas manqué. Le 24 mai, cérémonie de profession, dans l'église de Lachine, présidée par M. Piché. Le 26 mai, à la chapelle, service de M. Farrell, père de Sœur Marie-du-Bon-Pasteur et bienfaiteur de la communauté. Le 2 juin, nouvelle visite de Mgr Bourget, qui est en route pour Rigaud. Il dit la messe de communauté et donne la confirmation à quatorze petites élèves. Il est accompagné de M. l'abbé Edmond Perreault (aujourd'hui curé de Worcester) qui a fait avec lui le voyage d'Europe et qui prend un soin touchant de la personne de Monseigneur qu'il assiste dans toutes ses courses depuis deux ans.

Le 15 juin, la Mère générale préside l'examen des quatre élèves finissantes de l'année. Le 23 juin, Mgr Brondel, évêque de Victoria, de retour de Rome, s'arrête à Lachine. Il fait une belle instruction aux religieuses qui doivent partir pour la Colombie, et qui sont en retraite. Il assiste aussi à la distribution des prix, parle aux enfants et donne congé en l'honneur de saint Jean-Baptiste. Quelque jours après, le 29 juin, il revient présider, dans la chapelle, la profession de Sœur Marie-Pierre (Angèle Tougas). Enfin, à son départ pour l'Ouest, le 10 juillet, il a la joie d'emmener dans ses missions six Sœurs (il en avait demandé douze); ce sont Sœur Marie-Étienne, Sœur Marie-Alexandre, Sœur Marie-Damien, Sœur Marie-Zéphirin, Sœur Marie-de-Lorette et Sœur Marie-Pierre. Le 26 juillet, à l'issue de la retraite annuelle, a lieu la cérémonie de profession accoutumée, que Mgr Fabre vient présider, dans l'église de Lachine. Le 2 août, le Père Adélard Langevin, récemment ordonné prêtre (plus tard Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface), vient dire au couvent l'une de ses premières messes. Le 11 août, on apprend

avec bonheur, à Lachine, la nomination à la haute position de vicaire général de Montréal, pour succéder à Mgr Lorrain qui devient vicaire apostolique de Pembroke, de l'ancien supérieur et aumônier de la communauté, alors curé de Saint-Jacques, M. Maréchal. Le 13 août, le " journal " des Sœurs parties pour Victoria le 10 juillet arrive à Lachine. Il y est raconté qu'on a essuyé, sur l'océan, une rude tempête. Mgr Brondel a même dû, à un moment, donner l'absolution générale à ses compagnes de voyage. Le 15 août, nouvelle visite de Mgr Bourget, qui est accompagné, cette fois, de M. le curé Primeau (de Boucherville) et de M. Piette, ancien curé (de Saint-Bruno). Le 4 octobre, M. le grand-vicaire Maréchal vient faire une visite de bonne amitié à ses anciennes dirigées. On lui fait naturellement une réception d'honneur toute cordiale. Le 24 octobre, c'est Mgr Fabre qui est à son tour en visite au couvent. Sa Grandeur donne une instruction. Il parle de l'archange Raphaël.

Le 9 novembre, Mère Marie-Anne, dont il est rarement question dans les annales, mais qui restait toujours un admirable modèle d'humilité et de régularité, va assister avec Sœur Marie-Hélène, à Boucherville, aux noces d'argent du curé Primeau. M. Primeau était un ami de l'Institut. Mais il y avait une autre raison à ce voyage. Grand admirateur de Mgr Bourget, le curé de Boucherville avait profité de son propre vingt-cinquième de prêtrise pour " attirer " le vénérable évêque chez lui, et, comme le soixantième de prêtrise de Monseigneur tombait le 30 novembre suivant, il lui avait organisé une jolie fête.

Le 13 novembre, Mgr Fabre passe en visite pastorale. Il annonce que M. Piché a donné sa démission comme supérieur, et qu'il sera lui-même, jusqu'à nouvel ordre, le supérieur ecclésiastique de la communauté. Toutes apprécient l'honneur que Sa Grandeur veut bien faire à l'Institut. Mais beaucoup ne peuvent s'empêcher de regretter la décision du si dévoué curé de Lachine. Ajoutons que M. Piché n'en continua pas moins jusqu'à sa mort d'être toujours un bon père pour toutes et chacune des religieuses. Le bazar, qui se termine le 20 novembre — rude corvée toujours ! — donne la jolie recette de 1294 piastres. Le premier ministre de la province, l'honorable Mousseau — qui était député de Jacques-Cartier et par conséquent de Lachine — devait

assister à ce bazar. Il en fut empêché à la dernière minute, mais se fit un devoir d'envoyer son obole.

Le 30 novembre, en union avec tous les fidèles du diocèse, les Sœurs et leurs élèves assistent à la messe dite du jubilé de Mgr Bourget. Dans tout le diocèse, en effet, Mgr Fabre avait ordonné que tous les prêtres disent la messe aux intentions de son illustre prédécesseur, qui fêtait, ce jour-là, ainsi que nous avons dit, ses noces de diamant sacerdotales. Le 8 décembre, M. le curé Martin, de Vaudreuil, préside la profession de Sœur Marie-Célestine (Émélie de la Durantaye — de Vaudreuil). Enfin, dans les derniers jours de décembre, Mère Marie-Anastasie et Mère Marie-Eulalie, après avoir offert leurs hommages à Mgr Fabre, l'évêque diocésain, vont aussi saluer, au Sault-au-Récollet, le toujours aimé et vénéré Mgr Bourget. Et l'année 1882 se trouve close.

Peu d'événements saillants à noter au début de l'année 1883. Il faut attendre jusqu'au 1er février, date à laquelle l'annaliste constate la mort, à l'Hôtel-Dieu de Montréal, de l'éloquent et sympathique Mgr Pinsonnault, ancien évêque de London, devenu évêque de Birtha, avec résidence à l'évêché de Montréal. Il était souvent venu à Lachine et on y gardait de lui un excellent souv nir. Le 16 février, M. le grand-vicaire Maréchal venait dire la messe, et il parlait à la communauté de la vie intérieure et du soin qu'il faut apporter à bien faire les petites choses.

Le 15 mars, on eut à déplorer la mort de Sœur Marie-Gertrude, une toute jeune Sœur. Dans le monde, elle avait nom Sarah Conway. Son père, surintendant des travaux du canal de Lachine, vint la voir et, s'il se montra bien chagrin de la voir mourir si jeune, il se dit consolé à la pensée qu'elle se trouvait si heureuse de mourir religieuse. Un mois plus tard, le 21 avril, mort de Maria Kenyen. Elle et sa sœur Georgianna, elles avaient été, sur le conseil de M. Piché, recueillies au couvent à la mort de leur mère, alors qu'elles n'avaient que 4 et 2 ans, et elles avaient été élevées et instruites par les Sœurs de Lachine. Georgianna était morte deux ans plus tôt, à 19 ans. Maria mourait à 23 ans, après avoir enseigné, avec les Sœurs de Sainte-Anne, à Sainte-Geneviève et à Saint-Jacques. Les anciennes ont gardé de ces deux enfants un édifiant souvenir. Toutes les deux,

comme leur mère, elles avaient été emportées par la phtisie. Le 27 avril, le vieux couvent de Vaudreuil, légué par feu M. le curé Brassard, était vendu 2000 piastres à un M. Ranger. Cette somme devait servir au futur sanctuaire de Sainte-Anne. Le 22 mai, M. le curé Piché présidait une cérémonie de profession dans son église paroissiale. Le 26 mai, la chronique signale le retour de l'Ouest, après vingt-cinq ans, de la bonne fille Marie Mainville, qui a toujours travaillé là-bas avec les Sœurs missionnaires et qui désire servir la communauté jusqu'à sa mort. On la garde bien volontiers au couvent. Le 23 juin, visite du premier ministre, l'honorable Mousseau et de Mme Mousseau. La distribution des prix a lieu le 24 juin. Du 18 au 26 juillet, retraite annuelle, prêchée par le Père Arpin, des Jésuites. Et, comme d'habitude, le 26, jour de la fête de sainte Anne, cérémonie de profession. Elle fut présidée par Mgr l'évêque de Montréal et eut lieu, encore cette année-là, dans l'église de Lachine. Le même jour, avant la cérémonie de profession à l'église, les onze premières professes des vœux temporaires de cinq ans prononçaient leurs vœux perpétuels. Le 25 août, fondation de la mission de Sainte-Anne des Plaines. Le 5 septembre, visite de Mgr Fabre, à l'occasion de la bénédiction des cloches de la paroisse. Cent cinquante convives prennent part au banquet qui suit la cérémonie et qui se donne au couvent. Mgr l'évêque vient dire la messe à la communauté le lendemain, 6 septembre. Il fait aux enfants, nouvellement entrées, une paternelle allocution, leur conseillant aimablement de ne pas se laisser *ennuyer* par ***l'ennui***.

Quelques semaines après, le 26 septembre, Mgr Seghers, évêque de Victoria, est de passage à Lachine. Il est en route pour Rome. L'évêque-missionnaire intéresse magnifiquement les Sœurs et leurs élèves en leur parlant de ses interminables voyages au pays des glaces. Après avoir rappelé que le prix d'une âme vaut bien toutes les peines que s'imposent les missionnaires, il pousse la condescendance jusqu'à aller se vêtir à la façon de ses sauvages — habit court, en peau de renne, avec un capuchon ramené sur la tête, des bottes à jambières en peau fourrée, tachetée de blanc jaunâtre et de rouge, et un long bâton pour compléter l'accoutrement —, jusqu'à chanter (l'annaliste note qu'il

chante très-bien) et même jusqu'à danser comme ses sauvages ! Voilà des détails qui ne s'oublient pas !

Le 19 octobre, trois bonnes filles "consacrées" au service de la maison, Julia Leblanc, Rose-Anna Langevin et Olivine Laneville, sont admises à faire le vœu de virginité pour un an. On leur donne à chacune un beau crucifix. Elles en sont très heureuses. Le 2 novembre, visite au Sault-au-Récollet, à Mgr Bourget, de Sœur Marie-Hélène et de Sœur Marie-Julie. Le 4 novembre, mort de M. François Paré, de Lachine, un ami de la communauté. Le 13 novembre, Mgr l'évêque de Montréal vient présider la profession de Sœur Marie-Modeste (Antoinette Dubois). Le 17 novembre, Mère Marie-Anastasie adresse aux capitulantes, six mois d'avance, la lettre de convocation pour le prochain chapitre qui doit avoir lieu en mai, et au cours duquel se doivent faire les élections générales, puisque son premier sexennat sera alors expiré. Le 19 novembre, clôture d'un bazar, qui donne une recette de 1000 piastres. M. l'abbé Candide Thérien, vicaire à Lachine, a beaucoup contribué à son succès. Le 22 novembre, M. le Dr Jacques, de Montréal, l'apôtre laïque de la dévotion à la Sainte Face, vient donner un entretien sur un récent voyage qu'il a fait à Lourdes et à Tours. Il édifie grandement les Sœurs et leurs élèves. Le 27 novembre, Mère Marie-Anastasie écrit à M. l'abbé Harel, chancelier du diocèse, pour le prier d'insister respectueusement auprès des prélats des congrégations romaines afin qu'on presse dans la mesure possible la grande affaire de l'approbation de l'Institut.

Nous ne faisons là, nous l'avons dit, qu'enregistrer, au jour le jour, en suivant la chronique du temps, les principaux faits de la vie de la communauté qui continue d'ailleurs son cours normal. L'année 1884 va bientôt commencer. Elle apportera des événements plus importants, entre autres les élections générales et l'approbation de Rome.

Dès le 3 février, les Sœurs, réunies à la communauté, sont invitées à adresser au conseil majeur les suggestions qu'elles croiront opportunes au sujet des changements ou réformes que pourrait décider le prochain chapitre. Comme pour rappeler plus sensiblement à toutes les Sœurs dans quel esprit on doit se préparer à ce grand jour des élections générales, le 18 avril on entoure de

plus d'affection et de respect que jamais la vénérée fondatrice, Mère Marie-Anne, alors première conseillère, et qui atteint, ce jour-là, son soixante-seizième anniversaire. Le 21 avril, Mgr l'évêque de Montréal vient parler à la communauté du prochain chapitre. Sa Grandeur recommande surtout aux religieuses de bien prier le bon Dieu de les éclairer. Le 24 avril, à 10 heures du soir, arrivent de l'Ouest les capitulantes de là-bas : Mère Marie-Angèle et Sœur Marie-Anne-de-Jésus. On se souvient que c'est Mère Marie-Angèle qui avait naguère, à Saint-Jacques, en 1854, succédé à la fondatrice, comme supérieure de l'Institut. A l'époque où nous sommes parvenus, il y avait vingt-six ans qu'elle était missionnaire dans la Colombie, et elle n'était jamais revenue dans l'Est. On juge de la joie qu'éprouvaient les anciennes de la revoir. Enfin, le 11 mai, une attention de la Providence amène à Lachine un représentant du pape, Mgr Smeulders, venu au Canada pour étudier sur place la délicate question de l'Université Laval. Le prélat est reçu avec le cérémonial d'usage et donne les meilleurs conseils. Il fait un superbe éloge de Mgr Bourget et des communautés canadiennes. Il insiste sur le respect dû aux autorités constituées et sur la responsabilité de ceux et de celles qui sont appelés à diriger les autres. C'était rappeler discrètement avec quel soin et quelle conscience les élections qui auraient lieu bientôt devaient se faire. Les élèves avaient donné un petit dialogue : *Les oiseaux*. Mgr Smeulders voulut bien dire que ces *oiseaux* avaient " un gentil gazouillis " et il caressa aimablement la fillette qui représentait le rossignol. La petite s'en montra tout heureuse. Elle disait à ses compagnes : " Embrassez ma joue, Monseigneur l'a touchée, elle est bénie ! "

Le 12 mai, toutes les capitulantes sont arrivées. Le 13, le Père Antoine, des Oblats, spécialement délégué par Mgr l'évêque, préside à l'ouverture du chapitre. L'une des premières décisions auxquelles on s'arrête veut qu'à l'avenir quatre conseillères générales seulement, au lieu de six comme précédemment, assistent la supérieure dans l'administration de la communauté. On décide aussi de recommander spécialement plus d'uniformité dans les cours d'étude. On invite les maîtresses de classe à inculquer de mieux en mieux aux enfants l'esprit d'économie. Le 17 mai, sous la présidence de Mgr Fabre, arrivé le matin, et qui

est, pour la circonstance, assisté par le Père Antoine et par M. le chapelain Kavanagh, on procède aux grandes élections. A 10.30 hres du matin, Monseigneur proclame le résultat du scrutin. Mère Marie-Anastasie est réélue supérieure, Mère Marie-Eulalie, assistante, Sœur Marie-Vincent-de-Paul est élue conseillère, les Sœurs Marie-Claire et Marie-Mélanie sont réélues conseillères. Le deuxième sexennat de Mère Marie-Anastasie commençait.

A ce moment, l'Institut comptait 379 professes (depuis le 8 septembre 1850), dont 64 étaient décédées, 32 maisons fondées avec, pour l'année 1883-84, 5890 élèves inscrites. Durant les premiers six ans de l'administration de Mère Marie-Anastasie, 94 Sœurs avaient été admises à la profession et 21 étaient mortes. De plus, 6 maisons nouvelles s'étaient ouvertes. Ce sont là des chiffres, disons-le sans plus de commentaires, qui ont leur éloquence.

Le 17 mai, au sortir des élections, le Père Antoine, des Oblats, avait prêché la retraite accoutumée à cette saison de l'année. Pour la première fois, les novices ne suivirent pas les exercices avec les professes. On les réunit dans un local spécial, comme il avait été décidé par le chapitre. Il devait désormais en être toujours ainsi.

Dans son allocution à la communauté, le 11 mai, à la veille même des élections, Mgr Smeulders avait exprimé l'espoir que le Saint-Siège accorderait bientôt l'approbation de l'Institut. Il ne croyait peut-être pas si bien dire. Au moment ou il parlait, les démarches dont nous avons déjà parlé avaient abouti. Le 10 mai 1884, le cardinal Ferrieri, préfet de la Congrégation des Évêques et Réguliers, allait signer le décret tant désiré. Le 28 mai, un télégramme de M. le grand-vicaire Maréchal l'annonçait à la Mère générale. Une lettre de M. le chancelier Harel précisait le même jour qu'une copie authentique du document romain serait apportée à Lachine. En recevant le télégramme de M. le grand-vicaire, Mère Marie-Anastasie rassembla la communauté à la chapelle. On chanta le *Te Deum* et on récita un chapelet bien fervent.

Avant de donner le texte de ce décret nous devons à nos lecteurs une explication particulière. Dans les lettres envoyées à Rome, il avait été beaucoup question de Saint-Jac-

ques, où l'Institut, on s'en souvient, avait vécu onze ans et pris un si bel essor. On n'avait pas dû sans doute laisser ignorer que la fondation s'était faite à Vaudreuil. Peut-être par suite d'une distraction de quelque copiste, en tout cas d'une façon évidente, le texte du décret s'est trouvé fautif sur un point. En parlant de la pieuse association des Sœurs de Sainte-Anne, il dit qu'elle a été fondée dans la paroisse de Saint-Jacques, tandis que c'est à Vaudreuil qu'elle l'avait été, ainsi que nos lecteurs ont pu le constater aux premières pages de ce livre. Mais erreur n'est pas compte, comme dit le proverbe, et c'est bien l'Institut fondé à Vaudreuil en 1850, puis transporté à Saint-Jacques en 1853 et enfin à Lachine en 1864, qui est visé dans ce décret dont voici le texte intégral :

DÉCRET

La pieuse association de femmes qui a pour titre " Sœurs de Sainte-Anne " fondée dans la paroisse de Saint-Jacques-de-l'Achigan, diocèse de Montréal, pour l'instruction chrétienne des jeunes filles et la visite des pauvres, a reçu l'honneur d'un décret de louange par la bienveillance du pape Pie IX, de sainte mémoire, le 13 mars 1863. Les mêmes Sœurs, encouragées par ce témoignage public du Siège Apostolique, poursuivant avec plus d'ardeur le but de leur Institut, sous la direction d'une supérieure générale, ont fait tous leurs efforts pour produire des fruits abondants, comme il est attesté par les lettres testimoniales de plusieurs évêques dans les diocèses desquels des maisons du même Institut sont érigées, mais la supérieure générale espère que sa communauté produira des fruits de jour en jour plus nombreux, avec la grâce de Dieu, si le Saint-Siège veut bien accorder l'approbation et de l'Institut et des constitutions et c'est la prière qu'elle a faite très instamment à Notre Très Saint-Père le pape Léon XIII. En conséquence, Sa Sainteté, dans une audience accordée au soussigné secrétaire de la Sacrée Congrégation des Évêques et Réguliers, le 2 mai 1884, ayant été mise au courant de ce qui concerne cet Institut et ayant pris en considération les susdites lettres de recommandation des évêques des lieux, a daigné approuver et confirmer le dit Institut comme congrégation à vœux simples sous la direction d'une supérieure générale, sous réserve de la juridiction des Ordinaires en conformité avec les saints canons et les constitutions apostoliques. Mais si le dit Institut est approuvé et confirmé par la teneur du présent décret, l'approbation des constitutions, concernant lesquelles Sa Sainteté a ordonné d'envoyer certaines remarques, est renvoyée à un temps plus opportun.

Donné à Rome, du secrétariat de la susdite Congrégation des Évêques et Réguliers, le 10 mai 1884.

(Signé) INNOCENT CARDINAL FERRIERI,
préfet,
I. MAZOTTI,
secrétaire.

Cette approbation du Saint-Siège, que Léon XIII avait accordée exactement le 2 mai, constituait, nous semble-t-il, comme

un don de joyeux avènement pour Mère Marie-Anastasie au début de son deuxième terme d'administration. Elle fut aussi un puissant encouragement, pour toutes les Sœurs de Sainte-Anne, de travailler à l'œuvre de bien à laquelle les consacrait leur belle vocation. Il convient d'ajouter qu'elle le restera toujours. Et maintenant, que nos lecteurs nous permettent de revenir au style rapide, que nous avons dû adopter à regret, pour leur raconter les autres événements de l'année 1884.

Les élèves du pensionnat de Lachine ayant appris, au moment de partir en vacances, que leur aumônier, le bon M. Kavanagh, allait bientôt prendre un nouveau poste, lui offrent, le 22 juin, en même temps que leurs meilleurs vœux, un témoignage sensible de leur gratitude. Le 23 juin, la distribution des prix est présidée par M. le grand-vicaire Maréchal. Il y a, cette année-là, quatre diplômées, trois du cours français et une du cours anglais. Le 4 juillet, cérémonie de profession. M. le grand-vicaire préside. On annonce, le 18 juillet, la mort du curé de Sainte-Anne-des-Plaines, le pieux M. Demers, et, le même jour, s'ouvre la retraite annuelle, qui est prêchée par le Père Antoine. Elle se clôt, comme d'habitude, le jour de la fête de sainte Anne, 26 juillet, par une cérémonie de profession que vient encore présider M. le grand-vicaire Maréchal. Le 27 juillet, M. Kavanagh bénit une belle bannière de sainte Anne, qui servira désormais pour la grande procession de la sainte patronne, et il fait sa dernière instruction. Il part le 29 juillet et est remplacé par M. Lafortune qui arrive à Lachine le 2 août. Ce même jour, on fête les noces d'argent de vie religieuse de Mère Marie-Anastasie. Le 30 juillet, Mère Marie-Angèle et Sœur Marie-Anne-de-Jésus repartent pour l'Ouest, emmenant avec elles six missionnaires : Sœur Marie-Prosper, Sœur Marie-du-Sauveur, Sœur Marie-Flore, Sœur Marie-Romuald, Sœur Marie-Marguerite-du-Sacré-Cœur et Sœur Marie-Françoise. Le 7 août, le Père Antoine, qui est venu prêcher, annonce que Mgr l'évêque a voulu le nommer supérieur ecclésiastique, mais que sa règle s'y oppose. Il suppléera cependant Monseigneur, tant que celui-ci n'aura pas nommé un nouveau supérieur. Le 9 août, visite de M. le curé Primeau, de Worcester, qui arrive d'Europe. Il chante la grand'messe au couvent le lendemain. Le 27 sep-

tembre, Mère Marie-Anastasie, de passage à Rigaud, s'y trouve gravement malade. Le Dr Paré, de Lachine, est appelé pour lui donner ses soins en consultation avec le Dr Mongenais, médecin de l'endroit. Ce n'est heureusement qu'une alerte, mais elle cause des inquiétudes. La supérieure doit revenir à Lachine le 6 octobre. Le 28 septembre, un nouvel incendie afflige Lachine. Seize maisons sont rasées. Le 2 octobre, cérémonie de profession. Le Père Boisramée, maître des novices chez les Oblats, préside. La retraite des élèves au pensionnat, qui se termine le 9 octobre, est prêchée par le Père Langevin, des Oblats, le futur Mgr Langevin. Le même jour, sur invitation spéciale, la vénérée fondatrice, Mère Marie-Anne, va assister à une profession chez les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, à Montréal. Le 10 octobre, puis le 25 du même mois, Mgr Seghers, de retour d'Europe et de passage à Montréal, vient en visite à Lachine. Il intéresse toujours par ses récits de mission. Il a amené d'Europe deux jeunes filles belges qui sont entrées au noviciat : Élodie Cosyn et Marie Boone. Le 1er novembre, Sœur Marie-Vincent-de-Paul étant malade, elle est remplacée comme supérieure locale par Sœur Marie-Claire. Le 9 novembre, la supérieure générale et quelques compagnes rendent visite, au Sault-au-Récollet, à Mgr Bourget, qui est encore en bonne santé. Le 8 décembre, cérémonie de profession. M. le grand-vicaire Maréchal vient présider, et il fait lui-même l'allocution de circonstance. Le 29 décembre, nouvelle visite de Mère Marie-Anastasie, qui est accompagnée, cette fois, par Sœur Marie-Mélanie, à Mgr Bourget, au Sault-au-Récollet. Le vénérable évêque est malade et déjà bien faible. Il dit lui-même qu'il va mourir bientôt. L'année 1885 devait en effet voir la mort du grand évêque qui a tant fait pour Montréal, pour les communautés en général et pour celle de Sainte-Anne en particulier. Ce n'est pas pourtant, spécialement à Lachine, qu'on n'ait pas beaucoup prié pour le conserver encore à la vie. Le 3 janvier, on exposait, à son intention, dans la chapelle du couvent, les reliques des saints qu'on avait la joie de posséder. Disons, à cette occasion, que quelques-unes de ces reliques, qu'on croyait d'abord authentiques, durent disparaître, par ordre de Mgr Fabre, au mois de février de cette même année. Le 25 janvier, M. l'aumônier Lafortune préside

une profession religieuse. Un bazar, qui se termine le 12 février, donne une recette de 1000 piastres. Après les incendies dont Lachine avait souffert, c'est un beau résultat. La fête de saint Thomas d'Aquin, le 7 mars, et celle de saint Joseph, le 19, sont célébrées, cette année, avec plus d'éclat, d'après les directions de Mgr l'évêque de Montréal. On demande à l'Ange de l'École la protection des études et au Père nourricier de Jésus la préservation contre les maladies contagieuses. La retraite de mars est prêchée par le Père Resther, des Jésuites. Le bon M. Piché, ancien supérieur, profite de la présence au couvent des Sœurs missionnaires pour venir leur parler de l'œuvre du sanctuaire, c'est-à-dire de la future chapelle. En passant, il remet furtivement 200 piastres, pour aider à la construction, à la supérieure. Le 1er avril, Mère Marie-Anastasie, qui doit bientôt partir pour l'Ouest, va voir Mgr Bourget. Elle le trouve en meilleure santé. Au cours de ce mois d'avril, on fait des prières publiques pour la cessation des "troubles" du Nord-Ouest. Le 18 avril, c'est jour de congé à l'occasion du 77e anniversaire de la fondatrice, la vénérée Mère Marie-Anne. Le 1er mai, cérémonie de profession, présidée et prêchée par le Père Strubb, des Rédemptoristes. Deux Sœurs sont admises aux vœux. Le 2 mai, on célèbre, par une communion générale et un salut solennel, le premier anniversaire de l'approbation de l'Institut. Le 5 mai, Mère Marie-Anastasie part pour la visite des missions de l'Ouest. Elle amène avec elle les Sœurs Marie-Agnès et Marie-Charles, les deux filles de la famille McQuade, qui s'en vont consoler leur mère de la mort de leur père et régler les affaires de la succession. Ce voyage de la Mère générale doit durer plusieurs mois. Ses belles et longues lettres aideront à adoucir les ennuis que cause son absence. Elle y raconte que les établissements de l'Ouest sont en grand progrès. M. le chapelain part aussi en voyage. Il est remplacé par M. Chatillon, qui continue quelques mois à prêter son assistance à M. Lafortune à son retour.

Le 8 juin, jour de deuil pour la communauté, comme au reste pour tout le diocèse de Montréal et pour tout le pays, Mgr Bourget meurt au Sault-au-Récollet, plein de jours et de mérites. Le 12 juin, les funérailles ont lieu à Notre-Dame de Montréal. M. Colin, supérieur de Saint-Sulpice, prêche une admi-

rable oraison funèbre. L'inhumation a lieu sous l'un des piliers de la future cathédrale — celui de la chaire. En même temps qu'on dépose là les restes de Mgr Bourget, on y transporte aussi ceux de son précécesseur, Mgr Lartigue, qui avaient dormi jusque-là dans le sous-sol de l'église de Notre-Dame-de-Pitié (aujourd'hui détruite). Le 14 juin, M. le chapelain Lafortune lit à la communauté le beau discours de M. Colin sur la vie, la carrière et l'œuvre de Mgr Bourget. Le 18 juin, M. Piché chante dans la chapelle un service solennel pour le regretté prélat défunt. Inutile d'ajouter que la mort du grand et saint évêque, qui avait été l'un des fondateurs de l'Institut en 1850, fut vivement déplorée par toutes les Sœurs et que sa mémoire est restée et restera toujours à Lachine en bénédiction. La distribution des prix de cette année, qui a lieu le 26 juin, sous la présidence de M. le grand-vicaire Maréchal, et au cours de laquelle cinq élèves reçoivent leurs diplômes, est comme enveloppée tout entière par le deuil qui pèse partout. Les enfants sont toutes en noir. Dans l'adresse qui est présentée à M. Maréchal et dans la réponse qu'il voulut bien faire, il n'est presque question que de la perte douloureuse qu'on vient de subir. La retraite de juillet est prêchée par le Père Filiâtre, des Oblats, un prédicateur remarquable. Elle se termine, comme toujours, par une cérémonie de profession, que Mgr Fabre vient présider. Trois fondations nouvelles ont lieu au cours de l'été 1885 : Webster, le 17 août ; Saint-Félix-de-Valois, le 14 septembre ; Saint-Jean-Baptiste de Troy, le 29 septembre. Une épidémie de petite vérole sévit à Montréal en septembre et en octobre, qui cause bien des ennuis. C'est une épreuve ajoutée à tant d'autres. Le 16 septembre, M. Chatillon, qui a passé cinq mois à Lachine, est nommé curé de Sainte-Marguerite (Lac Masson). Il s'est toujours montré très bon pour la communauté. Les meilleurs vœux l'accompagnent. La retraite des élèves (18 octobre) est prêchée par le Père Provost, des Oblats, qui a été l'aumônier du bataillon de Montréal (le 65e) dans l'expédition du Nord-Ouest. Le 10 novembre, visite à Lachine de Mgr Grandin et des Pères Antoine et Royer, des Oblats. L'évêque-missionnaire parle longuement des " troubles " du Nord-Ouest et de leurs tristesses. Le 15 décembre, Mgr Fabre préside une cérémonie de profes-

sion. Le 29 décembre, M. le grand-vicaire Maréchal passe à Lachine et donne de paternels conseils aux Sœurs et aux élèves. Beaucoup d'autres visiteurs distingués honorent de leur présence la communauté et le pensionnat au cours de cette année. Nous renonçons à en donner la liste ; elle serait trop longue.

Au lendemain des fêtes du jour de l'an, Mgr Grandin, de retour de Rome, fait une visite à Lachine (9 janvier), et sait, comme toujours, édifier et intéresser tout ensemble. Il raconte un mot charmant, qui mérite d'être retenu, tout profane qu'il est. Jouant sur les mots, un mauvais plaisant, à table d'hôte, au cours de son voyage, lui demande un jour : " Quelle différence, Monseigneur, voyez-vous entre Grandin et gredin ?"— " Tout juste la largeur de la table ", répond le prélat sans sourciller. Il eut les rieurs de son côté, cela va sans dire ! Le digne évêque recommande ses sauvages aux bonnes prières des Sœurs. Le 13 février, prières publiques commandées par Mgr l'évêque, pour remercier Dieu de la cessation de l'épidémie. On annonce le lendemain un jubilé ordonné par le pape Léon XIII. C'est le troisième depuis son avènement au trône pontifical. Le 10 mars, profession religieuse, présidée par M. le grand-vicaire Maréchal. Le 20 mars, retraite annuelle prêchée par le Père Catulle, des Rédemptoristes. Le 15 avril, une lettre de l'Ouest annonce le retour de la supérieure générale. Mme McQuade, cette distinguée bienfaitrice, dont il a été souvent question dans ces pages, vient d'être administrée à Victoria. Elle mourra bientôt. Cette triste circonstance retarde le départ des Sœurs de l'Ouest. Mère Marie-Anastasie et ses compagnes, Sœur Marie-Praxède, les deux Sœurs Marie-Charles et Marie-Agnès (filles de Mme McQuade) ne peuvent partir de là-bas que le 7 mai. Elles amènent deux élèves (Cordelia Brantford et Mary Murphy) au pensionnat de Lachine. Le 18 mai, arrivée de la très révérende Mère. Réjouissances et actions de grâce. Le 5 juin, la chronique dit : " Un extra — Toute la communauté pose devant un appareil photographique. C'est pour les Sœurs de l'Ouest ." Le 8 juin, Mgr Fabre et Mgr Duhamel (Montréal et Ottawa) sont élevés à la dignité archiépiscopale, cependant que Mgr Taschereau (Québec) devient cardinal. Bonheur et réjouissances à Lachine. Le 25 juin, M. l'aumônier Lafortune préside

la distribution des prix. Une seule élève est diplômée. Le 17 juillet, noces d'argent de profession religieuse de Sœur Marie-Claire, conseillère générale et supérieure locale de la communauté.

Le 18 juillet, retraite annuelle, prêchée par le Père Musseley, des Rédemptoristes. L'annaliste écrit : " Instructions très fortes ! C'est à faire trembler les moins craintives !" Le Père aurait sans doute répondu : " La crainte est le commencement de la sagesse !" La retràite se termine par l'habituelle cérémonie de profession, que préside, le 26 juillet, Mgr Fabre. On fait une réception à Monseigneur, à laquelle assiste Mme Fabre, sa vénérable mère. Au cours des mois de juillet et août, deux Ursulines de Trois-Rivières (Mère Saint-Louis-de-Gonzague et Mère Saint-Paul) passent quelques semaines à Lachine pour suivre les leçons d'un professeur de musique. A cette occasion, le 4 août, Mgr Caron, vicaire général des Trois-Rivières, fait une visite au couvent. Le 8 août, on lit en communauté une lettre de Mgr de Montréal au sujet de l'approbation des constitutions. Les Congrégations romaines ont décidé, comme c'est l'habitude en pareil cas, que les dites constitutions, amendées tel qu'indiqué, seront mises à l'épreuve pendant cinq ans. L'approbation officielle est donc différée.

Le 2 septembre, grand bazar de la cathédrale, pour lequel les Sœurs et leurs élèves ont préparé plusieurs jolis articles. Le personnel du pensionnat a la permission de se rendre à Montréal pour visiter les salles de ce bazar. On y prend le dîner. Le 8 septembre, M. le grand-vicaire Maréchal vient donner le voile à vingt-huit nouvelles postulantes. Nous sommes loin des débuts de Vaudreuil en 1848, il y a quarante ans ! Le 11 septembre, fondation de la mission de Juneau en Alaska.

Le 29 septembre, cérémonie de profession, dans la chapelle, présidée par M. le grand-vicaire Maréchal. Il y a deux professes. Le même jour s'ouvre la retraite des élèves. Elle est prêchée par M. l'abbé Paul Bruchési, le futur chanoine et le futur archevêque de Montréal. L'annaliste du temps écrit : " Retraite très intéressante !" C'est la première fois que le nom de Mgr Bruchési apparaît dans l'histoire des Sœurs de Sainte-Anne. Ce ne sera pas, grâce à Dieu, la dernière ! Et bien souvent encore, après ses allocutions et conférences aux élèves ou aux Sœurs,

l'annaliste devra écrire : " Très intéressante ! " Le 8 octobre, Mgr Fabre passe en visite. On le reçoit, pour la première fois, comme archevêque de Montréal. Le 24 novembre, visite à Lachine de Mlle de la Rousselière, une fille de la noblesse française, véritable apôtre de la dévotion au saint Sacrement, qui s'occupe au Canada à préparer une fondation des Pères du Saint-Sacrement. Elle est accompagnée de Mme Jetté et de Mlle Quigley. Elle édifie hautement les Sœurs et leurs élèves. (29) Le 21 décembre, cérémonie de profession, présidée, comme la dernière fois, par M. le grand-vicaire Maréchal. Le 28 décembre, arrivée de deux Sœurs Grises d'Ottawa, qui viennent étudier la broderie en relief. Le 31 décembre, M. le curé Piché fait une paternelle visite et parle du sujet qu'il a tant à cœur : la construction de la future chapelle. Le même jour, pour clore l'année, la supérieure générale, Mère Marie-Anastasie, reçoit les bons souhaits de la communauté et lui donne les siens avec ses bons conseils. Elle demande à toutes, pour l'année qui finit, un rosaire d'expiation et un *Te Deum* d'actions de grâce.

Nous voici en 1887. Les élèves du pensionnat rentrent de vacances le 7 janvier. Quelques-unes ne sont pas fidèles au rendez-vous. Le 12 janvier, Mgr l'archevêque de Montréal passe en visite. Le 30 janvier, le Père Lacasse, des Oblats, prêche une instruction. Plus que jamais, il est question de la future chapelle. La " maison du gouverneur ", comme on appelle toujours l'ancienne demeure Simpson, doit pour cela disparaître. Le bon curé Piché, toujours généreux et dévoué, fait transporter à ses frais de la pierre du canal pour la construction projetée. Le 18 février, Sœur Marie-Arsène termine son grand tableau de sainte Anne (14¼ pds par 8½) ; il est copié de celui de l'église Sainte-Anne de Montréal que les Pères Rédemptoristes ont eu la bonté de prêter à l'Institut pendant qu'on fait chez eux des travaux de réparation. Ce tableau orne encore la chapelle de Lachine. Il est placé au-dessus du rétable du maître-autel. Le 20 février, M. l'aumônier Lafortune prêche un sermon fort

(29) Mlle de la Rousselière, plus tard carmélite en France, était la tante de M. le Dr Brisset des Nos. Nous lui devons non seulement l'établissement des Pères du Saint-Sacrement, mais encore la fondation du beau sanctuaire de la Réparation à la Pointe-aux-Trembles.

goûté sur la belle et pratique dévotion de " la garde d'honneur ". Le 1er mars, Mgr Fabre confirme quelques enfants. On fête le 60e de sa naissance qui tombait le 28 février précédent. Le 22 mars, retraite prêchée par le Père Vignon, des Jésuites. L'annaliste ne dit qu'un mot. Il est presque cruel ! " Ses sermons, dit-elle, ne durent jamais moins qu'une heure." Pauvre Père Vignon ! Le 24 mars, les bonnes filles " consacrées " au service de la communauté, et qui s'appelaient " les filles de Bonsecours ", deviennent toutes, à la suggestion de M. l'aumônier, des tertiaires de saint François. Le 2 juin, un artiste-photographe vient *prendre* "la maison du gouverneur ", avant qu'elle ne soit démolie. Le 27 juin, la distribution des prix est présidée par M. le grand-vicaire Maréchal. Il y a, cette année, quatre diplômées. Le 7 juillet, visite du nouveau provincial des Oblats, le Père Augier, qui remplace le Père Antoine. Le 13 juillet, fondation de la médaille d'or Dugas. Le curé de Cohoes (plus tard Mgr Dugas) prête 1000 piastres, à fonds perdu, à 6%, à la condition qu'une médaille d'or soit donnée chaque année à la distribution des prix. Du 13 au 21 juillet, retraite prêchée par le Père Fleck, des Jésuites. Le 21, Mgr l'archevêque préside, dans l'église paroissiale, la cérémonie de profession accoutumée. Le 20 août, dans l'église de Lachine, se chante un service pour le repos de l'âme de Mgr Seghers, dont on vient d'apprendre l'assassinat, le 28 novembre 1886, par un méchant serviteur, nommé Fuller, à l'instigation, dit-on, d'un certain Walker. Le malheureux prélat était un ami de l'Institut. Toute la communauté assiste à son service à Lachine. Le même jour, 10 août, on célèbre le 25e de profession de Sœur Marie-Mélanie, l'une des conseillères générales (plus tard supérieure générale). Le 26 août, on a à déplorer la perte de Sœur Marie-Lydie (Mathilde Deschamps), qui meurt à Cohoes, emportant dans sa tombe l'estime et les regrets de toute la population canadienne de la paroisse du bon curé Dugas.

Plusieurs fondations nouvelles ont lieu cet été ; Holyoke, le 25 août ; Marlboro et Saint-Norbert, le 31 août ; Ware, le 5 septembre.

Le 6 septembre, le pensionnat de Lachine ouvre ses portes et reçoit cent vingt-neuf élèves. Le lendemain, 7 septembre, Sœur

Marie-Émilienne arrive de Worcester avec un contingent de vingt élèves en plus. Elle amène, en même temps, quelques jeunes garçons, que M. l'aumônier Lafortune s'est chargé de placer dans un collège. Le 8 septembre, on installe un beau Christ en croix dans la salle de communauté. C'est un don de Mme Larin, mère de trois religieuses de Sainte-Anne. Le 14 septembre, on commence les travaux d'une annexe au pensionnat. Le 21 septembre, il est annoncé que l'aumônier — " notre zélé et pieux chapelain " dit la chronique — sera bientôt remplacé par M. Corbeil. Le 25, M. Lafortune fait ses adieux aux diverses congrégations et confréries. Il part le 29, pour aller curé à Lachenaie. Le 20 octobre s'ouvre la retraite des élèves. Elle est prêchée par M. l'abbé Émard, futur chanoine et futur évêque de Valleyfield. Le 14 novembre M. le curé Piché fait sa retraite chez les Sœurs. Sœur Marie-Joséphine lui fait la lecture " de ce ton et de cet accent si français ", dit l'annaliste, " qu'elle a conservés de ses années d'études au Sacré-Cœur de Saint-Jacques ". Le 4 décembre, Mgr Fabre annonce dans un mandement le jubilé d'or sacerdotal de Léon XIII. Le 8 décembre, M. le chapelain Corbeil étant malade, M. le grand-vicaire Maréchal a la bonté de le remplacer pour la réception des enfants de Marie et il donne l'instruction. Le 27 décembre, cérémonie de profession présidée par Mgr l'archevêque.

Le 10 janvier 1888, M. l'abbé Laporte (plus tard curé de Sherbrooke-Est) succède à M. Corbeil comme aumônier. La santé de M. Corbeil ne lui permet pas de continuer son ministère au couvent. Son successeur, homme de lettres, cultivé et éloquent, dès ses premiers entretiens et catéchismes, produit la meilleure impression. Le 25 janvier, ouverture d'un grand bazar. Le Père Strubb, des Rédemptoristes, vient de Sainte-Anne de Montréal, avec un groupe d'Irlandais, encourager l'œuvre. On organise une joûte de charité entre quatre jeunes filles de Lachine. Beau succès : 1700 piastres de recette. Le 4 février, jolie séance de diction et de chant. Un ami de M. le chapelain, M. le professeur Viallard, de Montrél, en fait surtout les frais. Le 26 février, visite de Mgr Clut, qui parle de ses missions chez les sauvages. La retraite de mars, qui s'ouvre le 3 de ce mois, est prêchée par le Père Augier, provincial des Oblats.

Comme il est retenu, le premier jour, à Ottawa, le Père Boisramée le remplace pour la première instruction. Le 30 mars, jour du vendredi saint, M. l'aumônier Laporte donne un magnifique sermon sur la Passion de Notre-Seigneur. Le 10 avril, M. Beaudin, de Saint-Jacques-le-Mineur, oncle d'une religieuse, lègue en mourant 500 piastres à la communauté. On chante un service dans la chapelle pour le repos de son âme. Le même jour, les travaux de l'annexe au pensionnat, interrompus au cours de l'hiver, reprennent. Les soumissions pour la construction de la chapelle s'offrent de tous côtés. Le même jour encore, la Mère vicaire des maisons de l'Ouest, Mère Marie-Anne-de-Jésus, arrive à Lachine avec Sœur Marie-Jean-de-Dieu.

Une lettre de la Mère générale Marie-Anastasie, datée du 24 avril 1888 et adressée à toutes les maisons de l'Institut, précise qu'au cours de ce mois deux grandes décisions sont arrêtées par le conseil majeur : la fondation d'une nouvelle mission, en Alaska, et la construction du sanctuaire de Sainte-Anne, tant désiré, à Lachine même, sur l'emplacement de la maison Simpson. Le départ des missionnaires pour l'Alaska eut lieu le 21 avril : les partantes étaient Sœur Marie-Olympe, Sœur Marie-Monique et Sœur Marie-Thérèse, avec en plus deux novices : Sœur Marie-Géraldine et Sœur Marie-Ovide. Mgr Fabre, vu le grand besoin de cette mission lointaine, avait autorisé le conseil majeur à envoyer ces deux novices. Le contrat pour la construction du sanctuaire est signé le 18 avril.

Le 19 avril, M. Colin, supérieur de Saint-Sulpice, amène en visite au couvent Mgr Soulé, évêque français de l'île de la Réunion, qui vient d'inaugurer à l'église Notre-Dame (Montréal) les grandes prédications quadragésimales qui se sont depuis continuées. L'évêque-prédicateur parle à la communauté avec beaucoup d'onction. Il félicite les élèves de leur modestie. Il dit que la France restera toujours la grande évangélisatrice du monde. Il exprime l'espoir que les prières de ses enfants catholiques, répandus partout, et en particulier de ceux du Canada qui ont si heureusement gardé leur foi au Christ-Dieu, préserveront la mère-patrie des malheurs qui la menacent.

Le 22 avril, fête du patronage de saint Joseph, c'est la fête de

l'aumônier, M. l'abbé Joseph Laporte. En réponse à l'adresse de circonstance qui lui est présentée au pensionnat, M. l'aumônier, dit l'annaliste, " fait un discours aussi pratique qu'éloquent et même fleuri ". Il conseille aux élèves de tendre le plus possible à faire des études complètes et sérieuses, afin, dans le monde, de ne pas ressembler aux papillons qui se contentent de briller quelques heures, puis disparaissent. Le 27 avril, Mgr Fabre, archevêque de Montréal, préside à une cérémonie de confirmation.

Le 29 avril, dernier office dans l'ancienne petite chapelle, qui doit disparaître avec la maison Simpson. Beaucoup ne seront pas sans se la rappeler souvent dans la suite du temps... Le 1er mai, ouverture du mois de Marie, dans la salle de communauté, transformée en chapelle. Sermon par M. Labelle, vicaire à Saint-Henri. Le 6 juin, bénédiction des fondations du sanctuaire, c'est-à-dire de la future chapelle, par M. le curé Piché. Du 26 juin au 26 juillet, voyage aux États-Unis de Mère Marie-Anastasie et de Sœur Marie-Mélanie. Dans beaucoup de centres canadiens, on demandait des Sœurs. Quelques fondations s'étaient faites récemment. Le voyage de la supérieure et de sa secrétaire fut une sorte de triomphe. Le champ auquel on les invitait et on les pressait d'envoyer des ouvrières était bien vaste. Nous verrons dans la suite de ce récit qu'elles étaient en effet destinées par la Providence à y faire beaucoup de bien. Une lettre générale de Sœur Marie-Mélanie aux diverses maisons de l'Institut, datée du 30 juillet 1888, raconte à ce sujet bien des choses intéressantes. Dans cette lettre, Sœur Marie-Mélanie expose les circonstances qui ont précédé et accompagné la bénédiction de la pierre angulaire du sanctuaire de Sainte-Anne qui a eu lieu le jour de la fête de la sainte patronne — 26 juillet 1888. Mgr Fabre préside. Cinquante prêtres assistent. Une grande foule est aussi présente. Chacun vient ensuite frapper la pierre et déposer une obole. La recette, à la grande joie de M. Piché, est de 685 piastres. Les Sœurs des diverses maisons de l'Institut ont pu offrir 1150 piastres. Depuis 1872, date à laquelle on avait commencé à travailler pour le sanctuaire, on avait en tout recueilli 25,376 piastres. Le contrat de la maçonnerie à lui seul s'élevait à 23,748 piastres. Qu'importe, comptant sur la bonne Providence, on allait de l'avant avec confiance.

Deux nouvelles fondations ont lieu à l'automne de 1888 : le pensionnat Sainte-Angèle, le 13 septembre, à Sainte-Cunégonde (Montréal), et l'académie Sainte-Anne, à Vancouver, le 13 août.

Le 18 octobre, voyage de la Mère générale à Saint-Cyprien, et du 31 octobre au 14 novembre, visite officielle des maisons d'Oswégo, de Troy et de Cohoes. Le 1er décembre, la maçonnerie de la chapelle est terminée. L'entrepreneur des travaux, M. Bocage, demande à " hisser le pavillon " et il fait chanter une grand'messe, à laquelle toute la communauté assiste. On annonce, dans une lettre venue de Victoria, la translation des restes de Mgr Seghers, lâchement assassiné, comme nous l'avons vu, le 28 novembre 1886, de l'Alaska (Saint-Michel) à Victoria. Le 25 décembre, belle fête de Noël, et aussi belle fête de sainte Anastasie. Pour " célébrer " la fête patronale de leur Mère générale, les élèves du pensionnat récitent un beau dialogue, composé par Sœur Marie-Martin. Dans ce dialogue les diverses missions sont représentées chacune par un ange qui chante les bienfaits de Dieu et les bontés de Mère Marie-Anastasie. Et l'année 1888 se clôt sans plus, comme toutes celles qui l'ont précédée. Trois cérémonies de profession avaient eu lieu au cours de cette année, la première, le jour de la bénédiction de la pierre angulaire, le 26 juillet, que Mgr Fabre avait présidée, les deux autres, le 28 septembre et le 28 décembre, sous la présidence de M. le vicaire général Maréchal, administrateur du diocèse en l'absence de Monseigneur.

C'est en 1889, à Noël, que s'ouvrira enfin le sanctuaire de Sainte-Anne, ainsi qu'on disait, ou mieux peut-être la très belle chapelle du couvent de Villa-Anna. Un an à peine nous sépare encore de l'événement. Continuons avant d'y venir à enregistrer au jour le jour, sans y ajouter de commentaires, les faits et les œuvres de la vie de la communauté à Lachine. Le 27 janvier, Mgr Fabre communique aux Sœurs la bonne nouvelle que, à sa demande, le Saint-Père Léon XIII accorde à la communauté la faveur de pouvoir gagner une indulgence plénière aux conditions ordinaires chacun des trois jours de la fête de sainte Anne, de celle de saint Stanislas de Kostka et de celle de la Présentation de la Vierge. Le 28, se termine un grand bazar qui a donné bien du souci huit jours durant, mais qui rapporte 1366 piastres. La

veille (27) on avait le regret d'enregistrer la mort de Sœur Marie-du-Calvaire, l'économe générale. Le 13 avril, la Mère générale donne communication aux Sœurs du décret romain qui permet l'érection d'un noviciat distinct pour les missions de l'Ouest à Victoria. Le 2 mai, le Père Pichon, des Jésuites, commence la retraite du printemps. Il est très goûté. Ce religieux a d'ailleurs laissé un beau renom de prédicateur dans toute la province et dans tout le pays. Le 6 mai, joyeuse excursion des élèves à Caughnawaga. Bienveillant accueil du Père Burtin, le vénéré missionnaire, qui est tout heureux de faire voir à ses jeunes visiteuses les principaux souvenirs que conserve sa " mission ": le pupitre de Champlain, les dictionnaires de Charlevoix et surtout les reliques de la vierge iroquoise Catherine Tékakouita. Le 14 mai, la chronique parle aĩnsi : " Le dôme et les tourelles du sanctuaire, presque terminés, profilent dans le ciel bleu leurs coupoles élégantes que domine la croix !" Ce serait un joli sujet pour un concours d'amplification ou mieux encore de poésie! Le 20 mai, la Mère générale va assister, à Montréal, à la bénédiction du pensionnat Sainte-Angèle. Une épidémie de fièvre se déclare, au cours de ce mois de mai, au noviciat et au pensionnat. Une novice et une élève meurent. Vingt élèves doivent quitter la maison. C'est une lourde épreuve. On fait des processions et on prie. La vierge Marie, sainte Anne et saint Roch sont successivement invoqués. Dieu se laisse toucher et le fléau disparaît avec les derniers jours du mois. Le 4 juin, beau pèlerinage des élèves à Lourdes de Rigaud, à bord du *Dagmar*. Le 12 juin, distribution des prix, un peu avancée à cause de la maladie qui a précédé et pour que les Sœurs puissent préparer les pièces de la nouvelle bâtisse de façon à recevoir les Sœurs des missions qui vont venir à la retraite. Mgr Fabre préside. Le 21 juin, fête de saint Louis de Gonzague, M. le grand-vicaire Maréchal, dont c'est la fête patronale, vient à Lachine. On rappelle les beaux jours de la " Saint-Louis " à Saint-Jacques. Le 22 juin, on pose au couvent un appareil de téléphone. Le premier message est adressé à M. l'aumônier Laporte qui se trouve à Joliette. Le 8 juillet, premier repas dans le nouveau réfectoire, au-dessous de la chapelle. Le surlendemain, les Sœurs des missions arrivent pour la retraite, qui est prêchée par le Père Pichon et dure du 12

au 20. Le 26 juillet, cérémonie de profession, que préside Mgr Fabre, archevêque de Montréal. Le même jour, 26 juillet, installation de la belle statue de sainte Anne au haut du fronton de l'édifice nouveau, d'où elle domine, les mains étendues, Lachine et la région. Elle avait naturellement été bénite par Mgr Fabre. Elle mesure 9 pieds, pèse 1200 livres et a coûté 300 piastres. Le 30 juillet, visite de M. le grand-vicaire Maréchal.

Le 6 août, à l'occasion du deuxième centenaire du " massacre de Lachine " par les Iroquois en 1689, on érige un monument (fait par M. A. Leblanc, de Lachine, au coût de 250 piastres) commémoratif. Une grande séance a lieu dans la chapelle inachevée des Sœurs : discours par l'honorable Mercier, le député Girouard, le curé Piché et l'avocat Descarries. Le 12 août, visite de Mgr Gravel, évêque de Nicolet. Le 1er septembre, entrée des élèves dans le pensionnat agrandi et embelli : 160 entrées le premier soir. Le 7 septembre, mort de M. Dumontier, curé de Marlboro — un ami de la communauté. Le 2 octobre, retraite des élèves prêchée par les Pères Catulle et Bouchart, des Rédemptoristes. Le 18 octobre, vingt-cinquième anniversaire de l'installation du noviciat à Lachine en 1864. Grand congé et belle fête. Le 22 octobre, visite de Mgr Lemmens, évêque de Victoria. Le 26 octobre, départ pour l'Ouest de Sœur Marie-Léocadie avec deux novices. Elle s'en va ouvrir comme maîtresse des novices le noviciat nouveau de Victoria. De 1889 à 1900, ce noviciat a donné 16 professes à l'Institut et, depuis 1900 à 1918, il en a formé 42 autres.

Le 30 octobre, jour de l'une des fêtes du regretté Mgr Bourget, on offre à l'un de ses plus fidèles amis, M. le Dr Edouard Desjardins — pour ses bons soins à l'Institut — le portrait du vénéré défunt, peint par Sœur Marie-Arsène. Le 14 décembre, pose des premières cloches électriques aux portes extérieures. Le 18 décembre, on installe un orgue dans la tribune de la nouvelle chapelle. Le 21 décembre, visite très appréciée de deux Sœurs blanches d'Afrique.

Le 24 décembre, M. l'aumônier Laporte bénit toutes les pièces neuves de la nouvelle construction. Au salut de l'après-midi, Notre-Seigneur prend possession du nouveau tabernacle. De toutes les poitrines s'échappe un soupir de soulagement et de

tous les cœurs, un profond *Deo Gratias* ! Enfin, le jour de Noël 1889, six messes sont célébrées dans le sanctuaire si longtemps et si ardemment désiré : trois par M. l'aumônier Laporte et trois autres par M. l'abbé Baillargé qui est de passage chez son confrère et ami. Au pensionnat on fête aimablement Mère Marie-Anastasie.

L'année 1889, avec l'inauguration de la nouvelle chapelle, s'était terminée dans la joie. L'année 1890 s'ouvre, au contraire, par un grand deuil. Le 2 janvier, la vénérée fondatrice de l'Institut, Mère Marie-Anne, meurt à 80 ans d'âge et 41 ans de vie religieuse. Nous ne redirons pas ici ce que nous avons raconté dans l'un de nos premiers chapitres au sujet des vertus et des mérites de cette admirable femme. Sa mort fut vivement ressentie par toute la communauté. Elle fut du reste, cette mort, malgré l'âge avancé de la vénérée Mère, presque une surprise. A la suite d'une attaque d'influenza ou de grippe, une inflammation de poumons se déclara. Le médecin se montra dès lors très inquiet. Sur ses conseils, M. le grand-vicaire Maréchal, qui se trouvait à Lachine, lui administra les derniers sacrements. La fin de Mère Marie-Anne fut paisible et, comme sa longue vie, tout édifiante. Les Sœurs l'entouraient, nombreuses, recueillies et affligées. Elle partit, sereine et douce, évidemment contente de s'en aller vers Dieu. Elle savait son Institut en pleine voie de prospérité, elle avait vu enfin s'élever la belle chapelle de Villa-Anna. La chronique raconte même qu'elle avait désiré que le premier service chanté dans la nouvelle chapelle fût le sien. Elle était exaucée ! " Sa longue carrière, prononça M. le grand-vicaire Maréchal — avant même de quitter la chambre où elle venait d'expirer —, peut se résumer en deux mots : travail et prière. Imitez-la. Il faut beaucoup de travail dans les communautés, mais c'est la prière qui vivifie les œuvres et les sanctifie." " Votre regrettée Mère fondatrice, ajoutait plus tard M. l'aumônier Laporte, vous a donné de bien beaux exemples d'esprit de sacrifice. C'est en se sacrifiant tous les jours, et à chaque instant de chaque jour, qu'elle a mérité de voir les bénédictions de Dieu se répandre d'une façon si frappante sur son humble congrégation . . C'est son esprit de sacrifice qui explique sa belle simplicité et sa parfaite humilité . . . Jamais, pour ma part, je ne lui ai entendu

dire la moindre chose qui pût rappeler ses titres et sa qualité de fondatrice..." Voilà, croyons-nous, le jugement que doit garder l'histoire. Il grandit et élève, en toute justice, la figure de cette humble et modeste femme à la hauteur des plus méritantes et des plus respectées héroïnes de l'histoire des Instituts religieux, non seulement dans notre pays, mais encore dans le monde entier. La regrettée Mère était morte dans l'ancien oratoire de l'infirmerie, maintenant disparu. Son service fut chanté par M. le grand-vicaire Maréchal, assisté par deux anciens chapelains, M. Fabien Perreault et M. Lafortune.

Le 4 janvier, M. le curé Piché préside, dans la nouvelle chapelle, la première cérémonie de profession qui s'y soit faite. Le 25 janvier, on pose dans la maison les conduits qui apporteront l'eau de l'aqueduc de Lachine qu'on vient d'inaugurer. C'est un progrès apprécié. Le 17 février, mort de l'une des anciennes, Sœur Marie-Euphrosine, qui est emportée par la grippe. Du 21 au 24 février, visite de Mgr l'archevêque Fabre. Le 21, il ordonne trois prêtres dans la nouvelle chapelle : MM. Labrecque, Laporte et Marleau. Le même jour, Monseigneur baptise quatre jeunes filles converties, qui font le surlendemain leur première communion et reçoivent la confirmation. Mgr Fabre fait en plus sa visite canonique. Il se déclare content de l'esprit qui règne au couvent. Il parle du prochain chapitre et recommande l'invocation au Saint-Esprit. Il donne, en partant, un grand congé, qui se prend gaîment le 25 février. Les 18 et 19 mars, fête de M. l'aumônier Laporte : séance, la veille, toute à la littérature et aux muses, et le matin du 19, messe pieuse et musicale avec communion générale. Le 14 mars, cérémonie de profession, dans la chapelle, présidée par le Père Brault, des Oblats. Le 15 avril, la dernière fête patronale de Mère Marie-Anastasie, dont le deuxième terme de six ans comme supérieure expire bientôt, est l'occasion d'une manifestation de sympathie filiale vraiment cordiale. Le dimanche, 20 avril, la Mère générale réunit une dernière fois la communauté et fait ses dernières recommandations avant le chapitre. L'annaliste écrit : " C'est un adieu touchant ! " Le lendemain, 20 avril 1890, le 7e chapitre général de l'Institut de Sainte-Anne s'ouvre à Lachine, sous la présidence de Mgr Fabre, archevêque de Montréal, qui

est assisté par M. l'aumônier Laporte et par M. l'abbé Archambeault, alors vice-chancelier du diocèse — et qui sera bientôt chanoine, vice-recteur de Laval et enfin premier évêque de Joliette. Le samedi, 26 avril, a lieu, toujours sous la présidence de Monseigneur, l'élection générale qui donne le résultat suivant: supérieure, Mère Marie-de-l'Ange-Gardien ; première assistante, Mère Marie-Anastasie ; autres assistantes, Mère Marie-Eulalie, Sœur Marie-Mélanie et Sœur Marie-Claire.

La première période de l'administration de Mère Marie-Anastasie se terminait donc. Il y avait alors quarante ans que l'Institut avait été fondé à Vaudreuil. Depuis son origine, 513 Sœurs avaient fait profession, dont 89 étaient mortes. A ces chiffres ajoutons ceux de 22 novices et des 3 postulantes de l'époque. Disons en plus que pas moins de 10,828 élèves, pensionnaires et externes, recevaient l'instruction dans les diverses maisons ou missions de la communauté, et que 390 malades étaient, ici ou là, surtout dans l'Ouest, hospitalisés. Ces chiffres sont éloquents vraiment ! Ils montrent bien que la bénédiction de Dieu fécondait de mieux en mieux l'œuvre de Mère Marie-Anne.

Ce chapitre est déjà long. Il nous convient cependant, pour être fidèle au plan que nous avons adopté, de dire au moins quelques mots des fondations qui eurent lieu, chez les Sœurs de Sainte-Anne, au cours de cette période de la première administration de Mère Marie-Anastasie, c'est-à-dire de 1878 à 1890. Nous allons nous efforcer de le faire le plus succinctement possible. Ces fondations du reste, pour importante que soit chacune d'elles, sont, pour la plupart, l'œuvre de personnes qui vivent encore au moment où nous écrivons ces lignes, et il est toujours délicat et un peu gênant d'insister sur les œuvres et les mérites des vivants. Nous allons donc nous contenter, à peu de chose près, d'enregistrer tout simplement les faits que nous avons à rapporter, laissant aux historiens de l'avenir à les commenter et à les mettre en valeur.

L'ACADEMIE DE SAINTE-CUNEGONDE (à Montréal). — Cette académie, aussi dite de la rue Albert, ouvrit ses portes le 1er septembre 1879, à la demande de M. le curé Alphonse Séguin, qui était alors en charge de la paroisse de Sainte-Cunégonde, à Mont-

réal, Ce fut d'abord (1879-1897) tout ensemble, comme presque tous les couvents des Sœurs de Sainte-Anne, un pensionnat et un externat. La première supérieure fut Sœur Marie-Pacifique, qui devait rester à la tête de la maison jusqu'en 1891. Dès la première année, on compta 28 pensionnaires, 147 demi-pensionnaires ou " académiciennes " et 160 externes. Dix ans plus tard, en 1889, on comptait 42 pensionnaires, 142 demi-pensionnaires ou " académiciennes " et 505 externes. En 1891, Sœur Marie-Alphonse-de-Liguori succéda à Sœur Marie-Pacifique et fut supérieure cinq ans, de 1891 à 1896. Elle fut remplacée par Sœur Marie-Alexandrine, qui passa là un an, de 1896 à 1897. De 1879 à 1888, soit pendant neuf ans, l'académie de la rue Albert fut, ainsi que nous avons dit, un pensionnat en même temps qu'un externat. En 1888, comme le pensionnat Sainte-Angèle allait s'ouvrir dans la même paroisse (13 septembre 1888), au coin des rues Saint-Antoine et Vinet, l'académie de la rue Albert cessa de recevoir des pensionnaires, et même, à la fin de l'année scolaire 1896-1897, les Sœurs allèrent vivre sous le toit de Sainte-Angèle, tout en continuant de venir chaque jour à la rue Albert donner l'enseignement. Pas moins de 725 élèves fréquentent encore aujourd'hui cet important externat.

SAINT-JOSEPH-DE-COHOES. La mission de Saint-Joseph-de-Cohoes, au diocèse d'Albany, dans l'État de New York, fut fondée le 8 septembre 1880. Trois jours auparavant, le 5, M. le curé Marcel Dugas, de Saint-Joseph-de-Cohoes, un fils de Saint-Jacques, arrivait à Lachine et demandait des Sœurs pour enseigner aux enfants de sa paroisse. Ce prêtre zélé, qui avait alors la desserte spirituelle de tous les fidèles franco-canadiens de Cohoes (les paroisses du Sacré-Cœur, de Sainte-Marie et de Sainte-Anne n'existaient pas encore), s'est toujours montré expéditif en affaires ; il lui fallait des Sœurs le jour même ! Comme il était un bon ami de l'Institut et lui avait été toujours très dévoué, le conseil de Lachine se mit en mesure d'accéder immédiatement à sa demande. Le jour même, quatre Sœurs recevaient leur obédience pour cette nouvelle mission : Sœur Marie-Joséphine, Sœur Marie-du-Crucifix, Sœur Marie-Alexandre et Sœur Marie-Lydie. Elles partirent tout de suite avec le curé Dugas, et, le 8 septembre, en ouvrant leurs classes dans le " soubassement "

de l'église de Cohoes, elles enregistraient déjà trois cents entrées. Comme installation, les débuts furent modestes. Les Sœurs reçurent pendant six semaines l'hospitalité chez M. le curé Dugas. Les classes se faisaient dans le " soubassement " de l'église pour les filles et dans une maison voisine pour les garçons. Vers la fin d'octobre, on put occuper des locaux plus commodes qu'on louait $17.00 par mois d'un M. Healey. Dès le 27 septembre, deux nouvelles recrues arrivaient de Lachine : Sœur Marie-Madeleine et Sœur Marie-Azarie. L'œuvre était en voie. En août 1882, les Sœurs sont sept au lieu de quatre au début. Elles ont encore naturellement augmenté en nombre par la suite. Dès 1880, 390 enfants (130 garçons et 260 filles) fréquentent l'école paroissiale de Cohoes. En 1882, M. le curé Dugas confie les plus grands garçons à trois jeunes professeurs qui se destinent au séminaire. En 1890, 710 enfants (215 garçons et 495 filles) suivent les classes des Sœurs de Sainte-Anne. Enfin, en 1900, il y a un léger fléchissement, à cause sans doute de la fondation de nouvelles paroisses et de nouveaux centres scolaires. Les supérieures qui se sont succédé de 1880 à 1900 à Saint-Joseph-de-Cohoes sont : Sœur Marie-Joséphine, qui restait en même temps assistante générale, et qui ne passa qu'un an à Cohoes (1880-1881), Sœur Marie-Bernard, dont nous avons raconté la mort (19 mai 1882) dans notre récit général (1881-1882), Sœur Marie-Ambroise-de-Jésus (1882-1887), Sœur Marie-Jean-Baptiste (1887-1894), Sœur Marie-Ludivine (1894-1898) et Sœur Marie-Cyprien (1898-1900).

Saint-louis-de-Kamloops.—En septembre 1880 également, une nouvelle mission s'établit dans l'Ouest, à Kamloops. Kamloops est une jolie ville de quatre mille habitants, sise à onze cent cinquante et un pieds d'altitude, à la jonction des deux rivières Thompson. L'endroit est idéal. C'est, au sortir des montagnes de la Colombie, une large vallée, riche d'arbres fruitiers. Les deux rivières, avant de mêler leurs eaux, parcourent des milles et des milles, puis s'en vont se perdre au loin en se prolongeant en un seul cours. Des bateaux se croisent partout qui marquent une prodigieuse activité. Tout est riant et clair. En face de Kamloops, la réserve indienne du mont Saint-Paul forme comme une seconde ville ou un grand village, pittoresque à voir, surtou

de loin. On exploite des mines d'or et de cuivre et on fait un grand commerce d'animaux et de fruits. Mgr d'Herbomez — que nos lecteurs connaissent — voulut avoir là une école importante, dont il chargea les Sœurs de Sainte-Anne. Ce fut la mission Saint-Louis. Les diverses supérieures qui se sont succédé de 1880 à 1900, sont : Sœur Marie-de-l'Enfant-Jésus (1880-1881), Sœur Marie-Clément (1881-1882), Sœur Marie-Joachim (1882-1891), Sœur Marie-Catherine-de-Sienne (1891-1892) Sœur Marie-Clément (1892-1897) et Sœur Marie-Dominique (1897-1900). On n'eut d'abord que des pensionnaires, 20 en 1880 et puis un peu plus les années suivantes. En 1888, on ouvrait un externat avec 7 élèves seulement. En 1890, on en compte 13 au pensionnat et 64 à l'externat.— Ajoutons qu'en 1890, Sœur Marie-Joachim va diriger, à trois milles dans la campagne, au pied de la montagne qui domine Kamloops, l'École industrielle pour les enfants indigènes. Elle reste supérieure de cette autre mission jusqu'en 1900. C'est le Père Caryan, des Oblats, qui est le principal de cette École industrielle, laquelle est surtout une ferme d'expérimentation. Sœur Marie-Joachim et celles qui l'assistent s'occupent particulièrement des filles. En 1890, à l'ouverture, on compte 13 garçons et 12 filles; en 1900, 30 garçons et 25 filles. On comprend quel avantage c'était pour les enfants sauvages. En ont-ils bien profité ? Avec les indigènes, ce fut toujours le même problème. Ils restent nomades d'instinct. Cependant les notes de la mission dont nous parlons donnent ces précisions consolantes : " Ces enfants indigènes ont d'excellentes qualités de l'esprit et du cœur. Ils ont une mémoire heureuse et apprennent facilement. Ils aiment le dessin, le calcul, l'histoire, la géographie. Ils s'instruisent volontiers des choses de la religion. Les garçons sont industrieux et les filles adroites. Les uns et les autres ont du goût pour la musique et le chant et réussissent fort bien." L'ennui, croyons-nous, c'est qu'ils et elles ne sont pas constants. Mais, en fait, les blancs et les blanches le sont-ils tous ?

NOTRE-DAME-DE-SOUTHBRIDGE.— De l'Ouest nous revenons aux centres canadiens de la Nouvelle-Angleterre. C'est le 23 août 1881 que s'ouvrit, par les Sœurs de Sainte-Anne, la mission de Notre-Dame-de-Southbridge, au diocèse de Springfield, dans

le Massachusetts. Sur l'appel de Mgr Brochu, alors curé de la paroisse canadienne (5000 âmes), sept religieuses, avec Sœur Marie-Émilienne comme supérieure, prirent possession de la très belle école qui leur avait été préparée. C'était une vaste maison en bois, à trois étages, de 80 pieds par 50. Les Sœurs logeaient à l'avant et occupaient deux étages. A l'arrière, chacun de ces deux étages avait quatre classes bien éclairées. Au troisième, une grande salle, divisée par des arcades, avec un corridor au centre, était complètement affectée aux classes. On put recevoir dès la première entrée 500 enfants, garçons et filles, presque tous canadiens-français. Et il en vint davantage dans la suite. Les Sœurs remarquèrent à leur arrivée que tout était richement meublé. A la porte de chaque salle étaient affichés les noms des donateurs de l'ameublement. Elles écrivirent à Lachine pour rendre compte, disant que l'installation était presque luxueuse et que tout s'annonçait bien. La vénérable fondatrice, Mère Marie-Anne, raconte la chronique, estima que toute cette richesse présageait mal. " Je crains bien, dit-elle, que tout cela soit comme une *fête des rameaux* pour nos Sœurs, le *vendredi-saint* viendra !" Il vint, en effet, neuf ans plus tard. Malgré leur travail et l'attachement que leur portaient les paroissiens de Southbridge, les Sœurs ne réussirent pas à donner satisfaction à l'excellent Mgr Brochu, qui se montra vraiment bien exigeant. Le 30 juin 1890, les Sœurs de Sainte-Anne quittaient définitivement Southbridge. Elles devaient être remplacées par les Sœurs de l'Assomption de Nicolet. A Sœur Marie-Émilienne (1881-1882) avait succédé Sœur Marie-Léocadie (1882-1888), puis Sœur Marie-Eudoxie (1888-1890).

Notre-Dame-de-Worcester.— En même temps que Southbridge, se fondait Worcester, nous voulons dire la mission de Notre-Dame-de-Worcester. C'est le 27 août 1881 que les sept premières religieuses y arrivèrent, avec Sœur Marie-de-l'Ange-Gardien comme supérieure. Worcester est une des villes les plus importantes du Massachusetts et même des États-Unis. Elle ne compte pas moins de 200,000 habitants. En 1880, M. l'abbé Jean-Baptiste Primeau était le curé de l'unique paroisse des Canadiens français, Notre-Dame-de-Worcester. Il était là depuis 1869. Il avait été précédemment au Canada professeur

de philosophie à Sainte-Thérèse, puis professeur et le dernier supérieur du collège Masson à Terrebonne. Il passa quatorze ans à Worcester, de 1869 à 1882. Au mois d'avril 1880, il était venu demander des Sœurs à Lachine. Au cours de son voyage aux États-Unis, au printemps de 1880, Mère Marie-Anastasie passa à Worcester. Nous avons sous les yeux le No. du 30 avril 1880 du journal *Le Travailleur*, que dirigeait le fameux patriote Ferdinand Gagnon. On y lit un compte rendu presque lyrique de la réception que le curé Primeau et ses paroissiens firent à la supérieure de Lachine. M. Gagnon lui-même présenta à la révérende Mère une adresse, exposant toutes les raisons qu'on avait de solliciter l'aide des Sœurs pour l'instruction et l'éducation religieuse et nationale des cinq ou six cents enfants canadiens de la ville. Séance tenante, Mère Marie-Anastasie accepta la mission pour son Institut, et, s'agenouillant, elle demanda au curé Primeau de bénir l'œuvre future. Nous avons tenu à rappeler ce souvenir. Il y a là une scène digne du pinceau d'un artiste ! En fait, la fondation se fit, nous l'avons dit, avec l'arrivée des Sœurs, seize mois plus tard, le 27 août 1881. Le 1er septembre, 621 enfants, garçons et filles, entraient à la nouvelle école. Elle était attenante à l'église sur la rue Park (aujourd'hui l'hôtel Bancroft depuis 1913). En 1882, le curé Primeau quitta la paroisse (il fut curé de Tolédo (1882-1890), puis de Montserrat aux petites Antilles (1890-1899) où il mourut) et fut remplacé à Worcester par M. le curé Brouillet (1882-1904). De l'école de Notre-Dame-de-Worcester se détachèrent, en 1885, celle de Sainte-Anne de South-Worcester qui fut le berceau de la paroisse du Saint-Nom-de-Jésus, que dirige encore le bon curé Perreault, puis, en 1886, l'école de Saint-Joseph (de la Côte), d'où est sortie la paroisse du même nom, et enfin, en 1897, l'école de la Sainte-Famille, qui a donné naissance, elle aussi, à une quatrième paroisse canadienne, placée sous le même vocable. En 1881, l'école Notre-Dame compta jusqu'à 700 enfants. En 1891, les trois écoles (Notre-Dame, Saint-Nom-de-Jésus et Saint-Joseph) instruisaient 1641 enfants, et, en 1900, la seule école Notre-Dame, 605. En 1906, au vingt-cinquième — qui fut célébré avec éclat sous la présidence active d'un ancien élève devenu l'abbé Rodier — on comptait dans les quatre écoles de Worcester, tenues par

les Sœurs de Sainte-Anne, pas moins de 2000 enfants canadiens-français. (30) Ces chiffres en disent long et se passent de commentaires. Des écoles de Worcester, depuis la fondation jusqu'à nos jours, sont sorties 26 religieuses dont 12 chez les Sœurs de Sainte-Anne. De 1898 à 1918, on compte 61 élèves diplômées. De 1880 à 1900, trois supérieures se sont succédé à Notre-Dame-de-Worcester : Sœur Marie-de-l'Ange-Gardien (supérieure générale de 1890 à 1902), de 1881 à 1882 : Sœur Marie-Émilienne, de 1882 à 1894 ; Sœur Marie-Domitille, de 1894 à 1905.

Sainte-Anne-des-Plaines.— La mission de Sainte-Anne-des-Plaines s'ouvrit en août 1883. La florissante paroisse de ce nom a l'avantage d'avoir déjà son histoire écrite par M. l'abbé Georges Dugas. C'est le pieux M. Demers, de sainte mémoire, qui était le curé de Sainte-Anne-des-Plaines en 1883, et cela depuis 1872. Son prédécesseur, M. le curé Champoux, qui avait dirigé la paroisse pendant vingt-quatre ans, de 1848 à 1872, avait laissé par testament à la fabrique quatre arpents de terre, attenants à l'église, à condition que les paroissiens y construiraient, aussitôt que possible, une maison de grandeur suffisante " pour faire donner l'éducation aux jeunes filles de la paroisse, par des religieuses, au choix de l'évêque diocésain ". Dès 1872, on avait accepté le legs, et le curé Demers avait entrepris la construction d'un couvent. On pensait d'abord à ne dépenser que 3000 piastres. Mais, quand tout fut fini, il avait fallu en mettre 15000. C'était une maison en pierre à bosse, de 75 pieds de longueur, à deux étages complets, avec rez-de-chaussée et toit français. Les Sœurs de Sainte-Anne, en prenant possession, en 1883, se chargèrent d'une dette de 6000 piastres et, en plus, elles durent payer

(30) Au sujet de ces maisons des États-Unis, et en particulier de celle de Worcester, où l'on instruisait les garçons et les filles, la tradition rapporte, et nous croyons intéressant de le consigner dans une note, que Mère Marie-Anne, la vénérée fondatrice, en suivait les progrès avec une attention toute spéciale. Elle disait un jour à Sœur Marie-Émilienne (de Worcester) que cette œuvre des " écoles mixtes ", difficile mais si utile en certains endroits, avait été le rêve de sa vie. Elle demanda qu'une lampe brûlât toujours devant la statue de sainte Anne pour attirer la bénédiction de Dieu sur cette œuvre. Elle suggéra aussi, dans les écoles de Worcester, la récitation non interrompue du chapelet pendant les classes. Cette pratique fut adoptée dans toutes les écoles *mixtes* de garçons et filles. Chacun ou chacune, à son tour, venait, près de la tribune de la maîtresse, s'agenouiller et réciter le chapelet. Et, sans doute, Marie veillait tout spécialement sur ces petits cœurs purs.— *Note de l'auteur.*

les frais d'installation immédiate (galeries, peintures, système de chauffage, etc). D'autre part, elles avaient une propriété de réelle valeur. C'est le 15 août que l'assistante, Mère Marie-Claire, et Sœur Marie-Justine, la première supérieure locale, se rendirent à Sainte-Anne pour tout aménager et préparer. Le 25 août, arrivèrent les quatre Sœurs qui devaient enseigner sous la direction de Sœur Marie-Justine. Les classes s'ouvrirent le 3 septembre, et le couvent fut béni le 28 octobre, par M. le curé Collin (de Saint-Lin) délégué par Mgr Fabre. Dès 1883, on eut 67 élèves au pensionnat et 42 à l'externat. Dix ans plus tard, en 1893, on comptait 44 élèves au pensionnat et 51 à l'externat. Enfin, en 1900, le personnel était de 68 au pensionnat et de 42 à l'externat. Avant 1900, 10 élèves avaient pris leurs diplômes, et, de 1900 à 1918, 74 ont eu le même avantage. Les vocations ont été nombreuses. Jusqu'à cette date, 33 Sœurs de Sainte-Anne sont sorties du couvent de Sainte-Anne-des-Plaines, qui a donné par ailleurs 25 de ses enfants aux autres communautés. De 1883 à 1900, les supérieures se sont succédé dans l'ordre que voici.: Sœur Marie-Justine (1883-1884), Sœur Marie-du-Saint-Esprit (1884-1887), Sœur Marie-Angèle-de-Mérici (1887-1890), Sœur Marie-Eudoxie (1890-1894), Sœur Marie-Dorothée 1894-1897) et Sœur Marie-Louise-de-Jésus (1897-1900).

Sainte-Anne-de-Webster.— La mission de la paroisse du Sacré-Cœur-de-Webster, au diocèse de Springfield, dans le Massachusetts, fut fondée le 17 août 1885. Le curé Arsène Landry avait espéré ouvrir son école paroissiale dès l'automne 1884, et les Sœurs étaient prêtes à s'y rendre depuis le mois d'août. Mais on dut attendre jusqu'à l'été suivant. Le curé mourut le 10 juillet 1885, et c'est son frère, le curé Hermas Landry, qui reçut les Sœurs au mois d'août. Sœur Marie-Ange arriva le 17, comme supérieure, avec six autres religieuses. Le couvent fut bénit le 30 août. Cette paroisse de Webster existait depuis 1870. Elle se trouve à 18 milles de Worcester. Les curés Landry avaient fait beaucoup pour cette fondation. Le curé Legris, qui succéda, en 1887, à M. Hermas Landry, et dirigea la paroisse de 1887 à 1909, se montra aussi très dévoué. Cette mission fut dès le début très prospère et l'a toujours été. En 1885, on

eut 565 élèves, garçons et filles. En 1895, on en comptait 464, et, en 1900, 532. On a commencé à accorder des diplômes en 1902 seulement. Jusqu'en 1918, 157 élèves les avaient obtenus. De 1885 à 1900, 14 religieuses sont sorties de l'école de Webster, dont 5 pour les Sœurs de Sainte-Anne, et, de 1900 à 1916, 21, dont 15 pour les Sœurs de Sainte-Anne. Pas moins de six prêtres s'honorent d'avoir fait leurs premières classes chez les Sœurs de Webster. De 1885 à 1900, 2560 enfants, garçons et filles, avaient passé par cette école, et, de 1885 à 1918, 5649. Les supérieures qui se sont succédé à la direction de cette maison, de 1885 à 1900, ont été : Sœur Marie-Ange (1885-1897), Sœur Marie-Alexandrine (1897-1899) et Sœur Marie-Ambroise-de-Jésus (1899-1905).

SAINT-FELIX-DE-VALOIS.— La même année, le 14 septembre 1885, une mission s'ouvrait à Saint-Félix-de-Valois. C'est le curé Urgel Archambault, qui administra cette paroisse de 1881 à 1893 et mourut en 1900 à Saint-Félix même où il avait pris sa retraite, qui fut le grand bienfaiteur de ce couvent. Il a donné pour le terrain et la construction pas moins de 4000 piastres. Le premier couvent, en briques solides, bâti en 1885, mesurait 70 pieds par 40. Il a été agrandi et amélioré en 1905. En 1885, six religieuses vinrent prendre charge de l'établissement. En 1900, elles étaient huit. Sœur Marie-Louis fut supérieure de 1885 à 1889, Sœur Marie-Louise-du-Sacré-Cœur, de 1889 à 1899, et Sœur Marie-Émilienne, de 1899 à 1900. En 1885, on compta 98 élèves, dont 50 au pensionnat ; en 1895, on en avait 121, dont 64 au pensionnat ; enfin, en 1905 (nous n'avons pas les chiffres de 1900), 130 élèves étaient inscrites, dont 68 au pensionnat. Les religieuses sorties de ce couvent, de 1885 jusqu'à date, sont au nombre de 70, dont 50 pour les Sœurs de Sainte-Anne. Saint-Félix-de-Valois est une paroisse du comté de Joliette qui a été fondée en 1843. M. l'abbé Urgel Archambault, le principal bienfaiteur du couvent, était le sixième curé en charge de la paroisse.

SAINT-JEAN-BAPTISTE-DE-TROY. — La mission de Troy, au diocèse de New York, ouvrit ses portes avec 60 élèves (il en vint jusqu'à 100 pour la première année) le 29 septembre 1885. C'est à la demande de M. le curé Charette, qui avait connu les Sœurs

de Sainte-Anne à Oswégo, comme nous l'avons vu en racontant l'histoire des deux maisons de cette ville, qu'elles acceptèrent cette nouvelle fondation. M. Charette mit à la disposition des Sœurs une bonne maison en briques, dans le voisinage de l'église, qu'il agrandit plus tard. Il acheta à cette fin trois ans après une autre maison. Quatre Sœurs vinrent de Lachine, avec Sœur Marie-Perpétue comme supérieure. Les travaux d'installation ou d'agrandissement allèrent assez lentement. Ce n'est que le 6 février 1886 que tout se trouva à point. Et le jour même, ou plutôt la nuit, on eut à subir une forte inondation. Mais ce ne fut, après tout, qu'une alerte qui causa des ennuis pour quelques jours. Les supérieures qui se sont succédé à Troy furent : Sœur Marie-Perpétue (1885-1888), Sœur Marie-Élisabeth (1888-1891), Sœur Marie-Domitille (1891-1894), Sœur Marie-Louise, future provinciale, (1894-1896), Sœur-Alphonse-de-Liguori (1896-1899), Sœur Marie-Benoît-Joseph (1899-1902) et enfin Sœur Marie-Suzanne qui ferma la maison en 1902. M. le curé Charette avait été remplacé en 1889 par M. le curé. Saint-Onge, qui fut lui aussi très dévoué à l'œuvre du couvent, et fut, à son tour, remplacé par M. le curé Lizzé. Le manque de ressources obligea les Sœurs à fermer cet établissement en 1902. Deux prêtres, MM. Gratton et Labelle, ont fait leurs premières classes chez les Sœurs de Sainte-Anne à Troy, et huit religieuses sont aussi sorties de ce couvent. En 1885, on compte 135 enfants ; en 1892, 350, et en 1900, 189.

La Mission du Précieux-Sang-de-Holyoke.— L'année suivante, en 1887, le 25 août, s'ouvrait l'école paroissiale de Holyoke, que l'ancien curé de Webster, M. Hermas Landry, qui avait reçu là les Sœurs de Sainte-Anne, devenu, cette année même, en 1887, curé du Précieux-Sang-de-Holyoke, voulait bien leur confier. Holyoke est une jolie ville, située sur les bords du Connecticut, entre le mont Tom et le mont Holyoke. C'est un centre manufacturier. Sur 65,000 habitants, 47,000 sont catholiques. Il y a actuellement neuf paroisses, dont trois sont canadiennes. Le Précieux-Sang, où était M. Landry, à qui a succédé M. le curé Crevier, est la plus ancienne. La ville date de 1850. La résidence des Sœurs était sur la rue Cabot. Pendant les pre-

mières années, les classes se faisaient surtout dans le "soubassement" de l'église. En 1894, le curé Crevier a bâti une fort belle école. La première année, il y avait neuf Sœurs et 700 élèves, garçons et filles. Dix ans plus tard, en 1897, on comptait 900 élèves et 1100 en 1907. Les trois premières supérieures furent : Sœur Marie-Anysie (1883-1894), Sœur Marie-Alexandrine (1894-1896) et Sœur Marie-Hélène (1896-1905). M. le curé Landry administra la paroisse de 1887 à 1890 et M. le curé Crevier l'administre depuis 1890. L'école d'Holyoke délivre des diplômes depuis 1896. Jusqu'à date, 155 élèves ont été diplômées. Pas moins de 16 prêtres et religieux ont fait là leurs premières classes, et 50 religieuses, dont le plus grand nombre chez les Sœurs de Sainte-Anne, sont sorties de cette maison.

Sainte-anne-de-marlboro.— Il y a deux maisons des Sœurs de Sainte-Anne à Marlboro : l'académie Sainte-Anne et l'école Saint-Antoine. Marlboro ou Marlborough est une ville importante du Massachusetts et se trouve dans le diocèse de Manchester. La fondation du 1er établissement des Sœurs de Sainte-Anne en cet endroit remonte au 31 août 1887. Ce jour-là six religieuses, avec Sœur Marie-Victorine comme supérieure, arrivaient à Marlboro sur l'appel de M. le curé Dumontier. Elles devaient faire l'école aux enfants, garçons et filles, pendant neuf ans, dans le sous-sol de l'église. Elles avaient leur résidence à elles — un don de M. Dumontier — rue Broad. Leur couvent fut prêt en 1888, elles y reçurent tout de suite 30 pensionnaires ou "académiciennes". A l'école dans le sous-sol de l'église (plus tard dite de Saint-Antoine) elles reçurent, aux premiers jours de 1887, 203 garçons et 132 filles. Le curé Dumontier aurait bien voulu faire construire une école paroissiale. Mais ses paroissiens s'y refusèrent. Alors il vendit, pour un dollar — la loi exigeait une vente —, toutes ses propriétés à Marlboro aux Sœurs de Sainte-Anne. Les Sœurs formèrent une "corporation" que l'État reconnut, après bien des démarches de leur procureur, M. l'avocat MacDonald (qui ne voulut jamais accepter un sou d'honoraires), et elles bâtirent elles-mêmes un beau pensionnat sur les bords du lac Williams. En septembre 1889, le curé Dumontier mourut soudainement. Il laissait aux Sœurs, par testament, au moins 20,000 piastres. Son successeur, M.

Camille Caisse, fut aussi très dévoué à l'œuvre du couvent. En 1894, on agrandit le pensionnat, c'est-à-dire l'académie Sainte-Anne, d'une annexe de 100 pieds par 50. En 1896, les Sœurs cédèrent à la paroisse, sur demande du curé Caisse, le terrain sur lequel se construisit l'école Saint-Antoine. Cette école s'ouvrit le 3 septembre 1897. Les Sœurs cessèrent alors d'aller faire la classe dans le sous-sol de l'église. Dix ans après la fondation, en 1897, on comptait à l'académie Sainte-Anne, très vaste et très beau pensionnat, 206 élèves, tant pensionnaires qu'académiciennes, et, en même temps, à l'école Saint-Antoine, on avait 190 garçons et 125 filles. Les chiffres ont encore augmenté depuis cette époque. A l'origine, il y avait six religieuses (pour la 1ère année), maintenant elles sont vingt-huit. On ne donnait guère de diplômes avant 1900. On en a compté onze à Marlboro. Depuis cette date, près de deux cents élèves ont, par ce diplôme, couronné leurs études. De 1887 à 1900, deux supérieures seulement se sont succédé à Marlboro : Sœur Marie-Victorine (1887-1899) et Sœur Marie-Alexandrine (1899-1903).

Sainte-Anne-de-Ware.— Parlons tout de suite de cette dernière mission aux États-Unis fondée sous la première administration de Mère Marie-Anastasie. Nous viendrons ensuite à celles de la province de Québec, puis à celles de l'Ouest. Ware est encore une localité du Massachusetts et se trouve dans le diocèse de Springfield. L'abbé Sheahan en devait être le " pasteur " pendant quarante ans. En 1887, après plus d'une difficulté, il put mettre à la disposition des Sœurs une bonne école de 100 pieds par 58 et une résidence de 40 pieds carrés avec chemin couvert pour se rendre à l'école. L'établissement est situé sur une colline, d'où l'on jouit d'un superbe panorama et d'un air très pur. Il est entouré d'arbres et offre le plus joli coup-d'œil. D'abord, à l'ouverture de l'école, le 5 septembre 1887, il y eut quatre classes pour 240 élèves, garçons et filles, inscrits ; puis, en 1892, six classes pour 360 élèves. En 1904, le dévoué pasteur fit refaire à neuf tout l'édifice. En 1916, on comptait, au couvent de Ware, 405 élèves. La première supérieure fut Sœur Marie-Ambroise-de-Jésus (1887-1896), à qui succéda Sœur Marie-Anthime (1896-1904).

Saint-Norbert. — La même année que Holyoke, Marlboro et

Ware, se fondait la mission de Saint-Norbert. Cette paroisse a été détachée de celle de Berthier en 1848. En 1887, c'est M. Geoffroy qui en était le curé. A sa demande, la fabrique se chargea d'une partie du coût de la construction du couvent (2,000 piastres), et une autre somme de 3,000 piastres fut fournie par souscriptions volontaires. La communauté prit aussi à son compte quelques frais d'installation. Mais il était entendu que la fabrique restait propriétaire de l'immeuble. On le construisit sur les bords de la petite rivière Bonaventure. La supérieure, Sœur Marie-Louise-du-Sacré-Cœur, arriva le 5 août avec une compagne, pour veiller aux derniers détails de la construction qui avait été commencée en avril. Quatre autres Sœurs arrivèrent à la fin d'août. Le 7 septembre, les classes s'ouvraient avec 23 élèves au pensionnat et 53 à l'externat. Le couvent fut solennellement bénit, le 29 septembre, par le Père Beaudry, du collège Joliette. Dix ans plus tard, en 1897, on comptait 32 élèves au pensionnat et 59 à l'externat. C'était à peu près le *statu quo*. L'œuvre vivait bien, sans plus. En 1889, le curé Desrochers remplaçait le curé Geoffroy. Il s'est montré, lui aussi, jusqu'à sa mort (1906), très dévoué au couvent. Vingt religieuses sont sorties du couvent de Saint-Norbert, dont dix-huit pour la communauté de Sainte-Anne. Jusqu'à date, cinquante élèves ont obtenu leurs diplômes. De 1889 à 1900, cinq supérieures se sont succédé : Sœur Marie-Louise-du-Sacré-Cœur (1887-1889), Sœur Marie-Adrien (1889-1890), Sœur Marie-Alexandrine (1890-1895), Sœur Marie-Alice (1895-1899), et Sœur Marie-Alphonse-de-Liguori (1899-1900).

Pensionnat Sainte-Angele.— C'est le 13 septembre 1888 que l'important pensionnat Sainte-Angèle, dans la paroisse de Sainte-Cunégonde, à Montréal, ouvrit ses portes. L'académie de la rue Albert, dont nous avons parlé précédemment, étant devenue insuffisante, le curé Séguin et les commissaires d'école proposèrent à la communauté de Lachine de construire un pensionnat, s'engageant à payer la moitié du coût pour le terrain et les constructions. Mais ce coût dépassa de beaucoup les prévisions (le terrain fut payé 11,249 et la construction en pierre à bosse de 120 pieds par 60 coûta 57,000) et il s'en suivit des difficultés. Un premier règlement en 1892 fut accepté par lequel la

commission scolaire s'engageait à payer aux Sœurs une rente annuelle de 1100 piastres à perpétuité. En 1902, on arrêta un nouvel arrangement. La commission paya aux Sœurs, une fois pour toutes, 22,000 piastres et la communauté garda la propriété de son immeuble. C'est l'une des missions les plus prospères des Sœurs de Sainte-Anne et son principal établissement à Montréal. C'est là que réside la provinciale des maisons de la grande ville. Dès 1888, douze religieuses y étaient occupées à l'enseignement. Elles sont aujourd'hui beaucoup plus nombreuses. De 1888 à 1900, deux supérieures se sont succédé : Sœur Marie-Pacifique (1888-1896) et Sœur Marie-Charles (1896-1904). Il n'y a pas d'externes à Sainte-Angèle, mais des pensionnaires seulement et des " académiciennes ". En 1888, on comptait 75 pensionnaires et 80 académiciennes ; en 1898, 108 pensionnaires et 154 académiciennes ; enfin, l'année du jubilé, en 1900, 106 pensionnaires et 167 académiciennes. Quarante religieuses sont sorties du pensionnat Sainte-Angèle, dont vingt-cinq pour les Sœurs de Sainte-Anne. Avant 1900, on a compté quinze élèves diplômées et, depuis 1900 jusqu'à date, quarante.

L'Academie Sainte-Anne a Vancouver. —L'année même où le pensionnat Sainte-Angèle ouvrait ses portes à Montréal, une nouvelle fondation avait lieu dans l'Ouest, à Vancouver. Le terminus du grand chemin de fer le Pacifique Canadien avait fait surgir une petite ville dans l'île de ce nom. Elle brûla en 1886, mais sut renaître bientôt de ses cendres. Il y avait là quelques centaines de catholiques que desservait le Père Fay, des Oblats de Marie. Il demanda des Sœurs, pour faire le catéchisme à ses enfants, à la maison provinciale de Victoria. Lachine consulté y consentit. Le 13 août 1888, les classes s'ouvrirent, avec Sœur Marie-Alexandre comme supérieure, dans une maison si pauvre que les chroniques l'appellent la " maison de Job ". On eut, la première année, jusqu'à 80 enfants. En 1900, on comptait, à cette école, 140 filles et 80 garçons. Cet établissement fut soutenu en grande sinon en totale partie par la maison de Victoria. On l'appela d'abord l'académie du Sacré-Cœur. Plus tard, pour couper court à toutes sortes de malentendus qui résultaient du fait que les gens d'affaires confondaient le nom de la communauté et celui de la maison, on la dénomma l'académie

de Sainte-Anne (1904). En 1893, Sœur Marie-Alexandre était remplacée comme supérieure par Sœur Marie-Catherine-de-Sienne qui, à son tour, cédait la place, en 1895, à Sœur Marie-Marguerite-du-Sacré-Cœur, laquelle enfin fut remplacée en 1899 par Sœur Marie-Lucie. Il est à noter que cette académie, qui fut très prospère avant l'arrivée des Sœurs du Sacré-Cœur à Pointe Grey, n'a jamais eu d'élèves indiens sous son toit.

JUNEAU, en ALASKA.— C'est le 11 septembre 1886 que fut fondée, en Alaska, la première mission des Sœurs de Sainte-Anne, celle de Juneau, à la demande de Mgr Seghers et du Père Althoff, et c'est en avril 1888 que fut acceptée la seconde fondation, celle de Sainte-Croix-de-Kosoriffsky, à la demande du Père Jonckau. Nous avons préféré signaler immédiatement l'une après l'autre ces deux fondations lointaines, au pays des glaces, qui eurent lieu, elles aussi, comme toutes celles dont nous venons de parler, sous la première administration de Mère Marie-Anastasie. Il y aurait là des pages bien édifiantes à écrire ! Bornons-nous aux grandes lignes. Juneau est à trois cents lieues de Victoria, au bord d'un bras de mer entre deux hautes montagnes, le *Robert* et le *Juneau*. Son nom lui vient de l'un des premiers explorateurs qui se fixa là, en 1880, pour chercher de l'or dans le torrent qui coule entre les deux monts, un certain Juneau, originaire de l'Assomption. Mgr Seghers avait visité l'endroit en 1879. Au moment de la grande fièvre de la recherche de l'or, Juneau a compté jusqu'à 15,000 habitants. Le Père Althoff, un prêtre hollandais, qui avait connu les Sœurs de Sainte-Anne dans la Colombie, et qui avait maintenant charge depuis 1885 de la mission de Juneau, demanda des Sœurs pour instruire les enfants et aussi pour soigner les blessés des mines. Les Sœurs de Sainte-Anne acceptèrent de fonder là tout ensemble une école et un hôpital. Sœur Marie-Zénon et deux autres Sœurs furent les premières missionnaires. Elles avaient apporté avec elles six lits, trois pour elles et trois pour les malades à venir. Mais elles eurent bientôt six malades et plus et se passèrent de lits ! L'école, la première année, eut 26 élèves, garçons et filles, russes, irlandais ou métis. Très vite, on dut ajouter construction sur construction, et pour l'hôpital et pour l'école. La bâtisse primitive avait 24 pieds par 18. En 1887, on ajoutait un édifice de 40 pieds par 40 ; en

1891, un autre aussi de 40 pieds par 40 . . . en 1897, un autre pour l'hôpital de 70 pieds par 40, au coût de 4500 piastres . . . en 1900, un autre pour le pensionnat, aussi de 70 pieds par 40, au coût de 6000 piastres . . . Et depuis 1900, il a fallu deux autres constructions, qui ont coûté 45,000 piastres et permettent de recevoir 770 malades, sans parler des 75 élèves de l'école ! D'où est venu l'argent ? Dieu seul le sait. Sœur Marie-Zénon a été supérieure de 1886 à 1898. Elle a été remplacée par Sœur Marie-Placide, qui l'était encore en 1900.

Sainte-Croix, en Alaska.—Le 1er avril 1888, le Père Jonckau administrateur du diocèse de Victoria depuis la mort tragique de Mgr Seghers, assassiné par le malheureux Fuller le 27 novembre 1886 sur la terre même de l'Alaska, (31) écrivait une lettre vraiment très pressante demandant à Mère Marie-Anastasie de revenir sur une première décision et de lui donner des Sœurs pour le Yukon. Mgr Fabre, consulté, conseilla d'accepter. " Si Mgr Bourget vivait, dit-il, il vous dirait que c'est Dieu qui le veut." Trois Sœurs, avec Sœur Marie-Étienne comme supérieure, partirent aussitôt pour San Francisco, d'où elles s'embarquèrent le 13 mai 1888 pour le Yukon. Elles n'arrivèrent à Sainte-Croix ou Kosoriffsky que le 4 septembre suivant. C'est pour Nulato que le Père Jonckau avait demandé des Sœurs. Mais, entre temps, les Pères Jésuites s'étaient fixés à Kosoriffsky et c'est là qu'ils amenèrent aussi les Sœurs. Les Sœurs missionnaires couchèrent d'abord sous la tente plusieurs semaines. Les Pères leur construisirent une maison en *logs* joints par de la mousse et de la terre. Elles passèrent deux ans dans cet abri primi-

---

(31) Mgr Seghers, évêque de Victoria, ayant été nommé archevêque d'Orégon, dans un voyage qu'il fit à Rome demanda au pape Léon XIII (21 novembre 1883) de lui permettre de retourner à son diocèse de mission. Le pape y consentit. Mgr Seghers, à son retour, assista au concile de Baltimore. Le 2 avril 1884, après avoir salué à Portland (Orégon) son successeur Mgr Cross, il revenait à Victoria. Il visita Juneau en septembre. D'avril 1885 à juillet 1886, il visita son immense diocèse. Il partit en automne pour se rendre à Nulato. Le nommé Fuller, l'un de ses compagnons de voyage, ayant soudain perdu la tête, le tua d'un coup de fusil en pleine poitrine. Comme les protestants osaient prétendre que c'étaient les missionnaires qui avaient voulu tuer leur évêque, ceux-ci se sentirent un zèle nouveau pour assurer la vie des missions, et c'est l'une des raisons pour lesquelles le Père Jonckau insistait tant pour avoir des Sœurs et fortifier la belle œuvre de l'apostolat au pays de l'extrême-nord.—*Note de l'auteur*.

tif. En 1890 et en 1892, on construisit quelque chose de mieux Les Pères Jésuites Tosé et Robaut et bientôt le Père Crimont (aujourd'hui préfet apostolique et élevé à la dignité épiscopale), car ce sont les Jésuites qui ont charge des missions de l'Alaska, les assistèrent toujours le mieux qu'ils purent. A plusieurs reprises, on envoya quelques Sœurs rejoindre les missionnaires d'Alaska, à Sainte-Croix. En 1896, le 19 mai, une petite religieuse de 27 ans, Sœur Marie-Angilbert, mourut et fut inhumée en ce pays de glace. La première supérieure, Sœur Marie-Étienne, fut là dix ans, de 1888 à 1898. Elle fut remplacée par Sœur Marie-Séraphine-du-Sacré-Cœur, qui mourut, elle aussi, dans la lointaine mission, le 26 juillet 1900, au moment des fêtes jubilaires de Lachine. En 1888, on n'avait qu'une élève pensionnaire, une orpheline du nom d'Anne, et une vingtaine d'externes. En 1898, on avait 64 filles au pensionnat et 41 garçons qui couchaient chez les Pères mais mangeaient chez les Sœurs. Actuellement, on compte 56 filles et 56 garçons. Qu'on nous pardonne de ne pas entrer dans plus de détails. Ceux-ci suffisent pour édifier tous ceux qui nous liront. Ces Sœurs missionnaires de l'extrême-nord sont sûrement de vraies héroïnes de la foi et de la charité.



Mère Marie-de-l'Ange-Gardien

CHAPITRE IX

LES SŒURS DE SAINTE-ANNE A LACHINE

ADMINISTRATION DE MÈRE MARIE-DE-L'ANGE-GARDIEN

1890-1900

Le 26 avril 1890, Mère Marie-de-l'Ange-Gardien, mise à la tête du conseil de la communauté, avait donc pris les rênes de l'administration. C'était la septième supérieure générale. Elle devait être réélue en 1896 et gouverner l'Institut jusqu'en 1902. C'est sous son administration, en 1900, qu'auraient lieu les fêtes des noces d'or par lesquelles se termine le premier demi-siècle de l'existence des Sœurs de Sainte-Anne, celui-là précisément que nous racontons dans ce livre. Ainsi que nous l'avons fait pour toutes celles qui l'ont précédée, il nous convient d'abord de faire connaître à nos lecteurs la nouvelle supérieure générale.

Marie-Azélie Bourbonnais était née à l'île Perrot, le 2 octobre 1842. Son père, François-Xavier Bourbonnais, cultivateur et fils de cultivateur, avait épousé en 1825 Marie-Josephte Legault. Huit enfants, dont deux morts en bas âge, étaient issus de ce mariage. Les six qui ont vécu jusqu'à l'âge adulte avaient noms : Lucile, née en 1826, mariée à Zéphirin Saint-Denis et mère de six enfants ; François-Xavier, né en 1829, prêtre, curé de Saint-Théodore (Chertsey) et de Saint-Bernard (Lacolle) qui vécut longtemps (1863-1904) retiré à Varennes ; Rachel, née en 1832, mariée à Jean-Baptiste Aumais et mère de huit enfants ; Rose, née en 1834, mariée à Isidore Boyer et mère de neuf enfants (dont le Père Boyer des Oblats) : Joseph, né en 1837, marié à Philomène Legault et père de dix enfants ; et enfin Marie-Azélie, née en 1842.

Celle-ci n'avait encore que deux ans quand son père mourut. Suivant ses propres expressions, " elles ne se sentit pas cependant complètement orpheline ", car elle devint la fille choyée de toute

la famille. Son enfance s'écoula heureuse dans son île natale. Elle fit à l'église de son village sa première communion et fut confirmée par Mgr Bourget. Elle passa ensuite quatre ans pensionnaire au couvent des Sœurs des Saint-Noms de Jésus et de Marie à Beauharnois. En 1858 — elle avait seize ans — son frère l'abbé François-Xavier ayant été nommé premier curé de Chertsey, sa mère et elle allèrent demeurer dans son presbytère, pour lui adoucir les rigueurs de l'isolement et de la pauvreté des montagnes. De là, Marie-Azélie passa un an au pensionnat des Sœurs de Sainte-Anne, à Saint-Jacques. En 1862, le curé de Chertsey ayant été promu à la cure de Lacolle, sa bonne mère revint vivre à l'île Perrot et y ramena Marie-Azélie, qui devait être son ange gardien dans sa dernière maladie. Madame Bourbonnais ne survécut guère qu'un an après son retour de Chertsey et elle fut constamment malade. Azélie la soigna avec le plus affectueux dévouement, aidée de ses frères et sœurs. On priait aussi beaucoup pour la chère maman, dont on aurait tant voulu la guérison. Un jour qu'Azélie lui disait : " Maman, nous commençons une neuvaine pour que Dieu vous guérisse, " la mère, profondément chrétienne, lui répondit : " Commençons, ma fille, par bien remercier le bon Dieu de toutes les faveurs qu'il m'a accordées et disons-lui bien que je veux surtout faire sa sainte volonté. Je ne puis pas demander à vivre encore avec trop d'insistance, car ce serait pour jouir avec vous tous. Vois-tu, ma fille, quand une mère de famille a pu élever ses enfants, qu'elle n'en a pas d'infirmes, ni de vicieux, sa tâche est finie, elle peut mourir sans peine." Et, en effet, Azélie dut bientôt fermer les yeux à sa sainte mère.

On aperçoit dès lors quelle chrétienne formation avait été celle de la future supérieure. Après avoir porté deux ans le deuil de sa mère, Marie-Azélie venait demander son entrée au noviciat des Sœurs de Sainte-Anne, le 11 août 1865. Il y avait alors neuf mois que ce noviciat avait été transporté de Saint-Jacques à Lachine. Le 14 août 1867, Marie-Azélie Bourbonnais faisait profession sous le nom de Sœur Marie-de-l'Ange-Gardien. Elle fut d'abord maîtresse de musique et en charge d'une classe au pensionnat même de Lachine (1867-1868), puis elle passa à Oswégo pour y remplir les mêmes fonctions (1868-1870), et revint ensui-

te au pensionnat de Lachine, encore maîtresse de musique et en charge d'une classe (1870-1871). En 1871, elle fut nommée première supérieure du nouveau couvent de Saint-Rémi et y passa cinq ans (1870-1875). Revenue à Lachine, elle fut maîtresse des novices trois ans (1875-1878). En 1878, elle était nommée supérieure du pensionnat de Saint-Henri à Montréal (1878-1881). En 1881, elle allait fonder la maison de Notre-Dame de Worcester (1881-1882) et revenait ensuite au supériorat de Saint-Henri (1882-1890). Elle y était encore en avril 1890, quand elle avait été élue à la charge suprême. Elle devait l'occuper douze ans, c'est-à-dire jusqu'en 1902. Elle remplirait ensuite, de nombreuses années, les fonctions de provinciale à Victoria, à Marlboro et à Sainte-Cunégonde. Atteinte de surdité, elle prendrait sa retraite en 1918, au Mont-Sainte-Anne, à Lachine, où, pendant trois ans, elle continuerait d'édifier la communauté par son esprit de religion et sa parfaite soumission aux autorités constituées. Elle mourrait enfin, le 28 février 1921, dans sa soixante-dix-neuvième année et après cinquante-trois ans de vie religieuse.

La nouvelle Mère générale avait donc 48 ans d'âge et 23 ans de vie religieuse quand elle entra en charge . Les importantes positions qu'elle avait occupées jusque-là disaient assez la confiance qu'on lui avait toujours marquée. Douée de fortes et belles qualités, douce et bonne autant qu'énergique et ferme, habituée à commander, connaissant bien le chemin des cœurs, elle apportait à ses nouvelles fonctions les meilleures et les plus solides garanties. Elle aussi, comme les supérieures auxquelles elle succédait, elle devait assurer la marche en avant et le progrès bien entendu de l'Institut de Mère Marie-Anne maintenant disparue.

Les deux anciennes supérieures Mère Marie-Anastasie et Mère Marie-Eulalie lui avaient été adjointes comme assistantes avec Sœur Marie-Mélanie et Sœur Marie-Claire qui faisaient aussi partie du conseil.

La retraite du printemps suivit le chapitre de l'élection générale. Elle fut prêchée, du 26 avril au 4 mai, par le Père Augier, des Oblats. Avant son élection, la nouvelle supérieure était à la tête de la maison de Saint-Henri de Montréal. Sa deuxième assistante, Mère Marie-Eulalie, en fut désormais chargée.

Le 17 mai, Mère Marie-de-l'Ange-Gardien adressait à toutes

les Sœurs une lettre-circulaire importante. Elle y manifestait d'abord les plus beaux sentiments d'humilité. Elle affirmait ensuite vouloir s'appuyer, après Dieu, sur ses collègues du conseil, rappelant les grands services que ses quatre conseillères avaient déjà, depuis douze ans et plus, rendus à l'Institut. Elle exhortait enfin toutes les religieuses à la piété et à l'action.

Entre temps, vers la fin d'avril, on démolissait à Lachine le vieux presbytère de M. le curé Piché, pour faire place à une maison plus moderne. Le 1er mai, avait lieu l'ouverture de l'École industrielle de Kamloops. Le 6 mai, on déplorait à Lachine, comme dans tout le pays, l'incendie des importantes constructions de l'asile Saint-Jean-de-Dieu à la Longue-Pointe, et, le 3 juin, on apprenait avec peine qu'un autre malheureux incendie avait rasé une vingtaine de maisons à Saint-Jacques. Ces malheurs, surtout celui de Saint-Jacques, ne pouvaient manquer d'avoir un triste écho à Lachine. Le 13 juin, on célébrait avec éclat, par une réunion d'anciennes élèves au pensionnat de Lachine, la fête de la directrice, Sœur Marie-Joseph-du-Sacré-Cœur. On compta cent dix-sept anciennes élèves présentes. Le 20 juin, on chantait un service dans la chapelle de Lachine pour le repos de l'âme de Mgr d'Herbomez, évêque de New Westminster, ami et bienfaiteur de l'Institut, récemment décédé.

Le 23 juillet, à la suite des exercices de la retraite annuelle, M. le grand-vicaire Maréchal venait présider une cérémonie de profession à Lachine. Le même jour, 23 juillet 1890, avait lieu au nouveau noviciat de Victoria, dans l'Ouest, la première cérémonie de profession. Le 26 juillet, jour de la fête de sainte Anne, le beau sanctuaire des Sœurs à Lachine était envahi par les paroissiens de M. le curé Piché, pour un pèlerinage à la grande thaumaturge du Canada. Le Père Dion, des Pères de Sainte-Croix, prêcha un beau sermon de circonstance. Le 30 août, fondation de la mission de North Adams. En octobre et novembre de cette année 1890, la Mère générale passe en visite officielle à Vaudreuil, Rigaud, Saint-Polycarpe, Saint-Cyprien, Saint-Rémi et Saint-Michel.

Nous voici à l'année 1891. Le 3 février, visite du Père Althoff, des missions de l'Ouest, qui intéresse beaucoup le personnel de Lachine et veut bien retarder son départ pour emmener les Sœurs

qui doivent se rendre là-bas. Sœur Marie-Béatrice, venue en septembre pour faire soigner ses yeux malades, repart pour Victoria. Les Sœurs Marie-Prudence et Marie-Angilbert partent avec elle, mais pour se rendre jusqu'en Alaska. Le bon Père leur fut un guide sage et prudent.

Le 9 mars, M. le grand-vicaire Maréchal vient donner communication à Lachine des récentes demandes du conseil de l'Instruction publique au sujet des certificats d'aptitude pour les Sœurs enseignantes. Du 10 au 18, une retraite est prêchée par le Père Fulcran, des Franciscains, " qui se montre, dit l'annaliste, aussi ami et fervent de la miséricorde que le Père Pichon — ce qui n'est pas peu dire ". Le 1er avril, la maîtresse du noviciat de l'Ouest, Sœur Marie-Léocadie, revient de Victoria, avec le Père Michaud, des Viateurs. Le 3, la Mère générale part avec Sœur Marie-Mecthilde, préfète des études anglaises, pour la visite officielle des maisons des États-Unis. Le 8, des Sœurs de Victoria partent pour la mission de Kuper Island. Le 4 mai, les Sœurs Marie-Prudence, Marie-Omer et Marie Angilbert partent de Victoria, avec le Père Barnum et l'une de ses sœurs, pour l'extrême-nord, c'est-à-dire pour Juneau et Kosoriffsky en Alaska. Le 5 juin, les élèves de Lachine et plusieurs Sœurs de Sainte-Cunégonde vont en pèlerinage à Lourdes de Rigaud. Le 25, on pose sur chacune des croix des tombes, dans le cimetière de la communauté, des plaques émaillées portant les noms de religion et de famille des Sœurs défuntes. Ce sera désormais une consolation pour les vivantes d'aller prier pour chacune en la nommant par son nom. Du 16 au 24 juillet, la retraite est encore prêchée par le Père Fulcran. Mgr l'archevêque Fabre vient, pour la clôture, présider une cérémonie de profession. Le 30 juillet, au noviciat de Victoria, a lieu une autre cérémonie de profession.

Le 9 août, les Sœurs et leurs élèves de Lachine assistent à la bénédiction du monument élevé en l'honneur des victimes du fameux *massacre de Lachine*, dans le cimetière de la paroisse. Mgr Fabre préside, et l'abbé Proulx, curé de Saint-Lin et vice-recteur de l'Université Laval, donne un éloquent sermon. Le 27 août, départ de M. l'aumônier Laporte, qui est nommé curé de Brompton, au diocèse de Sherbrooke. Il est remplacé à Lachine par l'abbé Latulippe, le futur évêque d'Haileybury.

L'annaliste notera bientôt que si le nouvel aumônier ne peut chanter la grand'messe, à cause d'une maladie de gorge, il prêche un cours d'instructions très substantielles.

Précédemment, le 11 août, M. le chanoine Bruchési, nommé supérieur ecclésiastique par Mgr Fabre, faisait à la communauté sa première visite officielle en cette qualité. Depuis que M. le curé Piché avait cessé en 1882 d'agir comme supérieur, Mgr de Montréal, tout en se faisant assister par le Père Antoine, avait gardé pour lui le titre de supérieur. Le nouveau supérieur, qui avait cinq ans auparavant prêché la retraite au pensionnat de Lachine, s'intéressa tout de suite aux œuvres et au progrès de l'Institut avec un très grand zèle. Le 29 octobre suivant, jour de son anniversaire de naissance, il venait se réjouir pieusement à Lachine avec ses filles en Dieu. Disons tout de suite que, devenu archevêque de Montréal, Mgr Bruchési continua d'être le supérieur ecclésiastique des Sœurs de Sainte-Anne et fut fidèle, chaque année, le 29 octobre, à honorer la communauté de sa visite, jusqu'à ce que la maladie l'en empêche en 1920.

Le nouvel aumônier, M. l'abbé Latulippe, prit possession de son poste le 27 août. Le lendemain, 28, s'ouvrait le noviciat des Sœurs coadjutrices. Le 2 octobre suivant, neuf postulantes y prenaient le voile. La retraite des élèves du pensionnat fut prêchée, cette année-là (30 octobre), par le Père Filiâtre, des Oblats d'Ottawa. Le 10 décembre, M. le chanoine Bruchési, supérieur ecclésiastique, venait présider dans la chapelle du couvent une cérémonie de profession.

Les débuts de l'année 1892 furent attristés par une épidémie de grippe et de diphtérie qui fit de nombreuses victimes. Le jour de la fête de saint Blaise (3 février), on offrit à Dieu, au couvent, des prières publiques par l'intercession de ce saint pour la cessation du fléau. Ce contre-temps toutefois n'empêcha en rien la vie normale de suivre son cours à la communauté et au pensionnat. Le 7 mars, quatre religieuses partaient pour Victoria : Sœur Marie-Winifred, Sœur Marie-Rogatien, Sœur Marie-Jean-Damascène et Sœur Marie-Antonia-de-Jésus. La retraite du printemps eut lieu comme à l'ordinaire. Le Père Desjardins, des Jésuites, un ancien servant de messe de Saint-Jacques, vint la prêcher, du 20 au 28 mars. Quatre-vingt-dix Sœurs en suivirent les exercices.

Le 5 avril, un événement important dans la vie de l'Église au Canada avait son écho à Lachine. On apprenait la nomination au nouveau siège épiscopal de Valleyfield du chancelier du diocèse de Montréal, M. le chanoine Émard. Le 31 mars, Mgr Fabre faisait sa dernière visite dans le territoire du nouveau diocèse, en se rendant à Vaudreuil, au service de M. l'abbé Brulé, fils du notaire de l'endroit.

Le 6 mai, le supérieur ecclésiastique, M. le chanoine Bruchési, passe pour la visite canonique. Il revient le 9. Dans ses recommandations, il insiste sur l'importance de l'étude méthodique et de la bonne hygiène, et note, en particulier, qu'il faut, autant que possible, laisser les novices vocales aux études et encourager le noviciat des coadjutrices, à qui reviennent plus spécialement les travaux du ménage.

Le 10 mai, M. le grand-vicaire Maréchal passe à Lachine avant son départ pour l'Ouest, où il s'en va en excursion avec plusieurs évêques et prêtres. Ce voyage doit lui donner l'occasion de visiter les missions lointaines et d'admirer leurs progrès. Le 11, visite de Mgr Harkins, évêque de Providence. Le 26, la Mère générale part pour Saint-Jacques, Saint-Ambroise et Rawdon. Le 9 juin, Mère Marie-Anastasie, Sœur Marie-Mélanie et les supérieures de Vaudreuil, de Rigaud et de Saint-Polycarpe, assistent au sacre de Mgr Émard à Valleyfield.

Le 23 juin, la distribution des prix au pensionnat de Lachine est présidée par Mgr Fabre, qui se montre très encourageant pour les Sœurs, loue le bon esprit, la belle tenue et la simplicité de leurs élèves. Le 8 juillet, M. le grand-vicaire Maréchal, de retour de son voyage de l'Ouest, passe à Lachine et proclame qu'il a été " charmé autant qu'édifié en voyant de ses yeux tout le bien qu'accomplissent dans les missions de là-bas les Sœurs de Sainte-Anne ".

Le 26, la cérémonie de profession qui a lieu comme d'habitude à l'issue de la retraite annuelle prêchée par le Père Strubb, des Rédemptoristes, est présidée par Mgr Fabre. Monseigneur donne lui-même l'allocution de circonstance. La messe est dite par M. l'abbé Hayden, le frère de l'une des nouvelles professes.

Le soir de ce même jour (26 juillet 1892), M. le grand-vicaire Maréchal, l'ancien aumônier des premières années de Saint-Jac-

ques (1853) et l'ancien supérieur ecclésiastique jusqu'en 1867, l'un des meilleurs amis sans doute de la communauté, et qui ne lui avait jamais ménagé ses attentions et son dévouement, le bon M. Maréchal, ainsi qu'on l'avait toujours appelé à Saint-Jacques et à Lachine, mourait inopinément à l'archevêché de Montréal. Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons déjà écrit sur l'action bienfaisante, et qui dura près de quarante ans, de M. Maréchal pour le progrès de l'Institut des Sœurs de Sainte-Anne. Sa mort fut pleurée comme celle d'un vrai père, et c'était justice. La Mère générale et une quinzaine de Sœurs allèrent assister à ses funérailles à la cathédrale le 29 juillet, et le 8 août un grand service fut chanté pour le repos de son âme dans la chapelle du couvent de Lachine.

Le 13 août tombait le vingt-cinquième anniversaire de profession de Mère Marie-de-l'Ange-Gardien. On était en grand deuil, nous venons de le voir ; mais il n'était pas possible de laisser passer inaperçue une pareille date. La petite fête, si elle fut célébrée avec moins d'éclat, y gagna peut-être en intimité douce et pieuse. Le lendemain, 14, à cette intention, M. le curé Piché chanta une messe solennelle, en se servant d'un ornement en drap d'or qu'on avait offert à la bonne Mère en cadeau de fête.

Le 28 août, départ de Lachine des Sœurs qui vont prendre charge de la nouvelle mission de Central Falls. La Mère générale les y conduit. Le 14 septembre, cérémonie de profession à Lachine, que vient présider Mgr l'archevêque Fabre. L'allocution de circonstance est donnée par M. l'abbé Georges Dugas, l'un des plus anciens historiens de l'Église de l'Ouest. Trois religieuses sont admises aux vœux. Le 25 septembre, les deux cents élèves du pensionnat de Lachine commencent leur retraite annuelle. Elles ont, cette année, deux prédicateurs, MM. François Reid, plus tard curé de Rigaud, et Guillaume Forbes, futur évêque de Joliette. Le 3 octobre, la supérieure générale, Mère Marie-de-l'Ange-Gardien, part pour un long voyage de visite officielle à la Colombie. Partent pour Victoria en même temps qu'elle les Sœurs Marie-Mathias, Marie-Agnès-d'Assise et Marie-Marcienne. Entre temps, Mère Marie-Anastasie se rend dans les missions des États-Unis, où elle assiste, le 18 octobre, au sacre de Mgr Beaven, à Springfield, pour revenir à Lachine le 30

octobre. De même, Mère Marie-Eulalie passe aussi, au cours de cet automne, trois mois aux États-Unis. Elle ne revient que le 24 décembre. C'est dire en peu de mots avec quelle constante sollicitude on s'occupait toujours, chez les Sœurs de Sainte-Anne, des importantes missions fondées dans la grande république.

La chronique signale encore, au cours de l'automne de 1892, la fête du supérieur, M. le chanoine Bruchési, le 29 octobre, et la visite du Père Tosi, des Jésuites, les 4 et 7 novembre. Ce Père était le supérieur des Jésuites d'Alaska, dont le territoire dépendait alors de l'évêque de Victoria. Il s'en allait à Rome pour demander la création d'un nouveau vicariat apostolique dans l'extrême-nord. Il intéressa beaucoup les Sœurs et leurs élèves par ses récits de missions.

En l'absence de la Mère générale, la vie normale de la communauté, aux débuts de l'année 1893, se déroule sans événements bien notables. On reçoit de belles lettres de la distinguée voyageuse de l'Ouest, qui consolent un peu de son absence. Bientôt, le 12 mars, c'est la retraite du printemps, que vient prêcher le Père Duchaussoy, prieur des Dominicains de Saint-Hyacinthe. A l'issue de cette retraite a lieu la fondation de la mission du Saint-Nom-de-Jésus à Worcester.

Le 20 avril, Sœur Marie-Benoit et Sœur Marie-Héloïse partent pour l'Alaska. Elles doivent rejoindre le Père Tosi à San Francisco. Le 28, Mgr l'archevêque Fabre administre la confirmation à 22 premières communiantes du pensionnat de Lachine. Chacune a sa marraine choisie parmi les anciennes élèves. Le 19 mai, la chronique enregistre la mort du curé Séguin de Sainte-Cunégonde. Le 1er juin on reçoit une lettre circulaire de la Mère générale. Le 8, incendie de la maison mère de la Congrégation Notre-Dame, près de Villa-Maria. Les Sœurs de Lachine offrent leurs sympathies et quelques modestes secours. Mère Saint-Jean-Baptiste, supérieure de la Congrégation, écrit une fort belle lettre de remerciement (22 juillet). Le 18 juillet, cérémonie de profession présidée par Mgr Fabre.

Le 20 juillet, service anniversaire du regretté M. le grand-vicaire Maréchal. Il est chanté par son successeur à l'archevêché, M. le grand-vicaire Bourgeault. Le 1er août, la chronique note le départ du Père Boisramée, maître des novices chez les Oblats

à Lachine depuis de longues années, qui fut toujours plein de bonté et de prévenances pour la communauté de Sainte-Anne. Il est remplacé par le Père Tourangeau. Le 7 août, départ pour l'Ouest des Sœurs Marie-du-Perpétuel-Secours et Marie-Florent (novice). Le 15 août, une lettre de la Mère générale annonce son retour de l'Ouest pour le 21 octobre. Le 4 septembre, deux fondations nouvelles aux États-Unis, l'une à Manville et l'autre à Worcester. Le 24 septembre, M. le chanoine Bruchési, supérieur de la communauté, de retour de l'exposition de Chicago, où il a représenté la province de Québec, vient donner à Lachine une conférence. Il parle des succès de notre exposition scolaire et du fameux congrès des religions.

Le 21 octobre, la Mère générale est de retour de l'Ouest. Elle ramène avec elle Sœur Marie-Virginie, partie depuis trente ans pour les lointaines missions (1863) et qui n'était jamais revenue.

Nous voici arrivés à 1894. Le 11 janvier, la chronique signale la visite de Mgr Émard, évêque de Valleyfield, qu'accompagne le supérieur de la communauté, M. le chanoine Bruchési. Monseigneur rappelle aux Sœurs et aux élèves réunies les heureuses relations qu'il a eues avec elles dans le passé et il parle éloquemment des fêtes du jubilé de Léon XIII auxquelles il a assisté.

Le 30 janvier, on a à déplorer la mort de l'une des premières compagnes de Mère Marie-Anne à Vaudreuil, Sœur Marie-de-l'Assomption (Suzanne Pineault), qui décède à 89 ans, dont plus de 45 passés dans la vie religieuse. Son service a lieu le 3 février. Il est chanté par Mgr Clut, qu'assistent MM. Bruchési et Latulippe. Au commencement de février, le supérieur, M. le chanoine Bruchési, donne des conférences pédagogiques aux Sœurs. Le 18 du même mois, on célèbre le 40e de prêtrise du bon curé Piché. Le Père Tourangeau donne le sermon de circonstance. Le 23, Mgr l'archevêque Fabre préside une cérémonie de profession. Le 12 mars, retraite prêchée par le Père Pichon, des Jésuites, et suivie par une centaine de Sœurs. Le 27, visite canonique par Mgr Fabre. A la fin du mois, construction d'un balcon au deuxième étage de la façade du couvent à l'usage des Sœurs malades. En mai, le 1er, visite de Mgr Lemmens, évêque de Victoria ; le 2, profession à Victoria des Sœurs Mary-Adolphus (Eva McDonald) et Mary-Matthew (Annie

McBride); le 8, baptème de Maggie Scheer, une protégée du Père Lacombe ; le 19, mort du curé Leduc, de North Adams, un ami de la communauté ; le 18, au prix de 16,000 piastres, les MM. Héroux d'Yamachiche acceptent d'exécuter les réparations à faire à la chapelle et d'en terminer l'intérieur ; le 31, ils commencent leurs travaux.

En juin, du 8 au 11, triduum solennel à l'occasion de l'installation d'une relique de sainte Anne, apportée de Rome par M. Colin, supérieur de Saint-Sulpice. Le premier jour, le Père Lefebvre, provincial des Oblats, chante la messe et prêche dans l'après-midi. Le deuxième jour, M. le curé Piché chante la messe et donne le sermon. Le troisième jour, M. Colin lui-même vient célébrer solennellement, et M. l'abbé Bourassa (futur curé de Saint-Louis-de-France) prononce " un magistral sermon ". Le jour même, on signale la guérison extraordinaire d'Anne Paquin, jeune fille de 15 ans.

Le 15 juin, les Pères de Marie s'établissent à Dorval, dans le haut de Lachine. Au cours de ce mois et les mois suivants, à cause des travaux qui se font à la chapelle, la grande salle de la communauté redevient provisoirement la maison de Dieu. La cérémonie de profession de juillet a lieu le 12 dans l'église paroissiale de Lachine. Elle est présidée par le supérieur, M. le chanoine Bruchési. La retraite de l'été, qui commence le 15 juillet, est prêchée par le Père Pichon. Tous les jours, on vénère la relique de sainte Anne, et le jour de la clôture, le supérieur, M. le chanoine Bruchési, prêche, dit la chronique, " un beau sermon ". Le 15 août, Le Père Tourangeau préside une profession. Le 27 août, départ pour l'Ouest des Sœurs Marie-Virginie (qui y retourne), Marie-du-Bon-Pasteur, Marie-Zoé et Marie-Paula. Les Sœurs coadjutrices Marie-Jules et Marie-Prosper les accomgnent. Le 16 septembre, Sœur Marie-Béatrice revient de l'Ouest, pour faire soigner ses yeux malades.

Deux fondations ont lieu, cet automne, en septembre : Douglas Island et Akulurac, toutes les deux en Alaska.

Au cours d'octobre, M. l'abbé Laforce remplace M. l'abbé Latulippe au poste d'aumônier. La chronique a noté plusieurs incidents intéressants à ce sujet. Le 11 octobre, Mgr Lorrain, évêque de Pembroke, passe en visite à Lachine. On est heureux

de le recevoir. Mais on apprend bientôt qu'il vient offrir à M. Latulippe de devenir curé de sa cathédrale. Alors, chez les petites surtout, les fronts se rembrunissent et, pour un peu, ces chères enfants prendraient " un air courroucé "! M. Latulippe fait ses adieux le 27 et part le 28, un dimanche, " dans une voiture à deux chevaux et en donnant sa bénédiction, comme un évêque, le long de l'avenue, aux enfants qui pleurent ". La même voiture ramène le chanoine Bruchési, dont c'est la fête (29 octobre). Il prend sa part des regrets qu'on éprouve en voyant partir M. Latulippe, " qui quitte aussi le diocèse, ajoute-t-il, où l'on attendait tant de lui . . ." Quand on sait ce qu'est devenu l'admirable et énergique évêque d'Haileybury, on n'est plus tenté de regretter que Dieu l'ait appelé si loin ! Le 29, on prend le congé donné par le supérieur , mais les figures sont longues. Elles se rassérènent quand M. l'abbé Laforce, le nouvel aumônier, arrive le soir du même jour et paraît devant la communauté. On sent que celui-là aussi sera bon et dévoué et l'on se reprend à compter sur l'avenir.

Ajoutons que c'est au cours de 1894 qu'on reçut à Lachine le grand diplôme d'honneur obtenu à l'exposition de Chicago pour les divers travaux de calligraphie, de dessin, de cahiers de classe etc. qu'on avait envoyés là-bas. Ce diplôme se conserve au pensionnat. C'est en 1894 également que les élèves du pensionnat de Lachine se présentèrent, la première fois, pour l'obtention des certificats devant le bureau des examinateurs du service de l'Instruction publique de la province. Cinq élèves, Joséphine Poulin (Saint-Valentin), Rose Robichaud (Montréal), Philomène Aquin (Saint-Henri), Blanche Lamarche (Montréal), et Rachel Aubry (Lachine) obtinrent leurs diplômes avec grande distinction.

En 1895, il n'y a guère d'événements importants à signaler au début de l'année. Le 19 mars, M. le curé Piché préside une cérémonie de profession. Le 21, le Père Prétot, des Oblats, prêche la retraite du printemps. Le 5 avril, on annonce la mort de M. le curé Joseph Perrault, autrefois de Sainte-Rose, ami et bienfaiteur de l'Institut. Le 14 mai, Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface, passe en visite. Dans son allocution à la communauté, il rappelle qu'il a fait son noviciat à Lachine, que c'est

de Lachine que partaient autrefois les vieux missionnaires, que c'est à Lachine aussi que son prédécesseur, Mgr Taché, s'est embarqué naguère, dans un frêle canot, pour aller évangéliser l'Ouest.

Le 23 juin, première messe à la chapelle, toute jolie en sa nouvelle parure blanc et or, et inauguration de l'orgue. Mais il reste encore des travaux à parfaire, et ce n'est que le 7 juillet 1895 qu'on prend définitivement possession du beau sanctuaire. Le 16 juillet, Mère Marie-de-l'Ange-Gardien et Mère Marie-Anastasie, son assistante, avec quatre autres Sœurs, vont assister aux noces d'or des Sœurs des Saints-Noms de Jésus et de Marie, à la maison d'Hochelaga.

Le 26 juillet, jour de la fête de sainte Anne, a lieu l'inauguration solennelle de la chère chapelle, commencée sept ans auparavant. Mgr l'archevêque Fabre officie pontificalement, assisté par M. le chanoine Bruchési, supérieur, M. le curé Piché, ancien supérieur, M. le chanoine Lesage, de Chambly, M. l'abbé Coursol, de Sainte-Thérèse, et M. l'abbé Marsolais, aumônier de la Providence. Le sermon est donné par M. le chanoine Archambeault. Notons ici que ce sont les architectes Perreault, Ménard et Venne qui ont tracé les plans de cette chapelle et que, sous leur direction, ce sont les entrepreneurs Héroux et Bellemare qui ont exécuté les travaux. Le *tombeau* de l'autel de l'ancienne chapelle a été conservé. Seulement, l'autel a été allongé aux deux bouts et des ornementations et la porte du tabernacle en onyx ont été ajoutées. L'*Agneau de Dieu* reposant sur le saint livre, qu'on voyait du temps de Mère Marie-Jeanne, se voit toujours. Les anciennes élèves aimeront, dit la chronique, à y venir prier, et la chronique a raison. Suivant le mot connu, les choses inanimées ont comme une âme souvent.

Le 23 août, a lieu le départ pour l'Ouest des Sœurs Marie-Hippolyte, Marie-Thérèse-d'Avila et Marie-du-Bon-Conseil. Le 3 septembre, fondation aux États-Unis de la mission de Gilbertville. Le 9 octobre, on reçoit la visite d'un missionnaire de l'Ouest, M. Heynen, en charge de la desserte de Nanaimo, qui revient d'un voyage en Hollande, son pays d'origine, d'où il ramène deux postulantes pour le noviciat de Victoria.

Une élection générale devait avoir lieu en 1896, puisque Mère Marie-de-l'Ange-Gardien et son conseil terminaient cette année-là leur sexennat commencé le 26 avril 1890. Dès le 17 janvier, une circulaire de la supérieure annonçait, pour le 21 avril 1896, l'ouverture du huitième chapitre général. Vers le même temps (16 janvier), on avait à déplorer la mort de deux prêtres amis de l'Institut : le Père Beaudet, des Pères de Sainte-Croix, curé de Saint-Laurent, et M. le curé Mathieu, ancien aumônier.

Le chapitre s'ouvrit le 21 avril, avec, cette fois, vingt-sept capitulantes. Sœur Marie-Anne-de-Jésus, supérieure, et Sœur Marie-Luména, de la vicairie de Victoria, arrivées à Lachine le 12 avril, étaient déléguées de l'Ouest. M. le chanoine Bruchési, supérieur, vint rencontrer les vingt-sept capitulantes, les éclairer et les encourager dans leurs travaux. Plusieurs décisions importantes furent arrêtées. On régla qu'à l'avenir les quatre assistantes en charge porteraient le titre de " Mères ". Pour faciliter l'administration générale de l'Institut, il fut décidé de former quatre provinces devant avoir chacune sa supérieure provinciale. Voici comment on répartit, pour chaque province, les diverses missions : 1° La vicairie de l'Ouest, déjà séparée depuis six ans pour les fins de l'administration ordinaire de la maison mère et qui avait son noviciat particulier, devint la province de Saint-Joseph avec Victoria comme maison provinciale, et, sous sa juridiction, toutes les maisons de l'Ouest et celles de l'Alaska (Juneau et Douglas)— 2° Saint-Jacques devint la maison provinciale de la province du Sacré-Cœur, avec, sous sa juridiction, les maisons de Saint-Ambroise, de Rawdon, de Saint-Jérôme, de Saint-Gabriel, de Saint-Cuthbert, de Saint-Esprit, de Sainte-Anne (des Plaines), de Saint-Félix et de Saint-Norbert.—3° Sainte-Cunégonde devint la maison provinciale de la province de Notre-Dame-du-Bon-Conseil, avec, sous sa juridiction, les maisons de Saint-Henri, de Saint-Cyprien, de Saint-Rémi, de Saint-Michel, de Vaudreuil, de Sainte-Geneviève, de Rigaud et de Saint-Polycarpe.— 4° Marlboro devint la maison provinciale de Sainte-Marie (États-Unis), avec, sous sa juridiction, les maisons de Worcester, de Webster, de Ware, de Gilbertville, de Holyoke, de North Adams, de Central Falls, de Manville, de Troy et de Cohoes. Disons tout de suite que les quatre pre-

mières provinciales nommées le 6 août suivant (1896) furent les Sœurs Marie-Anne-de-Jésus, pour la province de Saint-Joseph, Marie-Joseph-Hermann, pour la province du Sacré-Cœur, Marie-Claire, pour la province de Notre-Dame-du-Bon-Conseil, et Marie-Louise, pour la province de Sainte-Marie. Enfin les élections de ce huitième chapitre général, qui furent présidées par Mgr l'archevêque Fabre, le 27 avril, n'apportèrent presque pas de changement dans le conseil. Seule la quatrième assistante, Sœur Marie-Claire, nommée provinciale à Sainte-Cunégonde, fut remplacée par Sœur Marie-Pacifique.

Mère Marie-de-l'Ange-Gardien était donc continuée dans sa charge pour un deuxième terme, avec pour l'assister Mère Marie-Anastasie, Mère Marie-Mélanie, Mère Marie-Eulalie et Mère Marie-Pacifique, et, à la tête de chaque province, les quatre provinciales qui furent nommées le 6 août suivant. L'Institut comptait alors pas moins de 50 missions, 676 professes, 33 novices et 39 postulantes (à Lachine et à Victoria). Dans ces diverses missions, 13212 enfants recevaient le bienfait de l'éducation et de l'instruction et 518 malades étaient hospitalisés, surtout dans les deux hôpitaux de l'Ouest (Victoria et Juneau), puisque dans Québec il n'y avait que l'hospice de Sainte-Geneviève.

La retraite d'avril, en ce printemps de 1896, est prêchée à Lachine par le Père Colomban-Marie, des Franciscains. Le 20 mai, on note une excursion des élèves du pensionnat et de leurs directrices au couvent de Beauharnois, où elles reçoivent un bien cordial accueil de la part des Sœurs de Jésus-Marie.

Le mois de juin se prête aux belles excursions. Rigaud, sa montagne et son sanctuaire de Lourdes invitent aux pieux pèlerinages. Le 2 de ce mois, huit cents élèves de Vaudreuil, Sainte-Geneviève, Saint-Henri et Sainte-Cunégonde se donnent la joie de cette excursion et répondent à l'invitation des Sœurs de Rigaud. La Mère générale et plusieurs religieuses accompagnent les enfants. Elles sont reçues au son des cloches de l'église paroissiale. La messe a lieu là-haut, sur la montagne, comme en plein ciel, à la chapelle de la rotonde. On prie avec ferveur et on laisse à la madone, reproduction de l'Immaculée de Lourdes, une parure de lis blancs, images des cœurs purs. On dîne gaiement sur l'herbe. On visite le couvent de Rigaud, où l'on fait

fête à la Mère générale. Il y a salut à l'église paroissiale. Les élèves de passage y font les frais du chant. C'est un beau jour, qui laissera dans les âmes de pieux souvenirs.

Le 15 juin, départ de Mère Marie-Anne-de-Jésus et de Sœur Marie-du-Sacré-Cœur pour la Colombie. Le 19, service anniversaire de feu Mme Smith, sœur du Dr Hingston et mère d'une religieuse de Sainte-Anne. Le Dr Hingston et quelques membres de la famille assistent. Le 1er juillet, le curé et les paroissiens de Sainte-Cunégonde, en route pour le pèlerinage de Sainte-Anne-de-Bout-de-l'île, s'arrêtent à la chapelle du couvent pour y entendre la messe et recevoir la sainte communion. Du 15 au 24, retraite annuelle, prêchée par le Père Colomban, des Franciscains. Elle se termine par une cérémonie de profession, que préside Mgr Fabre. Le 10 août, départ pour l'Ouest de Sœur Marie-de-la Conception, qui vient de passer un an à Lachine, et des Sœurs Marie-Marguerite-du-Sacré-Cœur et Marie-Rose-de-Lima. Le 8 septembre, fondation de la mission de Turner's Falls.

Le 14 octobre, deux religieuses de la lointaine mission de Sainte-Croix (Alaska), Sœur Marie-Étienne et Sœur Marie-Héloïse, celle-ci malade de consomption, arrivent inopinément de l'Ouest. Elles amènent avec elles une jeune fille russe, Tatienna Domientieff, qui vient terminer ses études.

Le 6 novembre, la supérieure générale, Mère Marie-de-l'Ange-Gardien, part pour la visite officielle des missions des États-Unis. Les Sœurs Marie-Agathe de Marie-Étienne l'accompagnent. Sœur Marie-Étienne, qui a séjourné en Alaska, obtient un succès prodigieux en parlant de sa mission et en se montrant dans le costume en fourrures (parkey) de ce pays. Partout on veut la voir et l'entendre. La chronique précise que c'est tout juste si elle ne prêche pas dans les églises ! Elle tend la main pour les missions lointaines, et on lui donne abondamment.

La Noël de 1896, joyeuse comme toujours, est plus belle encore que de coutume. Les Sœurs Marie-Hélène-de-la-Croix et Marie-Hormisdas, l'une véritable artiste et l'autre sacristine entendue, ont préparé une superbe crèche. Le fond, l'encadrement et les divers personnages sont peints sur toile et constituent un tableau des plus jolis et des mieux réussis. Au centre, l'enfant Jésus en cire, tout neuf, bellement vêtu d'une longue robe

en mérino blanc et couché sur un drap de même tissu, repose dans une gerbe de beaux épis d'or. A l'entrée de la communauté pour la messe de minuit, les petites élèves du troisième cours font cercle autour de la crèche et chantent le divin Enfant. L'annaliste écrit : " C'est ravissant !" Le lendemain, 26 décembre, M. le chanoine Bruchési, supérieur, préside une profession religieuse.

Une grande tristesse pour la communauté comme pour tout le diocèse devait planer sur cette fin d'année 1896. Dès le 23 novembre, Mgr l'archevêque Fabre, rentrant d'un voyage en Europe, était arrivé à Montréal, très malade. Atteint d'une affection au foie, en passant à Paris il avait dû s'aliter et renoncer à se rendre à Rome. Les médecins de la capitale l'avaient jugé en danger. On estimait même qu'il ne pourrait pas faire la traversée. Le vénéré prélat put cependant revenir chez lui. C'était pour y mourir après quelques semaines, le 30 décembre. A Lachine, on éprouva un réel chagrin. M. le chapelain lut à la communauté les articles élogieux consacrés à la mémoire du défunt, et M. le chanoine Bruchési, à sa première visite, dit aux Sœurs : " J'ai vu mourir un saint." Mgr Fabre s'était toujours montré très bon pour les Sœurs de Sainte-Anne. Elles gardent son souvenir comme celui de l'un de leurs principaux bienfaiteurs.

C'est le 5 janvier 1897 qu'eurent lieu, au milieu d'un grand concours d'évêques, de prêtres et de fidèles à la cathédrale de Montréal, les funérailles de Mgr Fabre. Six religieuses de Sainte-Anne y assistèrent. L'année commençait ainsi tristement. Trois jours auparavant, le 2 janvier, la compagnie des tramways électriques inaugurait entre Lachine et Montréal son service régulier. C'est une date à remarquer. Les facilités modernes de communication constituent un progrès que ne connurent pas les anciens. Le 23, on chante, à la chapelle, un service pour le repos de l'âme de Mgr Fabre. M. le chanoine Bruchési, supérieur, officie, assisté par M. l'abbé Moulin, de Sainte-Cunégonde, et par le Père Lejeune, des Oblats. Une retraite est prêchée, du 20 au 29 mars, par le Père Hudon, des Jésuites. Pendant cette retraite, de fortes secousses de tremblement de terre se firent sentir.

A la fin d'avril et dans les premiers jours de mai, Sœur Marie-Étienne, Sœur Marie-Séraphine-du-Sacré-Cœur, Sœur Marie-de-la-Passion et Sœur Marie-Pudentienne partent pour la lointaine mission de Sainte-Croix-de-Kosoriffsky, Alaska. Elles ramènent là-bas la jeune fille russe dont nous avons parlé, Tatienna Domientieff. M. le chanoine Bruchési, supérieur, vient les bénir et les encourager avant leur départ, et M. l'abbé Latulippe, ancien chapelain, maintenant curé de la cathédrale de Pembroke, doit les saluer au passage. Le 12 avril, M. le supérieur avait amené en visite à Lachine le prédicateur de la station quadragésimale à Notre-Dame de Montréal, M. le chanoine de Montigny. C'était là, pour les Sœurs et leurs enfants, une faveur toujours appréciée.

Le 25 juin, une bien grande nouvelle est annoncée. C'est en la fête du Sacré-Cœur. Un télégramme, venu de Québec, apprend à M. l'abbé Laforce, chapelain de la communauté, que M. le chanoine Bruchési, le très aimé supérieur des Sœurs de Lachine, est élu archevêque de Montréal. C'est, naturellement, un grand émoi par toute la maison. Le lendemain, on apprend par une lettre que c'est à Québec, et dans la chapelle des Ursulines dédiée au Sacré-Cœur, que Mgr Bruchési a reçu la première annonce de son élévation à l'épiscopat. Trois jours plus tard, le 28, l'archevêque-élu fait une visite à Lachine. Entre beaucoup d'autres bonnes paroles, Monseigneur veut bien dire, à la joie de toutes, qu'il garde le supériorat des Sœurs de Sainte-Anne. Sa Grandeur confirme pour trois ans M. l'abbé Laforce dans sa charge de chapelain. Le nouvel archevêque retourne le lendemain à Montréal, où il doit saluer Mgr Merry del Val, délégué au Canada du pape Léon XIII, dont le voyage s'achève et qui s'embarque pour l'Europe.

Du 14 au 22 juillet, le Père Roux, des Jésuites, prêche une retraite. Elle se termine par une profession religieuse que préside M. le chanoine Martin, de l'archevêché. Dix-sept religieuses font profession. Le 27, une cérémonie analogue a lieu à Victoria, à laquelle quatre Sœurs prononcent leurs vœux. Le 16, départ de Lachine pour l'Ouest de Sœur Marie-Madeleine-du-Sacré-Cœur.



Monseigneur Bruchési

Le 8 août, a lieu à Montréal, dans la cathédrale, la consécration épiscopale de Mgr Bruchési. Mère Marie-de-l'Ange-Gardien, Mère Marie-Claire, Sœur Marie-Irène, Sœur Marie-Léocadie, Sœur Marie-Athanasie et Sœur Marie-Adelinde, coadjutrice, assistent à la cérémonie. Deux jours plus tard, le 10 août, Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface, naguère confrère de classe de Mgr Bruchési au collège de Montréal, passe en visite à Lachine et parle longuement, en termes chaleureux, de son ami le nouvel archevêque de Montréal. " Toujours, dit-il, il faisait bien toutes choses. Il fut un écolier modèle, qui réussissait en tout et était aimable à tous. Le bon Dieu l'avait préparé de loin aux hautes fonctions que la Providence lui réservait. " Enfin, le 24 août, Mgr l'archevêque de Montréal lui-même vient bénir sa chère communauté. Il semble à toutes les Sœurs que l'Institut des Sœurs de Sainte-Anne est particulièrement honoré par l'accession à l'épiscopat de son estimé supérieur ecclésiastique. Le fait surtout que Monseigneur veut bien continuer d'être leur supérieur est une grande cause de joie pour toutes.

Le 29 août, départ pour l'Ouest de Sœur Marie-Osithe, de Sœur Marie-Pierre, coadjutrice, et de Sœur Marie-Sylvestre, novice vocale. Le 8 septembre, le nouveau vicaire-général de Montréal, M. Racicot, administrateur pendant le voyage de Monseigneur, préside à Lachine une cérémonie de vêture. Le 29 octobre, un câblegramme de Mgr l'archevêque, daté de Paray-le-Monial, porte que Sa Grandeur a célébré, en ce jour anniversaire de son baptême, dans le célèbre sanctuaire du Sacré-Cœur, et pour Montréal et pour Lachine. Le 27 décembre, cérémonie de profession, présidée par le Père Joubert, de la compagnie de Marie, en résidence à Dorval.

Nous sommes en 1898. La vie de la communauté de Lachine se continue régulière et toujours prospère. En janvier, l'annaliste enregistre la visite de Mgr Dottenwill, évêque oblat ; le 19, le service anniversaire de Mgr Fabre, chanté par M. le vicaire général Racicot ; et, le 20, la visite de Mgr l'archevêque Bruchési, retour de Rome. Monseigneur raconte à la communauté sa première visite *ad limina* qui lui a procuré tant de joies. Partout, dans les sanctuaires célèbres, et aux pieds du pape, il a pensé aux Sœurs de Sainte-Anne, il a prié pour elles et parlé

d'elles. Il leur apporte les plus précieuses bénédictions. Les Sœurs, leurs novices et leurs élèves lui en gardent devant Dieu la plus profonde gratitude. On apprend, aux premiers jours de février, la mort, à Juneau, du Père Tosi, préfet apostolique, trouvé inanimé, à genoux auprès de son lit, à l'hôpital des Sœurs de Sainte-Anne. Le 7 du même mois, Mgr Langevin, de Saint-Boniface, passe à Lachine et insiste pour avoir des Sœurs afin de pourvoir à ses écoles. Du 12 au 20 avril, une retraite est prêchée par le Père Leclerc, des Rédemptoristes. Le 20 également, cérémonie de profession à Victoria. Le 2 mai on a à déplorer la mort de Sœur Marie-de-la-Nativité, l'une des premières compagnes de Mère Marie-Anne, et le 21 du même mois, à Quamichan, c'est le tour de Mère Marie-Angèle, la deuxième supérieure générale au temps de Saint-Jacques. Ces anciennes qui partent pour le grand voyage laissent à toutes de beaux souvenirs d'édification. Le 11 juillet, fondation de la mission de Dawson. Le 26, cérémonie de profession à Lachine, présidée par Mgr l'archevêque, et, le 4 août, autre profession à Victoria. Le 4 novembre, on reçoit à Lachine la visite de M. Jetté, lieutenant gouverneur de Québec, de madame Jetté et des demoiselles Jetté. Les élèves du pen sionnat, sous forme de compliment, présentent à Son Excellence une étude de son blason de lieutenant gouverneur. Il leur répond avec amabilité, rend hommage aux mérites des religieuses institutrices et accorde un grand congé. Le 30 décembre, cérémonie de profession que préside Mgr l'archevêque.

L'année 1899 se passe, elle aussi, comme la précédente, sans beaucoup d'événements remarquables. Le 25 mars, Mgr Dugas, curé de Cohoes, préside une cérémonie de profession. Mgr l'archevêque en préside une autre le 26 juillet. Une troisième a lieu à Victoria le 27 juillet. Tous les ans, de nombreuses recrues viennent ainsi augmenter les cadres de cette petite armée du bien. Le 4 juillet, M. l'abbé Laforce, aumônier, nommé au chapelinat d'Hochelaga, fait ses adieux à Lachine. Il est remplacé par M. l'abbé Hermas Langevin, frère de Mgr de Saint-Boniface, qui prend son poste dans les premiers jours d'août. En septembre, on note la fondation de Nulato (Alaska.) Le 8 mai la supérieure générale, Mère Marie-de-l'Ange-Gardien, part pour un long voyage dans l'Ouest, d'où elle ne reviendra

décembre. Quelques mois plus tard, en avril 1900, la révérende Mère publiait dans la *Semaine religieuse* de Montréal un récit de ce voyage qui fut fort apprécié. Le 23 novembre, Mgr Bruchési amène avec lui à Lachine Mgr Bégin et Mgr Duhamel. Cette visite de trois archevêques est une cause de vraie joie. Les trois prélats donnent d'excellents conseils aux élèves. Ils insistent sur l'importance pour la jeune fille instruite de s'occuper aussi des travaux du ménage et de se préparer à être en tout une bonne maîtresse de maison. Il faut pour cela, dit Mgr Bruchési, se familiariser avec l'esprit de sacrifice. C'est dur peut-être, ajoute Mgr Duhamel, mais c'est le devoir. Et Mgr Bégin assure qu'on y arrive en développant d'abord en soi la vertu de piété. A quelques jours de là, Mgr l'archevêque Langevin, en visite chez son frère, M. le chapelain, parle à son tour à la communauté. De grandes réjouissances ont lieu le 20 décembre à l'occasion du retour de la Mère générale de son voyage dans l'Ouest et 1899 se clôt bientôt. On entre dans l'année du jubilé d'or.

Avec 1900, commence un siècle nouveau. A Lachine, comme partout dans le diocèse, on a le privilège d'une messe de minuit à l'aurore de la nouvelle année et du nouveau siècle. M. le curé Piché fait une visite et distribue des étrennes. C'est un petit imprimé *Souhaits de bonne année* signé par *Louis des Lys*, l'ancien pseudonyme connu de toutes de Mgr Bruchési. Le 9 janvier, cérémonie de profession présidée par Mgr Racicot, qui est devenu protonotaire apostolique. Le prélat, dans son allocution, compare l'offrande des vœux de religion à celle des rois mages. On annonce, le 14 janvier, la mort du Père Antoine, ancien provincial des Oblats et qui avait suppléé Mgr Fabre comme supérieur ecclésiastique des Sœurs de Sainte-Anne. Le 23, on chante à la chapelle de la communauté un service solennel pour le repos de son âme. Le quarante-sixième anniversaire de prêtrise de celui qu'on appelle toujours le bon Père Piché tombe le 19 février. Le vénérable curé vient dire la messe de communauté. On lui chante de beaux cantiques. Comme on le sait malade d'une affection cardiaque, on commence pour sa guérison une neuvaine à sainte Anne. Une retraite est prêchée du 19 au 27 mars par le Père Paré, de la compagnie de Jésus. Au cours de cette retraite, Mgr Falconio, délégué apostolique au Canada, passe en visi-

te à la communauté et au pensionnat. Mgr l'archevêque Bruchési l'accompagne et le présente à " ses chères filles de Sainte-Anne ". Son Excellence, en parlant à la communauté, loue hautement le zèle des religieuses du Canada et en particulier des religieuses enseignantes. Il insiste pour dire qu'elles doivent être des saintes si elles veulent faire aux enfants qu'on leur confie tout le bien que les parents attendent de leur formation. Au pensionnat, on lui offre une fort jolie réception. Mgr Falconio prononce une aimable et délicate allocution. " La jeunesse dit-il, est à l'avenir ce que le printemps est à toute l'année, une saison d'espérance... Le pape sera content d'apprendre qu'on l'aime tant au Canada... Il faut prier pour lui et pour son délégué, comme aussi pour Mgr l'archevêque et pour tous les supérieurs..." En avril, on déplore l'incendie du beau couvent de Saint-Jacques, dont la construction venait de s'achever. On fait l'acquisition de la ferme Allen ($40,000.00), où s'élèvera bientôt le couvent du Mont-Sainte-Anne. Depuis déjà plusieurs mois, on se prépare aux grandes fêtes des noces d'or qui vont avoir lieu en juillet 1900.

L'administration de Mère Marie-de-l'Ange-Gardien durait depuis dix ans. L'Institut prospérait toujours. Pas loin de trois cents religieuses, pendant cette décade, avaient fait profession et une quinzaine de missions avaient été fondées. A l'ombre même de la maison mère, le pensionnat de Lachine était des plus florissants. Avant de clore le dernier chapitre de l'histoire générale des premiers cinquante ans des Sœurs de Sainte-Anne, il convient de préciser quelques notes au sujet de ce pensionnat, dont nous n'avons pas eu l'occasion de parler spécialement, et des fondations effectuées au cours de ces derniers dix ans.

LACHINE.— Le pensionnat de Lachine, installé dans la maison Simpson le 2 septembre 1861, a d'abord été connu sous le nom de Villa-Anna. Plus tard on l'appela plus simplement, à la demande de Mgr Fabre, le pensionnat de Sainte-Anne à Lachine. Dès 1863, on ajoutait une annexe à la maison Simpson. On en construisit une autre en 1888. De 1861 à 1900, c'est toujours M. Piché qui administra la paroisse comme curé. L'on a vu déjà qu'il fut longtemps en même temps le supérieur ecclésiastique de la communauté. Il lui fut d'ailleurs attaché jusqu'à sa mort,

qui devait hélas ! coïncider avec la célébration des noces d'or. En 1861, on comptait 68 pensionnaires. En 1900, il y en avait 266. Pas moins de 120 élèves de Lachine sont entrées en religion, dont 88 chez les Sœurs de Sainte-Anne. Les supérieures locales de 1861 à 1900, ont été : Sœur Marie-Louise (1861-1870); Sœur Marie-Hélène (1870-1880); Sœur Marie-Joseph-du-Sacré-Cœur (1880-1896) ; Sœur Marie-Anysie (1896-1899) ; Sœur Marie-Joseph-du-Sacré-Cœur, qui le fut de nouveau de 1899 à 1905, et qui se trouvait en fonction pour les noces d'or. De 1870 à 1900, au delà de 110 élèves ont obtenu leurs diplômes.

Kamloops.— C'est le 1er mai 1890 que les Sœurs Marie-Joachim et Marie-Célestine, à la demande de Mgr d'Herbomez, prirent charge de l'École industrielle des Indiens à Kamloops. Trois mois auparavant, le 1er février 1890, cette école s'était ouverte sous la direction d'un personnel de maîtres et maîtresses catholiques, mais laïques. On commença avec 11 garçons et 12 filles. Mais l'entreprise ne réussit pas. Les Sœurs, à leur arrivée, eurent à diriger 11 filles et 13 garçons. La tâche était très rude, à cause du caractère indépendant des enfants. En plus, comme on n'avait pas de chapelle et qu'on se trouvait à trois milles de l'église, c'était peu convenable pour des religieuses. Enfin, le principal, un laïque bien disposé pourtant, ne comprenait guère les exigences de la vie d'une communauté. Dans ces conditions, les Sœurs décidèrent d'abandonner l'œuvre (24 janvier 1891). Mgr l'évêque les rappela deux ans plus tard (3 avril 1893), en leur donnant un chapelain, le Père Carjion, des Oblats. L'œuvre alors prospéra. On formait les enfants aux divers travaux manuels (les garçons à la culture, à l'élevage et aux métiers, ils avaient pour cela des maîtres particuliers — et les filles, sous la direction des Sœurs, à la tenue d'une maison et aux divers travaux de couture) en même temps qu'on les instruisait. L'école était la propriété du gouvernement et subventionnée par lui. La plupart des enfants indiens, même après plusieurs années à l'école, retournent à la vie nomade et ne se distinguent guère de leurs congénères. La seule consolation de ceux et celles qui ont travaillé à les civiliser en les catéchisant c'est qu'ils reviennent à la religion avant de mourir. On a réussi à marier ensemble quelques garçons et filles qui avaient passé

par l'École industrielle de Kamloops, et cela a donné un meilleur résultat. Mais la tâche reste ingrate, d'une façon générale, et peu consolante, tout autant qu'elle est lourde et dure. En 1900, on avait à Kamloops, comme élèves, 25 garçons et 30 filles, à l'École industrielle. Les supérieures qui se sont succédé, de 1890 à 1900, furent : Sœur Marie-Joachim (1890-1891); Sœur Marie-Béatrice (avril-juin 1893); Sœur Marie-Clément (1893-1894); Sœur Marie-Joachim (1894-1900).

Kuper Island.— Ce sont les deux mêmes religieuses, Sœur Marie-Joachim et Sœur Marie-Célestine, qui furent appelées, en quittant Kamloops, en 1891, pendant la suspension que nous avons dite, à fonder la mission de Kuper Island. Il s'agissait encore d'une École industrielle pour les Indiens, garçons et filles. L'histoire de cette fondation peut se raconter en quelques mots. Au printemps de 1890, le Père Donckele, dans ses courses de missionnaire, aperçut en arrivant à Kuper Island, à 70 milles de Victoria, les constructions d'une nouvelle École industrielle. " Mais, se dit-il, les Indiens de cette région sont catholiques, l'école devrait être dirigée par des catholiques!" Tout de suite, il en écrivait à Mgr Lemmens, évêque de Victoria. Le prélat le mit en relation aussitôt avec M. Gordon, député de cette circonscription, qui était sympathique aux évêques et missionnaires, Mgr Demers, Mgr Seghers et le Père Rondeau. Celui-ci l'avait même sauvé des mains des Indiens un jour qu'ils se préparaient à le mettre à mort. Le lendemain, le Père Donckele se présentait à M. Gordon. " Quel dommage que vous ne soyez pas venu hier, dit M. Gordon. J'ai déjà recommandé qu'on donne l'école à un protestant. Mais il n'est pas trop tard. D'ailleurs les prêtres catholiques sont ce qu'il y a de mieux pour faire du bien aux Indiens." M. Gordon s'adressa à Ottawa et obtint qu'on confiât l'école de Kuper Island aux catholiques, c'est-à-dire à Mgr Lemmens. Mais on exigeait que le principal fût un professeur possédant tous ses " degrés". On choisit un M. McKinnon en effet largement pourvu sous ce rapport. Mais cela ne marcha pas. Les jeunes Indiens n'écoutaient pas ce savant et lui obéissaient encore moins. Il fallut revenir au Père Donckele, qui lui, retint les bons services des Sœurs. Le 8 avril 1891, Sœur Marie-Joachim et Sœur Marie-Célestine arrivaient à Kuper Island,

bientôt rejointes par Sœur Marie-Monique et une jeune orpheline du nom de Catherine Williams. Dès 1891, elles eurent la direction de 12 filles et de 25 garçons. En 1900, l'école comptait 30 garçons et 35 filles. Sœur Marie-Joachim fut supérieure de 1891 à 1896 ; Sœur Marie-Célestine, de 1896 à 1897 ; et Sœur Marie-Bonsecours, de 1897 à 1900.

Douglas Island (*Alaska*).— La mission de Douglas Island, une école d'abord, à laquelle bientôt s'ajouta un hôpital, fut fondée en septembre 1894. Les Sœurs Marie-Françoise et Marie-Fébronie, qui y vinrent les premières, appartenaient à la mission de Juneau, dont Sœur Marie-Zénon était alors la supérieure. Les deux Sœurs traversaient le détroit toutes les semaines et passaient cinq jours à Douglas, où leur installation, des plus modestes, se fit dans une pauvre hutte basse qu'on appelait le *nid d'ours* ! En 1896, on bâtit une maison d'école de 24 pieds par 30. Comme il n'y avait pas encore d'école publique, les deux Sœurs comptaient à leur classe une cinquantaine d'élèves. En 1897, les Sœurs acceptèrent la direction d'un hôpital pour les ouvriers des mines. C'était une assez large construction de 70 pieds par 40, qui coûta 20,000 dollars. En 1898, Sœur Marie-Roch fut nommée supérieure, tout en ayant la charge des malades avec Sœur Marie-Bruno, tandis que deux autres religieuses, Sœur Marie-Romuald et Sœur Marie-Rita, faisaient les classes. Plus tard, après 1900, l'hôpital et l'école furent complètement séparés. Ces établissements ont depuis largement prospéré.

Akulurak (*Alaska*).— Fondée en septembre 1894, cette mission a été abandonnée en juillet 1896. Quatre religieuses, Sœur Marie-Zéphirin, Sœur Marie-Prudence, Sœur Marie-Pauline et Sœur Marie-Benoit, venues de Sainte-Croix de Kosoriffsky, y ont vécu ces deux ans et dix mois. Nous avons lu quelques-unes de leurs lettres, leur " journal " comme elles disaient, les larmes aux yeux. Le voyage de 350 milles pour se rendre à cette mission se fit en neuf jours, sous la direction du Père Robaut, en barge d'abord sur le Yukon, puis avec des chiens ou à pieds par des terrains couverts de mousse toujours imbibée d'eau et par les broussailles. On avait accepté d'aller là, pour instruire les enfants des Malemuts (de la famille des Esquimaux), sous la direction des Pères Jésuites. Le Père Tréca, supérieur, et les Pères

Paradis et Barnum avec le Frère Twick s'y trouvaient en résidence, d'où ils *rayonnaient* à la recherche des sauvages. Le Père Tosi, préfet apostolique, et le Père Crimont, futur préfet, y vinrent en visite pendant le séjour des Sœurs. Les communications ne se pouvaient faire que par les rivières en été et sur la glace avec des chiens en hiver. Les Sœurs arrivèrent à Akulurak — ce nom veut dire *la cité des vents* — le 16 septembre 1894, jour de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs. Les Pères leur avaient préparé une assez bonne maison à deux étages. Ce couvent fut bénit le 3 décembre et l'ouverture des classes se fit, avec 25 enfants, le 11 décembre. Quelques-uns venaient de deux milles... En 1896, on n'avait que 10 filles et 9 garçons. C'était peu. Comme les pauvres sauvages, superstitieux et entêtés, persistaient à ne pas envoyer leurs enfants à l'école des Sœurs, parce qu'ils craignaient de s'attirer par là tous les malheurs, et que, d'autre part, on avait grand besoin des religieuses à Dawson, les Pères Jésuites décidèrent de fermer la mission. Un des beaux souvenirs qu'on en garde fut la procession du saint Sacrement du 17 juin 1896—la première qui se soit faite sans doute en Alaska. Le 13 juillet suivant, les Sœurs partaient définitivement pour retourner à la mission de Sainte-Croix-de-Kosoriffsky.

Dawson.— L'hôpital Sainte-Marie de Dawson, devenu très important, fut fondé le 20 août 1897, par le Père Judge, des Jésuites. Les Sœurs de Sainte-Anne y arrivèrent le 11 juillet 1898. Dawson se trouve au confluent du Yukon et du Klondyke, dans une vallée entourée de hautes montagnes. On croyait d'abord que cette région était en Alaska et les Pères Jésuites en étaient les missionnaires depuis 1886. Mais en 1898, on constata que ce territoire appartenait plutôt à la préfecture apostolique de Mgr Grouard et les Oblats remplacèrent les Jésuites. En 1896, le Klondyke devint soudainement le pays des mines d'or qu'on venait de découvrir. Tout le monde en sait l'histoire. Ce fut une course enfiévrée vers les mines. En juin 1897, le Père Judge trouva à Dawson une population de quatre mille âmes. Tout de suite, il bâtit une église et un hôpital et il demande des Sœurs. Sur l'intercession du Père René, préfet apostolique, quatre Sœurs partirent pour Dawson en septembre 1897 ; mais elles durent retourner à Sainte-Croix, le voyage étant devenu impossible par

suite de la baisse des eaux. En juillet 1898, les Sœurs Marie-Joseph-Calazance, Marie-de-la-Croix et Marie-Jean-Damascène arrivaient à la nouvelle mission, bientôt suivies, à l'automne, par Sœur Marie-Zéphirin, supérieure, et les Sœurs Marie-Pauline et Marie-Pudentienne. Le Père Judge les logea dans une vaste bâtisse en planches avec toit et fenêtres en coton. C'était l'hôpital. On eut, à cause d'une épidémie de typhoïde, jusqu'à 148 malades en même temps, et on en soigna dans l'année 1092. En 1898, les Oblats remplacèrent les Jésuites, et le Père Judge mourut peu de temps après. L'hôpital a été depuis considérablement augmenté, surtout de 1900 à 1918. Sœur Marie-Zéphirin fut supérieure de 1898 à 1899, et Sœur Marie-Zénon, de 1899 à 1909. L'hôpital Sainte-Marie continue son œuvre depuis vingt ans. Il jouit de la plus belle réputation.

Dawson.— *L'Ecole Sainte-Marie* fut établie dans le voisinage de l'hôpital, dont il vient d'être question, en 1899, par l'initiative du Père Gendreau, des Oblats, qui avait succédé au Père Judge. Sœur Marie-Joseph-Calazance en prit charge avec une sous-maîtresse. Dès la première année on eut 53 élèves inscrits. En 1900, Sœur Marie-Edith remplaça Sœur Marie-Joseph-Calazance.

Nulato (Alaska). —La mission de Nulato en Alaska fut fondée en 1899. Les Sœurs Marie-Étienne, supérieure, Marie-Antonia-de-Jésus et Marie-Didace y arrivèrent le 19 septembre, venant de la mission de Sainte-Croix, d'où elles amenaient deux Indiennes. Elles furent logées dans une maisonnette en billots équarris de 30 pieds par 30. Les Pères Jésuites Jetté (le fils de l'ancien lieutenant gouverneur de Québec), Perron et Ragaru étaient alors les desservants de la mission, dans le voisinage de laquelle (à 50 milles) Mgr Seghers avait eu la fin tragique que l'on sait. Les Pères firent naturellement bon accueil aux Sœurs autant qu'ils le pouvaient. Ils se firent même menuisiers pour aider à leur installation. Le 24 septembre, le Père Jetté bénit la petite chapelle (l'une des pièces de la pauvre maison), et l'on put conserver le saint Sacrement. Les classes s'ouvrirent le 11 novembre, avec 11 élèves. On en eut 23 dans l'année (1899). Au printemps de 1900, deux garçons purent faire leur première communion.

Saint-Aloysius (Victoria) — Les Sœurs de Sainte-Anne sont à Victoria, comme nos lecteurs le savent déjà, depuis 1858. En septembre 1898, Mgr Christie (6e évêque de Victoria) demanda aux Sœurs de prendre la direction d'un patronage d'enfants. Les Sœurs Marie-Zoé et Marie-du-Perpétuel-Secours en prirent charge. Leur premier protégé fut un petit garçon de 3 ans qu'on trouva tout nu, abandonné par sa mère, dans un tas de broussailles. Monseigneur dit en l'apercevant. " L'œuvre va prospérer ; elle commence trop bien." L'événement a depuis confirmé le pronostic.

Voilà pour les fondations de l'Ouest sous l'administration de Mère Marie-de-l'Ange-Gardien, de 1890 à 1900. Nous passons maintenant aux fondations effectuées, dans le même laps de temps, aux États-Unis.

North Adams — La mission de North Adams (diocèse de Springfield) fut établie à l'été de 1890, avec 8 religieuses et Sœur Marie-des-Cinq-Plaies comme supérieure. M. l'abbé Leduc était alors curé de la paroisse canadienne de cette ville et il accueillit les Sœurs avec une grande bienveillance. Elles arrivèrent le 30 août, et les classes s'ouvrirent aussitôt dans le sous-sol de l'église, au nombre de six, avec 307 élèves. Le 8 mai 1894, M. Leduc mourait. M. l'abbé Jeannotte lui succéda le 17 octobre suivant. Les Sœurs ouvrirent alors huit classes avec 549 élèves. En septembre 1896, les Sœurs allaient loger dans une belle et spacieuse maison achetée par M. Jeannotte, cependant que leur ancien couvent devenait le presbytère de M. le curé. En septembre 1898, on s'installait dans une grande école à trois étages, en briques, de 95 pieds par 72. On avait douze classes et 600 élèves. En 1897, Sœur Marie-Cyrille succéda à Sœur Marie-des-Cinq-Plaies. En 1900, elle était encore supérieure, avec 11 Sœurs et 800 élèves. La maison a continué à prospérer.

Central Falls — Le 28 août 1892, Sœur Marie-Praxède partait de Lachine avec 7 religieuses pour aller fonder, aux États-Unis encore, la mission de Central Falls. Le Père Mahoney, curé de l'endroit, avait acheté une ancienne manufacture, construction assez vaste et d'un bel aspect, dont l'intérieur laissait pourtant un peu à désirer, qu'il mit à la disposition des Sœurs. Dès le jour de l'entrée, on enregistra 485 enfants. En février

1894, le Père Béland succédait au Père Mahoney. En 1899, on acheta une autre propriété beaucoup plus commode. On eut bientôt jusqu'à 1000 élèves. En 1902, pas moins de 19 Sœurs étaient au service de l'école de Central Falls, et il fallut un local plus vaste pour le nombre toujours croissant des enfants. A Sœur Marie-Praxède, qui fut supérieure de 1892 à 1895, succédèrent Sœur Marie-Émilienne, de 1895 à 1898, et Sœur Marie-Marguerite, de 1898 à 1900.

WORCESTER — SAINT-NOM-DE-JESUS — Cette mission fut fondée définitivement le 17 mars 1893. Depuis 1885, des Sœurs y venaient faire la classe du couvent de Notre-Dame de Worcester. Le 8 février 1893, une nouvelle paroisse ayant été formée dans cette partie de South Worcester, le Père Perrault en venait prendre charge. Le 17 mars, 5 religieuses de Sainte-Anne s'installaient, sur l'invitation du curé, dans les pièces précédemment occupées par les Sœurs Grises. En 1895, on avait là 300 enfants. En 1898, un nouveau local, de 90 pieds par 60, à trois étages, sur la rue Illinois, fut mis à la disposition des 8 religieuses et de leurs 400 élèves. L'institution a depuis toujours prospéré. En 1900, on comptait 450 enfants et en 1917 plus de 700. De 1893 à 1894, Sœur Marie-du-Saint-Sacrement dirigeait l'école du Saint-Nom-de-Jésus. En 1894, Sœur Marie-Héloise lui succèda. Elle était encore supérieure en 1900.

WORCESTER — SAINT-JOSEPH.— C'est également en 1893 que cette mission devint indépendante de celle de Notre-Dame dans la partie nord de Worcester, qui avait été érigée en paroisse en 1891 sous le vocable de saint Joseph. Les Sœurs y venaient enseigner du couvent de Notre-Dame depuis 1886. Le Père Jules Gratton, nommé curé de Saint-Joseph en 1891, put en 1893 mettre une maison à la disposition des Sœurs qui comptèrent dès lors 350 élèves. De 1893 à 1899, Sœur Marie-Rose-de-Viterbe dirigea l'institution. Sœur Marie-Colombe lui succéda et elle était encore là en 1900. Ce couvent, comme le précédent, est devenu très important. Les Sœurs de Sainte-Anne ont largement contribué au succès des œuvres catholiques de Worcester.

MANVILLE — C'est aussi en 1893 que cette autre mission fut établie. C'est le Père Béland, plus tard curé à Central Falls, qui reçut les Sœurs. Il les installa dans une belle école, de 70

pieds par 50, à trois étages, tout près de son église. Le 7 septembre les classes s'ouvraient avec 363 élèves. En 1894, le Père Jourdain succédait au Père Béland. En 1896, le Père Lessard remplaçait ce dernier, mort le 25 juillet. En 1897, les Sœurs prenaient possession d'un nouveau couvent. En 1900, elles comptaient plus de 600 enfants à leurs classes. De 1893 à 1900 Sœur Marie-Philippe fut la seule supérieure en charge.

Gilbertville.— L'histoire des succursales se transformant en missions se répète constamment aux États-Unis pour nos Sœurs de Sainte-Anne. Nous venons de voir, à Worcester, deux couvents se formant ainsi de celui de Notre-Dame. La mission de Gilbertville est née de celle de Ware, qui existait depuis 1887. En 1889, le Père Sheehan, curé de Ware, desservait aussi Gilbertville, à quatre milles de distance. Il demanda et obtint deux Sœurs pour y faire la classe. Pendant six ans, de 1889 à 1895, les bonnes religieuses voyagèrent de Ware, soir et matin. En 1895, le Père Grace devint le premier curé de Gilbertville. Il voulut avoir des Sœurs résidentes. Sœur Marie-Gabriel et 3 autres religieuses vinrent s'y installer en septembre. Elles comptèrent près de 200 élèves la première année. Cette mission a été fermée en 1908.

Turners Falls.— En 1896, à l'invitation du Père Allard, curé, Sœur Camille-de-Lellis et 3 autres religieuses allaient ouvrir la mission de cette localité. Elles furent logées dans une bâtisse de 90 pieds par 40, sur la jolie colline dite Kennedy Hill. En 1896-1897 on eut 233 élèves. Deux supérieures ont dirigé l'institution jusqu'en 1900 : Sœur Marie-Camille-de-Lellis, de 1896 à 1898, et Sœur Marie-Eudoxie, de 1898 à 1900.

Ces fondations de diverses missions dans l'Ouest et aux États-Unis, on le comprend sans peine, si elles démontraient la prospérité toujours croissante de l'Institut des Sœurs de Sainte-Anne, ajoutaient naturellement aux soucis et aux préoccupations de Mère Marie-de-l'Ange-Gardien et de son conseil. Mais l'esprit de Dieu et l'amour du bien les soutenaient dans l'accomplissement de leur noble tâche. Les fêtes des noces d'or, qu'on préparait depuis des mois, s'approchaient maintenant. La Mère générale les voyait venir avec bonheur. Elle pouvait, en toute sincérité, se rendre à elle-même et rendre à toutes ses devanciè-

res le témoignage que, en étant fidèles à remplir les grands devoirs contenus dans les petites monotonies de chaque jour, on les avait transformés par un esprit vivant et par l'amour de Notre-Seigneur, et qu'ainsi la pensée de foi et d'apostolat qui animait Mère Marie-Anne en 1850 avait de mieux en mieux pris corps et s'était de plus en plus épanouie en une œuvre durable. L'Institut des Sœurs de Sainte-Anne, après un demi-siècle d'existence, était solidement et magnifiquement établi. On avait droit d'en être fier et de le proclamer. Sans vaine complaisance et sans retour sur soi-même, il était permis de constater qu'on travaillait vraiment pour le bon Dieu.

CHAPITRE X

LES SŒURS DE SAINTE-ANNE A LEUR CINQUANTENAIRE

LES NOCES D'OR EN JUILLET 1900

Le chapitre des noces d'or de l'Institut, par lequel va naturellement se clore l'histoire dès premiers cinquante ans de son existence, est en un sens bien facile à écrire. Toutes les pièces officielles, adresses et réponses, discours et sermons, et même dialogues d'enfants, ont été conservées aux archives de la communauté. Nous n'aurions qu'à les reproduire, semble-t-il, et ce compte rendu complet des belles fêtes de juillet 1900 constituerait sans doute le plus substantiel et le plus émouvant des récits. Mais ce serait là nous condamner à de nombreuses redites, et surtout, il nous faudrait ajouter tout un volume à celui qui s'achève. Force nous est, par conséquent, de condenser et de choisir.

Le programme, arrêté d'avance, fixait trois jours pour ces solennelles célébrations de l'été de 1900 : le mardi, 24 juillet, le jeudi 26 et le samedi 28. Le mardi, ce serait le jour jubilaire de la communauté elle-même ; le jeudi, celui surtout des anciennes élèves ; et le samedi, celui de la commémoration des défunts, bienfaiteurs et religieuses. Le premier jour, à 9 heures dans la matinée, Mgr Harkins, évêque de Providence, chanterait la messe pontificale, et Mgr Bruchési, archevêque de Montréal et supérieur de la communauté, prêcherait. Après le dîner des Sœurs, plus que jamais réunies " en famille ", à 3 heures, on aurait le salut du saint Sacrement et l'on chanterait le *Te Deum*. Le deuxième jour, à 9 heures du matin, Mgr Bruchési chanterait la messe pontificale et Mgr Émard, évêque de Valleyfield, prêcherait. A midi, le dîner offert aux anciennes élèves se prendrait au couvent. A 2 heures 30, séance littéraire consacrée à évoquer les souvenirs d'antan, et, à 5 heures 30, salut et bénédiction du saint Sacrement. Enfin, le troisième jour, messe pour les chers défunts, que célébrerait le vénéré M. Piché, curé de Lachine depuis trente-neuf ans, ancien supérieur et bienfaiteur insigne de la communauté.



Le couvent de Lachine où ont eu lieu les noces d'or en juillet 1900.

A ce moment, l'Institut divisé en quatre provinces, deux dans Québec, une aux États-Unis et l'autre dans l'Ouest, comptait cinquante-quatre maisons, vingt-et-une dans Montréal, trois dans Valleyfield, quatorze aux États-Unis, onze dans la Colombie et cinq en Alaska. Les religieuses étaient au nombre exactement de huit-cent-quatre, avec en plus soixante-dix-sept novices. Il avait été réglé que toutes les maisons de l'Institut seraient représentées aux fêtes jubilaires. Dès la première quinzaine de juillet, six-cent-vingt religieuses étaient réunies à Lachine. On remarquait en particulier les déléguées des lointaines missions de l'Ouest, dont au moins six n'étaient pas revenues à la maison mère depuis vingt-cinq ans et plus. Voici leurs noms : Sœur Marie-Bonsecours, partie du Québec depuis 42 ans : Sœur Marie-Brigitte et Sœur Marie-Lucie, depuis 35 ans ; Sœur Marie-Zénon, depuis 29 ans; Sœur Marie-Joachim, depuis 26 ans; Sœur Marie-Jean-Berchmans depuis 25 ans. Notons enfin que l'une des cinq professes du 8 septembre 1850, l'unique survivante, Sœur Marie- Michel, devait assister aux noces d'or de l'Institut dont elle avait été l'une des fondatrices.

L'arrivée à Lachine de toutes ces Sœurs des diverses missions, de celles de la province de Québec, de celles des États-Unis et surtout de celles de la Colombie et de l'Alaska, fut comme le premier et très joyeux prélude des fêtes qui se préparaient. Elles venaient par groupes, les unes après les autres, et le plaisir de se retrouver ensemble à la maison mère, auprès de la supérieure générale, Mère Marie-de-l'Ange-Gardien, et de ses assistantes, dont deux, Mère Marie-Eulalie et Mère Marie-Anastasie, avaient été supérieures générales, toutes réunies, les plus jeunes avec les anciennes, celles du temps de Saint-Jacques et même de Vaudreuil, constituait, il est facile de le comprendre, la meilleure et la plus profonde des joies. Le mot des Saints Livres montait aux lèvres le plus naturellement du monde : *Qu'il est bon et doux, pour des âmes sœurs, d'habiter ensemble.— Quam bonum et jucundum habitare fratres in unum.*

Les 20 et 21 juillet, on mit la main aux derniers préparatifs de l'ornementation et de la décoration de la maison, de toutes ses salles et de tous ses corridors, de la chapelle surtout, de la belle chapelle, qui se prêtait si bien à une réunion solennelle

comme celle qui allait avoir lieu. " Le couvent, d'ordinaire si calme et silencieux, écrit l'annaliste, est aujourd'hui tout rempli d'une joyeuse animation. Nous sommes au matin du 20 juillet. Partout, dans les pièces spacieuses et dans les vastes corridors, des Sœurs vont et viennent, les bras chargés de guirlandes de fleurs et de gracieuses chaînes d'or, qu'elles font bientôt courir en festons sur les murs, autour des tableaux, au plafond des salles... Les oriflammes et les drapeaux se joignent en faisceaux au sommet des colonnes et aux angles des cadres... Des inscriptions variées, qu'on multiplie, proclament les bienfaits de Dieu, les mérites des fondateurs et fondatrices, les œuvres des anciennes, la reconnaissance et l'allégresse des âmes... Les deux chiffres du symbolique 50 sont fixés partout, en vers, en fleurs, en argent, en or..."

Le lecteur aimera, nous semble-t-il, à relire quelques-unes au moins de ces inscriptions. Dans le vestibule, à l'entrée : *Gratias agimus Deo sine intermissione — Rendons sans cesse grâces à Dieu.* Dans le corridor du Saint-Rosaire, au pied du tableau où sont inscrits les noms des Sœurs décédées depuis la fondation : *Reposez-vous, votre récompense est grande dans le ciel.* Autour du grand crucifix : *Les générations diront vos œuvres, ô Seigneur, elles publieront votre puissance.* Devant l'autel du Rosaire : *Sit in singulis anima Mariæ ut magnificet Dominum.— Que l'âme de Marie soit en chacune des nôtres pour qu'elle glorifie le Seigneur.* Dans le corridor de la communauté, sur le mur : *Louons tous ensemble le nom du Seigneur.* Près de la grande horloge, un beau 50 en or et en argent avec ces mots : *Labeurs, dévouement, sacrifices.* A l'entrée du parloir conventuel : *Que ceux qui te bénirent, maison sainte, se réjouissent dans la paix.* Au parloir : *Votre présence chante avec nous les bienfaits du Seigneur.* A la communauté, large inscription sur le mur tout autour de la salle, avec des let-, tres en velours brun nuancé couvertes d'étoiles d'or : *Seigneur, bénissez la maison que vous avez édifiée ! Qu'elle demeure à jamais comme un mémorial de vos bontés !* A la même communauté, au-dessous des portraits des fondatrices : *Mères bien-aimées, vos exemples et vos vertus sont notre héritage.* Puis, au-dessous des portraits des fondateurs et supérieurs : de Mgr Bourget : *Immortalis est memoria illius ;* de Mgr Fabre : *Benefacit*

vir misericors ; de Mgr Bruchési : *Talis decebat ut nobis esset pontifex ;* de M. le curé Archambeault : *Ego plantavi ;* de M. le grand-vicaire Maréchal : *Apollo rigavit ;* de M. le curé Piché : *Deus conservet eum.* Au réfectoire des Sœurs : *La reconnaissance vous amène, l'affection vous reçoit.* A la grande salle de réception, entre autres scènes : *Première maison de Vaudreuil — Le vieux Saint-Jacques — Le pensionnat de Victoria — Portraits des fondateurs.* Enfin, dans le grand salon du pensionnat, au pied du portrait de Mgr l'archevêque Bruchési : *Tu es pastor bonus*, et, tout autour du portrait de Mère Marie-Anne : 882 *religieuses et* 14752 *enfants te proclament leur mère*, avec, en face, ces mots : *Les fêtes religieuses de la terre ne sont pas isolées, ni séparées, de celles du ciel.* Et tout cela, bien entendu, orné, enguirlandé, festonné en vert, en blanc, en rose, en argent, en or, et, le soir, brillamment illuminé. La chapelle, en particulier, était ainsi magnifiquement parée et si jolie à voir.

On avait eu la bonne pensée d'organiser aussi pour le temps des noces d'or une exposition de travaux scolaires et d'ouvrages manuels. Dans les salles d'études, aménagées et décorées, on avait classé en bon ordre les " devoirs " des élèves, envoyés par toutes les missions, dans des cahiers qui portaient, chacun, la photographie de la maison d'où ils venaient. On avait disposé, tout auprès, les travaux de couture et de broderie, puis des ouvrages faits aux Écoles industrielles de la Colombie et de l'Alaska. De riches herbiers étalaient les spécimens de la flore des diverses parties du pays, notamment de Dawson et de Kosoriffsky. Une collection de médailles et de monnaies voisinait avec des lingots et de la poudre d'or du Klondyke. Tout cela formait un bel ensemble. Des inscriptions encore spécifiaient le sens de cette exposition originale et si intéressante. On y lisait : *L'art n'est pas un luxe, mais un soleil de vérité — Gloire à l'Eglise qui protège l'enfance et l'instruit en la sanctifiant — Education trains for the duties of life.*

Les Sœurs venues des missions, avec les Mères supérieures et les vénérables anciennes, ne se lassaient pas de visiter et d'admirer. Tout promettait, on l'éprouvait véritablement, de joyeuses fêtes. M. le chapelain et quelques visiteurs parcouraient les salles et se déclaraient enchantés. Parmi tous les autres, le bon

Père Piché se donna la joie de tout voir et d'approuver de son paternel sourire. Ces fêtes de ses enfants, sur lesquelles il veillait depuis quarante ans, il les voulait belles, instructives, consolantes et fortifiantes. Il constatait que les choses allaient bien, et, volontiers, il disait tout haut son bonheur.

Et voilà que, le lendemain, 22 juillet, un dimanche, à la suite d'un vigoureux et vibrant sermon, prêché à la grand'messe de son église de Lachine contre l'intempérance, soudainement terrassé par une crise d'angine, M. Piché mourait inopinément ! " Dussé-je en mourir, s'était-il écrié, je veux jusqu'au bout faire mon devoir de pasteur !" Il en mourait, en effet, à la lettre ! On imagine aisément quel deuil ce fut pour ses paroissiens, et, en particulier, pour les Sœurs de Sainte-Anne. Au premier moment, elles se demandèrent si les fêtes devraient avoir lieu quand même. Mgr l'archevêque estima qu'il le fallait. Cette circonstance lui fournit même l'occasion, ainsi que nous le verrons, dans les diverses allocutions qu'il prononça au cours des célébrations, de ses plus beaux mouvements d'éloquence. Les funéra - les du regretté curé eurent lieu le 25, entre les deux premiers jours des fêtes. Le 28, ce fut son successeur, M. le chanoine Savaria, qui chanta le service funèbre pour les fondatrices et les bienfaiteurs, auquel M. Piché, d'après le programme, devait officier. Les hommes meurent, mais l'Église dure et son œuvre toujours se continue. " Pauvre père ! écrit l'annaliste, on l'avait étendu sur son lit, et nous allions toutes, les unes après les autres, nous agenouiller près de lui, regardant en pleurant ses traits déjà glacés, ses yeux qui nous avaient souri tant de fois, ses lèvres qui n'avaient jamais eu pour nous que des paroles de paix et d'encouragement, ses mains qui s'étaient si souvent levées pour nous bénir . . . Pauvre père ! si heureux de l'approche de notre jubilé et qui espérait faire le sien dans trois ans . . . Comme nous sommes désolées de l'avoir perdu à la veille de ces jours que sa présence eût embellis ! . . . Étrange coïncidence, l'une des Sœurs qui s'occupaient des décorations de nos salles, ayant jugé que l'inscription qui entourait le portrait du cher curé était mal placée, l'avait défaite, juste à l'heure du sermon dont il devait mourir, et elle n'avait pas eu le temps de la replacer tout entière quand la terrible nouvelle fut annoncée, de telle sorte que le

souhait de longue vie que cette inscription fixait à l'adresse de M. Piché restait incomplet et qu'on n'en lisait plus que ces premiers mots : *Deus conservet eum et vivi* . . . " Mais c'était la confiance de tous que le défunt de la terre revivait au ciel, et, ainsi que l'avait décidé Mgr l'archevêque, les splendeurs des noces d'or allaient quand même se dérouler.

De nombreuses invitations avaient été lancées pour ces grands jours aux évêques, aux amis de l'Institut, aux communautés-sœurs et aux anciennes élèves. Tous ne purent pas venir, et on reçut, de ce chef, d'admirables lettres. Il n'est guère possible de les reproduire toutes. En voici du moins quelques-unes, parmi les plus expressives. " Il m'eût été agréable, écrivait Mgr Bégin, le futur cardinal, de m'associer à votre joie et de chanter avec vous l'hymne d'action de grâces. Voilà vos religieuses déjà établies dans toutes les parties du Canada et des États-Unis. Vos maisons sont partout florissantes. Vous instruisez plusieurs milliers d'enfants et bien des localités aspirent à l'avantage de vous avoir. Le bon Dieu vous a bénies et protégées d'une manière visible. Ce n'est que justice pour vous de vous réjouir dans le Seigneur et de le remercier de ses nombreux bienfaits . . . Je voudrais bien, avec votre digne archevêque, qui vous aime tant, aller prendre part à vos fêtes, mais il me faudra en faire le sacrifice . . ."—" It would indeed please me much to show my respect, écrivait l'archevêque de Boston, Mgr Williams, for the memory of your venerated founder Mgr Bourget. I was in college at Montreal when he was consecrated. I should like also to show my appreciation of the good work of the community for religious education. But I shall be absent from home in July . . ." —" Je vous suis bien reconnaissant, disait Mgr Moreau, évêque de Saint-Hyacinthe, de l'invitation que vous me faites d'assister aux noces d'or de votre Institut . . . J'en ai vu le commencement lorsque j'étais à l'évêché de Montréal et j'en ai admiré depuis cette époque l'étonnante prospérité. Ce petit grain de sénevé, semé à Vaudreuil par le saint évêque Bourget, est devenu avec la bénédiction du ciel et la protection de la bonne mère sainte Anne un arbre vigoureux et providentiel sous les rameaux duquel sont venues s'abriter bien des âmes avides de se consacrer au Seigneur et des milliers de jeunes filles empressées et heureuses

de recevoir une instruction solide de maîtresses dévouées et aimantes comme de vraies mères... Ce me serait un plaisir bien doux d'aller me joindre à vous... L'âge et les infirmités me privent de ce bonheur..."—"This diocese is deeply indebted, faisait écrire par son secrétaire l'évêque de Victoria, Mgr Orth, to the Sisters of Saint Anne for their arduous labors among both the white and indian populations. We will not allow our worthy predecessors to surpass us in the manifestion of appreciations of their valuable services rendered to the Church..."—" Votre Institut est né, disait Mgr Marois, vicaire général de Québec, du souffle apostolique qui animait le grand évêque Bourget, votre famille religieuse est sortie de son cœur épiscopal, comme une fleur de sa tige, pleine d'espérance et de vie... Depuis cinquante ans, il a semé dans les larmes, les épreuves et les sacrifices, Dieu a béni ses travaux, il s'est multiplié d'une manière étonnante sous l'action de la grâce... Il vous convient de célébrer solennellement le jubilé de sa fondation..."—" Que Dieu est bon, écrivait de Pembroke le futur Mgr Latulippe, de semer ainsi des fêtes sur le chemin de la vie ! Elles nous empêchent de trop regretter les jours qui passent. C'est le secret de Dieu pour nous faire vieillir sans nous impatienter... Comme il va faire bon de revivre du passé et de jouir du présent !..." Je n'ai jamais oublié, écrivait de Joliette le vénérable Père Beaudry, les bonnes Sœurs que j'ai rencontrées en 1859 à Victoria... Je vous ai jugées d'après ce que j'avais vu dans ces missionnaires si bien formées et si appréciées même par nos frères séparés... Votre communauté grandit, se propage et s'étend jusqu'aux limites du monde. Que Dieu en soit béni ! Croissez encore et multipliez-vous pour la gloire de Dieu et le bien des âmes..."—" Je vous remercie de votre invitation, écrivait d'Ottawa l'ancien maître des novices oblats de Lachine, le Père Boisramée ; elle m'en rappelle tant d'autres reçues du couvent de Lachine durant un laps de dix-neuf ans... La religion donne aux fêtes des maisons religieuses un charme que l'on ne trouvera jamais dans les fêtes du monde. Que les vôtres soient belles !..."— " Elle est admirable, écrivait le Père Louis Lalande, des Jésuites, l'œuvre qu'ont accomplie vos religieuses depuis cinquante ans. J'en ai parlé souvent... Qu'elles continuent à se montrer fidèles à l'esprit

de vos vénérées fondatrices et à la pensée du saint évêque Bourget. . ."—" Étant curé depuis vingt-sept ans, écrivait l'abbé Fafard, de Lévis, dans la paroisse natale de votre vénérable et vénéré fondateur, Mgr Bourget, j'ai bien au moins vingt-sept raisons de m'associer de cœur et d'esprit à votre chère communauté. . ."—" Votre invitation a éveillé en moi tout un monde de souvenirs, disait l'abbé Charles Dugas, curé de Saint-Clet. . . Les premières religieuses que j'ai connues étaient des Sœurs de Sainte-Anne. . . Rien ne m'édifiait autant que de les voir défiler, les yeux modestement baissés, lorsque, conduisant leurs élèves à l'église paroissiale, elles apparaissaient, à la file, dans la porte qui, du côté du couvent, leur donnait accès au temple saint. . ."—" Le premier prêtre ordonné dans votre chapelle, télégraphiait de Boston l'abbé Albert Laporte, chante avec vous le *Te Deum* et le *De profundis.*" Et nous pourrions continuer la liste de ces lettres et dépêches, car il y en eut des dizaines et des dizaines. En particulier, celles qui vinrent à Lachine de la part des communautés-sœurs du Canada et des États-Unis étaient vraiment bien consolantes. Nous regrettons une fois de plus d'avoir à nous borner. Les quelques citations que nous enregistrons suffisent d'autre part, croyons-nous, à montrer que, de partout, on s'associait à la joie des Sœurs de Sainte-Anne célébrant leur jubilé d'or.

Le mardi, 24 juillet, avons-nous dit, devait être le jour jubilaire de la communauté elle-même. Six-cent-vingt Sœurs de Sainte-Anne se trouvaient, ce matin-là, au pieux rendez-vous, au pied de l'autel de la belle chapelle. Au moins trente-cinq déléguées des communautés-sœurs se groupaient autour d'elles. Trois évêques et près de quatre-vingts prêtres les honoraient de leur présence. La messe pontificale, à 9 heures, déroula majestueusement la pompe de ses cérémonies. Mgr l'archevêque était au trône et Mgr Decelles, évêque du Druzipara et coadjuteur de Saint-Hyacinthe, occupait une stalle d'honneur. Mgr Harkins, évêque de Providence, célébrait, assisté par M. le chanoine Descarie, curé de Saint-Henri, et le Père Jodoin, provincial des Oblats. A l'orgue, le chœur des religieuses et des élèves donna avec grand succès une messe en musique. De loin, sans doute, les religieuses de Sainte-Anne qui n'avaient pu venir, retenues

par le devoir, s'associaient d'intention à celles, plus heureuses, qui étaient là. Du haut du ciel enfin, il est permis de le croire, les cent-cinquante-sept défuntes, avec les fondateurs et bienfaiteurs, Mgr Bourget, M. Archambeault, Mgr Fabre, les MM. Maréchal, le regretté M. Piché et tant d'autres se penchaient vers le sanctuaire en fête. Quel dogme consolant, en effet, que celui de la communion des saints ! Quel sens profond il assure à nos manifestations religieuses !

Mgr l'archevêque Bruchési, ainsi qu'il avait été prévu, prêcha le sermon de circonstance. Avec cette aisance et ce naturel, cette simplicité et ce bon ton, riches d'éloquence autant que de distinction, qui caractérisaient sa manière, l'orateur, une heure durant, célébra les labeurs et les mérites de ses filles de prédilection. Entendre Mgr Bruchési, nous ne l'apprendrons à personne, c'était toujours un charme. Aux noces d'or de Lachine, il fut, si possible, plus prenant que jamais. A son ordinaire, et malgré l'émotion qui l'étreignait et rendait son verbe si vibrant, il garda la maîtrise de sa pensée et de ses expressions. On l'écouta avec une religion intense et bien des larmes coulèrent des yeux. Voici, du reste, tel que sténographié, le beau discours qu'il prononça.

> C'est le Seigneur qui a fait ces es
> et nos yeux les voient avec admiration.

MESSEIGNEURS, MES SOEURS, MES FRERES,

Un voile de deuil s'étend sur ces fêtes des noces d'or que nous avions rêvées si belles et auxquelles le pays tout entier s'intéressait depuis quelque temps. Les drapeaux flottent à mi-mât. Il y a des larmes dans tous les yeux, de la tristesse dans tous les cœurs. Pauvre monsieur Piché ! le pasteur de la paroisse depuis 40 ans ! l'apôtre infatigable, le père, l'ami dévoué entre tous de la communauté de Sainte-Anne. Il est mort, dimanche, foudroyé, après avoir accompli noblement son devoir, comme le soldat sur la brèche. Lui qui pensait depuis si longtemps à ces grandes fêtes, qui en vivait pour ainsi dire ! Il disait : " Elles vont venir nos Sœurs de la Colombie! Nous les verrons. Ensemble nous bénirons le Seigneur." Tous les jours, il était ici pour suivre les préparatifs du jubilé. Il devait assister au trône ce matin, c'était sa place. Samedi prochain, c'était lui qui

devait chanter le service funèbre pour les Sœurs et pour les bienfaiteurs défunts de la communauté. Et nous aurons fait alors ses funérailles ! Comme les desseins de Dieu sont différents des nôtres ! Il me disait la semaine dernière : " Monseigneur, vous m'avez réservé la fête des morts." " Dites plutôt, lui répondis-je, que je vous ai réservé la fête des saints." Dire que c'est aujourd'hui la grande fête de cet Institut pour lequel il a tant fait et que sa dépouille mortelle est là froide dans une chambre de son presbytère ! Mes sœurs, Dieu l'a voulu ! A notre sens, les choses n'auraient pas dû se passer ainsi. Il aurait été le témoin ému de ce grand jour, il en aurait été le héros. On aurait célébré sa générosité, son dévouement, son zèle. Il aurait pu mourir après, heureux du triomphe de son œuvre. C'est la manière de juger des hommes, mais les idées humaines sont bien courtes. Dieu voulait à lui cet ouvrier incomparable. Il est mort victime de son devoir. Ce sera pour lui le plus beau des titres. Il est mort, ai-je dit ? Mais non, il est au milieu de nous ! Je crois à la communion des saints ! Je le vois, cet ami dévoué, bénissant nos fêtes et sollicitant pour nous les bénédictions célestes. Je le vois dans la gloire, ce serviteur fidèle, la palme des triomphateurs dans la main. Je le contemple avec le pieux évêque Bourget, avec Mgr Fabre et tous ces bienfaiteurs dont les noms sont dans tous les cœurs. Faisons notre fête ! Il nous le reprocherait si nous interrompions cette célébration du cinquantenaire. C'est d'ailleurs une fête d'actions de grâces. Nous devons dilater nos âmes dans l'amour et la reconnaissance. Réjouissons-nous donc saintement et remercions Dieu !

La communauté de Sainte-Anne est la quatrième de ce diocèse qui, depuis quelques années, a le bonheur de célébrer le cinquantenaire de son existence. Sœurs de la Providence, Sœurs des Saints Noms de Jésus-Marie, Sœurs de Miséricorde, enfin Sœurs de Sainte-Anne, voilà les instituts qui sont nés, pour ainsi dire, à la même heure, sous le même épiscopat, grâce à la même impulsion, toutes sous l'inspiration de Dieu. — Vous êtes sœurs vous que je viens de nommer, et à des titres particuliers. Vous êtes la gloire du grand évêque qui s'appela Mgr Bourget. Bientôt mes sœurs, vous verrez en face de la cathédrale de Montréal le monument que nous érigerons à sa mémoire. Mais vos couvents

vos asiles, vos hôpitaux d'ici et ceux de l'étranger... voilà les monuments incomparables de celui qui fut, dans notre siècle, le plus grand évêque du Canada.

Vous savez l'histoire de votre communauté. Pourquoi vous la redire ici ? Vous la raconterez vous-mêmes, Sœurs de Sainte-Anne, et ce sera pour nous l'occasion d'une nouvelle joie, de nouvelles actions de grâces, comme celles dont nous avons joui lors des jubilés que je viens de mentionner.

Il y a au début de ces quatre maisons le triple caractère dont paraissent être marquées toutes les œuvres de l'Église : la faiblesse, l'humilité, la charité. Lisez en effet l'histoire de tous les grands hommes, de toutes les entreprises dont l'humanité a bénéficié, et vous verrez toujours que ces œuvres ont commencé dans la pauvreté, la modestie et le dévouement. Il fallait qu'il en fût ainsi pour que les œuvres fondées par l'homme sous la direction de l'Église ressemblassent aux œuvres fondées par le Christ lui-même. Quels furent les débuts de l'Église ? Jésus-Christ n'a pas pris pour ses apôtres, ses ouvriers, ses représentants, des puissants, des savants, des docteurs, des riches. Il alla sur les bords des lacs, dans les champs de la Judée et dans les barques des pêcheurs. C'est là qu'il vit des hommes auxquels les grands du monde ne pensaient pas, et il les appela : " Venez et suivez-moi! " Et il en fit ses disciples. Puis, il les lança par le monde, sans richesse, sans puissance, faibles brebis au milieu des loups, comme il disait. Ses apôtres, ils se vantaient eux-mêmes de leur faiblesse, de leur misère. " C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis."—" Je ne suis rien de moi-même, mais je puis tout en celui que me fortifie," disait le grand saint Paul. Dieu choisit toujours ce qui est faible pour confondre ce qui est fort, ce qui est puissant. Ces apôtres faibles, méprisés, avaient des cœurs embrasés de zèle, de charité, des cœurs capables de tous les dévouements, de tous les sacrifices. Et ils ont conquis le monde à la foi, à l'amour du Christ. Ce qui s'est vu aux premiers jours de l'Église se voit au début de toutes ses grandes œuvres. Témoins, dans notre pays, l'œuvre de la Mère de l'Incarnation, de la Mère d'Youville, de la Mère Bourgeois, pour ne nommer que quelques ordres de femmes. N'ont-ils pas pris naissance dans l'humilité, le sacrifice et l'épreuve ?

Eh bien ! ce qui se passa dans l'histoire de notre pays, pour ces ordres que la Providence voulut nous envoyer à l'heure de nos débuts, à notre naissance comme peuple, s'est passé aussi pour notre communauté de Sainte-Anne. Je ne sais si vous éprouvez le sentiment que je ressens. Il y a dans le cœur une joie, un contentement tout particulier, à contempler l'épanouissement d'une œuvre. Quand vous venez à Lachine et que, de loin, vous apercevez le beau dôme de votre couvent . . . lorsque, dans les paroisses, vous fondez les vastes établissements où votre charité reçoit des centaines d'enfants, n'est-il pas vrai que le succès de ces œuvres réjouit votre cœur ? Vous sentez que vous êtes arrivées au but. Il y a une joie, un intérêt tout particulier, qui s'attachent au commencement des choses. Autour des berceaux, que de rêves ! que de désirs ! que de sourires ! Il y avait certes de l'émotion dans le peuple de Judée à la naissance de Jean-Baptiste. On se demandait : " Que sera cet enfant ?" C'est une grande chose que de fonder une œuvre et il faut avoir été fondateur soi-même pour le comprendre . . . Mais c'est une chose difficile. Il y a tant de préjugés à vaincre, tant d'imprudences à éviter ! Il y a tant de difficultés qui surgissent et de la part des hommes, et de la part des choses, et de la part des gouvernements, et de la part des peuples ! Dieu lui-même veut que toutes ses œuvres soient établies sur la croix. Il l'impose comme une garantie de succès.

En 1848, il y avait à Vaudreuil une humble institutrice. Qui parlait d'elle ? Qui la connaissait ? Dans le village même, plusieurs peut-être l'ignoraient complètement. Elle n'avait pas son parchemin de diplômée. C'était son cœur qui la dirigeait dans les œuvres de dévouement. Elle sentit qu'elle se devait à la cause sacrée de l'instruction des enfants pauvres. L'Institut de la Mère Bourgeois accomplissait à la ville et dans les campagnes environnantes une œuvre admirable. A Longueuil venait de prendre naissance un nouvel ordre voué à l'instruction chrétienne. Les filles de la Mère d'Youville faisaient aussi leur part. Mais ce n'était pas assez. Après les années néfastes de 1837 et 1838, le peuple absorbé par les soucis politiques n'avait pu faire pour l'éducation ce que réclamaient les besoins des enfants. Melle Blondin s'ouvrit de son projet à son pasteur, le

vénérable M. Archambeault, curé de Vaudreuil. Cet homme distingué était alors grand-vicaire de Mgr Bourget, auquel il parla de l'œuvre rêvée par la vertueuse institutrice. Le pieux évêque se montra favorable à cette fondation. Ce qu'il vit dans l'avenir, je ne le sais pas. Mais il fut, dès ce moment, l'ami dévoué de celle qui devait être la mère des Sœurs de Sainte-Anne. Dieu bénit cette humble fille. Elle s'entoura de quelques compagnes. Ensemble, elles se dévouèrent à instruire les enfants du village, travaillant surtout à leur propre sanctification, selon l'ordre qu'elles en avaient reçu de leur évêque. Ce que fut Mgr Bourget pour vos premières mères, vous le savez, religieuses qui m'entendez. Il fut, pour vous toutes, ce que saint François de Sales fut pour ses Sœurs de la Visitation. Il leur consacra son temps, ses soins, leur rédigea un règlement, leur enseigna à faire oraison. Il fut le père de cette jeune famille. Il reçut les premières novices, les admit à la profession. L'œuvre était fondée. Il s'agissait d'aller partout où elles seraient appelées remplacer auprès des enfants la mère qui ne pouvait se faire elle-même leur institutrice. On se mit sous la protection de sainte Anne. Pouvait-on mieux choisir ? Sainte Anne, désignée par Dieu lui-même pour veiller sur les jours de l'incomparable Vierge, devait avoir pour Marie l'amour le plus pur, le plus ardent, uni au désintéressement le plus complet. Sainte Anne ne devait vivre que pour Marie. A son exemple, les nouvelles religieuses devraient vivre pour les enfants, travailler de toutes leurs forces à implanter dans leur cœur la connaissance et l'amour de Dieu, et cela, sans égard à ce qu'elles auraient à souffrir, au prix de n'importe quels sacrifices. Il n'y avait pas de fortune, pas de science, pas de titre de noblesse chez vos mères fondatrices. Maxime du Camp a dit que l'Institut des Petites Sœurs des Pauvres était sorti du grabat d'un mendiant. Votre Institut, mes sœurs, est sorti de la plus modeste salle d'école de campagne. N'en ayez pas honte. Ce début vous donne de la similitude avec le fils de Dieu lui-même. Le Christ est né dans une étable ! Vous êtes nées, vous, dans la pauvreté, la faiblesse, l'humilité. Cela doit vous rappeler que vous n'avez pas lieu de vous glorifier de vos étonnants succès, mais que vous devez chanter le cantique de l'humilité et de l'action de grâces : " Seigneur, rien pour nous, mais qu'à votre nom seul toute gloire soit rendue !"

Bientôt la maison de Vaudreuil fut trop petite : il fallut aller ailleurs. Ici, mes sœurs, apparaît encore visiblement l'action de la Providence qui a des vues toutes spéciales sur les communautés relativement aux hommes qui doivent influer sur leurs destinées. En raisonnant d'après nos manières de voir, si les Sœurs de Sainte-Anne n'étaient pas allées à Saint-Jacques-de-l'Achigan, elles ne seraient pas ce qu'elles sont. C'était là que l'Institut devait prendre racine et se fortifier. De l'incomparable paroisse de Saint-Jacques, il est sorti plus de prêtres, de religieux et de religieuses que de n'importe laquelle des paroisses de l'Amérique du Nord, et je me demande s'il serait téméraire d'ajouter, que de n'importe laquelle des paroisses du monde entier. C'est par centaines que les vocations en sont venues. Aussi ce coin de terre est-il béni. Il n'y a pas longtemps, je faisais dans cette paroisse ma visite pastorale et je demandais aux paroissiens qui m'écoutaient de se lever s'ils avaient quelque parent dans le sacerdoce ou dans les communautés religieuses. Toute la paroisse se leva comme un seul homme et l'on put compter ceux qui restèrent assis. Chacun se glorifiait d'avoir donné à l'Église un ou plusieurs des membres de sa famille. Il faut le dire, la paroisse de Saint-Jacques est encore tout embaumée des vertus de son ancien curé, M. Paré. La paroisse ressemblait à une communauté religieuse. On y priait avec autant de piété que dans les plus fervents monastères. La passion de l'apostolat germa dans ces âmes de foi. Un autre homme, dont le nom doit être répété avec celui de M. Paré, parmi ceux des plus signalés bienfaiteurs de la communauté, M. Maréchal, fut à son tour directeur, professeur et supérieur des Sœurs de Sainte-Anne. Il s'appliqua avec un zèle admirable à former le corps, l'âme et l'esprit de ses chères religieuses.

Les vocations se multiplièrent : mystère sublime, témoignage le plus beau rendu à cette parole du Christ : " Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi." Jésus-Christ a dit des choses que nul n'avait dites avant lui, que nul n'a pu dire après ! Jamais personne n'avait dit comme lui, enveloppant d'un regard d'amour la foule qui l'entourait : " Venez à moi vous qui souffrez !" Ni les philosophes, ni Socrate, ni même le divin Platon, personne n'a osé parler ainsi ni avant ni après

Notre-Seigneur. Et dans cette parole " Quand j'aurai été élevé de terre ", quelle prophétie ! Mais aussi quelle prétention, si elle ne s'était pas accomplie ! Mais elle l'a été. Ce qui prouve qu'il était Dieu ! Et il a ajouté : " Celui qui aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi." Il se met au-dessus de toute la création, au-dessus des êtres même les plus chers : de la mère, de l'époux ! Mais, ô Seigneur, si l'on fait ce que vous dites, quelle sera donc la récompense de la fidélité à votre divin appel ? La promesse est venue en même temps que le commandement : " Quiconque aura tout quitté pour moi, biens, maisons, père, mère, trouvera même ici-bas des pères, des mères, des maisons, le centuple de ce qu'il aura quitté et là-haut l'éternelle vie." Voilà 1900 ans que ces paroles ont retenti sur la terre de Judée. Voilà 19 siècles que les hommes et les choses en démontrent la vérité!

Notre-Seigneur a besoin de vivre au milieu de nous, de sauver le monde. Il est la vérité, la lumière incréée, mais il lui faut des auxiliaires pour éclairer les âmes, des interprètes pour leur enseigner la vérité. Il est le bon pasteur, mais il lui faut des apôtres pour courir après les brebis égarées, des âmes d'élite pour se dévouer au salut du prochain. Il les a appelées et constatez comme elles sont venues de partout. On les voit sortir des châteaux comme des humbles chaumières. Le monde s'étonne ; il ne comprend pas ce phénomène étrange. Il est tenté de s'écrier avec un grand écrivain : " Quel est donc cet amant invisible mort sur un gibet il y a 1800 ans et qui attire ainsi à lui la jeunesse, la beauté et l'amour ? qui apparaît aux âmes avec un éclat et un attrait auquels elles ne peuvent résister ? qui fond tout à coup sur elles et en fait sa proie ? qui prend toute vivante la chair de notre chair et qui s'abreuve du plus pur de notre sang ? Est-ce un homme ? Non, c'est un Dieu. Voilà le grand secret, la clef de ce sublime et douloureux mystère. Un Dieu seul peut remporter de tels triomphes et mériter de tels abandons. Ce Jésus dont la divinité est tous les jours attaquée, insultée ou niée, la démontre tous les jours, entre mille autres preuves, par ces miracles de désintéressement et de courage qui s'appellent des vocations. Des cœurs jeunes et innocents se donnent à lui pour le récompenser du don qu'il nous a fait de lui-même. Et ce

sacrifice qui nous crucifie n'est que la réponse de l'amour humain à l'amour d'un Dieu qui s'est fait crucifier pour nous." Quand il parlait ainsi, Montalembert venait de donner à Dieu sa fille bien-aimée. Et pourquoi ces jeunes filles viennent-elles par milliers dans le cloître ? C'est afin de se dévouer, de se dépenser, de s'immoler les unes auprès des malades, les autres en instruisant les enfants ou en se consacrant à d'autres œuvres de charité. Le monde, lui, ne comprend pas, il ne voit pas. Il y a une autre raison et c'est encore Montalembert, vous l'avez vu, qui la donne. Le sacrifice de l'âme religieuse est la réponse de l'amour humain à l'amour d'un Dieu. C'est le plus grand témoignage rendu à sa divinité. On ne se rend pas toujours compte de ces choses, lorsque l'on fait le sacrifice de tout ce que l'on aime. Mais Dieu est là qui inspire les sentiments qu'il faut.

A Saint-Jacques, ce beau spectacle fut donné bien des fois. Quelques années s'étaient à peine écoulées, et il y avait déjà une centaine de jeunes filles qui s'étaient consacrées à Dieu. Eh bien, elles eurent leur récompense ! Savez-vous laquelle ? Ce fut de s'exiler, de s'en aller vers des contrées inhospitalières, y souffrir de l'isolement, après avoir dit adieu à leur chère patrie, aux petites filles des campagnes qu'elles avaient aimées et instruites jusque-là. Ce fut de faire l'acte le plus noble, le plus grand, se sacrifier, s'immoler pour le service et la gloire de Dieu. Mgr Demers arrivait un jour à Saint-Jacques. Il venait d'être nommé évêque de Victoria. C'était tout un diocèse qu'il avait à créer. Il n'avait que sa croix et son grand cœur, et pas même de prêtres pour l'aider dans ses travaux apostoliques. Qu'allait-il faire ? Il tâcha d'avoir des prêtres. Il en eut. Il pensa ensuite à demander des religieuses qui se consacreraient à l'instruction des petits Indiens. C'est aux Sœurs de Sainte-Anne qu'il s'adressa. Ce n'est pas Mgr Bourget qui aurait refusé ses enfants pour une œuvre si éminemment apostolique. "Nous avons donné volontiers notre or, dit-il, nous en donnerons encore et si l'or vient à nous manquer, nous donnerons nos enfants qui valent mieux que de l'or." Sur un mot de Mgr Bourget et avec sa bénédiction, trois religieuses partirent pour l'île de Vancouver. Le voyage ne se faisait pas alors comme aujourd'hui en quelques jours. Il n'y avait pas cette voie du Pacifique qui

abrège toutes les distances. Il fallait passer par l'isthme de Panama. C'était un voyage de deux mois. Elles partirent, ces faibles femmes, résignées à subir des fatigues dont nous n'avons pas l'idée. Elles arrivèrent enfin dans leur pays d'adoption. Il s'est passé quarante ans depuis lors. Allez maintenant dans la Colombie. Vous y verrez un hôpital que nous serions heureux d'avoir à Montréal. Et quelles sont les gardiennes de cet hôpital splendide ? Les filles de ces premières religieuses qui fondèrent ces missions au prix de tant de sacrifices. Je les ai vues sur leurs rochers, il y a quelque temps. Elles y continuent leurs œuvres de dévouement et de charité. Il y a quarante ans qu'elles sont là et elles n'ont jamais demandé à revenir. Elles sont revenues pourtant, quelques-unes, et vous savez quel accueil cordial on leur a fait. Ce sont des apôtres dont on devrait baiser les pieds. L'immolation est devenue leur pain quotidien. Toutefois, l'esprit de sacrifice ne détruit pas l'amour de la patrie! Elles restent attachées à la province où elles sont nées, où elles ont grandi, à la maison mère qui fut le berceau de leur vie religieuse. Mais elles travaillent là-bas pour Dieu qui leur tient lieu de tout. Cette vie d'apostolat, cette vie de sacrifices, c'est la récompense que Dieu leur a donnée et cette récompense me paraît bien belle.

C'est ainsi que l'Institut de Sainte-Anne prospéra. Saint-Jacques devenait trop étroit. Mgr Bourget songeait à rapprocher la jeune communauté de sa ville épiscopale. C'est alors qu'apparaît cet homme incomparable, M. Piché, qui pendant quarante ans sera le bienfaiteur dévoué de cette communauté. La maison de lord Simpson est en vente. On l'achète, on y installe des religieuses. Elle reçoivent des élèves, une soixantaine d'abord. Mais ce nombre augmente, il faut agrandir, agrandir encore. On appelle les Sœurs de Sainte-Anne aux États-Unis. C'est le complément de l'œuvre. Il faut le dire, nous n'avons pas assez connu pendant longtemps les besoins de nos compatriotes des États-Unis. Leurs évêques, leurs prêtres demandèrent de l'aide au diocèse de Montréal. Cet appel fut entendu. Les Sœurs de Sainte-Anne eurent leur part dans cette mission patriotique. Elles ouvrirent plusieurs écoles dans les États de l'est. Votre présence ici, Monseigneur de Providence, est un hommage rendu à leur dévouement, à leurs services et à leurs mérites . . .

Mes sœurs, j'en ai dit beaucoup, mais il me faut ajouter quelque chose encore. Ce n'est pas seulement dans la Colombie, dans les différents diocèses du Canada et des États-Unis que le bon Dieu vous a appelées. Un jour, il vous montra les froides régions de l'Alaska. Là-bas, oh ! là-bas, c'était l'isolement, la souffrance sous toutes ses formes ! Là-bas, c'était le pays où l'on pouvait mourir de froid, de faim, où l'on ne verrait pas le soleil pendant de longs mois ! C'était l'endroit où les nouvelles de la patrie ne devaient arriver qu'une fois l'an ! Mais il y avait là de pauvres enfants abandonnés dans l'ignorance la plus complète. On vous appelait au secours de ces misères. Mgr Fabre vous dit qu'il serait heureux de vous voir accepter cette glorieuse mission. Vous n'avez pas hésité ! Un grand nombre de religieuses étaient prêtes à partir ! Cela se voit toujours quand on demande des sujets pour des missions pénibles. Il s'en présente toujours plus qu'on n'en a besoin. Il y a dans nos communautés comme une passion de la souffrance, comme un besoin d'immolation. C'est la réponse de l'amour humain à l'amour divin. Oh ! ces pauvres Sœurs de l'Alaska, de Kosoriffsky, de Nulato, de Dawson, de Juneau, de Douglas Island ! Comme elles pensent à vous aujourd'hui ! Comme elles vous sont unies !

D'ailleurs, c'est votre fête à toutes. Il y a cinquante ans que vous existez ! Dieu seul peut compter la somme de bien que vous avez accomplie. Vous venez aujourd'hui faire votre jubilé, remercier Dieu de ses bienfaits ! Mais c'est aussi notre jubilé à nous. Et nous venons, au nom des enfants que vous instruisez, des pauvres, des malades que vous soignez, au nom de l'Église, au nom de tout le pays, nous venons vous remercier. J'ai voulu que la messe chantée en ce grand jour fût la messe votive du Sacré-Cœur. Que le Sacré-Cœur de Jésus vous bénisse ! Qu'il vous garde dans votre sainte simplicité ! Qu'il fasse que vous continuiez à donner à vos élèves cette formation solide, chrétienne, distinguée et simple à la fois, qui est le cachet de votre Institut!

Je devrais vous bénir, mais ce n'est pas moi qui vous bénirai. Samedi soir, je télégraphiais à Rome pour implorer pour vous la bénédiction du Saint-Père. J'ai reçu la réponse suivante : " Monseigneur l'archevêque de Montréal. — Le Saint-Père accor-

de la bénédiction demandée à l'occasion du jubilé des Sœurs de Sainte-Anne.— Cardinal Rampolla ".— Que cette bénédiction du pape descende sur vous, sur vos enfants, sur vos sœurs, et qu'elle y demeure à jamais !

Après le dîner du clergé, qui suivit l'office pontifical, vers les 2 heures, les trois évêques présents furent reçus à la communauté. Les circonstances permettant plus d'intimité que dans une fonction religieuse, les vénérés prélats adressèrent aux heureuses jubilaires des paroles pleines de sympathie. Mgr l'archevêque se défendit de vouloir faire un autre discours. " Le bon Dieu est avec vous, dit-il, car nous vous avons déjà bénies et vous êtes nombreuses réunies dans la pieuse intention du jubilé de la reconnaissance. Votre fête est endeuillée. Naguère, c'était l'incendie de votre couvent de Saint-Jacques. Hier, c'était la mort du bon M. Piché. Lourdes épreuves, qu'il faut accepter avec des vues de foi. Et c'est pourquoi je n'ai pas voulu que vos célébrations soient interrompues." — " Ce n'est pas à vous de nous remercier comme vous le faites, protesta spirituellement Mgr Harkins, mais c'est à nous, évêques et prêtres, de vous témoigner notre gratitude pour tout ce que vous accomplissez, mes révérendes sœurs, pour nos écoles et nos enfants." Et le digne évêque se déclare très heureux d'avoir dans son diocèse des Sœurs de Sainte-Anne.— Mgr Decelles insiste sur la note joyeuse. Il se demande s'il fait chaud ou froid dans son diocèse de Druzipara. Il est trop bien à Lachine pour penser dans le moment à courir *in partibus infidelium*. Il aime mieux se rappeler qu'il est le coadjuteur du vénérable Mgr Moreau et que celui-ci parle toujours avec éloge des Sœurs de Sainte-Anne, cette communauté qu'il a vu naître et grandir. Eh ! oui, le grain de sénevé de jadis, Mgr Decelles constate qu'il est devenu un bel arbre qui porte des fruits superbes. Il est enchanté d'être présent aux noces d'or.— Ces bonnes paroles des évêques du Christ sont une joie pour toutes les Sœurs. Elles se rendent compte que les chefs de l'Église les apprécient et les aiment. C'est l'âme tout épanouie qu'elles s'en vont assister, à 3 heures, au salut du saint Sacrement, qui termine la série des exercices publics pour ce premier jour du jubilé.

Le lendemain de ce premier jour d'or, c'est le jour hélas ! plu-

tôt sombre des funérailles de M. Piché. Mgr Racicot chante le service, assisté par MM. Primeau, curé de Boucherville, et Dubuc, ancien curé du Sacré-Cœur. Mgr l'archevêque est au trône, entouré de plus de 150 prêtres. Sa Grandeur prononce elle-même l'oraison funèbre du cher regretté défunt. C'est un grand deuil pour Lachine et en particulier pour les Sœurs de Sainte-Anne, un deuil, comme le souligne Monseigneur, que les circonstances rendent doublement pénible.

Le jeudi, 26, deuxième jour du jubilé, est consacré aux anciennes élèves. Dès 7 heures du matin, elles commencent à arriver. Elles viennent nombreuses et de bien des endroits divers. Des religieuses, leurs anciennes maîtresses, les attendent dans les différents parloirs pour leur souhaiter la bienvenue et causer avec elles jusqu'à l'heure de la grand'messe, que va célébrer Mgr l'archevêque et pendant laquelle Mgr l'évêque de Valleyfield donnera le sermon de circonstance. Les bonnes causeries s'échangegeront d'ailleurs toute la journée. On évoquera les souvenirs des jours du pensionnat. On se racontera les événements de la vie, pour quelques-unes déjà longue. Où sont les beaux projets d'autrefois ? Que de mécomptes peut-être, au milieu de quelques joies, a-t-on dû subir ? Qui a choisi la meilleure part ? Mais l'heure est à la joie. C'est, pour elles aussi, le jubilé.

A 9 heures, toutes se dirigent vers la chapelle. La messe pontificale est vraiment impressionnante. Les cérémonies sont comme toujours majestueuses. Le chant est parfaitement exécuté. La chapelle, toute radieuse sous ses apprêts de fête, est remplie. On prie de tout son cœur, car où prie-t-on mieux que dans la chapelle de son enfance et de sa jeunesse ? A l'évangile, Mgr Émard prend la parole. Son discours, solide et substantiel, est un magnifique et éloquent exposé de l'action de l'Église dans le monde par les ordres religieux. Naturellement, Mgr de Valleyfield fait au passage un bel éloge de la communauté jubilaire, de l'enseignement et de la formation qu'elle donne partout à ses nombreuses élèves. Ce sermon, comme celui de Mgr Bruchési au premier jour, appartient à l'histoire. Le voici tel qu'il a été reconstitué sur des notes prises le jour même et tel qu'il est conservé aux archives de Lachine.

Cor unum et anima una,
N'ayons qu'un seul cœur et qu'une seule âme.

MONSEIGNEUR, MES SOEURS, MESDAMES,

C'était un spectacle bien beau et bien touchant que celui qu'offraient les premiers chrétiens au début de l'Église. Leur union étroite, l'affection dont ils se prodiguaient les marques, l'assistance mutuelle qu'ils se donnaient faisaient l'admiration des païens eux-mêmes, qui ne pouvaient s'empêcher de dire : "Mais, voyez donc comme ils s'aiment les uns les autres !" Mes sœurs, le spectacle que présente aujourd'hui votre Institut célébrant le cinquantième anniversaire de sa fondation est-il moins beau, est-il moins touchant ? Et ces paroles, par lesquelles l'écrivain inspiré redit l'amour des premiers chrétiens, ne peuvent-elles pas s'appliquer à l'histoire de vos cinquante années écoulées ? Un même cœur et une même âme ! Voilà ce que vous offrez en spectacle à l'Église et au monde et voilà quel a été le secret de la prospérité de votre maison.

Et pour ces fêtes, mes sœurs, vous n'êtes pas seules. On a vu accourir dans l'enceinte de cette maison vos pasteurs, des évêques, des prêtres en grand nombre qui, jusqu'à ce jour, vous ont prodigué les marques de leur tendresse et de leur dévouement. Et ces anciennes élèves qui autrefois ont vécu de votre vie, dans votre intimité, qui maintenant sont dispersées dans le monde, jouissant du bienfait de la formation intellectuelle et morale qu'elles vous doivent, voilà autant de personnes qui s'unissent à vous et qui viennent vous dire en toute sincérité : " Nous ne formons avec vous qu'un cœur et qu'une âme."

Que dirais-je encore, mes sœurs? Il faut vous élever au-dessus de cette terre qui nous porte. Regardez vers le ciel, plongez vos regards dans ces demeures infinies, où sont déjà nombreuses les âmes des élues qui ont été vos sœurs, qui ont appartenu à votre famille religieuse et qui vous ont devancées dans l'éternité. Les croiriez-vous absentes en un jour aussi beau ? Non, sans doute, je le sais bien. Vous leur avez ménagé une part dans les cérémonies de ces fêtes. Vous prierez pour elles samedi. Mais ce n'est pas assez ! Elles vous ont devancées et, au moment où je vous parle, il me semble les voir se pencher vers vous et vous sourire avec amour. Appelez-les donc ! Il y en a cent-cinquante-sept

bien comptées ! Qu'elles viennent augmenter votre nombre ! Qu'elles se placent à côté de vous pour vous reconnaître et redire avec vous les joies du grand jour ! Mes sœurs, c'est donc vraiment le ciel qui s'unit à la terre. C'est l'Église, avec tout ce que son cœur maternel renferme d'affection et de dévouement, qui appelle, pour chanter avec vous le cantique de l'action de grâces, tous ceux qui, de près ou de loin, ont pu concourir à votre œuvre ou bénéficier de ses dons.

Mes sœurs, les noces d'or d'un Institut religieux offrent un caractère spécial. Lorsque deux vénérables vieillards après cinquante ans de vie commune, viennent, courbés par l'âge et souvent par les infirmités, se prosterner au pied de l'autel pour renouveler les vœux et les serments de leur jeunesse, il y a sans doute au fond de tous les cœurs une grande joie, une reconnaissance profonde; et la famille qui les entoure s'unit à eux pour remercier Dieu des grâces qu'il leur a faites pendant un demi-siècle passé dans la pratique du devoir. Les cinquante ans se trouvent comme condensés dans un instant d'action de grâces. Hélas ! La fête n'est pas encore terminée que déjà un voile de tristesse s'étend sur tous les fronts ! Les noces d'or de ces époux rappellent bien des joies, elles semblent les ressusciter. Mais elles disent aussi que la tombe n'est pas loin, qu'on y penche déjà. C'est l'ironie des choses : des fleurs, des rires, des chants joyeux et la mort qui déjà s'avance ! Il en est de même pour le prêtre quand il monte à l'autel au cinquantième anniversaire de son sacerdoce. Il faut bien qu'il pense à ses cheveux blancs et qu'il se dise à lui-même : " Ma carrière est à son terme. Je remercie Dieu pour le bien que j'ai tâché de faire. Je me suis efforcé de sauver les âmes. Maintenant l'éternité s'avance pour moi, je dois m'y préparer. "

Mais il en va bien autrement pour les noces d'or d'un Institut, d'une communauté religieuse. Sans doute, en ce jour encore, cinquante années sont vécues en un instant ! Les circonstances qui entourent vos fêtes montrent réunis dans ce moment tous les actes de zèle, de charité, de dévouement, toute la sollicitude de ces hommes incomparables qui, comme le regretté M. Piché, ont été pour vous des pères, des bienfaiteurs insignes. Vous voyez planer sur vos joies l'ensemble de tout ce qui s'est

passé dans votre Institut depuis les premières humilités de sa fondation jusqu'au splendide épanouissement de l'arbre qui couvre aujourd'hui tout un continent. Vous vous rappelez les noms bénis de ses bienfaiteurs, de ses protecteurs, des Archambeault, des Bourget, des Maréchal, de celui qui vient de vous quitter. Ces noms se présentent à vous ce matin, et avec eux se refait l'histoire de votre communauté : tant de grâces reçues, tant d'épreuves subies, tant de fondations faites, tant de bien accompli ! Tout cela vous redevient présent et, dans votre cœur, il y a comme un chant suprême d'action de grâces qui vient mettre le cachet à l'œuvre d'un demi-siècle. Mais est-ce une carrière qui se termine ? Est-ce même la vieillesse qui s'avance ? Non. C'est encore la jeunesse dans ce qu'elle a de plus vigoureux et de plus vert, dans ce qu'elle offre de promesses les plus belles et dont l'accomplissement semble certain. Car enfin ce qui s'est fait indique ce qui reste à faire. Ce qui vous a été donné montre ce que vous pouvez encore recevoir. Cinquante ans de vie religieuse, cinquante ans de labeurs et de sacrifices nous disent à nous, vos pasteurs, ce que l'Église a reçu de la part d'une famille religieuse qui lui est étroitement unie et qui partage avec tant de dévouement ses tristesses comme ses joies.

C'est une heureuse pensée que vous avez eue d'appeler vos anciennes élèves à célébrer avec vous ce jubilé. Elles vous ont connues d'une manière plus intime, elles ont reçu de vous l'éducation. Et, maintenant, ayant quitté depuis un nombre d'années plus ou moins considérable les murs de votre couvent, elles continuent, au milieu du monde et des tracas de toutes sortes, à bénéficier des leçons de vertu que vous leur avez données en les instruisant. Belle idée, certes ! et qui fait que vous recevez en ce jour, en présence même de l'Église, le plus beau témoignage qui puisse être rendu aux communautés religieuses. Elles viennent rendre hommage, ces anciennes élèves, à votre dévouement, à votre désintéressement, comme aussi à la somme de bien que vous accomplissez partout où vous trouvez des enfants à instruire et des misères à soulager.

Mes sœurs, Notre-Seigneur, sans doute, a racheté tout le monde par un même acte d'amour, par un même sacrifice, et il a mérité à chacun la grâce du salut. Il n'a fondé qu'une Égli-

se qu'il a établie sur l'unique principe de l'autorité doctrinale. A cette Église il a confié les sacrements sous le haut magistère d'un pontife suprême qui, avec l'assistance du sacerdoce, gouverne le monde des âmes. Toutes ont la liberté voulue, toutes ont les grâces voulues pour opérer leur sanctification. Mais l'Église est féconde. Notre-Seigneur Jésus-Christ dit à ses premiers disciples : " Si vous voulez parvenir à la vie éternelle, observez les commandements." Les commandements, voilà en effet ce qui regarde tout le monde. Mais Jésus avait ajouté : " Si vous voulez être parfaits, sacrifiez vos biens : biens de la fortune, biens des joies de la famille, biens des plaisirs et des espérances terrestres ; prenez votre croix et suivez-moi, et alors vous connaîtrez les plus intimes mystères de la vie spirituelle." Dans tous les siècles, cet appel du maître a été entendu. Elles sont nombreuses encore de nos jours les âmes appelées à la vie parfaite que vous avez embrassée vous-mêmes. Sous l'inspiration divine, vous avez quitté le monde. Pour vous, le précepte n'a pas suffi. Il vous faut les conseils évangéliques, l'immolation complète, la macération, le crucifiement du cœur, le sacrifice de tout ce qui vous est cher, le sacrifice de tous les jours par la pratique constante des trois vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance.

Dès l'origine de l'Église, les âmes appelées à une voie plus parfaite ont senti ainsi le besoin de s'unir, de se grouper. Isolées, elles sont faibles. Unies, elles acquièrent une force irrésistible. Plusieurs ensemble, elles prient avec plus de ferveur, elles s'animent d'une plus sainte émulation dans la pratique du détachement, elles se portent avec plus de générosité au renoncement des satisfactions les plus légitimes. Ces âmes réunies par groupes constituent les instituts ou ordres religieux, le plus bel apanage de l'Église, l'aide le plus puissant du sacerdoce, la couronne de Jésus-Christ. Qu'est-ce donc qu'un institut religieux ? Est-ce le Thabor où les âmes se transfigurent avec Jésus dans la plus sublime des contemplations ? Serait-ce plutôt le jardin des Olives où, dans la considération de l'agonie de Jésus, l'âme religieuse puise la force de tous les sacrifices ? N'est-ce pas plutôt le calvaire où de jeunes vierges, après avoir renoncé aux joies de la famille, viennent apprendre de l'homme-Dieu le secret de

sacrifices plus grands, d'immolations plus complètes, le calvaire avec ce Christ qui est toujours là, déchiré, sanglant, et que l'on contemple sans cesse pour se donner à soi-même la force de résister à un ennemi qui livre de bien dangereux combats ? C'est tout cela, mes sœurs, et l'Institut dont vous faites partie a bien atteint ce triple idéal. Oui, une communauté, c'est vraiment le Thabor, le jardin des Olives, le calvaire, où, dans la prière, dans le sacrifice, dans l'abnégation, l'âme religieuse s'unit sans cesse à Jésus-Christ qui, du haut du ciel, la voit à l'œuvre et lui prépare la couronne des vierges sages et fidèles.

Les ordres religieux sont la gloire de l'Église. Ils sont sa joie et sa consolation. Ils sont pour elle de puissants et de précieux auxiliaires, qui l'aident de toutes leurs énergies dans l'œuvre de l'apostolat et dans celle de l'éducation de la jeunesse, comme dans toutes les missions de zèle et de charité. C'est pour cela que l'Église encourage leur diffusion. Ils servent encore l'Église et la société par la ferveur de leur vie et de leurs prières. Ils attirent sur la terre de grandes grâces et la préservent de lourdes calamités. On a dit parfois que les couvents étaient les paratonnerres de la colère céleste ! Si nous n'avions pas, en effet, nos maisons religieuses, que n'aurions-nous pas à craindre pour ce monde coupable qui semble ne chercher qu'à irriter davantage chaque jour la colère du maître suprême ? Des paratonnerres, c'est là surtout ce que vous devez être, mes sœurs. Dans le silence de votre maison, sachez-le bien, vous rendez à la société des services que l'on méconnaît souvent, mais qui n'en sont pas moins réels et qui se voient tous les jours. Par votre vie, par vos exemples, parlez au monde, mes sœurs. A ce monde avide de plaisirs il faut de grandes leçons. Jouisseur, il ne s'attache qu'à ce qui flatte la vanité et les sens. Léger, il concentre toute son activité sur les choses d'ici-bas et ne songe guère à ses fins dernières. Il a besoin qu'on l'arrache aux riens méprisables de cette terre, qu'on lui dise qu'il y a quelque chose au-delà de cette vie, que notre âme a été rachetée par le sang d'un Dieu et que seul ce Dieu est digne de son amour. Il a besoin, le monde, qu'on lui dise de regarder le ciel.

Pourquoi donc certaines âmes renoncent-elles aux destinées brillantes et vont-elles s'enfermer dans un couvent, y travailler,

s'y soumettre, s'oublier elles-mêmes, en ne pensant qu'à se dévouer aux autres ? Pourquoi vivre dans la solitude et en toute humilité, laisser aux autres les honneurs, les plaisirs, les richesses, sinon parce qu'on a la conviction qu'il y a un au-delà et que, cet au-delà, c'est le ciel avec ses éternelles récompenses?

Mes sœurs, voilà ce que vous êtes. Et voilà ce que viennent dire aujourd'hui tant d'anciennes élèves à celles qui ont été leurs éducatrices et qui ont conquis leur estime en accomplissant sous leurs yeux pendant des années le devoir quotidien, marquant ainsi pour elles l'idéal religieux. A ces anciennes élèves, mes sœurs, vous n'avez pas seulement donné des préceptes et des leçons de science. Vous leur avez encore enseigné, par vos exemples, la force chrétienne, la piété sincère, la vraie vertu. Et c'est pour cela qu'elles reviennent en si grand nombre, en cette fête jubilaire, rendre hommage à vos mérites, vous féliciter de vos succès et vous en souhaiter de nouveaux.

On est religieux pour soi-même, c'est vrai, et c'est la différence qu'il y a entre la vocation sacerdotale et la vocation religieuse. Le prêtre est prêtre pour les autres, pour sauver ses frères en déversant sur eux les grâces dont son sacerdoce est la source. Le religieux, lui, doit s'occuper d'abord de sa propre sanctification. Mais il faut le remarquer, plus on s'approche de Dieu par le sacrifice, plus le cœur se détache des satisfactions égoïstes, plus l'amour du prochain s'épure et devient capable de se dilater dans l'amour de Dieu, plus il sait se donner dans le dévouement, le zèle, la charité. On n'est pas égoïste dans la religion ! On n'est pas égoïste dans l'état religieux ! Et c'est pourquoi les parents qui ont vu les portes d'un cloître se refermer sur une fille chérie peuvent se dire : " Je sais que mon enfant m'aime d'une affection d'autant plus vive que son cœur est plus pur et plus dégagé."

Les ordres religieux se partagent le bien qui se fait dans le monde. Outre les devoirs de la vie religieuse en ce qu'ils ont d'objectif et de personnel, ils ont chacun un but secondaire qu'ils tâchent d'atteindre de la manière la plus digne, tout cela sous l'autorité de l'Église qui inspire aux familles religieuses la tâche spéciale que chacune doit accomplir. Votre mission à vous, mes sœurs, c'est la mission même de l'Église dans ce qu'el-

le a de plus beau et de plus sublime : l'œuvre éducative. Ce fut la mission des apôtres de Jésus-Christ et c'est aussi la vôtre. Notre-Seigneur lui-même est venu sur la terre pour enseigner. Au sacerdoce il a confié cette charge en disant à ses apôtres : " Allez, enseignez toutes les nations." C'est une part de cette importante mission que vous a confiée l'Église. La vérité vient de Dieu, elle retourne à Dieu. Toute vraie science doit émaner de Dieu et contenir la vérité. Il faut donc savoir donner la vérité dans tout ce que l'on enseigne. Il faut savoir en nourrir les jeunes intelligences qu'on est chargé de cultiver. Les âmes ont besoin d'être éclairées. Or, la vérité est une lumière, il faut savoir la faire briller aux yeux de la jeunesse. Et c'est pour cela que les instituts religieux assument cette belle mission d'instruire les enfants, de travailler sur des âmes encore jeunes, encore pures, encore naïves, de faire sur elles l'œuvre du jardinier intelligent dans une bonne terre, les cultivant de façon à développer les qualités, à réprimer les défauts jusqu'à ce qu'elles deviennent, sous l'influence du soleil divin et de la pure rosée de la grâce, des fleurs embaumées dans le jardin de l'Église, des jeunes filles accomplies, l'ornement et la gloire de la famille et de la société. Elle est belle et noble l'œuvre qui vous a été dévolue et qui est celle de la sanctification des âmes ! Vous êtes les auxiliaires du prêtre dans cette sublime mission de l'instruction et de l'éducation de la jeunesse chrétienne.

Eh bien ! mes sœurs, cette éducation, vos anciennes élèves l'ont reçue de vous dans cette maison et elles y reviennent après des années passées au milieu du monde qu'elles ont édifié et charmé. Elles se disent, ces chères enfants : " Comme nos maîtresses étaient bonnes, dévouées ! Elles saisissaient toutes les occasions de nous faire du bien. Elles dépensaient tout ce qu'elles avaient de forces et de science à notre formation morale comme à notre instruction. Aussi quel bonheur pour nous de revenir sous ce toit béni, de redire à ces mères d'autrefois nos remerciements et nos félicitations, de leur exprimer notre amour et nos bons souhaits !"

Jouissez donc, mes sœurs. Vous êtes arrivées à ce degré qui fait de votre Institut un objet d'admiration pour notre pays, pour toute l'Amérique. Que dis-je ? Votre jeune Institut, il

a même reçu l'approbation de Rome. C'est votre œuvre à vous ! Voilà pourquoi, de partout, on vient vous rendre hommage. Voilà pourquoi, je le déclare, celui qui vous parle est heureux de posséder chez lui le berceau de votre Institut. Il est fier aussi d'avoir dans son diocèse plusieurs maisons dirigées par les Sœurs de Sainte-Anne, véritables pépinières dans lesquelles on forme les enfants au travail, à la science, à la piété et à la vertu.

Cinquante ans, c'est peu dans l'existence d'une communauté religieuse. Mais c'est beaucoup pour rassembler en un seul instant le souvenir de chacune de ces années ! Mais c'est beaucoup pour redire toutes les grâces, toutes les bénédictions, tous les encouragements reçus, tout ce qui doit être pour vous la source et la base d'une activité et d'une force nouvelles !

L'avenir que Dieu vous tient en réserve ne saurait être ni moins brillant, ni moins fécond. Continuez donc votre œuvre sous le regard de Dieu. Nous appelons sur vous les bénédictions et les grâces du ciel, et nous demandons au Seigneur que, dans ce beau pays du Canada, il vous accorde encore de nombreuses années, des siècles de prospérité ! Que toujours les enfants viennent en grand nombre apprendre de vous le secret de la vie chrétienne ! Que, dociles à vos leçons, elles sachent en profiter toujours ! Qu'une fois sorties de vos maisons, elles gardent fidèlement le souvenir des exemples et des enseignements qu'elles y ont reçus ! Ensemble glorifions le Seigneur et répétons : *Cor unum et anima mea* ! C'est le pays tout entier, c'est l'Église surtout qui redit avec vous le chant de l'allégresse qui exalte les joies de ce jour : *Exultemus et laetemur in ea* ! Pour couronner le tout, mes sœurs, j'ai la joie de vous communiquer un message que m'a confié votre vénérable archevêque. Je suis heureux de vous apprendre que notre Saint-Père le pape, dans sa bonté, a daigné vous accorder le bienfait de sa bénédiction apostolique.

Le dîner des anciennes élèves se prit au couvent. On avait mis cinq cents couverts, mais il fallut en ajouter. Mgr l'archevêque parut un moment au réfectoire pour donner à toutes ces élèves "qui avaient été bien sages", dit-il aimablement, *Deo gratias* et congé; mais un congé sans retenue, sans pensum et sans cloche, comme il ne s'en prend guère au pensionnat d'ordinaire. Nous n'insistons pas sur la joie et la bonne humeur des convives

de ces agapes de sœurs. On oubliait pour l'instant les soucis et les embarras de la vie, on revenait au passé, on se retrouvait jeune ! N'est-ce pas en effet le vrai moyen de se rajeunir que de revenir aux endroits où l'on fut jeune ?

A 2 heures 30, le programme annonçait une séance littéraire donnée par les élèves de Lachine, sous cette rubrique significative : *Un hommage et un souvenir* — 1850-1900. Ces séances de nos couvents, on en médit quelquefois. Et pourtant comme elles sont pleines le plus souvent de délicatesse, de bonne grâce et d'attraits ! Dans un dialogue vivant et animé, on refit, sous les yeux des assistantes, l'histoire de la communauté. Ce n'était plus la sécheresse et la monotonie d'un livre, si intéressant soit-il. Devant les portraits des fondateurs et des bienfaiteurs de l'Institut, qu'on découvrait sur la scène au fur et à mesure, ceux de M. Archambeault et de Mgr Bourget, de la première profession à Vaudreuil, du vieux couvent de Saint-Jacques et de M. le grand-vicaire Maréchal, du couvent de Victoria et de la maison de lord Simpson, de Mgr Fabre et de M. Napoléon Maréchal, de Mgr Bruchési et de M. Piché, les figurantes racontaient avec entrain, en entremêlant leurs récits de couplets et de chœurs appropriés, les débuts, les sacrifices, les développements et les progrès de l'œuvre de Mère Marie-Anne. Nous renonçons à tout redire ici. Arrêtons-nous seulement, avec la narratrice, devant le portrait de la fondatrice : " Que son image vénérée, prononce-t-elle, reste au fond de nos cœurs pour nous rappeler ses vertus. Prier, travailler, dérober ses œuvres aux clartés d'ici-bas, pour les mieux pénétrer de la lumière d'en haut, telle fut la devise de la pieuse fondatrice. Du haut du ciel maintenant elle suit la fête des noces d'or." Cette année même des noces d'or, voici comment, dans l'intéressant dialogue, on la salue : " L'année 1900 ! C'est le panorama des jours anciens se déroulant devant une assistance choisie, c'est le bonheur de revoir des maîtresses aimées et d'anciennes compagnes restées chères, c'est la joie de parcourir les salles de jadis, de prier dans la chapelle où l'on s'agenouillait, de se retrouver avec la fraîcheur de ses quinze ans ! " Puis, élevant le ton, la petite figurante, s'exprimant dans la langue des dieux, chante ainsi le retour de l'ancienne :

J'ai grandi, j'ai vécu dans cette humble retraite,
De mon printemps fini, tout m'y redit la fête.
Ses sentiers ont gardé la trace de mes pas :
Là, je revois le chœur de mes jeunes années,
Qui, le front lumineux, et de fleurs couronnées,
Viennent à ma rencontre et me tendent les bras.
Dites, vous souvient-il, vous souvient-il, amies,
De notre douce enfance en ce riant séjour ?
L'avenir était plein de chimères chéries,
Notre bonheur semblait un éternel beau jour,
Nous mettions en commun plaisirs, jeux et prières,
Nos rêves éclatants s'envolaient jusqu'au ciel,
Pour nos cœurs enivrés de senteurs printanières
La coupe n'aurait pas une goutte de fiel. . .

Quel dommage qu'il faille se borner! Ajoutons encore que les anciennes de langue anglaise eurent aussi leur part d'hommages. Les élèves donnèrent *A dream of saintly women*. Au début, elles célébrèrent ainsi la gratitude de toutes pour le cher couvent :

Lord, Thou hast blessed our convent home ;
How can we bless enough thy name !
Oh ! Let our voice reach thy throne !
Oh ! Let our hearts break out inflame !
Father, all good gifts come from Thee
All gifts of nature, gifts of grace,
Bright gifts of glory yet to be ;
The greatest, last, thy blessed face !

A la fin de la jolie séance, Mgr l'archevêque voulut bien féliciter les poètes, les artistes et les figurantes. Il évoqua, de nouveau, devant ces anciennes, le souvenir du bon M. Piché. Il se réjouit de les voir accourues si nombreuses au jubilé d'or. C'est une halte qu'elles se sont accordée dans leur vie peut-être besogneuse. Elles ont maintenant l'expérience. La jeunesse envolée ne revient pas :

Tous les lilas s'en vont, tous les étés sont courts,
Et je rêve aux étés qui demeurent toujours . . . . . .

Mais qu'elles remplissent leurs devoirs envers leurs familles et la société ! Qu'elles soient des modèles de vie chrétienne ! Qu'elles soient toujours et partout l'honneur et la gloire du couvent de Lachine !

Avec le salut du saint Sacrement, à 5 heures, se clôturait la journée d'or des anciennes élèves. Toutes n'avaient qu'un mot sur les lèvres en quittant l'*Alma Mater*, qui s'était montrée une fois de plus si aimablement hospitalière : " C'est trop court !

C'est vraiment trop court ! " Mais on emportait évidemment du jubilé de Lachine, et des bonnes et belles choses qu'on y avait entendues et goûtées, le meilleur et le plus bienfaisant des souvenirs.

Le même soir, à 7 heures, les citoyens de Lachine vinrent officiellement offrir leurs hommages de bonne fête à la communauté des Sœurs de Sainte-Anne. Mgr Bruchési et Mgr Émard assistèrent à cette manifestation de sympathie et de bonne entente, dont l'histoire, croyons-nous, ne connaît pas beaucoup d'exemples. C'est le regretté M. Piché qui l'avait organisée. Il n'était plus là. Mais son esprit et son cœur veillaient encore. Le maire de Lachine, M. l'avocat Descarries, présenta à la révérende Mère l'adresse dont voici le texte.

Ma reverende mere, mes soeurs,

Les paroissiens de Lachine viennent mêler leurs voix au concert de louanges et de bénédictions qui se fait entendre depuis quelques jours en ces lieux bénis à l'occasion du jubilé de votre congrégation. Mardi dernier, Mgr l'archevêque de Montréal, que vous avez l'honneur d'avoir au milieu de vous en ce moment, vous remerciait au nom de Dieu, au nom de l'Église, au nom du pays. Eh bien ! nous qui habitons cette partie de notre pays bien-aimé que vous avez choisie pour y asseoir sur des bases inébranlables la maison mère de votre Institut — foyer intense d'amour de Dieu, de patriotisme chrétien, de dévouement sans bornes, de science, d'éducation et d'instruction — nous aurions cru manquer à notre devoir en ne venant pas vous présenter particulièrement nos hommages. Avons-nous besoin de vous dire qee nous avons été encouragés à faire cette démarche par un saint prêtre, notre curé, que vous appeliez votre père, le vénéré M. Piché ? Il devait être avec nous ce soir. Mais, hélas ! il n'est plus. La mort cruelle nous l'a ravi à tous soudainement. Hier, la tombe s'est fermée sur ses restes mortels au milieu de la douleur et de la désolation de tous. Cependant, convaincus qu'il est au ciel où Dieu l'aura admis en récompense d'une admirable vie sacerdotale de près de cinquante années, dont quarante ont été dépensées pour nous, sachant qu'il nous accompagne de là-haut et guidés par son esprit, nous venons, ma révérende mère et mes

sœurs, vous féliciter du magnifique développement de votre communauté.— Il y a cinquante ans, c'était le grain de sénevé. Mais, depuis, cette semence, fécondée par les soins de vos fondatrices et devancières et par les vôtres, a grandi et est devenue un arbre géant dont les racines sont profondément enfoncées dans le sol de la patrie et dont les rameaux s'étendent vigoureusement au loin. Qu'il nous suffise de savoir que cet arbre providentiel abrite aujourd'hui 804 religieuses, 77 novices et 15000 élèves. Quelle couronne pour la vénérable Mère Marie-Anne, votre illustre fondatrice.— Vous avez droit, ma révérende mère et mes sœurs, à la reconnaissance publique. Que votre Institut marche encore de progrès en progrès, de développement en développement ! Nous le voyons avec un légitime orgueil porter, non-seulement chez nous, mais dans tout le *Dominion* du Canada et en pays étrangers, les bienfaits d'une instruction solide et recherchée en même temps que les consolations de la charité chrétienne.— Comme témoignage bien humble de nos sentiments, veuillez, ma révérende mère et mes sœurs, accepter ce modeste cadeau. Nous en avons un autre à vous offrir qui, nous en sommes certains, dans la circonstance surtout, va prendre à vos yeux un prix inestimable. C'est ce ciboire d'or que vous destinait notre bon curé M. Piché, qu'il vous a lui-même fait dédier par l'inscription qu'il porte et que, maintenant, messagers du défunt bien-aimé, nous vous offrons en son nom, au nom de l'amour qu'il avait pour vous et pour votre Institut.

A la demande de la Mère générale, Mgr l'archevêque, qu'aucune circonstance ne trouvait jamais au dépourvu, prend encore la parole et, avec son aisance accoutumée, il remercie M. le maire et les citoyens de Lachine de cette démarche qui les honore. Les religieuses en retour, dit-il, prieront pour eux et continueront à se dévouer pour leurs enfants. Monseigneur estime que les liens qui unissent Lachine et la communauté sont des liens sacrés. Il se rend volontiers à la demande de la révérende Mère et c'est de tout son cœur qu'il remercie. Les citoyens de Lachine n'y perdront pas, car la prière est plus précieuse que l'or. Ils ont bien fait de prendre part à ce jubilé. Dans son adresse, M. le maire a écrit une belle page non seulement de l'histoire de Lachine, mais même de l'histoire du Canada tout entier. Le deuil qui pèse sur

tous donne à la manifestation, qui avait d'ailleurs été inspirée par le regretté M. Piché lui-même, un caractère particulier de grandeur et de majesté. C'est un acte unique dans l'histoire du pays, et aussi peut-être dans l'histoire du monde, que les citoyens de Lachine viennent de poser. Les ordres religieux et les communautés méritent qu'on les honore ainsi. Hélas ! on les persécute ailleurs et c'est une grave injustice. Le souvenir de M. Piché vivra toujours à Lachine. M. le chanoine Savaria qui le remplace lui sera un digne successeur. Monseigneur termine en exprimant le vœu que le bel esprit chrétien des paroissiens de Lachine se conserve à jamais !

Le samedi, 28 juillet, troisième et dernier jour du jubilé, avait été consacré à honorer la mémoire des défunts, fondateurs, religieuses ou bienfaiteurs, de tous ceux qui ont voulu et fait du bien à la communauté, de toutes celles qui ont vécu de sa vie et qui sont maintenant dans le sein de Dieu. " C'est le jour de la reconnaissance, écrit l'annaliste. Si la pensée de ceux que nous avons aimés et que nous avons perdus fait couler nos larmes, celle du bonheur qui est aujourd'hui leur partage nous l'espérons, nous console et nous encourage. " On ne saurait mieux dire. " Qu'ils reposent en paix, ajoute-t-elle, nos Pères en Dieu qui ont été nos protecteurs ! Qu'elles reposent en paix nos Mères dévouées qui ont fondé et assis sur des bases solides notre cher Institut ! Qu'elles reposent en paix, enfin, nos Sœurs bien-aimées qui ont vécu notre vie et partagé nos travaux !"

Le nouveau curé de Lachine, M. le chanoine Savaria, chanta le service funèbre, à 9 heures, assisté par M. le curé Écrément, de Sainte-Cunégonde, et par le Père Jeannotte, des Oblats. La triste psalmodie de la supplication pour les chers disparus remplaçait maintenant les chants joyeux de la jubilation des jours précédents. Mais, comme aux funérailles de M. Piché, c'était la même pensée de solidarité chrétienne, expression toujours touchante de la communion des vivants et des morts, qui s'affirmait pieusement. Bienheureux et bienheureuses, se redisait-on à soi-même, dans le recueillement en Dieu, ceux et celles qui ont su ainsi mourir, parce qu'ils ou elles avaient su d'abord vivre ainsi ! *Beati qui in Domino moriuntur.*

Une dernière réunion de toutes les Sœurs de Sainte-Anne devait clôturer les belles fêtes jubilaires, ce soir du troisième jour. Une fois encore, les religieuses allaient se retremper dans l'esprit de leur vocation en repassant ensemble l'histoire du premier demi-siècle de leur existence. Mgr l'archevêque, dont la bienveillance pour ses filles de Sainte-Anne se montrait inépuisable, voulut bien accepter de présider cette soirée intime si douce à l'âme de toutes. Détail bien caractéristique, la religieuse qui avait écrit ce long et beau travail sur l'histoire de l'Institut n'assistait pas à la soirée, retenue ailleurs par le devoir. Nous voulons, nous aussi, respecter sa modestie et laissons à la tradition orale de conserver son nom aux générations futures.

De lustre en lustre, nous voulons dire de cinq ans en cinq ans, la plume fidèle de la narratrice racontait donc de nouveau les débuts, les peines, les fatigues et les développements de l'Institut de 1850 à 1900. Tous les événements importants étaient rappelés à leur date. Tous les bienfaits de Dieu étaient célébrés. Nous n'y insisterons pas ici, car le lecteur est au courant de tous ces faits. Mais nous nous reprocherions de ne pas donner dans son texte la conclusion de ce beau récit, si simple, si naturel, si vibrant aussi et si éloquent, qu'on n'écouta pas à Lachine, en ce soir historique du 28 juillet 1900, sans verser plus d'une larme de joie.

" Comme le prophète, écrivait la narratrice, nous nous sommes souvenu des anciens jours. Nous avons évoqué, l'un après l'autre, les souvenirs d'un passé qui est la source de notre gloire comme il est la raison de nos espérances. Nos voix émues ont redit dans l'allégresse le cantique de l'amour à Dieu et des actions de grâces à nos bienfaiteurs et à nos mères, dont nous bénissons le dévouement et les sacrifices. Puisse ce chant de nos cœurs porter aux générations les plus reculées l'expression de notre gratitude . Qu'il vive longtemps notre cher Institut ! Qu'il poursuive vaillamment, sous la garde de notre religion sainte, la route qui lui a été tracée ! *Ad multos annos !* Oui ! longues et fécondes années à toutes nos sœurs sur la terre en attendant la vie bienheureuse au sein de la grande société des élus !"

A la suite de l'émouvant récit de cette histoire abrégée des premiers cinquante ans de l'Institut, la Mère assistante présenta

les hommages de filial respect de la communauté à la Mère générale. Ce fut encore un doux moment. La révérende Mère remercia avec effusion et demanda une dernière fois à Monseigneur d'exhorter ses filles à la persévérance dans le bien. Mgr l'archevêque, sachant que c'était le désir des religieuses de le garder comme supérieur ecclésiastique, s'y engage aimablement. " Vous voulez, dit-il en souriant, que je le sois jusqu'au centenaire ? Je ne refuse pas le labeur — *Non recuso laborem !* Mais cela ne dépend pas uniquement de moi. Cinquante ans, c'est long ! "

Hélas ! qu'on nous permette ici une parenthèse. Il y de cela vingt-deux ans à l'heure où nous écrivons ces lignes, et, depuis trois ans déjà, notre vénéré archevêque est très malade. Confiné dans sa chambre de l'archevêché, il ne sait plus que souffrir ! La plus navrante des calamités l'afflige. Mais, nous savons que son grand cœur est resté fidèle à ses nobles affections tant qu'il l'a pu.

Aux fêtes de Lachine, il était dans toute sa force. Il évoqua de nouveau, au cours de cette dernière allocution, les grands faits de l'histoire de l'Institut qui lui était si cher. " Le cantique qui vient aux lèvres de toutes, disait-il, c'est celui de Marie. Qu'étiez-vous, en effet, il y a cinquante ans et qu'êtes-vous devenues ? C'est Dieu qui a fait tout cela. Ne craignez pas de le proclamer." Puis, Monseigneur souligne la remarque qu'avait faite Mgr Émard dans son beau discours de l'avant-veille. Il y a une grande différence entre ces noces d'or et tant d'autres qui sont le prélude obligé d'une fin de carrière. Cela lui rappelle ce que lui disait l'un de ses anciens professeurs, au moment de mourir : " Ah ! mon ami, que vous êtes heureux d'être jeune ! Vous avez encore des années pour servir Dieu et l'Église. " Il en est de même pour l'Institut de Sainte-Anne. Il a déjà fait beaucoup depuis cinquante ans. Quel bien ne pourra-t-il pas encore accomplir avec le secours de Dieu ! Qu'elles restent simples, ses chères filles, fidèles au règlement, à la prière, à la pauvreté, à l'obéissance ! Qu'elles gardent l'esprit de leurs devancières ! Qu'elles s'aiment entre elles ! Monseigneur se dit heureux de voir là les missionnaires de la Colombie et de l'Alaska. Il voudrait qu'elles eussent pu toutes venir, La fête eût été complète. " Mais il

y a quelque chose, termine-t-il, de meilleur sur la terre et de plus méritoire que la douce joie du revoir, c'est le sacrifice fait pour le bon Dieu. En vous bénissant, mes chères filles, je bénis aussi les chères absentes, et j'espère que le bon Dieu vous bénit toutes !"

Et l'on chanta le plus sincère et le plus fervent des *Magnificat*. Les noces d'or étaient faites !

" Chaque matin, écrivait naguère le Père Faber, nous rencontrons un jour qui est en chemin pour l'éternité. Ce jour, il a beaucoup à nous dire et il a beaucoup à entendre de nous. Le soir, il porte son récit à Dieu, et sa parole est conservée jusqu'au jugement." Au soir des noces d'or de leur premier demi-siècle d'existence, les Sœurs de Sainte-Anne pouvaient, nous semble-t-il, se rendre le témoignage que les jours de leur vie de communauté, s'ils leur avaient beaucoup dit depuis cinquante ans, avaient de même beaucoup entendu d'elles, et que, le récit de ces jours pleins — *pleni dies* — ayant été porté à Dieu, la parole s'en conserverait, pour leur honneur et leur gloire, jusqu'à l'heure des éternelles rétributions. Il n'est pas de témoignage qui soit plus encourageant et plus consolant que celui-là pour les besognes de l'avenir.

RECTIFICATIONS

---

1. A la page III, dans la liste des modestes ouvrages dus à notre plume, il faut retrancher cette *l* malencontreuse que le prote a ajoutée, et que nous n'avons pas vue, en revisant, au nom du général *Pau* et lire *Pau, Fayolle et Foch*, et non pas *Paul, Fayolle et Foch*.
2. A la page 2, tout au bas, une ligne *passée* dans notre manuscrit et une distraction à l'heure redoutable de la revise des épreuves nous ont fait omettre les noms de deux communautés de femmes — les Dames du Sacré-Cœur et les Sœurs de la Providence — qui existaient en 1850 dans le diocèse de Montréal, avec les six mentionnées, ainsi qu'on le constate d'ailleurs à la page 5.
3. A la page 128, 22è ligne, il faut lire *Saint-Jérôme* au lieu de Saint-Jacques.
4. A la page 224, au sujet de Nanaïmo, à la 16ème ligne, des mots passés ont rendu toute une phrase inintelligible. Il faut lire comme suit: " De 1890 à 1904, il n'y a que l'école paroissiale qui prospère. On n'a que peu d'élèves et les revenus suffisent à peine à l'entretien des Sœurs."
5. A la page 279, à la 7ème ligne, il convient de noter que la Mère provinciale de la région de Montréal ne réside plus au pensionnat Sainte-Angèle. Elle a maintenant sa résidence au pensionnat de l'Ange-Gardien, à Saint-Henri.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE V

Les Soeurs de Sainte-Anne a Saint-Jacques et a Lachine. Administration de Mère Marie-Jeanne-de-Chantal (1860-1864)

CHAPITRE VI

Les Soeurs de Sainte-Anne a Lachine Administration de Mère Marie-Jeanne-de-Chantal (1864-1872)

CHAPITRE VII

Les Soeurs de Sainte-Anne a Lachine Administration de Mère Marie-Eulalie (1872-1878)

CHAPITRE VIII

Les Soeurs de Sainte-Anne a Lachine
Administration de Mère Marie-Anastasie (1878-1890)

CHAPITRE IX

LES SOEURS DE SAINTE-ANNE A LACHINE ADMINISTRATION DE MÈRE MARIE-DE-L'ANGE-GARDIEN (1890-1900)

CHAPITRE X

LES SOEURS DE SAINTE-ANNE A LEUR CINQUANTENAIRE LES NOCES D'OR EN JUILLET 1900

TABLE DES GRAVURES

